

# La Folie Lancelot

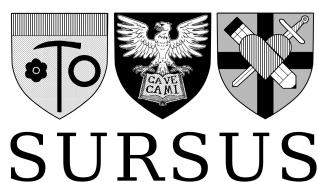
Récits français du XIII<sup>e</sup> siècle

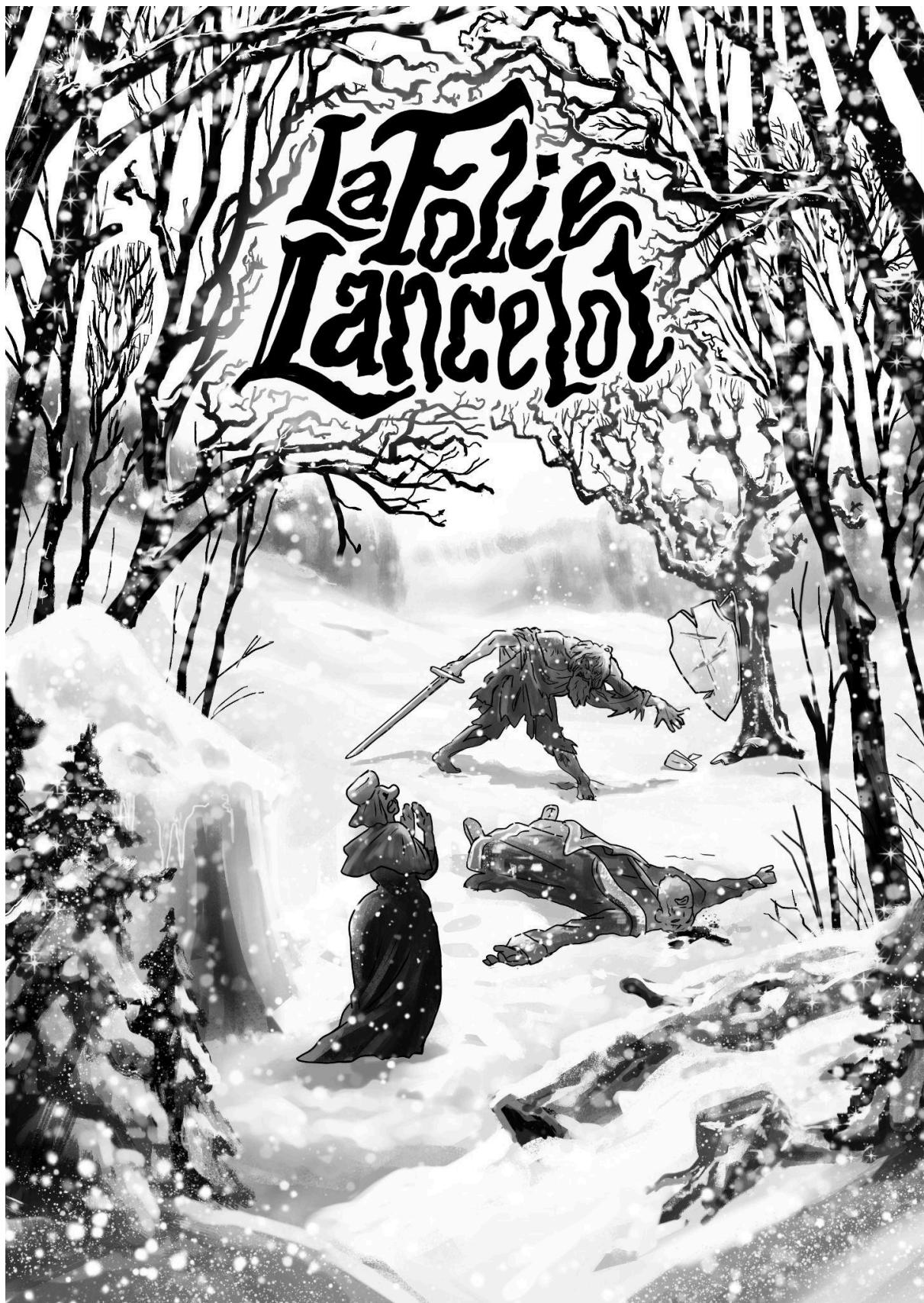
Traduction en français moderne par Lays Farra  
d'après l'édition de Fanni Bogdanow (1965)



Lamorat secourt Gahériet, alors que Mordred va le décapiter.  
Au fond, Hector contre Gauvain. (Facsimilé  
du manuscrit BnF fr. 112, fol. 118v)

2025





Frontispice par Lays Farra. À l'image de nombreuses enluminures médiévales, la scène diffère en plusieurs points dans le texte : lors de cette attaque de Lancelot (que l'on trouvera racontée au chapitre IV), le seigneur a enfilé, son armure, la dame est encore dans la tente, Lancelot est d'abord attaqué par un nain...

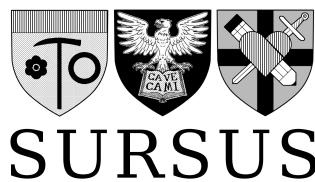
# La Folie Lancelot

Récits français du XIIIème siècle

Traduction en français moderne par Lays Farra  
d'après l'édition de Fanni Bogdanow (1965)

Première version de travail.

Décembre 2025



Traduction par Lays Farra. Première version de travail, décembre 2025.

*Derraienr encore être rajoutés :*

- *Un résumé de l'intrigue*
- *La traduction de quelques fragments édités par Bogdanow et qui semblent se situer soit entre la Suite du Merlin et la Folie Lancelot, soit entre la fin de la Folie Lancelot et le début de la Quête du graal*
- *Diverses notes et commentaires*

Librement diffusable mais tous droits réservés (pour l'instant).

Avec remerciements à Morgan pour son aide et à Phtalo pour la quinzaine de dizaines de coquilles détectées jusqu'ici.

Commentaires, critiques, remarques bienvenus : contact@sursus.ch

## Table des matières

<b>Table des matières</b>	<b>5</b>
<b>Introduction</b>	<b>7</b>
Statut du texte	7
Les cycles arthuriens en prose et la « Post-Vulgate »	7
La Folie Lancelot : partie intégrante de la Suite du Merlin ou continuation plus tardive ?	11
Note sur la traduction	18
Bibliographie	19
Manuscrits	19
Éditions et traductions	19
Éditions et traductions d'autres textes arthuriens	19
Autres œuvres citées	20
<b>Traduction de la Folie Lancelot</b>	<b>23</b>
I. Comment un jeune homme vint à la cour du roi Arthur et raconta les merveilleux faits d'armes qu'avait accompli Lamorat de Galles à un tournoi qu'il avait remporté, ce dont Gaheriet souffrit beaucoup.	25
II. Comment la fille du roi Pellès raconta à Bohort l'aventure qui était arrivée à Lancelot, et comment Bohort et ceux de sa parenté, ainsi que monseigneur Gauvain et d'autres chevaliers, partirent à sa recherche, et le cherchèrent pendant de nombreuses journées.	47
III. Comment Érec chevauchait au temps des neiges et trouva une demoiselle portant un chevalier mort, manifestant une grande douleur et lui racontant sa mésaventure et sa disgrâce.	49
IV. Comment Lancelot, après avoir perdu la raison, erra tant à travers le pays qu'il parvint à une prairie où une tente était dressée.	60
V. Comment monseigneur Érec abattit monseigneur Gauvain et le laissa au Château des Dix Chevaliers	70
VI. Comment Lancelot du Lac, après qu'il se fut tiré des mains d'Hector, son frère, s'en alla par monts et par vaux et parvint à Corbénic, et sa belle apparence étant bien altérée, nul ne le reconnaissait.	83
VII. Comment monseigneur Gauvain fut délivré du château des Dix Chevaliers en affrontant Lamorat qui avait abattu tous les Dix Chevaliers	93
VIII. Comment monseigneur Agloval de Galles vint au château où était sa mère et Perceval, qui était jeune, s'agenouilla devant lui de par ses armes resplendissantes.	103
IX. Comment Érec et Hector étaient à un ermitage. Érec rencontra dans la forêt un chevalier avec un nain qui le suivait et qui ne daigna pas lui rendre son salut.	123
X. Comment Hector des Mares fut capturé sur l'île de la sœur de Perceval et comment ils lui firent	

jurer qu'il vengerait la mort de Lamorat de Galles.	144
XI. Comment Érec, le fils de Lac, délivra de la mort monseigneur Bohort de Gaunes au château d'Agut, qui était nommé ainsi en l'honneur de monseigneur Saint Augustin.	154
XII. Comment une demoiselle demande à Perceval la tête de Gahériet ou que ce dernier promette d'agir suivant sa volonté, et Gahériet s'en va avec elle	158
XIII. Comment Perceval, ayant longuement chevauché, arriva en un château très abîmé et trouva la demoiselle et les chevaliers très souffrants et tristes	163
XIV. Comment Perceval et une demoiselle assistent à la bataille entre Sagremor et le Laid Hardi	171
<b>Annexes</b>	<b>178</b>
Annexe 1 : Fin du manuscrit BnF 112 et fragments raccordant la Folie lancelot au reste de la Post-Vulgate (en cours)	178
Annexe 2 : épisode au château de Mabon dans le BnF 12599	181

## Introduction

### Statut du texte

Au sein de la continuité de romans qu'on appelle « Le Cycle Post-Vulgate », *La Folie Lancelot* comble l'intervalle de temps entre la *Suite du roman de Merlin*, qui raconte les débuts du règne d'Arthur et le commencement de la Quête du Graal. À notre connaissance, il existe seulement une traduction anglaise de la *Folie Lancelot* par Martha Asher, mais une bonne part du reste du « Cycle » est accessible en français moderne.

Tout d'abord, la *Suite du roman de Merlin* (Post-Vulgate) a été [traduite par Stéphane Marcotte chez Honoré Champion en 2006](#). Comme pour notre texte, la « version Post-Vulgate » de la *Queste* et de la *Mort Artu*, telle que reconstituée par Fanni Bogdanow, a seulement été traduite en anglais par Asher, mais, par exemple, *La Demanda do Santo Graal* espagnole, un des textes qui fonde cette reconstruction, a été traduite en français par Philippe Walter et Vincent Serverat, également en 2006 — et [leur traduction est même disponible en ligne](#).

Comme l'expose la discussion ci-dessous, le bien-fondé de la reconstruction de ce cycle, de sa chronologie de rédaction etc., est très disputé et les spécialistes sont de moins en moins convaincus qu'il aurait bien été rédigé d'un bloc par un seul architecte. Il se pourrait qu'il s'agisse de variantes plus ou moins connectées qui ne font que développer des aventures annoncées et des allusions en suspens dans la *Suite du Merlin*, comme le dit Gilles Roussineau :

« S'il n'est pas assuré qu'un cycle nouveau, postérieur à la vulgate du Lancelot-Graal ait jamais été composé dans son intégralité, la Suite du Merlin présenterait en elle-même suffisamment d'annonces et d'aventures inachevées pour éveiller l'imagination d'éventuels continuateurs et laisser le champ libre aux remaniements et aux interpolations. » (Roussineau 2006:xxxviii)

Si c'est bien le cas, « reconstituer le cycle » ne ferait que rassembler divers textes compatibles développés dans cette ligne, mais cela reste parfaitement sensé pour le lecteur moderne de les examiner en série.

### Les cycles arthuriens en prose et la « Post-Vulgate »

Aux côtés des romans en vers sur le modèle de Chrétien de Troyes, la littérature arthurienne du XIIIème siècle avait vu essaimer de grands cycles en prose plus anonymes, qui partageaient et développaient un canon constamment remanié.

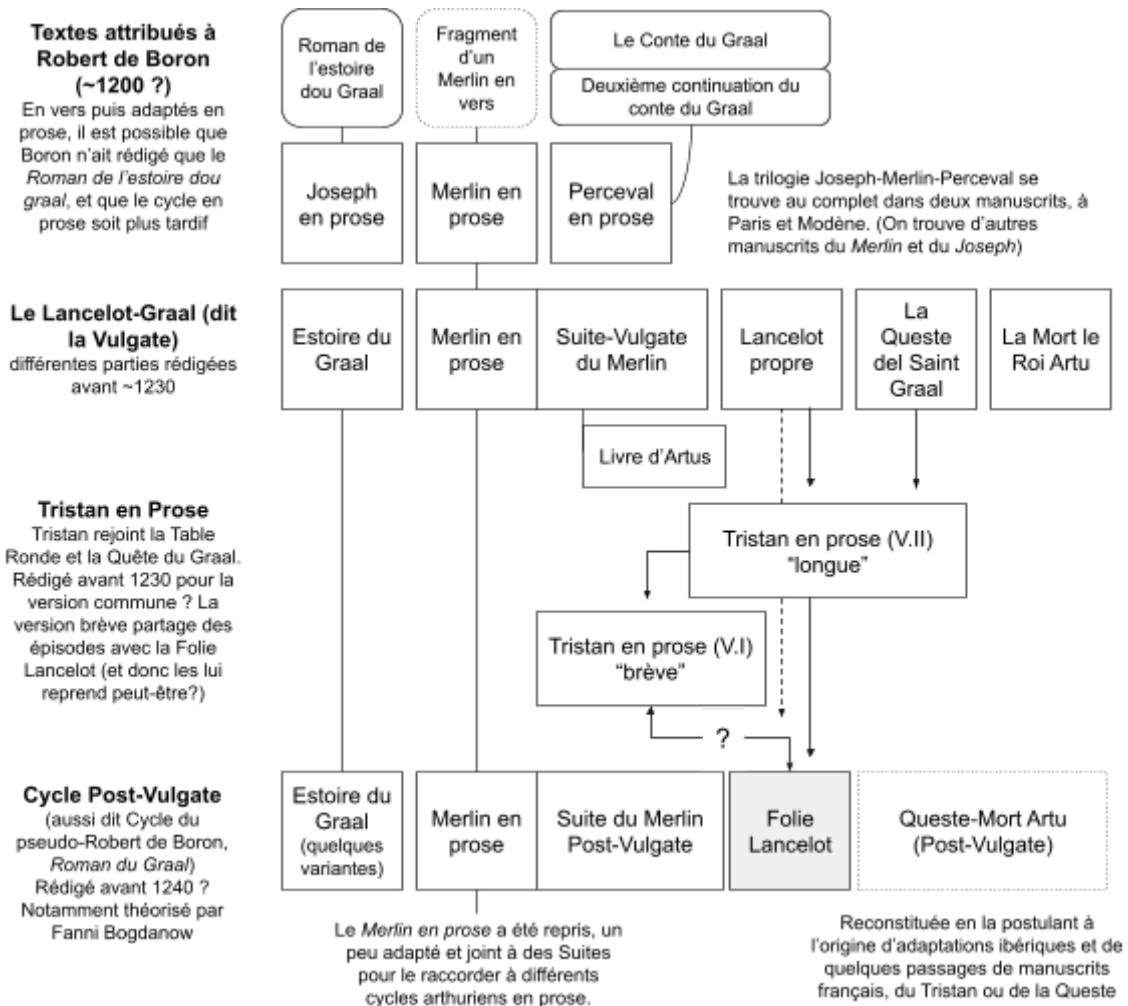
C'est peut-être Robert de Boron qui inaugure le projet d'un cycle romanesque arthurien en annonçant une série de romans (manifestement pas réalisée) dans son *Roman de l'estoire dou graal* qui raconte comment Joseph d'Arimathie a amené le Graal en Grande-Bretagne. Il écrit ici encore en vers, mais inspirera cependant des œuvres en prose, à commencer par le *Joseph*, la mise en prose de son roman sur le Graal. Celui-ci forme le premier volet d'une trilogie *Joseph-Merlin-Perceval* qu'on ne trouve au complet avec ce dernier volet que dans deux manuscrits, à Paris et Modène, le *Perceval en prose* étant d'ailleurs très dérivatif, principalement composé à partir du *Conte du Graal*, de sa *Deuxième continuation* et de Wace. Plus important et fondateur entre ces deux œuvres, le *Merlin en prose*, qui raconte les origines démoniaques de Merlin, qui devient

conseiller des rois de Bretagne, jusqu'à ce qu'Arthur enlève l'épée apparue dans une enclume sur un rocher. Il nous reste également un fragment en vers du Merlin, traditionnellement considéré comme un autre roman de Robert de Boron qui précède sa version en prose, mais ce n'est pas entièrement établi. (Fug-Pierreville 2014)

Quoiqu'il en soit, le *Merlin en prose* deviendra une pierre centrale des cycles qui nous occupent, étant repris dans le *Lancelot-Graal*, aussi appelé la Vulgate, tant c'est le cycle arthurien le plus répandu et canonique. (On compte bien une centaine de manuscrits contenant l'une ou l'autre de ses parties)

Trois romans de tons (et probablement d'auteurs) différents en constituent le centre, le *Lancelot propre*, qui raconte l'éducation et les aventures de Lancelot, les débuts de son histoire d'amour avec Guenièvre ; suivi de la *Queste del Saint Graal*, où Lancelot est exclu de la quête du Graal de par cette relation adultère, et c'est son fils Galaad qui se montrera l'élu du mystérieux récipient ; enfin, la *Mort le roi Artu* qui raconte la fin du royaume arthurien, vidé de ses enchantements après le départ du Graal : les amants Lancelot et Guenièvre sont découverts, déclenchant une série de conflits et de batailles qui mènent à la fin d'Arthur et de la chevalerie qui l'accompagnait. Le *Merlin* était doté d'une *Suite* (appelée *Suite-Vulgate*) pour le raccorder au début du *Lancelot* en racontant les guerres d'Arthur contre les Saxons et ses barons rebelles qui marquent le début de son règne. De même, la préhistoire arthurienne relatée par le *Joseph en prose* inspirait une *Estoire del Saint Graal* qui précède le *Merlin*. Les trames disparates de la légende arthurienne se retrouvaient ainsi tissées dans le drame : les amours de Lancelot et Guenièvre, qu'on lit pourtant avec sympathie, se retrouvaient condamnées par les lois de Dieu, en contrariant la quête du Graal, et des hommes, en menant à la ruine du royaume arthurien.

Le *Tristan en prose*, dans ses différentes versions, propose un cycle parallèle à celui-ci et constitué des mêmes éléments : il se centre aussi sur la passion interdite d'un couple, unissant solidement la légende de Tristan et Yseut à celle de la Table Ronde. Les aventures de Tristan y suivent la chronologie du *Lancelot-Graal*, dont la quête du Graal. Le *Tristan en prose* entretient des rapports complexes (partage des personnages, épisodes, etc.) avec un autre cycle postulé de longue date, et jadis nommé *cycle du pseudo-Robert de Boron* puisque, pour ne rien faciliter, il réunit des œuvres qui se prétendent écrites par Robert de Boron, mais manifestement écrites bien après sa période d'activité présumée.

Fig 1 : Cycles arthuriens en Prose (manque *Guiron le courtois*, etc.)

Bogdanow baptisera ce cycle « La Post-Vulgate » (ou « Le Roman du Graal », d'après les manuscrits), le voyant surtout comme un remaniement de la Vulgate (le Lancelot-Graal) avec une perspective différente, qui cherche à remplacer le très long morceau central que représente le *Lancelot propre* pour recentrer le cycle sur Arthur et son royaume. ([Bogdanow 2000:1-2](#))

Ceci dit, les études sur ce cycle précédent largement Bogdanow et avaient même pris de l'avance sur celles concernant le *Lancelot-Graal* : lorsque le *Merlin* est édité par Gaston Paris et Jakob Ulrich en 1886, c'est à partir du manuscrit « Huth », où il est suivi par la *Suite du Merlin Post-Vulgate*, dont le début sera donc édité avant même la *Suite-Vulgate*. Le manuscrit Huth était incomplet mais on retrouva le manuscrit de Cambridge, dans lequel le texte se poursuit avant de s'interrompre à nouveau. La suite de ce texte avait cependant été reprise dans la compilation de Micheau Gonnot, le manuscrit BnF fr. 112, ce qui sera remarqué par Wechssler ([1895:13](#)) puis édité par Sommer en 1913 : [\*Die Abenteuer Gawains, Ywains und Le Morholts mit den drei Jungfrauen\*](#) (abrégé *Abenteuer*).

Qui plus est, dès la publication du « Merlin-Huth » la prétention du texte à annoncer un cycle fut prise au sérieux ([Paris et Ulrich 1886:1.1-li](#)), et très vite on trouva des correspondances avec les *Demandas*, des versions ibériques de la *Queste* et de la *Mort Artu* — par exemple avec l'article de

Sommer « The Queste of the Holy Grail forming the third part of the trilogy indicated in the Suite du Merlin Huth MS. » (*Romania*, 1907:[369-402](#), [543-590](#)) qui aborde la *Demanda* portugaise. Pour une synthèse pré-Bogdanow, voir [Bruce 1958\[1923\]:458-479](#).

La Post-Vulgate, ou le « Roman du Graal » (titre repris par Bogdanow à la *Suite du Merlin Post-Vulgate*) du pseudo-Robert de Boron serait donc un cycle composé de cette *Suite du Merlin*, et de versions particulières de la *Queste del Saint Graal* et de *La Mort le roi Artu*, qui en prennent la suite. Entre 1991 et 2001, Bogdanow éditera une tentative de reconstitution de *La version post-vulgate de la Queste del Saint Graal et de la Mort Artu* (4 volumes = 6 tomes) à partir de certains éléments du *Tristan en prose* et de manuscrits de la *Queste del Saint Graal* (BnF fr. 116, BnF fr. 343, Bodmer 105, Oxford Rawlinson D874...), mais surtout à partir des deux *Demandas*, versions respectivement espagnole et portugaise du récit de la Quête du Graal et de la fin du royaume arthurien, que l'on connaît à partir de manuscrits du XVème siècle, portugais (Ms. Vienne ÖNB 2594, XVème siècle) et castillan (Ms. Biblioteca Universitaria de Salamanca 1877, ~1469-1470) et deux versions imprimées de 1515 et 1535.

Le manuscrit de Salamanque contient aussi un *Libro de Josep Abarimatía*, un *Libro* (ou *Estoria*) de *Merlín* et un *Lançarote*, qui correspond à la *Mort Artu*, tandis qu'en portugais, plusieurs manuscrits contiennent des volets de cycle en prose (Livro de Josep Abaramatia dans le Ms. Torre do Tombo 643, XVème siècle ; Suite du Merlin dans le (Ms. Biblioteca de Catalunya 2434, XIVème siècle) mais qui n'attestent pas forcément des variantes cruciales qu'il faudrait pour étayer les reconstructions de Bogdanow. (Voir Gracia 2015 sur la Post-Vulgate dans les langues ibériques)

La Folie Lancelot : partie intégrante de la Suite du Merlin ou continuation plus tardive ?

La *Folie Lancelot* est donc une série d'épisodes que l'on trouve dans deux manuscrits français de la Bibliothèque nationale de France (ci-après BnF), le 112 et le 12599, ainsi que dans un fragment de Cracovie. Aucun des deux manuscrits n'en contient l'entièreté, le BnF 112 contient des épisodes supplémentaires au début et à la fin, mais au lieu de la courte conquête de la Gaule racontée par le BnF 12599, il réinsère la version du *Lancelot propre*. Voir le tableau ci-dessous :

« Érec en prose »	BnF fr. 112, tome III (S)	BnF fr. 12599 (L)	<i>Folie Lancelot</i>
	128a-214c : surtout tiré du <i>Lancelot propre</i>	fol. 107-221 <i>Tristan en prose</i> (Löseth §202-282a)	
	214c-216b		1. 1-6
	216b-220b	221d-227b	1. 6-20
	220b-240a <i>Lancelot propre</i>	227b-c (dont conquête de la Gaule)	1. 20-21
I	240b-241a	227d-228c	2. 22-24
II	241a-243d	228c-233c	3. 25-35
	243d-247b	233c-237d	4. 36-46
III	247b-251a	237d-242d	5. 47-60
	251a-254b	242d-246b	6. 61-71
	254b-257a	246b-250b	7. 72-81
	257a-262c	250b-256d	8. 82-100
IV	262c-268a	256d-263b (avec ép. divergent sur Mabon)	9. 101-120
	268a-271a	263b-267a	10. 121-130
V	271a-272b	267a-268c	11. 131-135
	272b-275c	annonce un tournoi trois jours avant la Pentecôte, enchaîne avec la <i>Queste 12599</i> (fol. 269)	12. 136-140 13. 141-147
	275c-281a : <i>Tristan</i> (Löseth §314-317) : Délivrance de Tristan par Perceval (coupé par Bogdanow car pas dans la Post-Vulgate)		
	281a-282c		14. 148-153
	282c-285c : Reprend le <i>Tristan</i> (inspiré du <i>Lancelot</i> ) : Perceval et Hector se battent, sont soignés par le Graal, vont à Corbénic, Perceval combat Lancelot sur l'Île de Joie, ce qui conclut la quête de Lancelot, retrouvent Galaad dans l'abbaye où ils se trouvent. [...]		chapitres et pagination de l'édition Bogdanow (1965)

Tableau 1 : épisodes de la Folie Lancelot dans les deux manuscrits et les éditions de Pickford et Bogdanow

En 1959, Pickford en avait édité une partie (les chapitres II, III, V, IX et XI de Bogdanow), y voyant un « Érec en prose » qu'il daterait de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du début du XIV<sup>e</sup> — suivi d'une continuation racontant la déchéance annoncée d'Érec, qui ne se trouve que dans le BnF 112 (IV.101b-114a) et les *Demandas ibériques*. En 1965, Bogdanow rétorquerait que Pickford avait raison d'éditer ces chapitres, mais pas de les isoler du reste de la *Folie Lancelot*, qu'elle édita alors et datait à 1235-1240, avec le reste de la Post-Vulgate (1965:xx *et passim*) — la « deuxième partie du roman d'Érec » y serait bien rattachée mais parce qu'il s'agit pour elle d'épisodes propres à la version « Post-Vulgate » de la *Queste* et de la *Mort Artu*, qui poursuit le cycle.

La Suite du Merlin dans le manuscrit Huth était continuée par le manuscrit de Cambridge, et plus loin encore par les *Abenteuer* du BnF 112, mais on était encore loin de rejoindre le début de la quête du Graal... Fanni Bogdanow considère que c'était une des fonctions de la *Folie Lancelot*, de combler cet intervalle de temps, en remplaçant seize ans principalement en développant des épisodes inspirés ou repris du *Tristan en prose* et ultimement du *Lancelot propre*. (Brugger avançait plutôt qu'on y trouverait une mise à jour du Lancelot propre dont on aurait des versions espagnoles, cf. [Brugger 1939:62-63](#))

Les manuscrits Huth, Cambridge, BnF 112, une série de ponts jetés les uns sur les autres, qui prolongent toujours plus loin la *Suite du Merlin*, mais est-ce que ce dernier pont, la *Folie Lancelot*, n'est pas construit sur du vide ?

Le titre de l'édition annonce la couleur en traitant la *Folie Lancelot* comme une partie de la *Suite du Merlin* Post-Vulgate à part entière : *La Folie Lancelot: A Hitherto Unidentified Portion of the Suite Du Merlin Contained in MSS B.n. Fr. 112 and 12599* (« une portion jusqu'ici non-identifiée de la Suite du Merlin contenue dans les MSS. BnF 112 et 12599 »). Bogdanow l'affirme aussi plusieurs fois dans son introduction (pp. xx, xxvii), ce qui a manifestement convaincu nombre de ses collègues (e.g. Zumthor 1967) et elle continuera à le proclamer pour le restant de sa carrière. En 2001, elle édite encore des addendas à son édition-reconstruction de la Queste-Mort Post-Vulgate, dans laquelle la *Folie Lancelot* est simplement une « section » de la *Suite du Merlin*, au même titre que la « section » *Abenteuer*. (Vol. IV.2, pp. 614, 620, 622 *et passim*) C'est ainsi qu'elle est traitée dans la traduction du Lancelot-Graal et de la Post-Vulgate éditée par Norris J. Lacy, sans séparation du reste de la *Suite du Merlin*.

La *Folie Lancelot* développe des allusions des autres textes « Post-Vulgate » et fait référence à leurs histoires, elle s'inscrit bien dans cette continuité, mais il pourrait s'agir d'une prolongation faite après coup plutôt qu'un chapitre égaré de la *Suite du Merlin*, comme l'ont envisagé les critiques dès sa sortie. (e.g. [Micha 1967](#)) Gilles Roussineau, qui édite la *Suite du Merlin* Post-Vulgate en 2006 y incluait les *Abenteuer*, mais traitait la *Folie Lancelot* comme une continuation ultérieure. Le caractère dérivatif de ses divers chapitres (voir tableau ci-dessous) fait parfois davantage penser à la compilation de Rusticien ou au *Livre d'Yvain*, plutôt qu'au reste des romans en prose rédigés avant 1240. (Morato 2023:78, Pickford 1967, pour qui Bogdanow n'a pas clarifié s'il s'agit d'un véritable roman ou plutôt d'une compilation, même critique chez [Micha 1967:222](#) qui admet cependant que ceux-ci ont également leurs moments de *patchwork*)

Chap. 1	Gahériet tue sa mère	Épisode annoncé dans le <i>Tristan en Prose</i>
	Conquête de la Gaule	Résumé du Lancelot Propre (le ms. BnF 112 réinsère la version du <i>Lancelot</i> à la place)
	La Folie de Lancelot	Les scènes de Lancelot couchant avec la fille de Pellès à son insu, et devenant fou car chassé par Guenièvre viennent du <i>Lancelot propre</i> repris par le <i>Tristan en prose</i> .
Chap. 2	Début de la Quête de Lancelot	Adaptation du <i>Lancelot propre</i> .
Chap. 3	Château des Dix Chevaliers	Thème apparaît brièvement dans le <i>Tristan en Prose</i> , très développé ici en lui prêtant une origine inspirée d'une autre aventure du <i>Tristan</i> , où Neroneus raconte comment il a remporté son château, continué dans les chapitres V et VII.
Chap. 4 :	Errance de Lancelot fou	Reprend la rédaction longue du <i>Lancelot propre</i> (que le <i>Tristan en Prose</i> V.II reprend aussi). Lancelot tondu auprès des bergers, comme lors de la folie de Tristan dans le <i>Tristan en Prose</i>
Chap. 5 :	Suite du Château des Dix Chevaliers	Poursuit le chapitre 3.
Chap. 6 :	Lancelot soigné de sa folie	Sa guérison par le Graal à Corbénic est adaptée du <i>Lancelot propre</i> .
Chap. 7 :	Suite du Château des Dix Chevaliers	Poursuit le chapitre 5.
	Mort de Driant et Lamorat	Reprend le <i>Tristan en prose</i> ? Annoncée dans la version longue, une part de la mort de Driant et Lamorat sous cette forme s'y trouve développée dans la version courte (éd. Champion, tome II).
Chap. 8 :	Perceval devient chevalier	Adapté du <i>Lancelot propre</i> , du <i>Tristan</i> et du <i>Conte du Graal</i> .
	La sœur de Perceval attire les chevaliers sur son île par vengeance	Épisodes originaux (comme beaucoup dès p. 94 de l'éd. Bogdanow) qui connectent cela au thème de la vendetta entre les lignages de Lot et Pellinor.
Chap. 9	Érec vs. Montenart	Le nain frappant Érec inspiré de l' <i>Érec et Enide</i> de Chrétien de Troyes (de même que l'interdiction faite à la demoiselle de parler?).
	Château de Mabon l'enchanteur	Les deux manuscrits donnent deux versions de cet épisode original, probablement abîmé et restauré par l'un des deux, ou les deux.
Chap. 10	Perceval contre Hector sur l'île de sa sœur	Poursuit le chapitre 8.
Chap. 11	Érec au secours de Bohort	Épisodes originaux?
Chap. 12	Gahériet vs. Lancelot	Épisodes originaux?
Chap. 13	Perceval et Blanchefleur	Ultimement tiré du <i>Conte du Graal</i> .
Chap. 14	Rencontre avec le Roi Pêcheur	Ultimement tiré du <i>Conte du Graal</i> . (Inspire ensuite le <i>Tristan</i> V.I?)

Tableau 2: inspiration des divers épisodes de la *Folie Lancelot*

La description réservée par Cedric Pickford à l'archétype supposé de la *Queste Post-Vulgate* s'applique assez bien à la *Folie Lancelot*:

« L'original français des Demandas n'est rien d'autre qu'une compilation relativement tardive composée de fragments d'aventures chevaleresques, de prophéties amplifiées jusqu'à former des épisodes plus ou moins indépendants, le tout existant sous une forme embryonnaire dans le Tristan en prose, dans le Huth-Merlin ou même dans le Lancelot en prose. Il est bien loin d'être le roman de base de la Queste de Map ou la source du Tristan en prose [...] Le roman du Pseudo-Robert n'est pas une source, il ressemble plutôt à une mer morte où se jettent comme affluents les autres romans arthuriens. » (Pickford 1960:106-7 cité par [Ménard 2021:172](#))

On peut objecter des points de détail, notamment sur l'établissement du texte. Quant au château de Mabon, Bogdanow semble s'accorder sur le fait que le 12599 transmet l'épisode le plus proche de l'original, mais le relègue cependant dans les notes de fin, éditant plutôt celui du 112, son manuscrit de base. Plus trompeur, et signe de cet âge encore héroïque des études arthuriennes, elle invente des formules de transition pour donner l'impression que ses derniers chapitres se suivent :

« Le ms BNF fr. 112 donne, entre les chapitres XIII et XIV de l'édition de Fanni Bogdanow, la délivrance de Tristan par Perceval. En présentant et en numérotant ainsi les chapitres, l'éditrice oblitère arbitrairement ce passage (elle va jusqu'à induire des formules d'entrelacement pour conjoindre les chapitres séparés par le matériau tristanien dans le manuscrit, qui, rappelons-le, est ici l'unique source matérielle.» ([Carné et Ferlampin-Acher 2013:41](#))

Bogdanow a pu imposer cette idée d'un cycle, et le baptiser Post-Vulgate, non sans critiques, et des critiques qui ont eu tendance plus récemment à l'emporter au sein des études arthuriennes.

Les textes « Post-Vulgate » et le *Tristan en Prose* partagent des épisodes et personnages, avec quelques différences. Le débat porte donc sur lequel a influencé l'autre ou s'ils puisent à une tierce source commune, débat qui s'approche des questions que nous avions abordées autour de Sécurant. ([Farra 2025](#)) En un mot, Bogdanow partait d'abord du principe que le Roman du Graal Post-Vulgate originel aurait complètement précédé et influencé le *Tristan en prose*, avant d'amender sa théorie pour supposer que la première version du Tristan (« brève », VI, représentée par le très particulier manuscrit BnF 756-757) aurait influencé la Post-Vulgate qui aurait à son tour été reprise par la version commune (« longue », VII) du Tristan en prose — une théorie qu'elle défendra cette fois jusqu'à la fin. L'édition du Tristan en prose montra de plus en plus clairement que c'était intenable.

Ainsi en ce qui concerne la mort de Driant et Lamorat, récit dont on trouve le plus d'épisodes dans la *Folie Lancelot*, et qui se trouve en partie dans le *Tristan en prose* VII et (très rapidement) dans le *Tristan* VI. Löseth se demandait déjà si le récit venait d'une « Geste des Fils de Pellinor » ([1891:213, 254, 275](#)) à l'instar de la « Geste des Bruns » qu'il imagine derrière la matière des Bruns en général et de Sécurant en particulier ([1891:434](#)). Bogdanow imaginait donc ce récit apparaître dans le *Tristan* VI avant d'être repris par la *Folie Lancelot* puis le *Tristan* VII. L'édition simultanée de sa reconstruction de la *Queste-Mort* Post-Vulgate et celle du *Tristan en prose* semblent avoir battu en brèche les relations qu'elle postulait entre les trois textes (Harf-Lancner 1997:36-8), même si ses dernières publications de fragments (en 2001) ont pu prolonger la

charité dont bénéficiaient ses théories. Sans qu'il y ait un consensus définitif sur tous les points (Morato 2023:81-3) la plupart des spécialistes (en tout cas Carné, Coolput-Storms, Harf-Lancner, Ménard, Pickford) s'accorde à considérer que la version commune du *Tristan* (V.II) précède la Post-Vulgate (inaugurant par exemple le thème de la vendetta entre les lignages de Lot et Pellinor). Mais l'influence pourrait donc aller dans l'autre sens, une forme ou une autre de la *Folie Lancelot* aurait été reprise par le *Tristan* V.I. (cf. déjà Baumgartner 1975:41-48, Blanchard 1976:11-12 et [Carné et Ferlampin-Acher 2013](#) pour une discussion plus récente)

La *Queste* Post-Vulgate reconstituée assemble des textes d'époque, de langue et de traditions différentes. La première ligne commence : « Vespera de Pinticoste... », la veille de la Pentecôte. Pour Nicola Morato, on ressent un certain « choc linguistique » à commencer la lecture en tombant ainsi sur le texte de la *Demande* portugaise, « d'autant plus frappant que ces premiers mots traduisent fidèlement ceux de l'incipit de la *Queste vulgate* » (2023:75). Pour Philippe Ménard,

« Quand on procède à un amalgame, on détruit le caractère unique de chaque version, on mélange des morceaux d'âge, de langue et parfois de style différents. Bref, on fabrique un agglomérat complètement arbitraire, un texte artificiel, qui en fait n'a jamais existé sous cette forme. La reconstruction hypothétique de Fanni Bogdanow publiée de 1991 à 2001 présente un texte recomposé. C'est une sorte de tunique mal cousue, faite de pièces rapportées. » ([Ménard 2021:162](#))

Ce texte de la *Queste* Post-Vulgate accuse vingt-cinq changements de manuscrits de base, entre les huit manuscrits choisis à cet effet, changements qui ne sont en fait ni expliqués ni justifiés. (Morato 2023:75, 79) Et au-delà du bien-fondé de cet assemblage, reste la question de son rapport aux versions du *Tristan*. Dans le dernier volume éditant la version « longue » (V.II) du *Tristan en prose*, Harf-Lancner (1997:36-8) constatait que l'édition de Bogdanow devait rétrograder son hypothèse à deux possibilités :

1. La *Queste* Post-Vulgate aurait inspiré la quête du Graal du *Tristan* V.II (ce que défend encore Bogdanow)
2. Le *Tristan* V.II aurait inspiré la *Queste* Post-Vulgate, qui serait alors « une compilation tardive, faite de bric et de broc à partir du *Tristan en Prose* » (Ménard dans la préface à Harf-Lancner 1997:9)

Cette dernière option lui enlève toute primauté et ne pose pas forcément plus de problèmes... Pour Philippe Ménard, le *Tristan* V.II aurait bien été influencé par une version particulière, perdue, de la Quête du Graal, attribuée à Boron, car le texte y fait référence. ([Ménard 2021:173](#), cf. Ménard 2009, hypothèse aussi mentionnée par Harf-Lancner 1997:38) Mais cette source aurait depuis disparu et on ne peut pas la reconstituer en collant les morceaux de textes qu'on pense être ses descendants lointains, notamment des textes ibériques du XVème et du XVIème siècle :

« Ni les Demandas ni les manuscrits du XVème siècle ne peuvent remplacer la disparition d'un texte du milieu du XIIIème siècle. La sagesse serait peut-être de refuser les hypothèses hasardeuses, de prendre acte qu'une version complète d'une *Queste* nouvelle

a peut-être existé, mais qu'elle a disparu, et dès lors d'éviter toute vaine tentative de résurrection. Ce serait miraculeux de réussir à l'exhumer du profond tombeau de l'oubli. En notre temps les miracles extraordinaires ne se produisent presque plus. » ([Ménard 2021:178](#))

Pour y voir un cycle à part entière, il nous faudrait des manuscrits qui rassemblent les différentes parties du cycle, ce qui ne manque pas pour le *Lancelot-Graal*. Les variantes du codex contenant le *Josep* portugais, souvent invoqué ainsi, ne suffisent pas à témoigner d'un projet cyclique. (Morato 2023:85-6) Bogdanow a pu arguer que les fragments de Bologne et d'Imola (publiés en 2001, vol. IV.2) s'ils provenaient bien d'un seul et même manuscrit, seraient alors la trace d'un codex (et du seul) qui aurait bien contenu des portions de tout le cycle Post-Vulgate, à l'exception de l'*Estoire del Saint-Graal* ([Bogdanow 1998:64](#)). Elle avoue ainsi leur importance par rapport au caractère éparpillé de tous les autres reliquats supposés de cette *Queste-Mort Artu* tant recherchée :

« À l'exception des fragments de Bologne, les témoins qui subsistent de la version française de la *Queste* et de la *Mort Artu* P-V se retrouvent tous, soit combinés avec des morceaux de la Vulgate (comme dans les mss. Bodleian D 874, B.N. fr. 343, 112, 116, et Bodmer 105), soit incorporés dans les manuscrits de la deuxième version du *Tristan en prose* (ms. B.N. fr. 772 etc.) ou dans certains manuscrits de *Guiron le Courtois* (Turin L-I-9) ou encore de la compilation de Rusticien de Pise (mss. B.N. fr. 340, 355, 1463, Pierpont Morgan M 916, Staatsbibliothek, Preussischer Kulturbesitz, Berlin, ms. Hamilton 581). » (Bogdanow, *La Version Post-Vulgate de la Queste del Saint Graal et de la Mort Artu*, t. I, 1991, p. 98, citée par [Bouget 2012](#))

De même les petites variantes « Post-Vulgate » de l'*Estoire del Saint Graal* (premier volet du *Lancelot-Graal* portant sur l'arrivée du Graal en Grande-Bretagne et la christianisation de la région, dont Bogdanow postulait une adaptation Post-Vulgate) sont-elles plus qu'une mise en conformité tardive et superficielle, avec cette version de l'histoire ?

Les théories de Bogdanow continuent largement de dominer sans partage plus d'un manuel de référence anglais ou américain, et donc, malheureusement, [les deux épisodes que notre émission arthurienne avait consacrés à la Post-Vulgate en 2019](#) en nous appuyant sur de tels ouvrages. Sa théorie ne pouvait avoir tout juste dès le départ, dira-t-on, mais elle a pu se concrétiser dans son édition des textes encore inédits de la Post-Vulgate, et se renforcer des nombreux manuscrits qu'elle a classés, analysés et édités, au fil des décennies. Certes, une part de conjecture est toujours nécessaire pour avancer dans ce genre de questions, et l'entreprise a permis de mieux envisager un large nombre de traditions manuscrites (Morato 2023:69) mais on ne peut que remarquer qu'à travers toute sa carrière, la prolifique chercheuse répéta un diagnostic qui changea somme toute très peu, mais qui trôna toujours en bonne place, avant même que les preuves qu'il appelle ne soient rassemblées. Bien avant sa reconstruction de la *Queste-Mort* publiée en 1991-2001, avant même la discussion de ses théories dans *The Romance of the Grail* en 1966, et même avant qu'elle n'édite *La Folie Lancelot* en 1965, c'est déjà elle qui prenait la parole en 1959 pour faire autorité sur ce sujet dans le chapitre dédié à « *The Suite du Merlin and the Post-Vulgate Roman du Graal* » dans *Arthurian Literature in the Middle Ages, A Collaborative History*, une somme de référence dirigée par Roger Sherman Loomis. (pp. 325-335) Une habitude qu'elle gardera en rédigeant par exemple le chapitre dédié à la Post-Vulgate dans le *Companion to the Lancelot-Grail*

*Cycle* édité par Carol Dover en 2003. (pp. 33-52) Avant même que ses théories ne soient vraiment publiées et même après que le doute se soit vraiment installé, ses conclusions étaient affichées en bonne place, impossible de les manquer.

Ce plus récent scepticisme ne résout pas cependant la question des rapports textuels entre ces différentes variantes (Morato 2023:84) ni la forte possibilité qu'une certaine part des « versions Post-Vulgate » date bien de la période d'élaboration des grands cycles en prose, au XIIIème siècle. Nous avons bien affaire à une série de variantes compatibles, et si elles ont été élaborées au fil du temps par différents auteurs qui développent les allusions des autres ou combinent les trous du récit, cela change certes la chronologie de ces textes mais pas l'intérêt qu'il y a à les rassembler pour un lecteur moderne. Le *Lancelot-Graal* non plus n'a manifestement pas été rédigé d'un bloc.

Le terme de Post-Vulgate reprend d'ailleurs du poil de la bête, mais sous une nouvelle acception, plus littéralement chronologique, pour désigner les correspondances dans divers ensemble postérieurs aux *vulgates* que constituent le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose* : BnF 112, BnF 358, BnF 12599, BnF 24400, Turin L.I.7-9... On regardera par exemple la façon dont le terme apparaît récemment chez Richard Trachsler. (2025:20-22)

### Note sur la traduction

Cette traduction a été commencée au printemps 2025 et une première version finie en fin d'année après un long hiatus. Quand le projet s'envisageait de manière plus collective Morgan avait fait un premier jet des trois pages du chapitre 2 (ensuite retravaillé) mais nous a quand même fait l'honneur de nombreuses relectures et commentaires.

Sans parler du fait que notre traduction laisse probablement beaucoup à désirer, des spécialistes pourraient même considérer qu'il n'est pas utile de mettre ce texte, très dérivatif et à l'histoire complexe, à disposition d'un public qui ne lit pas déjà l'ancien français. Cependant, souvenir, quand nous avons commencé à nous intéresser à la littérature arthurienne médiévale, on trouvait des traductions du *Lancelot propre*, de la *Queste del Saint Graal* et de la *Mort le Roi Artu* par Micheline Combarieu du Grès [en accès-libre sur le site de l'université de Rennes](#). Des éditeurs avaient même fait pression pour les retirer temporairement (c'était avant la jurisprudence Droz vs. Classiques Garnier) et avec le temps la plus grande partie a disparu sans traces. Privées de commentaires, sans être donc toujours éclairantes, elles étaient cependant fort pratiques ne serait-ce que pour naviguer le texte ou retrouver un passage. Peut-être que cela pourrait servir la même fonction.

Malgré les problèmes évoqués plus haut nous avons suivi assez servilement le texte établi par Bogdanow. Félix Lecoy remarquait que cette édition se terminait par « un glossaire dont on aurait pu, sans doute, faire l'économie » ([1969:428](#)) et Urban Holmes qu'elle y glosait même des termes compréhensibles pour le locuteur français moderne (1968:694), mais ce répertoire abondant, qui remplace pratiquement une traduction, nous a bien servi.

Une des joies de nager dans les strates plus anciennes de la langue est toujours de profiter des phrases plus souples et rebondissantes que le temps et les grammairiens n'avaient pas encore réussi à mettre hors d'usage. Nous décalquons donc souvent la structure des phrases mais aussi la concordance des temps, autant que le permet la phrase moderne, et en résistant cependant, quand cela nous semblait nécessaire, à la laideur et au subjonctif imparfait. Comme toute traduction dans ce genre nous avons dû choisir parfois arbitrairement à quels maniéristes céder pour combler les tournures qui ne se translatent pas si bien — parmi nos préciosités, même si le terme *prudhomme* est relativement consacré on l'a rendu par *brave...*

Mais c'est aussi une version de travail, donc s'il vous semble que nous avons trop déformé le sens d'un passage n'hésitez pas à nous le signaler en commentaire ou par mail : contact@sursus.ch

## Bibliographie

### Manuscrits

- BnF fr. 12599 (L), fol. 221d-268c. [Sur Gallica](#). Fin du XIIIème ou tout début du XIVème siècle.
- BnF fr. 112 (S), fol. 214va-220rb, 240ra-275va et 281ra-282va. [Sur Gallica](#). XVème siècle.

Auxquels il faut ajouter le fragment de Cracovie : [Cracovie. Biblioteka Jagiellońska, Berol. Ms. gall. fol. 188](#) (page Biblissima). Ce fragment a été édité deux fois (par Busby en 1984 et Tylus en 1997, dont nous n'avons pu consulter l'article) et une version numérique est disponible en ligne : <https://jbc.bj.uj.edu.pl/dlibra/publication/102/edition/92/content>

Le premier feuillett du fragment s'ouvre sur *certes puis que a la mort vient jusqu'à* (éd. Bogdanow, chap. I, p. 11 l. 454 ; S217c, L223c) et se finit sur *Et quant Agravains entend ce que Mordret ly enseigne, il aert Gaberiet au* (p. 13 l. 556 ; S218c, L224c). Le deuxième feuillett s'ouvre sur *veoient que greigneur renommee courtoit de luy et loing et près que d'eulx ne faisoit* (p. 18 l. 782 ; S219c, L226b) et se conclut sur *par quoi il gaagna France si quitement que nus n'i ose puis metre contredit, li rois s'en revint atouz Lancelot* (p. 21, l. 891 ; L227b) — le manuscrit BnF 112 ([S220b](#)) passe peu avant à la version du *Lancelot en prose* sur la guerre en Gaule, plutôt que sa réécriture dans la *Folie Lancelot*, le fragment rejoint donc le texte du ms. L, 12599. Pour prendre le texte de l'édition Bogdanow, les feuillets couvrent 102 ou 109 lignes recto-verso, séparées par 225 lignes, qui à vue de nez auraient correspondu à un autre bifeuillet à l'intérieur. Pages 11<sub>454</sub>-13<sub>556</sub> et 18<sub>782</sub>-21<sub>891</sub> de l'édition Bogdanow.

### Éditions et traductions

- L'édition de référence : Fanni Bogdanow, *La Folie Lancelot: A Hitherto Unidentified Portion of the Suite Du Merlin Contained in Ms. B.n. Fr. 112 and 12599*, Tübingen, Niemeyer, 1965.
  - Pour l'édition de fragments à situer potentiellement juste avant ou après la continuité de la *Folie Lancelot*, voir les Addenda dans *La version Post-Vulgate de la Queste et Mort Artu*, 2001, vol. IV.2, pp. 614 sqq. **A terme, ils seront traduits dans les annexes.**
- Les chapitres II, III, V, IX et XI déjà publiés en 1959 par Pickford sous le titre de *Érec en prose* (1959), réédité en 1968 chez Droz. (avec aussi d'autres parties de la *Queste* du BnF 112, qu'il voit comme une continuation)
- Le texte du BnF 12599 (divergent en plusieurs endroits) édité en ligne : Sara Signorini, *La follia di Lancillotto. La versione franco-italiana del manoscritto Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 12599*, formaté par Luigi Tessarolo et mis en ligne par Francesca Gambino. <https://www.rialfri.eu/texts/folieLancelot|001>
- Éditions du fragment de Cracovie dans :
  - Busby, Keith, « Quelques fragments inédits de romans en prose », *Cultura neolatina*, 44, 1984, p. 155-163.
  - Tylus, Piotr, « Fragment de Cracovie d'un roman arthurien », *Jeux de la variante dans l'art et la littérature du Moyen Âge. Mélanges offerts à Anna Drżewicka par ses collègues, ses amis et ses élèves*, éd. Antoni Bartosz, Katarzyna Dybel et Piotr Tylus, Kraków, Viridis, 1997, p. 103-114. (Nous n'avons pu consulter celle-ci)
- Seule traduction à notre connaissance par Martha Asher dans l'édition Lacy de la Vulgate/Post-Vulgate : vol. IV, §60-72, pp. 52-109.

### Éditions et traductions d'autres textes arthuriens

ASHER, Martha (trad.), [The Merlin Continuation](#) [§60-72 pour la *Folie Lancelot*], in Norris J. Lacy, *Lancelot-Grail: The Old French Vulgate & Post-Vulgate Cycles in Translation*, [2010, vol. VIII](#) [Précédemment vol. IV, pp. 52-109 de l'édition grand format, 1993-1997].

BOGDANOW, Fanni (éd.), *La version post vulgate de la Queste del saint Graal et de la Mort Artu : Troisième partie du Roman du Graal*. Publications de la Société des anciens textes français, Diff. A. et J. Picard, 1991-2001 (4 vol., 6 t.).

FÜG-PIERREVILLE, Corinne (éd. et trad.), *Le Roman de Merlin en prose*, Champion, 2014.

MARCOTTE, Stéphane (trad.), *La Suite du roman de Merlin*, Champion, 2006.

MÉNARD, Philippe (dir.), *Le roman de Tristan en prose*, Droz, 1987-1997. [éd. de la « Vulgate », version « longue » V.II, ou éd. Droz, qui reprend après le début édité jadis par Renée L. Curtis]

- Tome I: éd. Philippe Ménard, 1987.
- Tome II: éd. Marie-Luce Chênerie et Thierry Delcourt, 1990.
- Tome III: éd. Gilles Roussineau, 1990.
- Tome IV: éd. J.-C. Faucon, 1991.
- Tome V: éd. D. Lalande, 1992.
- Tome VI: éd. E. Baumgartner et M. Szkilnik, 1993.
- Tome VII: éd. D. Quéruel et M. Santucci, 1994.
- Tome VIII: éd. B. Guidot et J. Subrenat, 1995.
- Tome IX: éd. Laurence Harf-Lancner, 1997.

MÉNARD, Philippe (dir.), *Le roman de Tristan en prose (version du manuscrit fr. 757 de la Bibliothèque nationale de Paris)*, Champion, 1997-2007. [éd. de la portion propre à la version « brève » VI, ou éd. Champion]

- Tome I: éd. Joël Blanchard et Michel Quereuil, 1997.
- Tome II: éd. Noëlle Laborderie et Thierry Delcourt, 1999.
- Tome III: éd. Jean-Paul Ponceau, 2000.
- Tome IV: éd. Monique Léonard et France Mora, 2003.
- Tome V: éd. Christine Ferlampin-Acher, 2007.

MICHA, Alexandre (éd.), *Lancelot, roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, Droz, 1978-1983, 9 t.

PARIS, Gaston et ULRICH, Jacob (éd.), *Merlin : roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, 1886.

POIRION Daniel (éd., avec la collaboration d'Anne Berthelot, Peter F. Dembowski, Sylvie Lefèvre, Karl D. Uitti et Philippe Walter et traductions par Anne Berthelot, Peter F. Dembowski, Daniel Poirion et Philippe Walter), Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1994, coll. Pléiade.

ROUSSINEAU, Gilles (éd.), *La Suite du roman de Merlin*, Droz, 2006.

SERVERAT, Vincent et WALTER, Philippe (trad.), Juan Vivas, *La Quête du Saint Graal et la mort d'Arthur*, UGA Éditions, 2006. En ligne : <https://doi.org/10.4000/books.ugaeditions.932>.

SOMMER, Oskar (éd.), *Die Abenteuer Gawains, Ywains und Le Morholts mit den drei Jungfrauen* (1913)

TRACHSLER, Richard (éd.), *Les dernières aventures de Dinadan* [BnF 24400], Classiques Garnier, 2025.

Autres œuvres citées

ALLAN, Jim (*a priori*), [Tableaux de concordance du Tristan, de la Post-Vulgate etc. tirés du wikia [kingarthur.fandom.com](http://kingarthur.fandom.com)], reproduits sur : <https://laysfarra.com/RQRF/tableaux.html>

BAUMGARTNER, Emmanuèle, *Le "Tristan" en prose. Essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Droz, 1975.

BLANCHET, Marie-Claude, « Des bruns et des couleurs », in *Mélanges Jeanne Lods*, Collection de l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1978, t. I, pp. 78-87

BOGDANOW, Fanni

- « The Suite du Merlin and the Post-Vulgate Roman du Graal », in Roger Sherman Loomis (dir.), *Arthurian Literature in the Middle Ages, A Collaborative History*, 1959, pp. 325-335.
- « The Spanish Baladro and the Conte du Brait », *Romania*, t. 83 n°331 (1962), pp. 383-399. DOI : <https://doi.org/10.3406/roma.1962.2864>
- *The Romance of the Grail : a study of the structure and genesis of a thirteenth-century Arthurian prose romance*, Manchester University Press/Barnes and Noble, 1966.
- « The importance of the Bologna and Imola fragments for the reconstruction of the 'Post-Vulgate Roman du Graal' », *Bulletin of the John Rylands Library* 80, 1 (1998), pp. 33-64, accessed Nov 29, 2025. DOI : <https://doi.org/10.7227/BJRL.80.1.3>
- « Un nouvel examen des rapports entre la Queste Post-Vulgate et la Queste incorporée dans la deuxième version du Tristan en prose » *Romania*, t. 118 n°469-470 (2000), pp. 1-32. <https://doi.org/10.3406/roma.2000.1519>

BOUGET, Hélène, « Les fragments français du cycle Post-Vulgate et la Suite du Roman de Merlin à l'épreuve du style », in Chantal Connocchie-Bourgne et Sébastien Douchet (éds.), *Effets de style au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, 2012, <https://doi.org/10.4000/books.pup.18917>.

BRUGGER, Ernst, « Das arturische Material in den Prophecies Merlin des Meisters Richart d'Irlande mit einem Anhang über die Verbreitung der Prophecies Merlin » (suite), *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 61 (1939), pp. [40-73](#).

CARNÉ, Damien de, « [Un nouveau regard sur la composition et l'organisation du manuscrit BnF, fr. 12599](#) », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 36 (2018), p. 447-471.

CARNÉ, Damien de, et FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Les enfances de Perceval dans le Tristan en prose : jeunesse du héros et genèse du texte. », *Journal of the International Arthurian Society* 1 (2013), p. 50-80. <https://hal.science/hal-01846481/document>

FÉRON, Corinne, « Polysémie et évolution sémantico-syntaxique. L'exemple des adverbiaux sans faille et sans faute (français médiéval et langue du XVIe siècle) », *Romania* t.121 n°483-484 (2003), pp. [461-500](#).

GRACIA, Paloma, « The Post-Vulgate Cycle in the Iberian Peninsula », in *The Arthur of the Iberians*, 2015, pp. 271-288.

GUIETTE, Robert, « Symbolisme et "Senefiance" au Moyen-âge », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°6 (1954), pp. 107-122. DOI : <https://doi.org/10.3406/caief.1954.2051>

HOLMES, Urban T., [compte-rendu] « La Folie Lancelot », *Speculum* 43.4 (Oct., 1968), pp. 693-694.

JODOGNE, Omer, [compte-rendu] « La Folie Lancelot », *Les lettres romanes* 21.3 (1967), p. [271 sqq.](#)

LECOY, Félix, « [Chronique](#) », *Romania* t. 90 n°359 (1969), pp. [425-432](#).

LENDÖ, Rosalba, « Du Conte du Brait au Baladro del Sabio Merlin. Mutation et réécriture », *Romania*, t. 119 n°475-476 (2001), pp. 414-439.

LÖSETH, Eilert, *Le roman en prose de Tristan, le Roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Émile Bouillon, 1891.

MARX, Jean, [compte-rendu] « Bogdanow (Fanni). *The Romance of the Grail*. Manchester, University Press, 1966. ; Bogdanow (Fanni). *La Folie Lancelot* (publiée pour la première fois d'après les mss BN fr 112 et 12599) ; (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 109), Tübingen, 1965. » *Etudes Celtiques*, vol. 11, fascicule 2 (1966), pp. 548-551.

MÉNARD, Philippe

- « Monseigneur Robert de Boron dans le *Tristan en prose* », in *Des Tristan en vers au Tristan en prose, Hommage à Emmanuelle Baumgartner*, dir. Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille *et al.*, Paris, Champion, pp. 359-370
- [« La Queste de la Post-Vulgate et le \*Tristan en prose\* selon Fanni Bogdanow »](#), in *La Tradition manuscrite du *Tristan en prose*. Bilan et perspectives*, 2021, pp. 161-180.

MICHA, Alexandre, [compte-rendu] « La Folie Lancelot. A Hitherto Unidentified Portion of the « Suite du Merlin » Contained in Mss. B.N. fr. 112 and 12599, éd. Fanny Bogdanow », *Cahiers de civilisation médiévale*, 10e année, n°38 (avril-juin 1967), pp. 221-224.

NORRIS, Ralph, *Malory's Library: The Sources of the Morte Darthur*, D. S. Brewer, 2008.

OTT, André G., *Étude sur les couleurs en vieux français*, Émile Bouillon, 1899.

PICKFORD, Cedric Edward

- *L'Évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Âge, d'après le manuscrit 112 du fonds français de la Bibliothèque nationale*, Nizet, 1960.
- [compte-rendu] « La Folie Lancelot », *Medium Ævum* 36 (1967), pp. 279-281.

PLOUZEAU, May. « Les sarrasins dans les “romances” du Moyen Anglais : sur quelques passages du Sowdone of Babylone », in *De l'étranger à l'étrange ou la conjointure de la merveille*, Presses universitaires de Provence, 1988, pp. 355-395. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pup.3301>.

POIRION, Daniel et Walter, Philippe, *Le Livre du Graal* [édition du *Lancelot-Graal* d'après le manuscrit de Bonn], 3 tomes, Gallimard, coll. Pléiade, 2001-2000.

ROLLAND-PERRIN, Myriam, *Blonde comme l'or, La chevelure féminine au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, 2010. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pup.4307>.

ROUSSEL, Claude, « L'art de la suite : Sagremor et l'intertexte », in *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 41<sup>ème</sup> année, n°1 (1986), pp. 27-42. DOI : <https://doi.org/10.3406/ahess.1986.283257>

SOMMER, Oskar, « The Queste of the Holy Grail forming the third part of the trilogy indicated in the Suite du Merlin Huth MS. », *Romania* (1907), pp. 369-402, 543-590.

WECHSSLER, Eduard, *Über die verschiedenen Redaktionen des Robert von Borron zugeschriebenen Graal-Lancelot-Cyklus*, Ehrhardt Karras, 1895.

ZUMTHOR, Paul, [compte-rendu] « La Folie Lancelot », *Neophilologus* 51 (1967), pp. 189-190

## Traduction de la *Folie Lancelot*

Comment Lamorat de l'île de la mort sauvera,  
des mains gauvain et mordred ses frères



Lamorat secourt Gahériet, alors que Mordred va le décapiter.

Au fond, Hector contre Gauvain. (Facsimilé

du manuscrit BnF fr. 112, fol. 118v)



## I. Comment un jeune homme vint à la cour du roi Arthur et raconta les merveilleux faits d'armes qu'avait accompli Lamorat de Galles à un tournoi qu'il avait remporté, ce dont Gahériet souffrit beaucoup.

[S214c]<sup>1</sup> Le conte dit, en cette partie, qu'il advint au début de l'hiver que le roi Arthur se trouvait à Camelot. Un jour qu'il était assis pour dîner dans son palais avec une pleine compagnie de chevaliers, lui vint alors la nouvelle d'un tournoi qui s'était tenu la veille en un château qui était proche de Camelot, à dix lieues anglaises. Et un jeune homme apporta les nouvelles du tournoi, qui avait été bon, et intense. Et ceux qui mangeaient là étaient trop désireux de savoir qui y avait remporté le prix, ils commencèrent à demander à grand renfort de tourments qui était celui qui avait été vainqueur du tournoi. Et celui-ci dit :

— L'un des fils du roi Pellinor a tout gagné.

Et ils demandent lequel. Et il dit :

— Le plus jeune, que l'on nomme Lamorat.

Et, à n'en pas douter, du roi Pellinor étaient issus cinq fils et une fille. Quatre étaient chevaliers à ce moment-là, et le cinquième jeune enfant. Et le premier était appelé Tor, le suivant Agloval, le suivant Driant, le quatrième Lamorat et le cinquième, qui n'était pas encore chevalier, était nommé Perceval. Et sachez que le plus preux [S214d] parmi tous ces frères était Lamorat, qui était grand et élancé pour son âge, très beau chevalier et rempli d'une si grande prouesse et d'un si grand courage qu'il oserait bien se confronter au meilleur chevalier du monde pour peu qu'il lui ait fait le moindre tort. Et la véritable histoire raconte encore que pour la grande prouesse et la grande valeur qui résidait en lui, la reine d'Oranie l'avait aimé, la mère de Gauvain et de ses frères, et l'aimait aussi merveilleusement qu'une dame pouvait aimer un chevalier. Et si elle l'aimait ce n'était pas une si grande merveille, car il était si vaillant en toutes choses, que ce soit en beauté ou en chevalerie, qu'il n'y avait pas de dame assez noble dans le monde, pour peu qu'elle soit ouverte à aimer d'amour, qui l'aurait refusé pour prendre un autre [amant] de son âge. Et d'autre part, elle était encore jeune dame et si plaisante que son âge ne lui défendait pas d'aimer d'amour, et cela avait si bien tourné pour la dame que si elle aimait le chevalier, lui l'aimait tout autant si ce n'est plus, au point que, par amour pour elle, il délaissa de nombreux tournois et rassemblements, et fit beaucoup de prouesses.

Quand les nouvelles de ce tournoi furent parvenues à la cour, ils commencèrent à en parler à travers toute la salle et plusieurs gens du lieu, ceux qui avaient connu le roi Pellinor, en furent joviaux et joyeux. Et ceux-là dirent :

— Ha ! Dieu, son père avait été tellement garnis de très bonne chevalerie, qu'il doit lui aussi être un aussi bon chevalier ! S'il devait advenir maintenant qu'il apprenne toute la vérité sur la mort de son père, elle pourrait être vengée assez rapidement, car ce chevalier, tout jeune homme qu'il

---

<sup>1</sup> Ce premier passage se trouve seulement dans le BnF 112, t. II, et pas dans le BnF 12599, voir tableau 1 dans l'introduction. Nous indiquons au fil du texte les feuillets des manuscrits BnF 112 (S) et BnF 12599 (L), suivant les sigles de Bogdanow. Après le numéro de feuillet, les lettres a et b désignent les deux colonnes du recto, et les lettres c et d les deux colonnes du verso.

est, est considéré comme le meilleurs chevalier qui soit jamais sorti du pays de Galles, à la seule exception de son père.

Mais la plupart de ceux qui étaient là ne savaient pas encore que monseigneur Gauvain avait tué son père. Mais qui que ce soit d'autre qui fut joyeux à cette nouvelle, sachez que Gahériet ne s'en réjouit guère, car il haïssait Lamorat entre tous les hommes, ni par envie ni par mépris, mais parce qu'il savait avec certitude que Lamorat aimait sa mère et l'avait charnellement connue, comme toute sa parenté le savait et le roi Arthur de même. Tous ceux de sa famille en souffraient, car ils tenaient cela pour un grand malheur, particulièrement parce que Lamorat ne l'avait pas épousée et qu'il était un pauvre chevalier.

Par l'aventure que je vous ai dit, Gahériet fut fort courroucé de ces nouvelles sur Lamorat qui avaient été apportées à la cour, et en souffrit davantage que ses autres frères, car il avait toujours aimé sa mère, la reine, du très grand amour dont font preuve les enfants. Il y pensa beaucoup ce jour-là, à cette chose, se disant que s'il trouvait comment il pourrait se venger de cette honte sans écoper de l'opprobre général, il la vengerait. [S215a] Et il ne resta pas longtemps. Le lendemain, il quitta la cour, tout seul, et sans compagnie sinon un écuyer qu'il emmena avec lui. Et il pensa qu'il était à un château que l'on appelait Rethename. Et il était juste à l'entrée du royaume d'Orcanie, et la reine y séjournait très volontiers, car il était plus près du royaume de Logres que tous ses autres châteaux, Lamorat pouvait y venir plus souvent et plus facilement qu'il ne le ferait au royaume d'Orcanie, car il était plus près. Gaheriet alla tout droit à ce château, avec son écuyer, car il pensait bien que Lamorat y retournerait après la joie du tournoi qu'il avait remporté. Et quand il fut parvenu là, il entra si discrètement au château, que peu de ceux qui y étaient sûrent qu'il était là. Et c'était juste au point du jour, ce pourquoi dans tout le château on ne voyait pratiquement pas d'hommes ou de femmes qui ne soient pas en train de dormir. Quand il arrive devant la forteresse où la reine, sa mère, était hébergée, il descendit devant la porte et confia son cheval à son écuyer pour qu'il le garde, avec son écu et sa lance, et traversa la porte, arrivant dans la grande salle, où il trouva des chevaliers et des écuyers qui dormaient alentours. Et il advint ainsi par aventure que pas une seule personne ne se réveilla, mais il put passer parmi eux jusqu'à la chambre de sa mère, la reine, d'une telle façon qu'il ne fut pas vu. Quand il arrive à la porte de la chambre où la reine couchait, il la trouva ouverte, comme la mésaventure et l'infortune le voulaient<sup>2</sup>. Il y entra tout armé, le heaume attaché, et s'en alla droit au lit de sa mère. Il faisait déjà jour, si bien qu'on pouvait voir dans toute la chambre. Et quand il fut parvenu au lit de la reine, il la trouve dormant à poings fermés, et à ses côtés était couché Lamorat, et ils dormaient tous

---

<sup>2</sup> Notion qui traverse la *Folie Lancelot*, et les récits Post-Vulgate plus largement ([Bogdanow 1998:39](#)), la *mescheance* désigne le versant négatif de la *fortune*, une forme d'infortune, de malheur, de malchance, mais avec une dimension de rétribution, de disgrâce morale. Les héros qui sombrent dedans par leurs péchés déclenchent une réaction en chaîne qui finit par les engloutir dans l'infortune. Un exemple central se trouve dans l'inceste d'Arthur avec sa sœur. Le canon arthurien précédent en faisait déjà l'origine de Mordred, qui serait le meurtrier d'Arthur et le destructeur de la Table Ronde, mais, comme le souligne Bogdanow, à partir de la *Suite du Merlin Post-Vulgate* on semble insister sur ce péché d'Arthur comme cause première à l'origine de ce retour du sort. De même pour la vendetta entre les lignages de Lot et Pellinor, la fin d'Érec après avoir tué sa sœur, etc. une fois lancé on ne peut arrêter ce destin funeste. Les expressions *mescheance*, *ainsi m'a mechù*, etc. seront traduites diversement en fonction du contexte, dans le registre du malheur, de l'infortune ou encore de la disgrâce, quand il s'agit de l'état déplorable voire moralement condamnable dans lequel a sombré le personnage.

deux si merveilleusement qu'on aurait cru qu'il n'avaient jamais dormi [de leurs vies avant ça]. [S215b]

Quand Gaheriet voit les deux réunis, il en souffre tellement qu'il ne sait pas quoi dire ou faire. Et à cause de la grande douleur qu'il ressent, il s'arrête un instant, et les regarde avec beaucoup de colère, il voit que le chevalier était bien trop beau, et sait qu'il était hardi et vaillant, et renommé pour sa grande prouesse. De l'autre côté, il regarde sa mère, et voit que c'est une très belle dame, et sait qu'elle est une si gentille femme et une dame de si haute condition, que nul ne devrait blâmer le chevalier s'il l'aime d'amour. Mais il lui semble que la dame doit en être blâmée et avilie parce qu'elle a fait honte tout d'abord à ses enfants, et ensuite à tout le reste de son lignage. Il est tellement furieux qu'il dit qu'il s'en vengera sur le champ, car s'il ne se venge pas maintenant, il n'en aura jamais une meilleure opportunité. Alors il porte la main à son épée et est pris du désir de tuer sa mère sur le champ, mais d'épargner le chevalier car il lui semble trop beau et vaillant, et qui plus est, il est désarmé, et s'il portait la main sur un chevalier désarmé, on le considérerait comme le plus lâche des chevaliers, et le plus mauvais qui ai jamais porté l'écu. Alors il tire l'épée, et quand il l'eut sortie du fourreau, il advint à l'instant même que la reine se réveilla et ouvrit les yeux. Et quand elle voit devant elle le chevalier en armure et son épée briller, elle en a une si grande peur que son cœur défaille, elle jette un cri trop douloureux et veut se lancer hors du lit, toute nue, telle qu'elle était. Mais Gahériet, que sa colère et sa haine rendaient complètement fou ne le permet pas, mais la frappe du tranchant de l'épée, comme le péché et la mésaventure le lui faisaient faire, si durement qu'il lui fait voler la tête à plus d'une longueur de lance de lui, et que le corps s'étend à travers le lit. Et alors Lamorat se réveille et ouvre les yeux, et quand il voit devant lui le chevalier armé qui tenait l'épée nue et la dame qui gisait, tuée, la tête d'un côté et le corps de l'autre, il en est si ébahi qu'il ne sait ce qu'il doit faire, car il se sentait nu et démunie et privé de toutes ses armes. Et malgré cela, il préférait mourir, quand bien même il ne pouvait faire davantage, car il savait bien que s'il ne s'appliquait pas à venger la dame, il serait considéré comme le plus mauvais du monde, puisqu'elle avait reçu la mort pour lui.

Alors, il veut se lancer hors du lit, tout comme il était, quand Gahériet lui dit :

— Ne bouge pas chevalier, je ne vais pas t'occire d'une façon aussi vile qu'en te tuant sur le champ, mais tiens-toi tranquille et je t'assure que je ne te toucherai pas maintenant, non pas que je ne te haïsse pas mortellement, mais parce que tu es seul et que je suis en position de force<sup>3</sup>, j'en serais blâmé si je ne te tuais pas mais, je ne le ferai pas, car je sais bien que je te trouverai à nouveau dans une telle situation où je pourrai te tuer [S215c] d'une manière plus honorable pour moi que je ne le ferais ici. Pour cette raison, je veux que tu t'habilles et t'équipes, et que tu partes d'ici. Et sache que je te garantis fortement la mort au premier lieu où je pourrai te trouver, car il n'y a pas un seul chevalier que je puisse haïr davantage que je ne te hais toi.

Le chevalier en souffre tellement qu'il ne savait pas ce qu'il devait faire, car il aimait trop et d'un trop grand amour celle qu'il voit reposer morte devant lui. Et malgré cela, car il se savait un preux chevalier, et courageux, et qu'il pense bien qu'il pourra encore bien venger cette grande honte que ce chevalier lui a infligée, il lui est d'avis que partir reste le mieux qu'il puisse faire à l'instant. Alors il s'habille et s'équipe sans dire un mot, et car il souffre tant qu'il préférerait être

---

<sup>3</sup> Litt. *je suis en mon povoïr et en ma force*, j'ai l'avantage car tu es désarmé.

mort, et il va à une chambre qui se trouvait là, et il prend ses armes. Et quand il est armé et qu'il vit Gahériet, il lui dit :

— Dites-moi qui vous êtes, seigneur chevalier, car je n'ai jamais rencontré un homme que je devrais haïr autant.

Et il dit :

— Mon nom est Gahériet. Vengez-vous en, si vous le pouvez, quand vous serez en mesure de le faire.

— Comment, dit-il, tu es donc Gahériet ?

— Oui, dit-il, c'est bien moi.

— Et comment as-tu eu le cœur de tuer ta mère ? Que tu sois chevalier renommé pour une si grande prouesse et compagnon de la Table Ronde, et qu'ensuite tu commettes une si grande vilénie et une si grande déloyauté !

— Toi, dit Gahériet, ça ne te regarde en rien<sup>4</sup>.

— C'est ce que tu verras prochainement, s'il plaît à Dieu.

Lamorat s'en va alors et vient à son cheval qui se trouvait au bout d'un jardin, il le monte et s'en va là-dessus, tout seul, si peiné et si furieux que nul ne pourrait l'être davantage. Et Gahériet, qui était resté dans la chambre, quand il eut regardé un long moment le corps de sa mère, il sortit de la chambre et croisa deux demoiselles qui s'étaient levées de leur lit et allaient voir la reine. Et quand elles croisent Gahériet tout armé, elles le reconnaissent bien, et ne croyaient certes pas qu'il avait fait cette diablerie qu'il avait faite, elles le saluent et lui souhaitent une bonne journée et que l'aventure [lui sourie]. Et lui était tellement furieux qu'il n'entendit pas leurs salutations, et le fait même de se sentir coupable d'un si grand méfait, d'avoir tué sa mère, lui ôtait toute courtoisie et toute belle parole. Et elles s'étonnent de ce qu'il ne leur réponde pas, car elles s'étaient habituées à ce qu'il soit un des plus plaisants chevaliers du monde, elles s'arrêtent alors devant lui. Et il est trop furieux, et leur dit :

— Dégueurissez d'ici et allez à l'intérieur, vous y verrez ce que j'ai fait de votre dame.

Et elles sont [S215d] toutes troublées par cette phrase, et répondent :

— Seigneur, qu'en avez-vous donc fait ?

— J'en ai fait, dit-il, ce que l'on doit faire d'une reine qui par une luxure malheureuse fait honte à ses enfants et à tout son lignage. Et cette action permettra, je le crois, de corriger les nobles dames des grandes déloyautés qu'elles font<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> Litt. *A toi, fait Gaheriet, n'en apartient riens.*

<sup>5</sup> Litt. *Et celle chose fera, se cuide je, chastier les haultes dames des grans desloyaultés qu'elles font.* Asher traduit *Chastise*, moraliser par l'exemple, mais cela pourrait aussi signifier punir, d'où notre choix du terme *corriger*, qui recoupe les deux sens.

Alors il quitte les demoiselles et vient là où son écuyer l'attendait, il monte en selle et part du château de telle sorte que l'écuyer qui était avec lui ne savait pas encore la déloyauté qu'il avait commise. Et les deux demoiselles à qui il avait parlé, quand elles furent entrées dans la chambre et qu'elles eurent trouvé leur dame tuée de la manière qu'elle l'avait été, elle poussèrent un cri si grand et si douloureux que tous ceux du palais y accoururent [prodigieusement] interloqués. Et quand ils virent leur dame tuée ainsi, ils en furent peinés et courroucés et commencèrent des manifestations de douleur [si] grandes [que c'en était merveilleux]<sup>6</sup> et demandèrent qui avait fait cela. Et les demoiselles dirent que Gahériet l'avait tuée. Et ils pensèrent rapidement quand ils entendirent cela qu'il devait l'avoir trouvée avec Lamorat et que c'est pour cela qu'il l'avait tuée. Quand ceux du château entendirent cette nouvelle, ils se rassemblèrent tous et se consultèrent entre eux pour savoir ce qu'ils feraient :

— Car si nous la portons en terre, firent-ils, sans que le roi Arthur, son frère, ne la voie, il croira vite que nous sommes coupable de sa mort d'une manière ou d'une autre, et nous fera détruire. Pour cela, il vaut mieux que nous l'amenions à la cour et racontions au roi et à sa compagnie quelle déloyauté et quel outrage Gahériet lui a fait subir, car s'il ne voit pas le méfait, il ne nous croira pas.

Et ils se mettent tous d'accord là-dessus. Ils firent ainsi tout comme ils l'avaient dit, car ils prirent le corps de la reine et le mirent en une caisse de bois et l'emportèrent à Camelot, où le roi Arthur séjournait. Et quand ils furent parvenus là, et qu'ils eurent montré ce que Gahériet en avait fait, les uns et les autres firent beaucoup de grandes manifestations de douleur par la cité, car toutes et tous aimaient beaucoup la reine d'Orcanie. Le roi Arthur témoigna d'une grande douleur, et monseigneur Gauvain et Agravain et Guerréhet et Mordred et de nombreux autres braves qui étaient là. Gahériet, à coup sûr<sup>7</sup>, n'était pas alors à la cour, car il se sentait si profondément coupable du méfait, qu'il en était si vergogneux et si honteux qu'il n'osait y rester, ni n'avait-il jamais fait une chose au monde dont il souffrait autant que de celle-ci. [S216a]

Le roi Arthur fit enterrer sa sœur dans l'église principale de Camelot et fit mettre sur sa dalle son nom et le nom de celui qui l'avait tuée, et il y eut de très grandes manifestations de douleur à son enterrement. Et si le roi Arthur, qui souffrait par trop de tout cela avait pu retirer à Gahériet l'honneur de son siège à la Table Ronde, il le lui aurait retiré volontiers, mais il ne peut pas le faire si facilement car s'il aurait bien voulu en nommer un autre à sa place, il ne le peut, puisque l'on

---

<sup>6</sup> Les termes *merveille*, *s'emerveiller*, peuvent marquer l'étonnement ou général ou celui qui accompagne la rencontre avec un véritable prodige, une *merveille* au sens médiéval, mais devra souvent être rendu par des périphrases ou escamoté, car parasité par la dimension méliorative de « *merveille* » aujourd'hui.

<sup>7</sup> Litt. *sans faille*. À n'en pas douter, à coup sûr, vous pouvez être sûrs que... Qui pourrait se traduire « sans doute » si le terme n'était pas euphémisé aujourd'hui. Sur le devenir de cette expression voir [Féron 2003](#).

trouvait encore son nom écrit sur le siège<sup>8</sup>. Et monseigneur Gauvain qui en était tout enragé de malaisance, dit devant le roi et plusieurs des barons du lieu :

— Certes, dit Gauvain, Gahériet fit très mal de commettre une aussi grande déloyauté que celle que tuer sa mère, il s'en repentina, et l'on ne doit pas considérer Gauvain comme un chevalier s'il ne venge cette honte sur celui-là même qui l'a commise.

Gauvain prononça de telles paroles sur son frère devant le roi, et le roi en fut très mal à l'aise, tout comme de nombreux autres braves qui l'entendirent, car bien qu'ils voyaient que [proférée ainsi, cette promesse était devenue si concrète] que Gauvain ne pouvait renoncer à ce qu'elle s'accomplisse, ils ne voudraient en aucune manière que Gahériet en mourut, puisqu'il était un trop bon chevalier, et preux. Mais qui que ce soit par ailleurs qui ait été énervé par ce développement, Agravain, lui, n'en était pas trop courroucé — non pas qu'il n'ait pas aimé sa mère d'un grand amour — mais il haïssait Gahériet d'une si grande haine qu'il aurait bien voulu que ses forfaits lui aient valu la haine du roi et de ses frères, et que monseigneur Gauvain et le roi l'en fassent mourir, dans la douleur et l'opprobre. De cette manière, Agravain était [à la fois], joyeux et peiné de la mort de sa mère, et il dit maintes fois à monseigneur Gauvain :

— Beau frère, ce serait une très grande honte si nous ne vengions pas notre mère du déloyal qui l'a tuée si cruellement.

Et monseigneur Gauvain lui répond :

— Agravain, beau frère, je vous jure sur tout ce que je tiens de Dieu que je n'aurais jamais de joie avant que j'aille faire subir à Gaheriet ce qu'il a fait de ma mère et de la sienne.

Ainsi, monseigneur Gauvain et Agravain souhaitaient-ils tuer Gaheriet. Et s'ils avaient vraiment su où ils auraient pu le trouver, ils y seraient allés pour le tuer. Ainsi se le disaient-ils tous deux, et Mordred était bien d'accord mais Guerréhet qui aimait très tendrement Gaheriet ne pouvait s'y accorder, mais disait :

---

<sup>8</sup> Les noms des occupants des sièges de la table ronde apparaissent dessus quand elle passe à Arthur, montrant par cette merveille que leur nouveau statut est agréé par Dieu. (*Suite du Merlin post-Vulgate*, éd. Roussineau §250) Seule la mort semble y mettre un terme. Nous verrons plus loin que Bohort craint d'avoir été remplacé à la Table Ronde (chap. IX) mais aussi (chap. XI) que les noms des chevaliers subsistant sur leurs sièges sont traités comme la preuve qu'ils sont encore en vie, d'après les explications de Merlin. Dans le *Tristan en prose*, quand Tristan tue le Morholt, son nom disparaît de son siège, où se trouve alors inscrit celui de Tristan. ([Löseth §206, p. 149](#)) Arthur n'aurait donc pas la possibilité de nommer ou révoquer des membres de la Table Ronde avant qu'un siège se libère par un décès. Par contre, comme le rappelle Pickford (1968:229) dans la *Mort le Roi Artu*, Lancelot est remplacé avant sa mort par un chevalier irlandais nommé Helyan/Elian (éd. Frappier, *Livre du Graal*) ou Hernaut (éd. Hult), tout comme les chevaliers qui sont partis avec Lancelot pour compléter le chiffre de 150 (éd. Frappier §107 ; Hult 550 ; *Livre du Graal* III.1327) ce qui colle avec l'ambiance d'un royaume de Logres abandonné par Dieu après l'accomplissement de la Quête du Graal, qui marque la fin des aventures — et en même temps n'est assez téméraire pour s'asseoir sur le Siège Périlleux. Dans la *Suite Post-Vulgate du Merlin*, Arthur demande conseil à Pellinor pour remplacer huit chevaliers qui sont morts dans une bataille, hésitant pour le dernier entre son fils Tor et Baudemagu. Élément contingent, Arthur choisit ce dernier, mais le choix des huit est confirmé le lendemain lorsque leur nom remplace celui des morts par « *Aventure et Fortune, qui maistresse estoit de cele table* » (éd. Roussineau §354, p. 308).

— Comment seigneurs, qu'est-ce que vous dites ? Certes, c'est une grave déloyauté et un grave péché que vous songez à faire, en souhaitant tuer notre frère. Qu'il ait commis [S216b] un péché, c'est son péché, et nous n'y avons aucune part. Je ne sais pas ce que vous ferez entre vous, mais moi en ce qui me concerne, s'il plaît à Dieu, je n'y participerai pas.

— Nous préférerions bien plus être découpés en tranches plutôt qu'il échappe à la mort, car il nous a tous déshonoré, et en dehors de cette issue nous ne connaîtrons plus jamais la joie.

Quand Guerréhet vit que tout cela en était venu au point [[I.222a](#)] où ses frères ne désiraient d'autre dénouement que la mort de Gahériet, il en souffrit beaucoup, et songea qu'il l'en protégerait s'il le pouvait. Alors il prit ses armes et monta sur son cheval, n'emmenant avec lui personne en dehors d'un seul écuyer. Il déambula tant, de près comme de loin, en quête de son frère, qu'il finit par le trouver à l'entrée d'un bois chez un forestier, où il gisait très gravement malade, de par la grande douleur d'avoir tué sa mère. Quand il vit son frère gisant dans ce lit, il commença à manifester une trop grande douleur et à lui pleurer dessus très profondément, et il lui dit tout en pleurant :

— Beau frère, [pourquoi donc] vous est-il venu le cœur de tuer madame la reine, notre mère ?

Et il répond, malade comme il était :

— Mon frère, telle est ma disgrâce<sup>9</sup>. Je m'en suis déshonoré corps et âme, et j'ai agi de telle manière que je ne trouverai plus jamais l'honneur, en quelque lieu que je me rende. Et pour cela, je voudrais qu'il m'advienne une si grande disgrâce ou une mésaventure que l'on fasse de moi ce que j'avais fait d'elle, afin que mes frères soient délivrés de moi.

— Beau frère, dit Guerréhet, nos frères vous haïssent si mortellement à cause de ce forfait qu'ils sont à votre recherche pour vous tuer, et s'ils vous trouvent le monde entier ne pourra vous protéger d'eux, et ils vous tueront. Et pour cela, je vous recommanderais de ne venir sous aucun prétexte en un lieu où ils se trouvent, avant qu'ils ne se soient refroidis de cette hargne qu'ils ressentent à votre encontre.

Et il répond :

— Certes, s'ils me découpaient en morceaux, ce ne serait pas très étonnant. [si grant merveille] car j'ai tellement péché envers Dieu et envers eux, que le monde entier devrait me haïr pour cela.

Ainsi Gahériet parlait de lui-même. Et Guerréhet qui souffrait profondément de par le grand amour qu'il lui portait, le réconforte autant [[I.222b](#)] qu'il le peut et lui dit :

— Frère, de tout cela ne prenez pas sur vous une telle douleur que cela vous mette en un état pire que vous n'êtes déjà, car vous en seriez tenu pour un lâche<sup>10</sup>. Cette histoire n'est pas plus merveilleuse que beaucoup d'autres choses merveilleuses qui se sont produites par le passé, et cela doit déjà vous réconforter.

---

<sup>9</sup> Litt. *ainsi m'est mescheu*. Voir la note 2 sur la *mescheance*.

<sup>10</sup> Litt. *Recreant*, lâche, rénégat, qui cède, qui se reconnaît vaincu.

Guerréhet parla tant à son frère ainsi qu'il commença à guérir et qu'il put chevaucher. Quand il vit qu'il était entièrement revenu de la maladie qu'il avait faite, il demande à son frère ce qu'il pourrait faire : [S216c]

— Car à la cour de mon oncle, dit-il, je n'oserais pas aller, car j'ai trop mal agi envers lui et tous les braves.

— Beau frère, dit Guerréhet, nous resterons près d'ici chez un chevalier qui m'aime beaucoup, d'un grand amour, et de là je me rendrai à la cour de mon oncle et je ferai en sorte, s'il plaît à Dieu, de réussir à le réconcilier avec vous.

Et ils partent alors de ce logis où ils avaient séjourné quinze jours, si ce n'est plus, et parviennent chez le chevalier dont Guerréhet avait parlé. Gahériet reste alors avec le chevalier, et celui-ci en fut très content, car il avait tant entendu parler de Gahériet qu'il l'estimait profondément.

Guerréhet se rend à la cour pour savoir s'il pouvait obtenir la grâce de son frère. Et Gahériet de son côté resta avec le chevalier, et attendit de jour en jour qu'il lui en rapporte des bonnes nouvelles de la cour. Il s'en allait jouant et se divertissant, de près et de loin à son gré, une heure dans une direction, une heure dans une autre. Un jour qu'il se promenait ainsi aux abords d'une rivière, il advint qu'il rencontra un jeune homme qui venait à pied à grande allure et qui semblait très fatigué. Gahériet vint à sa rencontre et lui demande où il va avec un tel empressement [besoin].

— Seigneur, fait-il, je vais au Château Cornaillois pour résérer un logis pour un chevalier à qui j'appartiens, qui doit venir à un tournoi qui sera disputé mardi [L222c] sur sa prairie. Et il y viendra un grand nombre de gens de toutes parts, et de ceux de la Table Ronde, je sais véritablement qu'il y en aura un bon nombre.

— Et qui est le chevalier à qui tu appartiens ?, dit Gahériet.

— Je suis, seigneur, dit-il, à Hector des Mares, le frère de monseigneur Lancelot du Lac.

Et quand Gahériet entend cette nouvelle, il en est très heureux, et demande au jeune homme :

— Crois-tu que monseigneur Hector viendra à cet endroit ?

— Seigneur, oui. Il viendra alors par ici.

— Ha, par Dieu, bénî soyez-vous, fait-il. Il me conseillera d'une manière ou d'une autre, car c'est un des chevaliers au monde qui m'a été de la meilleure compagnie depuis que j'ai jadis fait sa connaissance.

Là-dessus, le jeune homme part, car il n'avait pas envie de traîner, et Gahériet resta sur place et attendit tant qu'il vit venir Hector tout seul, sans compagnie, et qui était armé de toutes ses armes, et n'avait pas d'écuyer avec lui.

Quand Hector vit Gahériet, il jette à bas son écu et sa lance et retire son heaume, et court à Gahériet les bras tendus. Et il en fait de même et ils s'embrassent plus de cent fois et se

témoignent une joie merveilleuse. Et quand ils se sont demandé des nouvelles l'un l'autre pendant un bon moment, Hector dit à Gahériet :

— Seigneur, cela m'est très précieux de vous avoir trouvé, car maintenant il faut que vous veniez avec moi au tournoi où je vais, qui sera assez près d'ici.

— Seigneur, dit-il, [S216d] sauf votre grâce, je n'irai pas car si mes frères devaient s'y trouver par hasard, je sais avec certitude qu'ils me haïssent [si] mortellement pour le méfait que vous savez, à tel point que ni vous ni aucun autre ne pourrait empêcher qu'ils ne me tuent s'ils m'y trouvaient.

— Ha ! Seigneur, dit Hector, n'en doutez pas un instant. Je vous prends sous ma garde contre tous les hommes, à l'exception seulement de monseigneur mon frère [Lancelot]. Et lui, je vous [L222d] assure qu'il vous aime d'un bon amour et vous protégerai demain de son corps, en risquant la mort pour vous sauver, s'il voyait qu'il y avait besoin de le faire.

— Seigneur, fait Gahériet, vous plairait-il que j'y aille ?

— Oui, dit-il, je le veux. Et sachez que cela vous apportera du bon.

Et il dit qu'il y ira, puisqu'il l'en prie si fortement.

— Mais il convient maintenant, dit-il, que vous attendiez que je sois revenu de ma demeure, où se trouvent mes armes.

Et il lui dit qu'il l'attendra autant qu'il le faut, et s'arrête sous un arbre. Et Gahériet s'en va à grande allure pour prendre ses armes et il ne tarda pas à revenir tout armé, et ils se mettent alors en route pour être [à temps] au tournoi.

Ce soir-là, ils séjournèrent à l'entrée d'une forêt chez un ermite très brave. Le lendemain, aussitôt virent-ils le jour qu'ils prirent leurs armes et montèrent en selle pour partir de là. Ils n'eurent pas fait un long chemin, qu'ils virent venir, à travers la forêt, monseigneur Gauvain et Agravain et Mordred, qui s'en allaient à la recherche de Gahériet pour le tuer. Et quand Gahériet les vit de loin, il les reconnut instantanément et il dit à Hector :

— Ha ! Seigneur<sup>11</sup>, je suis mort. Voyez là mes frères, qui me cherchent pour me tuer. Maintenant je peux bien dire que vos garanties m'ont déshonoré, car contre eux je ne tiendrai pas longtemps.

— Ne vous troublez pas, maintenant, fait Hector. Que Dieu m'aide, je ne crois pas qu'ils vous attaqueront là puisqu'ils savent que l'un de nous deux aidera l'autre. Et avec l'aide de Dieu, je mettrai en jeu la vie de mon corps, avant que vous n'y mouriez.

Et il l'en remercie.

— Arrêtez-vous ici, dit Hector, et j'irai me renseigner pour savoir s'il viennent par là pour votre bien ou pour votre mal, car il se pourrait que je découvre que vous n'y serez [L223a] pas immédiatement accueilli par un combat.

---

<sup>11</sup> *Seigneur*, adressé à Hector, pas à Dieu.

Gahériet s'arrête et se décale un peu hors du chemin, et Hector se rend du côté où il voyait monseigneur Gauvain et ses frères. Et Agravain, qui le reconnut bien, lui crie :

— Comment, monseigneur Hector, avez-vous pris Gahériet sous votre protection ?

— Oui, beau sire, dit Hector. Mais pourquoi le demandez-vous ?

— Parce que, dit-il, nous voulions le savoir. [S217a] Et maintenant que nous le savons, vous avez gagné ceci : nous sommes vos ennemis mortels, nous qui avant cela étions des amis et compagnons.

Et quand Hector entend ces paroles, il en souffre beaucoup, et répond avec colère :

— Agravain, maintenant faites-en autant que vous pourrez, car je garderai monseigneur Gahériet contre vous de tout mon pouvoir, tant que j'aurai de la vie en mon corps.

— Donc vous nous défiez, dit Mordred, puisque vous cherchez à le protéger.

— Et je vous dis [de même], dit Hector, car certes puisque vous voulez commettre une déloyauté telle que de tuer votre propre frère, je ne vous estime pas, ni ne vous crains, quand bien même vous seriez encore plus nombreux que vous n'êtes maintenant.

Alors il s'en retourne à toute allure vers Gahériet. Et quand il est parvenu vers lui, il lui dit :

— Monseigneur Gahériet, il va maintenant falloir que vous m'aidez à défendre votre vie car autrement vous ne pourriez peut-être pas en réchapper, car sachez bien que vos frères vous défient pour un combat à mort, et moi-même pour l'amour que je vous porte.

Et quand il entend ses paroles, il ne peut retenir les larmes qui lui viennent aux yeux. Et quand il parle, il dit :

— He ! Dieu, hélas ! Quelle rude destinée et quelle mésaventure, qu'il faille que j'entreprene de mettre à mort la chair de mes frères, après la chair de ma mère !

— Qu'est-ce donc, seigneur ?, fait Hector. Ne vous laissez pas malmener, et ne soyez pas couard non plus mais défendez votre vie autant que vous le pourrez, car autrement on vous tiendra pour le plus mauvais chevalier, et le plus lâche qui ait jamais [L223b] porté les armes.

Et il répond :

— Je me défendrai vraiment tant que j'aurais la vie au corps mais je souffre beaucoup de ce qu'il me faille le faire. [S217b]

Pendant qu'ils parlaient ainsi les trois frères étaient descendus de cheval pour examiner leurs armes et s'assurer qu'il ne leur manquait rien, et ressangler leurs chevaux. Et quand ils furent remontés en selle et qu'ils eurent pris leurs lances et leurs écus, ils se tournèrent du côté où ils voient Gahériet. Et Agravain tout en premier, qui haïssait Gahériet de belle lurette. Il prend autant d'élan qu'il peut en tirer de son cheval, et le frappe si durement de sa lance pointue et tranchante qu'il transperce son écu et son haubert et lui fait une grande et merveilleuse plaie dans le torse, et il aurait bien pu le blesser mortellement, mais sa lance vola alors en pièces. Et

Gahériet, qui était très bon chevalier, et fort, le frappe si merveilleusement qu'il le porte du cheval à terre, mais il ne lui fait pas plus de mal, en dehors du fait qu'il se cogna beaucoup dans sa chute<sup>12</sup>. Et monseigneur Gauvain, qui venait à grande allure et qui surprit Gahériet sur le côté, lui donne de sa lance un si grand coup qu'il lui fait, au côté gauche, une autre plaie, mais qui n'était guère profonde, cependant Gahériet vola à terre car monseigneur Gauvain l'avait surpris, en sorte qu'il se blessa grandement dans sa chute. Et quand Hector voit Gahériet à terre, il en ressent une très grande colère et se dit que jamais, s'il plaît à Dieu, il ne laissera plus devant lui un brave tel que celui-ci se faire avilir ou malmener. Alors il prend de l'élan vers monseigneur Gauvain, qui était tout possédé de colère et de malfaissance, et le frappe de toute la force de sa lance, qui était grosse et courte, si durement qu'il l'envoie à terre avec son cheval, tout d'un bloc. Et sachez que dans la chute qu'il fit, monseigneur Gauvain fut profondément meurtri car c'était une bien mauvaise chute. Et quand il a porté ce coup, il prend de l'élan vers Mordred et lui donne un aussi grand coup, ou plus grand encore, que celui qu'il avait infligé à monseigneur Gauvain, si bien qu'il l'envoie à terre blessé d'une [L223c] grande plaie, qu'il lui avait faite au côté gauche. Et malgré cela, il n'est pas si blessé qu'il ne puisse pas se relever rapidement, comme quelqu'un doté d'une assez grande prouesse, et il porte la main à son épée. Et monseigneur Gauvain fait de même.

Et quand Hector voit que cette affaire n'en restera pas à cela, il descend de cheval car il ne voudrait pas qu'ils lui tuent son cheval. Et, d'autre part, on le tiendrait pour mauvais et lâche s'il les attaquait à cheval alors qu'ils sont à pied. Pour cela, il met pied à terre et il attache son cheval à un chêne qui était devant lui. Et quand il a tiré son épée et qu'il est revenu dans la bataille, il dit à monseigneur Gauvain :

— Seigneur, vous [S217c] avez été mon ami jusqu'ici, et je ne voudrais, si Dieu m'aide, que votre bien et votre honneur. Par Dieu, laissez cette affaire à ce que vous en avez fait, car certes c'est la plus folle action que vous ayez jamais entreprise.

Et monseigneur Gauvain dit que Dieu ne l'aide plus jamais s'il devait délaisser [cette entreprise] avant qu'elle n'ait été accomplie suivant ses projets.

— Non ?, dit Hector. N'en ferez-vous donc rien, même sur ma prière ?

Et il dit qu'il n'en fera rien, ni pour lui, ni pour un autre, tant que c'était en son pouvoir de la mener à bien.

— Et je vous dis, dit Hector, que vous ne parviendrez pas aujourd'hui à accomplir ce que vous désirez faire advenir, car s'il plaît à Dieu, nous nous défendrons bien contre vous. Ne tirez pas d'espoir non plus du fait que vous nous êtes supérieurs en nombre, et que ce soit tout à votre avantage, car certes, puisque la mort va s'abattre sur un de nous, s'il plaît à Dieu, nous défendrons nos vies de telle manière que vous en mourrez dans la douleur et la honte, et nous nous en irons quittes et tout à notre honneur, en hommes qui ont Dieu et la justice de leur côté.

Monseigneur Gauvain ne répond rien à ce qu'Hector lui a dit, mais s'élance contre Gahériet l'épée tirée et lui donne sur le heaume un aussi grand coup qu'il pouvait lui abattre dessus d'en

---

<sup>12</sup> Litt. *decassés*.

haut, si bien que celui-ci est écrasé<sup>13</sup> de devoir endurer le coup, mais son heaume était si fort et d'un acier si dur qu'il ne peut pas grandement l'entamer. [L223d] Et quand Gahériet voit que ses frères veulent le tuer, il concentre ses forces et sa vigueur pour protéger et défendre son corps. Et il tient son épée nue qui était de grande qualité<sup>14</sup> et il en donne à monseigneur Gauvain de grands coups rapides et à répétition, où il parvient à l'attendre, si bien que monseigneur Gauvain craint de perdre là son corps et son honneur de par la grande prouesse qu'il voit en Gahériet. Et encore, il l'aurait trouvé d'une force plus grande encore qu'il n'en montrait alors s'il n'était pas blessé de deux plaies grandes et profondes qui le grévaient grandement. Et, de son côté, Hector rend les coups des deux frères et se défend si merveilleusement contre eux qu'ils en sont tout ébahis, car pour toute leur force, ils ne purent le frapper ou le blesser assez de leurs épées nues et tranchantes pour lui faire perdre du terrain, mais la chose en vient déjà à ce que, avant la fin du premier assaut, ils se considéraient plus meurtris par la bataille qu'Hector ne le pensait en ce qui le concerne, car il était encore tout frais, comme quelqu'un qui était vif et rapide, et avait un grand cœur et un grand souffle. Et ils étaient gravement fatigués et [souffraient] de plusieurs plaies, car celui qui les haïssait mortellement ne les épargnait pas. Et malgré cela [S217d] il n'était pas si indemne que cela : il avait déjà perdu beaucoup de sang<sup>15</sup>. Et c'était une chose qui l'avait un peu ralenti, certes pas assez pour que ses ennemis s'aperçoivent de quelque chose, mais il leur était plutôt avis qu'il était plus preux et plus rapide qu'il ne l'avait été au début, parce qu'il les assaillait et les attaquait sans cesse.

Ainsi combat Hector contre les deux frères, et cela tourna si bien pour lui qu'il avait le dessus dans la bataille, car il les a plus blessés qu'ils ne l'ont blessé lui. Mais il n'en est pas de même pour Gahériet de son côté [L224a] car il était gravement blessé, de sorte qu'il avait perdu une grande quantité de sang. Et c'était ce qui le maintenait en une si mauvaise posture que monseigneur Gauvain s'apercevait bien que sa force lui manquait de plus en plus, et qu'il ralentissait grandement. Et monseigneur Gauvain, de son côté, avait la chance de ne pas avoir de plaie ni de blessure dont il ait perdu beaucoup de sang. Et malgré cela, il était très fatigué et durement rompu, et il souffrait tant des coups qu'il avait donnés et reçus que s'il avait été aussi blessé que l'était Gahériet et qu'il eût perdu autant de sang, il aurait été contraint depuis longtemps à déclarer forfait<sup>16</sup>. Et quand Hector voit que monseigneur Gauvain a le dessus dans la bataille, il en souffre terriblement et craint grandement que Gahériet n'y meure.

Alors il laisse ceux qu'il combattait et court à l'assaut de monseigneur Gauvain et lui donne en plein sur le heaume le plus grand coup dont ses bras étaient capables, si bien qu'il le fait complètement s'incliner vers le sol<sup>17</sup>. Et il veut revenir à la charge une nouvelle fois et dresse son épée en l'air pour frapper à découvert sur le heaume. Et quand monseigneur Gauvain voit le coup venir, il ne l'attend pas car il se sent encore blessé de l'autre qu'il avait reçu, et saute donc en arrière. Et Hector, qui ne pouvait retenir son coup de par la grande force qu'il y avait mise, manqua monseigneur Gauvain. Il advint que son coup finit dans une roche dure qui était entre

<sup>13</sup> Litt. chargié, empesé, accablé.

<sup>14</sup> Litt. bonté, qualité de ce qui est bon, ce qui remplit bien sa fonction, proche du sens classique de vertu.

<sup>15</sup> Double négation dans le texte : *Et nonpourquant il n'estoit pas du tout si sainz qu'il n'eust ja aasés du sang perdu.*

<sup>16</sup> *Mener a oultrance* quelqu'un en combat désigne le fait de l'avoir réduit à sa merci dans une victoire totale, de l'avoir poussé dans ses derniers retranchements et de le contraindre à concéder.

<sup>17</sup> Litt. *le fait tout embruncher contreval.*

eux deux. L'épée était bonne et le coup était fort, il pénétra la roche sur plus d'un demi-pied, si bien qu'elle se brise maintenant en plus de quarante morceaux. Et quand monseigneur Gauvain voit l'épée brisée, il en est très content et ne peut se retenir de dire à Hector :

— Gahériet peut attendre un autre secours que le vôtre car votre aide n'atteindra pas son but cette fois.

Et Hector qui [L224b] souffre tant de ce tour des évènements qu'il croit bien en mourir de douleur, ne sait que dire. Et alors, les deux frères qui le haïssaien très mortellement lui foncent dessus. Et il n'est pas étonné quand il les voit venir à son encontre, en homme qui a été par le passé exposé à de nombreux autres dangers, au contraire il court [S218a] contre Mordred, là où il le voit, et le frappe de son corps et de son écu si merveilleusement qu'il ne peut tenir sur ses pieds mais vole à terre à la renverse. Et Hector tend ses mains et lui vole aussitôt l'épée qu'il tenait et saute sur ses pieds, heureux et jovial, et dit à monseigneur Gauvain :

— Maintenant vous abandonnerez cette bataille, car, vous pouvez me croire, puisque nous nous battons là d'égal à égal, vous ne pouvez pas avoir le dessus.

Et alors il lui donne sur le heaume un coup d'une telle intensité que monseigneur Gauvain en est complètement meurtri d'avoir dû le recevoir et l'encaisser. Et quand Gahériet voit que son compagnon a retrouvé une épée, il ressentit une joie qu'on aurait cru trop grande pour un cœur humain. Il laisse alors monseigneur Gauvain et Hector de leur côté et court à l'assaut d'Agravain, car il savait bien que c'était par lui que toute cette haine avait été mise en branle. Et il lui donne au sommet du heaume un si grand coup du tranchant de l'épée qu'il l'abîme et le malmène et l'abat vers le sol. Il est si étourdi du coup qu'il s'en faut de peu qu'il ne tombe à terre. Et quand Mordred voit qu'il a perdu son épée ainsi, il en souffre terriblement, car il sait très bien qu'il ne pourra pas l'emporter facilement sur Hector, car il voit Hector si preux et si vif et si agile qu'il mène monseigneur Gauvain à sa volonté, plus que monseigneur Gauvain ne le mène. Et quiconque aurait été devant cette bataille entre monseigneur Gauvain et Hector et aurait bien voulu observer la vitesse et la prouesse d'Hector, il aurait alors forcément été d'avis que l'on ne pourrait trouver dans le monde un chevalier meilleur ou plus preux que ne l'était Hector. Et malgré cela il était [L224c] quelque peu ralenti dans sa prouesse parce que monseigneur Gauvain était doté d'une trop bonne épée et celle qu'Hector tenait n'était pas de si bonne qualité.

Ainsi Hector se bat contre monseigneur Gauvain et cela a si bien tourné pour lui qu'il a le dessus dans la bataille, car il mène monseigneur Gauvain à sa volonté, pour ainsi dire<sup>18</sup>. Et quand Mordred, qui n'avait pas d'épée, se fut reposé un bon moment, et avait examiné ce qu'il pourrait faire, il jette son écu à terre et fonce sur Gahériet, le prend à bras-le-corps et le surprend d'une telle manière, avant qu'il ne s'en fût aperçu, qu'il l'eut projeté à terre, sous lui. Et alors il dit à Agravain :

— Mon frère, enlève lui son heaume et coupe-lui la tête, car si ce déloyal échappe à un tel coup, nous n'aurons jamais une meilleure opportunité de le tuer.

---

<sup>18</sup> Litt. *car il maine auques monseigneur Gauvain a sa volenté*. Auques : presque, à peu près, pratiquement.

Et quand Agravain entend ce que Mordred l'intime à faire, il agrippe Gahériet par son heaume et le lui arrache de la tête par sa seule force, et se prépare à lui couper la tête, mais [S218b] Hector ne le permet pas et dit :

— Ha ! Hélas ! Que veulent faire ces mauvais chevaliers, ces déloyaux qui veulent mettre à mort le plus brave du monde ?

Alors il laisse monseigneur Gauvain et fonce sur Agravain et lui dit :

— Ha ! Déloyal traître, certes maintenant, s'il plaît à Dieu, vous n'arriverez pas à faire ce que vous projetez.

Et il lui donne alors un grand coup sur le heaume, de toute sa force, et l'amoche si durement avec ce coup qu'il l'abat à terre de toute la longueur de son corps. Et il en est si fortement étourdi qu'il ne saurait même plus dire si on était le jour ou la nuit. Et il lui avait si gravement abîmé le heaume avec ce casque qu'il le tranche bien sur trois doigts de profondeur, tant et si bien qu'Agravain en eut une plaie à la tête grande et profonde qui mit un bon nombre de jours à guérir. Et quand monseigneur Gauvain voit ce coup, il n'en reste pas ébahis mais tend les mains et agrippe Hector au heaume et le tire si fort vers lui qu'il le projette au sol, et il s'efforce ensuite de toutes ses forces, quand il voit qu'il l'a renversé, de rompre par tous les moyens les lacets [qui retenaient le heaume, et le lui enlever de la tête]. Mais Hector qui se voit dans un danger pareil ne lui permet pas de le faire et après avoir jeté son épée il le prend à bras-le-corps et l'envoie à terre. Puis, il se lance sur son épée dès qu'il eut échappé à monseigneur Gauvain et il parvient à son épée, car il pensait la prendre et couper la tête de monseigneur Gauvain puisqu'il le maintenait sous lui, mais à peine s'est-il enlevé de lui et qu'il l'eût laissé un instant, monseigneur Gauvain s'était relevé. Et il tenait encore son épée à la main, il court donc à nouveau contre Hector, et celui-ci fait de même envers lui, et recommence alors ainsi entre ces deux la mêlée aussi grande et aussi merveilleuse qu'elle l'avait été ce jour-là. Et ainsi il était bien advenu à monseigneur Gauvain qu'il a récupéré toute sa force et son souffle, qu'il avait ce jour-là car alors l'heure de midi était arrivée, et à cette heure-là, tous les jours, immédiatement sa force et sa bravoure grandissaient, en quelque lieu qu'il se trouve<sup>19</sup>. Cela tournait tellement bien pour lui : cette bataille où il était pratiquement au bout de ses forces et pratiquement vaincu, voilà qu'il avait si merveilleusement repris l'ascendant sur Hector qu'il commençait à le mener où il le voulait par sa seule force, et il lui assène des coups rapides et nombreux du tranchant de l'épée, si bien qu'il en devient tout ébahis, et commença à subir les coups et à encaisser défensivement, et à se couvrir de son écu du mieux qu'il pouvait. Et il savait tant d'escrime qu'il se dit que ce devait être une merveille [se à merveille non], et se demandait éperdument d'où lui venait soudainement [S218c] cette force car il avait très clairement vu qu'il l'avait mené au bout de ses forces [et] qu'il s'en était remis très rapidement. C'est une chose dont il ne sait que dire, sinon qu'il [en] est assez troublé. Et ça, ça n'avait rien de merveilleux car il avait beaucoup souffert ce jour-là de lui et de ses deux frères. [L225a]

---

<sup>19</sup> Gauvain redoublant de force à l'approche de midi est un motif très répandu quant à son personnage dans la *Suite Post-Vulgate* notamment, mais aussi, avec variations dans le *Lancelot propre*, la *Suite-Vulgate*, la *Mort le Roi Artu* (cf. [Norris 2008:40-41](#)). Dans le roman en vers de *l'Âtre périlleux*, on le voit aussi projeté sur Escanor, qui est ici son ennemi.

Ainsi Hector combat contre monseigneur Gauvain pour son plus grand malheur<sup>20</sup> car il est gravement fatigué et rompu, bien plus qu'il n'aurait voulu. Et monseigneur Gauvain a récupéré sa force et son souffle comme il avait coutume de le faire à cette heure du jour, si bien qu'il mène maintenant Hector à peu près à sa volonté, le faisant avancer une heure dans une direction une heure dans l'autre. Et si Hector n'était pas aussi savant en matière d'escrime, il l'aurait tué depuis un bon moment, mais il se gardait trop judicieusement, et encaissait et endurait [les assauts], et c'est là ce qui lui permettait de tenir à peu près le coup. À ce moment-là, les deux compagnons en étaient arrivés au plus bas dans leur désavantage dans la bataille, car monseigneur Gauvain dominait presque totalement Hector et les deux frères voulaient couper la tête de Gahériet, car il était si fatigué et si rompu et il avait tant perdu de sang qu'il ne pouvait tenir debout — mais voilà qu'en ces lieux, comme il arrivait par aventure, advient Lamorat, qui n'avait avec lui ni chevalier ni écuyer. Il commence à regarder les chevaliers qui se battaient et s'interroge sur la raison de leur combat. Et alors qu'il le regardait ainsi sans dire un mot, il voit l'écu de Gahériet, qu'il reconnaît. D'un coup, il désire savoir lequel des deux combattants est en fait Gahériet, et dit à monseigneur Gauvain, car il avait vu que c'était celui qui se débrouillait le mieux dans la mêlée :

— Ha ! Seigneur chevalier, je vous prie au nom de la chose que vous aimez le plus au monde de vous arrêter jusqu'à ce que vous ayez répondu à quelque chose que je vous demanderai.

Maintenant, celui-ci s'arrête et dit :

— Dites-moi vite, seigneur chevalier, car je suis occupé par autre chose.

— Je vous prie, fait Lamorat, de me dire si Gahériet est ici, et si c'est le cas, de m'indiquer où il est.

— Je vous dis, dit monseigneur Gauvain, qu'il y est, vous pouvez l'apercevoir là, celui-là même que ce chevalier tient [L225b] sous son poids, et dont cet autre chevalier veut couper la tête.

Et quand Lamorat voit cela, il s'en trouve [terriblement] mal<sup>21</sup>, et s'élance d'un saut jusqu'à Agravain qui voulait couper la tête de Gahériet et avait déjà rabattu la capuche de cotte de maille qui couvrait sa tête. [*coiffe à armer*] Et Lamorat qui était frais et dispos et était descendu de son cheval porte maintenant la main à l'épée et en donne à Agravain un si grand coup qu'il lui fait voler le heaume, l'arrachant de sa tête. Et celui-ci tombe à plat ventre de par le grand coup qu'il avait reçu, et en reste tout étourdi. Et Lamorat lui dit :

— Hé ! Chevalier mauvais et [S218d] déloyal, pourquoi voulais-tu tuer et mettre à mort le plus brave homme du monde et le plus loyal ?<sup>22</sup>

Alors il agrippe Mordred par son heaume et l'attire à lui d'un tour de poigne si vicieux<sup>23</sup> qu'il rompt les lacets qui le retiennent et lui arrache son casque de la tête, de telle sorte qu'il envoie Mordred valser à la renverse. Et quand il a délivré Gahériet, il lui dit :

<sup>20</sup> *A grant meschief* indique une situation dangereuse ou injuste, déséquilibrée.

<sup>21</sup> Litt. *il est trop a malaise*.

<sup>22</sup> Ici [dans le BnF 112 est insérée une illustration du combat](#) (celle de notre page de titre) et un titre : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85275883/f440.item](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85275883/f440.item)

<sup>23</sup> Traduction libre de *felonneusement*, mais qui rend peut-être bien la rudesse impliquée.

— Maintenant, à l'assaut, seigneur, et vengez-vous de ces deux déloyaux qui voulaient vous tuer.

Et Gahériet saute alors sur ses pieds, très content de cette aventure que Dieu lui a envoyée. Et quand il reconnut Lamorat, il dit :

— Ha ! Lamorat, vous m'avez conquis par votre courtoisie. Et jamais je n'aurais cru que vous m'auriez sauvé là où vous auriez pu me mettre à mort, car vous saviez très clairement que je vous hais mortellement plus que tout autre homme.

Et il ne répond rien à ce qu'il vient de lui dire, mais lui dit :

— Seigneur, qu'attendez-vous pour vous venger de ces deux qui voulaient vous tuer, puisque vous avez l'avantage maintenant ?

Et là-dessus, il répond :

— Je n'en ferai rien, seigneur. S'il plaît à Dieu, je ne m'impliquerai jamais dans une telle chose, car ils sont mes frères germains et ce serait une trop grande diablerie si je tuais mes frères après avoir tué ma mère, car ils me portent une haine mortelle pour ce méfait, comme vous pouvez le voir.

Lamorat regarde alors l'écu d'Hector des Mares, et le reconnaît, mais il peine à croire que ce soit Hector.

— Comment monseigneur [L225c] Gahériet, est-ce là Hector qui se bat avec ce chevalier ?

— Seigneur, oui, c'est le frère de monseigneur Lancelot du Lac.

— Par ma tête, fait Lamorat, il m'a rendu jadis un service pour lequel je lui suis extrêmement redevable. [S219a] Je serais là très mauvais si je ne lui rendais pas la pareille maintenant, car il me semble qu'il a le dessous dans cette bataille.

— Ha ! Par Dieu, dit Gahériet, ne vous en mêlez pas, sinon pour établir la paix entre eux, car le chevalier est mon frère et je ne voudrais en aucune façon que nous leur fassions du mal.

— Et comment s'appelle-t-il ?, dit Lamorat.

— Seigneur, dit-il, c'est monseigneur Gauvain, le chevalier que j'aime le plus au monde.

Et Lamorat se tait alors, et se rend à grands pas auprès de monseigneur Gauvain et lui donne en plein sur le heaume le plus grand coup qu'il puisse lui abattre dessus par en haut. Ensuite, il rassemble ses forces à nouveau et lui donne un autre coup, tellement fort et pesant que monseigneur Gauvain s'en trouve si éreinté qu'il ne peut s'empêcher de lui dire :

— Comment, seigneur chevalier, qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi m'avez-vous attaqué ? Je ne vous ai rien demandé. Vous n'êtes pas bien courtois, vous qui m'attaquez avant que j'aie pu mener à bien cet affrontement. Mais faites-les choses bien, laissez-moi réduire ce chevalier à ma merci, et quand je l'aurai vaincu et tué, vous pourrez alors venir m'attaquer, et si je fuis l'affrontement, je veux qu'on me tienne pour un mauvais [chevalier] et un lâche.

— Comment, fait Lamorat, vous souhaitez donc le tuer ?

— Oui, certes, fait-il, si je parviens à avoir le dessus, pour rien au monde je ne renoncerais à lui trancher la tête, car il m'a empêché de me venger de l'homme qui m'a le plus fait de mal au monde.

— Ha ! monseigneur Gauvain, dit Lamorat, ce n'est pas une action loyale que vous voulez faire, mais une très grande déloyauté de vouloir tuer votre frère, de par l'amour charnel [que vous devez lui porter], et tuer monseigneur Hector, eu égard au serment de la Table Ronde, car, que ce soit lui ou les autres compagnons [L225d] de la Table Ronde, vous ne pouvez les tuer sinon en cas de légitime défense, sans que vous ne soyez alors le plus déloyal et le plus parjure du monde. Et puisque vous voulez faire cela, j'y vois très clairement votre déloyauté. Et maintenant que je vous ai attrapé en pleine déloyauté, que Dieu ne m'aide plus jamais si je ne fais pas tout mon possible pour vous mettre à mort, car un chevalier ne doit pas épargner un autre chevalier déloyal et parjure, sans le faire mourir dans le douleur et la honte, s'il peut l'emporter sur lui.

— Comment, fait monseigneur Gauvain, ainsi vous voulez me tuer ? Et moi qui ne vous ai jamais rien fait de mal.

— Si Dieu m'aide, dit Lamorat, votre mort est arrivée si vous n'agissez pas comme je vous en ai prié. Et sachez que je ne vous demanderai jamais quelque chose qui porte atteinte à votre prouesse ou à votre honneur.

Hector bondit alors et dit à Lamorat :

— Seigneur chevalier, je ne sais pas qui vous êtes, mais j'aimerais vous prier de [S219b] ne pas me subtiliser ma bataille.

Et il lui répond :

— Cette bataille entre vous deux n'est ni bonne, ni convenable, car, ne serait-ce que pour les actes que vous y avez déjà commis, vous vous êtes déjà tous deux parjurés. Et puisque vous êtes tous deux compagnons de la Table Ronde, je vous implore d'en rester là.

Et Hector répond :

— Nous n'avons pas commencé cette bataille, mais [c'est pour nous défendre que nous avons fait] tout ce que nous avons fait, et nous continuerons à le faire, car si nous ne nous étions pas tant défendus, ils nous auraient tués depuis longtemps.

Et alors Lamorat dit à monseigneur Gauvain :

— Monseigneur Gauvain, je vous ai demandé de cesser là cette bataille. Je vous le répète encore et vous implore. Si vous agissez suivant ma prière, j'en serais ravi, et je vous en serais si reconnaissant que vous m'aurez acquis à votre cause pour tous les jours qui me restent à vivre. Par Dieu, faites-le avant qu'il ne vous advienne pire, car, certes, si vous continuez cette félonie, ce sera pour votre malheur<sup>24</sup>.

---

<sup>24</sup> Litt. *il vous en mescherra*.

Et quand monseigneur Gauvain entend qu'il [L226a] le presse si intensément, le tient si court<sup>25</sup>, et qu'il l'en prie de si bonne foi, il contient plus ou moins sa hargne<sup>26</sup>, et s'écarte légèrement d'Hector, avant de répondre :

— Seigneur chevalier, si vous saviez à quel point nos motifs pour poursuivre cet affrontement sont légitimes, vous me considéreriez alors comme le plus mauvais et le plus lâche chevalier du monde si je devais l'abandonner maintenant.

— Mais je vous considérerais, dit Lamorat, comme le chevalier le plus déloyal du monde, si vous en faisiez davantage, car ce n'est pas parce que votre frère a tué, pour son péché et par sa mésaventure<sup>27</sup>, sa mère et la vôtre, que vous devez le mettre à mort, car ce n'est pas à vous d'en tirer vengeance, mais à Dieu. Et d'autre part, si vous l'aviez tué aujourd'hui, vous auriez fait quarante fois plus de mal que lui, car vous auriez tué un des meilleurs chevaliers du monde, et le plus loyal entre tous que je n'aie jamais rencontré, dont la mort serait donc bien plus à plaindre que la mort d'une dame.

Quand monseigneur Gauvain entend ces paroles, il reconnaît qu'il lui dit la vérité, et pense que Gahériet est véritablement un des meilleurs chevaliers du monde, ce pourquoi ce serait une trop grande perte s'il mourait là pour quelque chose qu'il avait fait auparavant, car il pouvait encore bien advenir qu'il apporte ensuite par ses prouesses à son lignage un aussi grand honneur que la honte qu'il leur avait infligée par ses méfaits. Tout cela fait reculer monseigneur Gauvain de ce qu'il avait commencé et lui fait retenir sa hargne, et il dit à Lamorat :

— Eh bien, seigneur chevalier, vous m'en avez tant dit que je laisserai maintenant cette bataille, suivant votre conseil. [S219c] À présent, que Dieu fasse que Gahériet mon frère agisse mieux à l'avenir<sup>28</sup>.

Alors il baisse son épée et son écu<sup>29</sup> et dit à Hector :

— Beau seigneur, je vous prie maintenant, par amour, que vous me pardonniez de vous avoir combattu, et que vous ne m'en gardiez pas rancune de ce qu'il y eut entre nous, car c'est bien la colère et l'animosité qui m'y poussèrent, et les encouragements de mes frères.

— Monseigneur Gauvain, dit Hector, je vous tiendrai quitte de cette bataille et de toutes les choses qui se sont passées entre nous, si vous me jurez, en chevalier loyal, que jamais vous ne reprocherez à Gahériet le fait dont vous l'accusez, ni ne lui tiendrez rancune, et que vous [L226b] ferez jurer à vos frères qui se trouvent là, qu'ils agiront de la même manière que je vous ai décrite.

Et monseigneur Gauvain est bien d'accord et dit qu'il fera tout cela. Alors Hector renvoie son épée en son fourreau, et Lamorat aussi. Et les autres frères se tenaient tout tranquille, se contentant de se regarder l'un l'autre. Et monseigneur Gauvain dit à Agravain et à Mordred :

<sup>25</sup> Litt. *le tieng si court*, le tient en laisse, lui laisse peu de marge, nous gardons l'expression qui existe encore.

<sup>26</sup> Litt. *maltaient*, malveillance, irritation, etc.

<sup>27</sup> Litt. *par son pechié et par sa mesaventure*.

<sup>28</sup> Litt. *une autre fois*.

<sup>29</sup> Le texte donne *Lors met jus s'espee et son escu*. La traduction Asher donne « Then he put his sword in his scabbard and said to Hector » ce qui nous semble incorrect.

— Laissons cela maintenant, car il ne peut rien nous en venir sinon de la honte et du déshonneur. Si nous mettions notre frère à mort de cette façon nous commettrions là les pires déloyauté et malfaissance du monde, car — aussi mal qu'il ait agi — il reste toutefois notre frère et un des meilleurs chevaliers du monde, comme il nous l'a bien montré ici et ailleurs. Et voilà pourquoi nous devons bien lui pardonner ce méfait, car s'il mourait nous nous en porteraient bien plus mal.

Et quand les autres frères entendent que monseigneur Gauvain le veut ainsi et ils voient qu'il y consent, ils acceptent, de fort mauvaise grâce, car ils auraient préféré la mort de Gahériet à sa survie, non pas pour quelque méfait qu'il aurait commis envers eux — en dehors du méfait [susdit]<sup>30</sup> — mais ils le haïssaien d'une haine très mortelle pour les grandes qualités qu'ils percevaient en lui, et pour sa grande chevalerie, et parce qu'ils voyaient qu'il s'était taillé une bien plus grande renommée que la leur par monts et par vaux. Pour cela, ils le haïssaien à mort, bien plus que je ne pourrais vous le décrire. Et malgré cela, quand ils virent que monseigneur Gauvain consentait à la paix, ils s'y rendirent très énervées et très peinés de n'avoir pas tué Gahériet, car il n'y aurait pas de morts qu'ils auraient appréciées autant que la sienne. Et Lamorat leur dit, lui qui était très content de la concorde que Dieu avait instillé, de se désarmer entièrement. Et ils le font. Et alors monseigneur Gauvain court à Gahériet et Gahériet à lui, et ils s'embrassent réciproquement [L226c] et pleurent ensemble [S219d] l'un sur l'autre. Et Lamorat leur dit :

— Seigneurs, vous êtes tous blessés très gravement. Montez en selle et suivez-moi, je vous mènerai en un lieu près d'ici où vous pourrez rester très confortablement<sup>31</sup> et être pris en charge, jusqu'à ce que vos plaies et vos blessures soient guéries.

Et ils acceptent volontiers, parce qu'ils voient que faire ainsi leur convient, et disent qu'ils sont prêts à se mettre en route. Et personne là n'avait encore reconnu Lamorat en dehors de Gahériet. Et quand ils sont en selle et prêts à y aller, il part à l'avant pour leur montrer le chemin, et emprunte un sentier qui partait à travers la forêt. Et monseigneur Gauvain, qui chevauchait à ses côtés, le prie de lui dire son nom et de se faire connaître auprès de lui.

— Certainement, seigneur, puisque vous demandez cela de moi, je ne vous le cacherai pas, car je vous sais brave homme et un bon chevalier. Sachez que je me nomme Lamorat de Galles, et que mon père était le roi Pellinor, chevalier renommé pour sa haute prouesse et un compagnon de la Table Ronde, mais par malheur et par malchance, il fut tué par je ne sais quel chevalier et nous y avons tant perdu qu'en son absence notre royaume en est encore réduit à la pauvreté et à l'exil [la dépopulation]<sup>32</sup>. Mais toute la pauvreté que nos terres ont subie après sa mort ne m'importeraient pas, si seulement je savais qui était celui qui l'avait mis à mort, car si je pouvais venger sa mort, rien de ce qui m'adviendrait ensuite ne m'importerait, pauvreté ou richesse. Mais je ne peux savoir la vérité là-dessus, et j'en souffre et j'en défaile à chaque fois que j'y repense.

<sup>30</sup> Litt. *de ce méfait*, la mort de leur mère, a priori.

<sup>31</sup> Litt. *bel et bien*.

<sup>32</sup> Lamorat est le frère de Perceval. On apprenait déjà dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes que le père et les frères de Perceval étaient morts durant leur carrière chevaleresque et leur royaume tombé en déshérence devenant apparemment une *Gaste Forêt*, une forêt en friche, désertique, abandonnée, dans laquelle leur mère élève Perceval loin de la chevalerie, jusqu'à ce qu'il croise des chevaliers dans la forêt et, ébloui, souhaite alors les rejoindre. Les cycles en prose élaborent des variantes de ce départ, où c'est son frère Agloval qui vient le chercher, ce qu'on trouvera ici dans le chapitre VIII.

Quand monseigneur Gauvain entend ces nouvelles, il n'est pas à son aise ni très sûr de lui, car s'il cheminait avec celui-ci, dont il savait que c'était un très bon chevalier, et décidé, et qu'il apprenait la [L226d] vérité sur la mort de son père, le monde entier ne pourrait empêcher qu'il ne le tue. Et qui plus est, s'il allait séjourner avec le fils de celui qui avait tué son père, il ne pourrait jamais donner le change et avoir l'air de bonne humeur. Et pour cela, il lui dit alors, en prenant des airs d'homme qui s'énerve :

— Monseigneur Lamorat, ces informations marquent la fin de notre route commune<sup>33</sup>. Suivez votre route et je suivrai la mienne. Votre père tua le mien, c'est pourquoi je ne pourrais pas vous aimer véritablement. Et en vérité, si ce n'était pour la bonne action dont vous nous avez gratifié, je ne vous laisserais pas partir sans combattre.

— Ha ! Seigneur, pitié, dit Lamorat, par Dieu ne ressassez pas cela. Les enfants ne doivent pas payer pour les méfaits des pères, puisqu'ils [S220a] n'ont pas pris part aux actions qui ont engendré les haines.

— Inutile, fait monseigneur Gauvain. Vous ne pourrez obtenir ma paix ni ma bonne volonté d'aucune façon, au contraire je vous assure que, peu importe où je vous trouverai, je vous mettrai à mort et ferai de vous ce que votre père fit du mien.

— Beau doux seigneur, fait Lamorat, ne pourrais-je trouver grâce auprès de vous, ni au nom de Dieu ni en faisant quoi que ce soit ? Je voudrais bien rester votre homme lige plutôt qu'écoper de votre haine si complètement.

Et il répond qu'auprès de lui en aucune façon il ne pourra trouver la paix.

— Et je ne voudrais pas non plus, dit-il, que par l'action de Dieu ou des hommes on établisse jamais la paix ou la concorde entre les enfants du roi Pellinor et les enfants du roi Loth.

Et [Lamorat] ne lui répond pas, car il souffre trop de tout cela. Et quand il répond c'est pour dire :

— Monseigneur Gauvain, puisque vous ne voulez pas de ma compagnie, je m'en irai car je ne voudrais pas vous importuner. Mais sachez bien que peu importe la haine ou la rancune que vous éprouvez à mon encontre, de mon côté je n'en ressentirai pas envers vous si nous ne m'infligez pas pire [L227a] que ce que vous m'avez déjà fait.

Et là-dessus il s'en va. Et Gahériet part avec lui, et Hector avec, car ils craignaient grandement que monseigneur Gauvain ne l'assaille. Et monseigneur Gauvain raccorde avec sa route de son côté avec ses deux frères, et ils avancent tant qu'ils parviennent à un ermitage non loin, et ils restèrent là jusqu'à être guéris des plaies qu'ils avaient reçues de Gahériet et de Hector dans leur affrontement.

Quand ils furent revenus à la cour et qu'ils eurent raconté l'aventure de Gahériet comme il convenait qu'ils le fassent, le roi dit :

---

<sup>33</sup> Litt. *ont nostre compaignie departie*, ont divisé notre compagnie.

— Ce fut un trop grand outrage que vous avez fait en voulant mettre Gahériet à mort. C'est un tel chevalier que cette cour s'en porterait plus mal s'il devait mourir demain. Je vous ordonne à tous les trois que vous partiez le chercher jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé et que vous ne reveniez jamais ici sans l'avoir ramené ou sans savoir qu'il se trouve déjà ici. Et quand Dieu nous aura accordé sa venue, je veux que vous le dédommagiez pour les torts que vous lui avez fait, de la façon que ceux de ma cour sauront bien spécifier.

Ils n'osent pas discuter le commandement du roi, car cela ne se refusait pas, et ils se mirent en selle le lendemain et se mirent en route, tant et si bien qu'ils trouvèrent Gahériet et Hector qui étaient entièrement guéris et venaient d'un tournoi qui avait été disputé cette semaine là à une journée de voyage de Londres, [S220b] et Gahériet avait remporté ce tournoi.

Quand les frères s'aperçurent du regard, ils se firent montrer d'une grande joie entre eux et monseigneur Gauvain dit à Gahériet :

— Nous étions partis en quête de vous, en sorte que nous ne pouvions revenir à la cour sans vous.

Et alors il lui raconte tout ce que le roi avait ordonné, et Hector se met à rire, et Gahériet aussi [et entre eux il y eut une grande joie]. Et alors ils reprennent la route pour se rendre à la cour, et je peux vous dire qu'ils y furent reçus dans la joie. [L227b] Et que tous ceux qui écoutent ce conte sachent qu'aussitôt après leur arrivée, le roi Arthur envoya en Gaule monseigneur Gauvain et Bohort et Hector et les compagnons de la Table Ronde pour déshériter le roi Cladas, et à ce moment-là ils assiégièrent la cité. Et malgré cela, ils ne s'en seraient jamais emparés ni n'auraient détruits le roi Cladas, si le roi Arthur n'y était pas venu avec toute son armée. Et par sa venue la terre des deux royaumes fut conquise, celui de Bénoïc et celui de Gaunes, comme la grande histoire de Lancelot doit le raconter<sup>34</sup>.

Après la dépossession de Cladas, et après que le roi Arthur eut occis Frolle, le prince d'Allemagne, par quoi il remporta la France si nettement que nul n'osa plus s'y opposer, le roi s'en revint avec Lancelot au royaume de Logres, heureux et joyeux de ce qu'il avait récupéré toute sa terre et vaincu son ennemi Cladas, et il advint ainsi qu'il vint tout droit à Camelot huit jours avant l'Ascension. Quand le roi fut parvenu à Camelot, il fit alors savoir par tout où il le pouvait, de loin et de près, aux barons et aux chevaliers, qu'il tiendrait la plus belle fête et la plus emplie d'allégresse qu'il ait jamais tenu à la Pentecôte à Camelot. Et que tous fassent bien attention à y être présents car il le voulait. Et il leur demande encore d'y venir avec le plus d'énergie et d'allégresse dont ils étaient capables, et que chacun prenne avec lui sa femme ou son amie, s'il le voulait. Et ainsi commanda le roi Arthur, en prince qui était le plus allègre et le plus

---

<sup>34</sup> Référence explicite au *Lancelot propre*. Au début de ce roman, qui commence par les mots « En la marche de Gaule... », Cladas est l'ennemi des rois Bohort de Gaunes et Ban de Benoic, et il parvient à s'emparer de leurs royaumes, suite à quoi Lancelot, le fils de Ban rescapé, est récupéré par la Dame du Lac qui l'élèvera. Une fois adoubé il multiplie les exploits et fini par libérer le royaume de son père et de son oncle à l'aide des armées du roi Arthur. Dans cette conception de la *mescheance* (voir note x) de la tendance cosmique à la rétribution, Arthur avait péché en échouant à venir au secours de ses vassals Ban et Bohort, et c'est en partie ce péché qui lui retombera dessus dans la *Mort le roi Artu*, où il perd son propre royaume. Ce passage est seulement dans le manuscrit BNF 12599 (et ce qui reste du fragment de Cracovie) alors que le BNF 112 a réinséré le plus long récit de ces événements tirés du *Lancelot propre*.

vaillant qu'il y eut en ce temps-là dans le monde entier — on apprit et on répéta l'annonce de la fête à travers toutes les îles de la mer. Et sachez que la véritable histoire raconte qu'à cette fête, qui était si grande, vint la fille du roi Pellès, celle-là même qui avait engendré Galaad avec Lancelot, et elle était venue pour y voir Lancelot [L227c]. Elle amène avec elle une grande compagnie de chevaliers et de demoiselles et d'écuyers. Et pour que l'affaire de Galaad soit vraiment connue à la cour, elle se fit accompagner de Galaad qui était le plus bel enfant du monde.

Le roi, qui maintes fois avait entendu parler de la beauté de la demoiselle, en fut très joyeux quand il entendit qu'elle venait visiter sa cour, car il désirait particulièrement la voir, et il se rendit donc à sa rencontre avec une grande compagnie de chevaliers et il la reçut en sa demeure avec beaucoup de richesses et d'agréments, et s'efforça de l'honorer et de la servir de toutes les manières qu'il pouvait, car il croyait vraiment que Lancelot l'aimait d'amour et qu'il l'avait invitée à la cour. Lors de cette grande fête, sans conteste, elle se sépara complètement de lui comme la grande histoire de Lancelot doit le raconter sans ambages, la reine avait surpris Lancelot dans le lit où il s'était couché avec la demoiselle — et il croyait vraiment coucher avec la reine — et le bannit de la cour, suite à quoi il s'enfuit tout nu hors de la salle et traversa le jardin du roi, complètement nu si ce n'était pour sa chemise et ses braies. Et quand il fut sorti de Camelot et qu'il se mit à regarder la cité, cela lui rappela les grandes joies et le grand bien qu'il y avait trouvé à de si nombreuses reprises, et voilà à quoi il en était réduit : celle qu'il aimait plus qu'il ne s'aimait lui-même était tellement en colère contre lui qu'il croyait bien que jamais il ne parviendrait à y remédier. Il en éprouva une telle douleur qu'il perdit la raison et la mémoire, au point de ne plus savoir un instant ce qu'il faisant, où il allait ou ce qu'il disait. Et alors même qu'il se trouvait saisi par une si grande folie, il accomplit de nombreuses merveilles que mentionne le conte du Saint Graal. Mais avant cela, il raconte une autre chose que nous ne pouvons laisser de côté sans dommages pour notre histoire<sup>35</sup>. À présent, commence cette autre histoire.

---

<sup>35</sup> Litt. *n'en poem laissier que nostre estoire n'en fust corrompue.*

II. Comment la fille du roi Pellès raconta à Bohort l'aventure qui était arrivée à Lancelot, et comment Bohort et ceux de sa parenté, ainsi que monseigneur Gauvain et d'autres chevaliers, partirent à sa recherche, et le cherchèrent pendant de nombreuses journées.

[L227d, S240b] Le conte dit que quand Lancelot fut surpris dans une chambre avec la fille du roi Pellès, la demoiselle — très affectée car elle pensait que Lancelot l'avait fuie — alla au matin, dès qu'elle eut pris congé du roi et quitté la cour, raconter à Bohort que c'était à cause de l'animosité de la reine que Lancelot était parti. Bohort en fut fort troublé et, craignant pour son seigneur, partit sur le champ à sa recherche, avec Hector, Lionel, et de nombreux chevaliers de leur parenté. Quand le roi Arthur vit que toute cette parenté en quête de Lancelot ne parvenait pas à le trouver, il en fut peiné et courroucé, car il aimait Lancelot d'un très grand amour. Alors monseigneur Gauvain, qui en était le plus affecté parmi tous ceux de la Table Ronde, demande ses armes et dit :

— Ce n'est pas parce que Lancelot est perdu que ses cousins le sont aussi. Que Dieu me maudisse si je reviens à la cour sans les avoir retrouvés et sans avoir, par mes recherches et mon labeur, reçu des nouvelles de monseigneur Lancelot — si tant est que cela soit possible.

Tels furent les mots que dit monseigneur Gauvain quand il fut armé.

Monseigneur Yvain dit alors qu'il l'accompagnerait, avec Gaheriet, Guerréhet, Agravain et Mordred ; et Érec, fils du roi Lac, que le roi Arthur avait alors fait nouvellement chevalier. Ce dernier était très beau, mais nul ne contait ses prouesses, car il n'en avait encore accompli aucune et n'avait jamais porté un seul coup d'épée. Il partit donc volontiers de la cour pour chercher ce chevalier qui surpassait tous les autres par sa renommée et ses prouesses. Il pourrait ainsi voir de lui-même s'il vaudrait un jour quelque chose, et il lui semblait que cela devait être le cas, puisqu'il était jeune, preux, rapide et fort — et issu de rois et de princes. Avec lui partirent tant d'autres qu'ils furent trente-deux à quitter la cour, et tous étaient des chevaliers renommés — sauf Érec, dont personne ne parlait, car il était jeune et n'avait jamais accompli aucun fait d'armes. Ils jurèrent de poursuivre cette quête pendant un an et un jour — comme il était alors coutume —, et quittèrent la cour.

Quand ils arrivèrent à la forêt de Camelot, ils y entrèrent, et se séparèrent, chacun allant de son côté, car rester tous ensemble pour une quête les aurait couvert de honte pour leur couardise. Ils s'en allèrent ainsi par de nombreux chemins, jusqu'à trouver les trois cousins, qui cherchaient monseigneur Lancelot et étaient fort peinés et courroucés de n'en trouver aucune nouvelle — que ce soit en bien ou en mal. Les ayant ainsi trouvés, et les voyant si déconfits, ils en furent tous si affectés qu'ils décidèrent qu'ils mèneraient à bien leur quête, et qu'ils trouveraient Lancelot si cela était possible, quand bien même il faudrait le chercher sur toutes les îles de la mer. Tous approuvèrent cette décision.

Mordred dit alors :

— Nous sommes plus nombreux qu'il le faudrait, car nous voilà ici presque quarante, et nous pourrions nous passer de certains qui ne sont pas des chevaliers accomplis.

Ce à quoi monseigneur Gauvain répondit :

— Mordred, vous qui connaissez bien tous ceux qui sont ici et savez leurs prouesses. Choisissez en vingt parmi eux selon votre désir pour poursuivre cette quête, et que les autres, fatigués et rompus, s'en retournent à la cour.

Mordred suivit immédiatement cet ordre.

Ainsi, certains quittèrent la quête qu'ils avaient commencée, ce qui ne leur déplaisait pas, car ils étaient fatigués et rompus, bien qu'ils n'aient encore rien accompli. Cela leur était d'autant plus agréable qu'ils seraient ainsi de retour pour l'hiver, dont le mauvais temps avait déjà commencé. Les autres, se trouvant tenus pour meilleurs chevaliers et de meilleures renommées, se remirent en quête. Ainsi certains étaient élus, et les autres renvoyés.

Les élus se mirent en quête, et dirent à ceux qui devaient rentrer :

— Quand vous arriverez à la cour, saluez pour nous toute l'assemblée, et dites que nous les reverrons dès que nous le pourrons.

Parmi ceux qui avaient été refusés et devaient rentrer à la cour, se trouvait Érec, fils de Lac. Quand il vit les braves qui partaient en quête, et ceux qui repartaient avec lui pour rentrer à Camelot, il jura que jamais, si Dieu le voulait, il ne reculerait, et que par la grâce de Dieu, il ne rentrera pas à la cour sans avoir rien accompli qui ne soit digne de louanges — ou de blâme, si tel était son destin. Érec jura cela, car avoir été refusé ainsi le remplissait de douleur et de colère.

Il partit seul, suivant son propre chemin. Et quand ses compagnons, qui s'en retournaient à la cour, l'appelèrent, lui demandant où il s'en allait ainsi, il leur répondit :

— Si je pensais pouvoir trouver de l'honneur en rentrant à la cour, c'est là que j'irais. Mais mon écu était neuf quand j'en suis parti, et si j'y retournais maintenant, il le serait toujours. Le roi pourrait dire que m'avoir fait chevalier aurait été pour rien, et ma parenté en serait couverte de honte, car voilà déjà trois mois que je suis en quête, et je n'ai encore rien accompli. Il est hors de question que je rentre maintenant.

Ainsi, Érec n'osa pas rentrer à la cour, car il n'avait accompli aucun fait d'armes pendant cette quête, et il se méprisait lui-même autant qu'il était possible. Quand les autres virent qu'il avait pris cela tant à cœur qu'il ne reviendrait pas, ils s'en allèrent à la cour, et portèrent au roi ces nouvelles. Le roi en sourit, ainsi que tous les autres, et tous dirent que c'était une folie qu'il se soit ainsi mis en quête tout seul alors que l'hiver arrivait.

Mais le conte n'en dit pas plus à ce sujet, et revient à Érec, pour conter quelques-unes des aventures qui lui arrivèrent alors.

### III. Comment Érec chevauchait au temps des neiges et trouva une demoiselle portant un chevalier mort, manifestant une grande douleur et lui racontant sa mésaventure et sa disgrâce.

Le conte dit que quand Érec se fut séparé de ses compagnons qui s'en retournaient à la cour, il chevaucha dix jours entiers, un jour dans un sens, un jour dans l'autre, porté par l'aventure, sans rien trouver qui mériterait d'être rappelé dans notre récit. Et alors un hiver prodigieux commença à travers tout le pays et il neigea tant que vous n'auriez pas vu une montagne ou une plaine qui ne soit pas couverte de neige. En ce temps-là, il advint un jour qu'il chevauchait tout seul, sans compagnie, et sans écuyer qu'il pénétra dans une forêt large et profonde et qu'il y chevaucha de bon matin jusqu'à l'heure de none, et il allait à bonne allure, songeant au fait qu'il ne trouvait aucune aventure, et il chevauchait donc sans cesse. Alors il rencontra une demoiselle montée sur un palefroi noir comme une mûre et qui soutenait [L228d] devant elle un chevalier en armure, gravement blessé, ce pourquoi elle manifestait une douleur très grande et merveilleuse, et disait de temps à autre :

— Ha ! Noble chevalier, il aurait tellement mieux valu que ce soit moi, qui ne vaut rien et ne suis capable de rien, qui ait été tuée là et qui soit morte de cette mésaventure, plutôt que vous, qui étiez si preux et vaillant et loyal.

Quand Érec entendit la demoiselle qui se plaignait si fortement, il est saisi d'une grande pitié, et vient donc à elle, et la salue et lui dit :

— Que Dieu vous envoie de la joie, demoiselle, car il m'est avis que vous en avez grand besoin.

— Certes, seigneur, dit-elle, j'en aurais bien besoin mais il ne me semble pas qu'il Lui plaise que je ressente à nouveau la joie, car Il m'a pris ce dont venait toute ma joie.

— Ha ! Demoiselle, fait Érec, puisqu'il vous est avis que vous avez été privée de toute joie, je voudrais donc vous prier que, par courtoisie, vous me disiez qui a blessé ce chevalier, dont vous vient cette grande douleur.

— Seigneur, si vous voulez savoir cela, allez donc par là d'où je viens, car autrement je ne saurais pas vous l'expliquer.

— Et de quel endroit, dit-il, venez-vous ? Cela [S214b] dites-le moi, s'il vous plaît.

— Certes, dit-elle, je viens de la Fontaine des Merveilles, dont nul ne repart sans courroux, qu'on soit chevalier ou demoiselle.

— Et est-ce loin ?, dit-il. Cela, vous pouvez bien me le dire, s'il vous plaît.

— Certes, dit-elle, ce n'est pas à plus de six lieues anglaises. Et sachez que le chemin où vous êtes présentement vous y mènera tout droit, si vous voulez y aller.

Et il dit qu'il y ira vraiment pour voir cette merveille.

— Si Dieu me prête assistance, dit-elle, vous faites une folie d'aller vous en mêler, car sachez bien qu'il vous en adviendra du mal ; et s'il vous en advient du mal, vous serez le chevalier le plus disgracié qui soit, car jamais chevalier ne s'y rend à qui il n'advient rien de mal. [L229a] Et la route jusque-là n'est pas si facile que vous éviterez d'y trouver assez d'obstacles et de mésaventures, puisque vous êtes chevalier errant.

Et quand il entend ces mots, il part alors et chevauche sur la longueur du chemin dont elle était venue, et reconnaissait bien aux empreintes du cheval qu'elle était venue par là.

Ainsi chevauche-t-il tant et si bien qu'il parvient en une vallée assez profonde. Et au milieu de cette vallée se trouvait une tour forte et haute et assez belle, et devant cette tour se trouvait une plaine enneigée et couverte de verglas, et on y avait tendu dix tentes. Et devant chacune des tentes, il y avait une lance et un écu, et un destrier attaché à l'entrée, et chaque destrier était bardé de fer. Érec chevaucha vers les tentes en aussi droite ligne qu'il était possible, et alors qu'il en approchait, voilà qu'une demoiselle de très grande beauté, montée sur un palefroi noiraud, vient à son encontre et lui dit :

— Ha ! Chevalier, tu vas à ta mort ou à ta honte si tu ne te constitues pas prisonnier auprès de moi.

— Comment ça, demoiselle ? Dites-le moi, s'il vous plaît.

— Par ma foi, dit-elle, je vous le dirai bien. Ici, il y a dix tentes, vous le voyez bien.

— Certes, dit-il, vous dites vrai.

— Sachez donc, dit-elle, que dans chacune de ces tentes se trouve un chevalier choisi parmi les meilleurs de ce pays. Il vous faudra jouter contre chacun d'eux et vous combattre au corps à corps, et si vous ne parvenez pas à tous les abattre et les vaincre en combat en une seule journée, sachez qu'ils vous tueront ou vous jetteront dans une prison dont vous ne sortirez pas un jour de votre vie, si vous n'en êtes pas tiré par celui qui mettra fin à cette aventure.

— Par ma foi, dit-il, ma demoiselle, cette coutume est bien mauvaise, quand elle consiste à ce que qu'un seul chevalier doive [confronter sa force] à dix autres.

— C'est ainsi, dit-elle. Soyez-en certain. Maudit soit celui qui a établi la coutume, car c'est la plus pénible que je connaisse [S241c] à travers tout le royaume de Logres. Et malgré cela, dit-elle, si vous acceptez de vous placer sous ma garde, je vous promets de vous conduire à travers en sécurité, si bien que vous n'y trouverez rien qui vous déplaise. Mais si vous vous placez sous ma garde, il convient que vous me juriez comme chevalier que vous ne refuserez jamais à une demoiselle une chose qu'elle vous requiert.

Et quand il entend ces mots, il recule et songe à ce qu'il pourrait faire de ces deux options, car il savait clairement que s'il affrontait ces dix chevaliers, c'en était fait de lui, car il ne pourrait tenir le coup de quelque façon que ce soit. Et il est d'avis que s'il promettait à cette demoiselle ce qu'elle lui demande, il se pourrait bien qu'il se parjure, car une demoiselle pourrait se présenter devant lui et lui demander quelque chose qui lui serait impossible. Ainsi serait-il honni plus que

tout autre chevalier pour avoir manqué envers une demoiselle aux engagements qu'il aurait dû tenir.

Ainsi, il ne sait quelle est la meilleure de ces deux options. Et celle qui se tenait devant lui lui dit :

— Chevalier, n'es-tu pas de la maison du roi Arthur ?

— Oui, certainement, dit-il. J'en suis vraiment.

— Aussi je sais bien, dit-elle, que tu choisirais de prendre sous ton égide les demoiselles, car les gens de cette maison soutiennent de leur force et de leur puissance les demoiselles étrangères, pauvres et abandonnées [déconseillées], chaque fois qu'ils le doivent.

À cela, Érec répond, et il dit :

— Mademoiselle, certes, je ne traverserai pas ce passage de la manière que vous me racontez, car tous ceux qui en entendraient parler m'en tiendraient pour un mauvais, et un rénégat, et un couard, et ils ne croiraient [L229c] pas que je l'aurais fait pour [l'honneur des] demoiselles, comme vous me le demandez, mais par couardise. Et pour cette raison, je vous dis que je vais essayer de passer à travers. Et si je meurs ou suis emprisonné, je n'y aurai pas grande honte. Et si Dieu veut m'accorder que par mes prouesses je parvienne à avancer, il m'en adviendra bien plus de bien qu'il n'est jamais advenu à un chevalier de piètre prouesse.

— Comment, dit la demoiselle, vous ne suivrez donc pas mes conseils ?

— Par Dieu, dit-il, je ne ferais rien d'autre, dussé-je en mourir.

— Certes, dit-elle, et vous en mourrez.

— Je ne sais, dit-il, ce qu'il adviendra de moi, mais si j'en viens à mourir, et que je ne vends pas chèrement ma mort comme doit le faire un chevalier, alors je n'ai jamais été [digne d'être] fils [S241d] de roi.

— Alors rappelez-vous-en bien, dit-elle, car dorénavant je ne m'en mêlerai pas. Et sachez que ce que je vous disais c'était pour votre bien.

Et alors elle s'en va et passe au-delà des tentes. Et Érec qui ne voulait agir autrement qu'en accord avec son honneur, s'en vient tout droit aux tentes. Et aussitôt qu'il s'en fût approché, il voit un chevalier qui en sortit et qui monta sur un des chevaux, prit un écu et une lance et alors qu'il voit Érec venir, il s'écrie à son encontre :

— Gardez-vous de moi, seigneur chevalier, car je vous déifie.

Alors il vient vers lui, la lance baissée, à aussi grande allure qu'il peut tirer de son cheval. Et quand Érec le voit venir, il ne le craint pas beaucoup, en homme qui se savait fort, agile et très rapide, au contraire, il dirige vers lui la tête de son cheval, à travers la neige, et lui donne un si grant coup qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et lui plante, en plein dans le corps, et le fer et le bois [de la lance], et l'envoie donc avec son cheval, à terre, le chevalier blessé à mort, car il était blessé trop douloureusement dans le ventre. Et dans sa chute, Érec avait retiré de lui sa lance, qui n'avait pas encore éclaté. Et le cheval, qui n'était [L229d] pas blessé, mais libre et fort, saute vite

sur ses pattes et fait demi-tour, fuyant à travers la neige. Et alors Érec se met à écouter, et ceux de la tour criaient très fort. Et ils étaient alors montés aux créneaux de la tour pour voir la joute du chevalier errant contre ceux des tentes. Et ils savaient déjà bien [S242a] qu'elle avait commencé et c'est pour cela qu'ils commençaient à crier sur celui qui avait été abattu, pour l'humiliation dont il avait écopé. Et après que ce chevalier fût tombé, il ne s'écoula pas longtemps avant qu'un autre ne sortît des tentes et crie à Érec assez fort pour qu'il puisse l'entendre :

— Seigneur chevalier, gardez-vous de moi !

Et celui-ci dirige contre lui la tête de son cheval et le frappe si violemment de toute sa force qu'il lui enfonce sa lance en plein dans le corps. Il l'embroche bien et le fait décoller de ses arçons, l'envoyant à terre, tellement blessé qu'un médecin ne lui servirait de rien<sup>36</sup>, car il avait été frappé à mort. Et quand ceux des créneaux voient le chevalier à terre, ils lèvent des grands cris et le tumulte reprend aussi fort qu'avant, et disent que le chevalier étranger s'est bien débrouillé. Et après cela, il ne s'écoula pas longtemps avant qu'un autre chevalier ne sortît des tentes, armé de ses armes et armure, très belles et très élégantes, et il monta sur son cheval et prit de l'élan contre Érec, et le frappe si bien dans le torse qu'il fait voler sa lance en éclats, mais ne lui fait pas plus de mal que cela. Et Érec qui était doté d'une très grande force, l'emporte faire une chute si vicieuse qu'il se cassa le bras droit, et il le dépasse ensuite, la lance dressée, car elle ne s'était pas encore brisée. Et à la chute qu'avait fait celui ci, les cris du château avaient repris, très forts et merveilleux, et ils disaient que le chevalier étranger était en train de tous les vaincre.

Ainsi commença la joute d'Érec devant les tentes et il s'en sortit si bien [L230a], comme le dit la vraie histoire, qu'il les abattit tous les dix d'une seule lance, et n'y reçut ni plaie ni blessure dont il avait grandement à se plaindre. Et quand il s'en fut si bien dépêtré, si bien que nul n'aurait pu mieux faire, peu importe à quel point il était preux, il voulut s'en aller, croyant bien être quitte [de cette épreuve], mais voilà qu'arrive vers lui à grande allure une demoiselle montée sur un palefroi blanc, elle attrapa alors Érec au frein et lui dit :

— Seigneur chevalier, je vous tiens. Vous ne pouvez m'échapper si vous ne m'accordez pas une faveur telle que je vous le demanderai.

Et il n'ose l'éconduire car il voit que c'était une demoiselle, mais il lui octroie ce qu'elle demande sans y mettre d'autres conditions. Et elle l'en remercie beaucoup et lui dit :

— Maintenant vous pouvez aller où vous le voudrez car je vous suivrai jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'heure et au lieu de vous demander une faveur

— Cela je le veux bien, dit-il. Maintenant, vous pouvez venir, puisqu'il vous plaît.

Alors ils entament leur chemin ensemble, devant les tentes [S242b] où ils ne trouvent personne qui aurait quelque chose à leur demander. Et alors qu'ils passaient droit devant la porte de la tour, il tend l'oreille et entend une demoiselle sur la porte, qui crie :

---

<sup>36</sup> *Il l'empaint bien, si le porte des arçons a terre si navré qu'il n'a de mire mestier.* Le verbe *empaindre* peut se traduire « frapper » en général, mais aussi planter ou enfoncer une arme dans quelqu'un, et dans ce texte il est, semble-t-il, toujours associé à l'action de planter sa lance dans le chevalier adverse, si bien qu'on l'envoie à terre. On serait tenté de le traduire « empaler » ou, comme ici, « embrocher ».

— Attendez un peu, seigneur chevalier, si vous voulez connaître votre prouesse, car vous ne devez pas être loué pour tout ce que vous avez fait, si vous n'en faites pas encore plus.

Et il s'arrête quand il entend ces mots, car il voulait bien s'affranchir de tout cela, s'il le pouvait, avant de s'en aller. Et la demoiselle à qui il devait une faveur, lui dit :

— Ha ! Seigneur chevalier, venez-vous-en, ne restez plus ici. Certes, vous vous en êtes mieux tiré qu'aucun homme avant vous. Et pour cela je vous conseille de partir sur le champ, avant qu'il ne vous advienne du mal.

Il ne veut croire la demoiselle en rien de ce qu'elle lui dit, mais il s'attarde et attend quoi qu'il en soit. Et il n'eut pas longtemps à attendre [L230b] avant de voir sortir de là un chevalier équipé d'armes noires, très bien monté sur un cheval, fort et rapide, et il vient, très bien équipé, la lance dressée, et il crie à Érec, là où il le voit :

— Beau sire, pardonnez-moi le méfait de cette chose, car il me faut l'accomplir. Autrement je serai mort et maltraité.

Érec s'arrête sur ses mots, car il pense aussitôt avoir affaire à un chevalier de la maison du roi Arthur, et lui dit :

— Dites-moi qui vous êtes, avant que nous en fassions plus, car autrement, je ne jouterai pas contre vous.

Et l'autre répond :

— Là, vous n'en pouvez rien savoir de plus pour cette fois. Mais vous ne pourrez échapper au combat contre moi, car alors je viendrais vous frapper, que vous m'affrontiez [ou pas].

— Vraiment ?, dit Érec. Ainsi il me faut, ce me semble, jouter contre vous, que je le veuille ou non.

— Vraiment, dit le chevalier.

Et [Érec] commence à rire et dit :

— Par ma foi, il me semble scandaleux qu'il me faille vous affronter, que je le veuille ou non.

Et l'autre répond qu'il en est ainsi.

— Qu'il en soit ainsi, passons à la joute, puisqu'il faut qu'elle ait lieu, et que ce n'est pas moi qui l'empêcherait.

Alors ils prennent de l'élan l'un contre l'autre, à aussi grande allure qu'ils arrivent à tirer de leurs chevaux et s'entrefrappent à leur rencontre si durement que ni les écus ni les hauberts ne les protègent, mais ils se plantent le fer de leurs lances dans la chair nue. Mais il advint si bien à l'un et à l'autre qu'aucun ne fut blessé à mort. Et malgré cela, les deux avaient été blessés gravement et profondément. Érec vole à terre, par-dessus la croupe du cheval, et reste tout fracassé de la chute qu'il fit, et le chevalier resta sur ses arçons, tout aussi droit que s'il ne sentait ni [S242c] mal ni douleur. Et quand il voit Érec à terre, il lui dit :

— Vous resterez ici, seigneur chevalier et vous serez seigneur de ce château et de tout le pays alentour, et je m'en irai quitte, et libéré, Dieu merci, et je vous laisserai cette seigneurie. Et sachez que je n'ai jamais vu une seigneurie qui mérite tant d'être haïe que celle-ci.

Et [L230c] quand il eut dit ces mots, il s'en va à grande allure à travers le chemin de la forêt. Et les gens du château, aussitôt qu'ils virent Érec abattu et l'autre chevalier partir, ils surent que ce dernier n'avait pas envie de retourner au château. Ils en sortent maintenant et viennent à Érec, et le trouvent très blessé et rompu de par la chute qu'il avait faite. Ils le prennent donc et l'emmènent au château, mais jamais vous n'auriez vu témoigner une plus grande joie ni une plus grande fête à un chevalier étranger que celles que lui firent tous ceux du lieu dès qu'il fut dans leurs murs. Et ils le menèrent au palais principal en dansant et faisant la ronde, et en faisant montre d'une joie si merveilleuse que lui, qui regardait tout cela, en était tout ébahi. Et quand ils l'eurent installé dans la chambre principale, qui était si belle et un plaisir pour les yeux, ils le désarmèrent sur le champ et firent examiner sa plaie. On trouva qu'elle était très profonde, mais elle n'était pas si inquiétante que cela, il ne risquait pas d'en mourir. Plusieurs gens du lieu s'en occupent et lui appliquent ce qu'ils pensaient être le mieux. Et il souffre quand ils font cela, et s'étonne beaucoup : pourquoi s'en préoccupent-ils si curieusement, mais il ne leur demande jamais pourquoi ils le font. Et quand ils ont bandé et traité sa plaie du mieux qu'ils savaient, ils le couchent très richement pour qu'il puisse se reposer dans une chambre calme, éloignée des gens, pour que le tumulte ne lui fit pas de mal.

Ainsi était-il advenu à Érec au début de sa chevalerie : là même où cela avait si bien tourné pour lui, voilà que le malheur s'abat sur lui<sup>37</sup>, comme je vous l'ai raconté. Le lendemain, quand le jour apparut beau et clair, les gens du lieu vinrent à son lit, où il était couché, et lui souhaitèrent une bonne journée et une bonne aventure. Et il leur répondit [L231d] de la même façon. Et ils s'asseyent devant lui et commencent à lui demander comment il se sent.

— Bien, dit-il, Dieu merci. Je n'ai pas de douleurs qui m'empêcheraient grandement de chevaucher.

Et ils en sont très contents. Et il veut se lever, mais ils ne le lui permettent pas, mais lui disent :

— Ha ! Seigneur, par Dieu, n'essayez pas de vous lever. De tels efforts ne vous vaudront rien de bon pour l'instant, car soyez sûr que [S242d] vous êtes bien plus blessé que vous ne le croyez. Et pour cela nous voulons que vous restiez couché et vous reposiez aujourd'hui et demain, jusqu'à ce que vous soyez guéri.

Et il dit qu'il agira suivant leur volonté, puisqu'il est parmi eux, mais il s'étonne beaucoup et se demande pourquoi ils se préoccupent autant de lui. Quand ils sont partis pour éviter que le bruit ne lui fasse du mal, une demoiselle resta là pour veiller sur lui. Et quand il se voit tout seul avec elle, il lui dit :

— Demoiselle, dites-moi ce que je vous demanderai, ne mentez pas par la [bonne] foi que vous devez à toute personne : quel est ce château où je me trouve, et comment est-il gouverné et pourquoi est-ce que les gens du lieu se préoccupent autant de me servir ?

---

<sup>37</sup> Litt. *la ou il lui estoit trop bien avenu ly mescheust il en tel maniére comme je vous ay devisé*. La notion de *mescheance* renvoie toujours au malheur, à l'infortune, au retournement du sort. (cf. note 2)

— Seigneur, dit-elle, certes je vous dirai volontiers tout ce que vous me demandez. Apprenez que ce château se nomme le Château des Dix Chevaliers, parce qu'aucun chevalier étranger ne peut en partir ni passer devant sans qu'il ne lui faille combattre dix chevaliers. Et s'il est assez bienheureux pour pouvoir, par ses prouesses, se frayer un chemin, il ne sera pas pour autant quitte avant d'avoir [aussi] affronté le seigneur du château. Et s'il advient qu'il puisse l'emporter sur lui, il a gagné ce château. Et si [au contraire] il est vaincu et que la situation ne plaît pas au seigneur, de sorte qu'il s'en aille après avoir combattu le chevalier étranger, nous prenons le chevalier étranger et en faisons [notre] seigneur. Mais celui-ci ne partira plus jamais d'ici, s'il ne veut pas se parjurer, avant qu'il ait vaincu un autre chevalier et qu'il [L232a] y ait un autre seigneur à sa place. Par ces mots, vous pouvez bien comprendre, très clairement, que la seigneurie de ce château vous a échu, et que vous y avez pris la place du seigneur qui s'y trouvait avant, qui s'en alla aussitôt après s'être battu contre vous — et vous n'en sortirez jamais sinon de la manière que je vous ai expliquée.

— Et maintenant, demoiselle, que devrais-je faire si j'étais présentement assez guéri pour chevaucher ?

— Cela je vous le dirai bien, dit-elle. Vous vivrez toujours ici, mais vous ne combattrez que si d'aventure il devait arriver qu'un seul chevalier vainque les dix, mais alors il vous faudra, sans faute, combattre contre celui-ci après qu'il ait échappé par sa force aux dix chevaliers.

— Et autrement, dit-il, il ne me faudra jamais combattre ?

— Si, vous le ferez, dit-elle, si advient une aventure que je vais vous dire. Il est vrai que près d'ici, dans un autre château, dans cette forêt même, se trouve notre ennemi mortel, le seigneur qui le tient, à cause d'une demoiselle qui se trouve ici et qui ne veut pas le prendre pour mari. Et sachez que cette demoiselle est la plus belle chose que j'aie jamais vue et que l'on connaisse sur cette terre. Et pour sa beauté, se sont ainsi arrêtés, comme vous le voyez, tous les chevaliers errants qui [S243a] passent par ici, et je vous dirai pourquoi tout cela a commencé, parce que ce n'était pas sans raison.

Il était vrai que cette demoiselle était la fille d'une des plus belles dames du monde et d'un des meilleurs chevaliers que l'on connût, de près ou de loin. Quand cette demoiselle arriva à l'âge de douze ans, elle fut réputée pour sa beauté et louée par tous les chevaliers qui vinrent la voir, par-dessus toutes les demoiselles qu'ils connaissaient, ce à quoi ils s'accordaient tous. Et pour la grande beauté [L232b] qu'elle avait, plusieurs chevaliers vinrent la demander pour femme, mais le père, qui était trop bon chevalier lui-même, dit qu'il ne la donnerait jamais à un chevalier s'ils ne faisaient pas autant pour qu'on loue leur chevalerie que la demoiselle n'était louée pour sa beauté. Ainsi parlait son père en homme qui aimait trop merveilleusement la demoiselle. Et quand ceux du pays, qui souhaitaient tant avoir la demoiselle, entendirent cette nouvelle, plusieurs renoncèrent à demander [sa main] car il ne considéraient pas qu'ils méritaient autant de louanges pour leur chevalerie qu'elle pour sa beauté. De cette manière, comme je vous l'ai raconté, le mariage de la demoiselle était ainsi empêché, car ensuite nul ne fut assez hardi pour venir la courtiser de par cette grande difficulté qui y était attachée. Et on repoussa tant la chose que l'aventure apporta un chevalier, d'apparence assez pauvre, car il n'avait avec lui ni chevalier ni écuyer, et il était harnaché si pauvrement que toute personne le voyant ainsi l'aurait tenu pour

pauvre. Quand il fut descendu, et fut hébergé là, et entendit des nouvelles de notre demoiselle, il vint à son père et la lui demanda aussitôt en mariage. Celui-ci fut tout ébahi quand il vit un si pauvre chevalier lui demander sa fille, qu'il avait refusée à tant d'hommes riches et tant de chevaliers qui étaient renommés pour leurs hautes prouesses. Il lui dit donc :

— Tu as bien entendu tout l'arrangement que j'ai décrété pour avoir ma fille ?

Et celui-ci répondit :

— Je le connais bien.

Et le père dit donc :

— Te considères-tu aussi bon chevalier qu'elle est belle ?

Et il répondit alors :

— Si vous doutez que je ne sois aussi bon chevalier qu'elle est belle, allez, mettez-moi à l'épreuve, je suis prêt à m'y soumettre.

Sur ce le père répondit et dit :

— Je vois et sais qu'elle est très belle. Comment pourrai-je savoir que tu es très bon chevalier ?

Et il répondit alors :

— M'est avis que je ne pourrais pas être très bon chevalier, à l'âge où je suis encore, car je suis trop jeune homme pour être tel que vous [L232c] demandez. Et malgré cela, si pour me connaître mieux que vous ne me connaissez maintenant vous vouliez bien faire une chose que je vous [S243b] expliquerai, je serai prêt à en faire tant que vous vous direz ensuite que j'en ai assez fait.

— Dis-moi donc, dit le père.

— Je vous dis donc, dit le chevalier, de prendre parmi votre lignage et votre pays, les dix meilleurs chevaliers que vous y connaissez et de les mettre en un lieu, équipés au mieux, et vous à leur suite, dans votre tente, armé comme les autres. Si je ne parviens pas, en un seul jour, de ma main, à vaincre totalement les dix chevaliers et vous ensuite, qui êtes des chevaliers renommés de haute prouesse, je ne veux pas que vous me teniez pour chevalier. Mais si je parviens à faire cela en un seul jour, alors je voudrai, si vous êtes d'avis qu'il faut agir ainsi, que vous me donnez la demoiselle, si vous croyez que j'en suis digne.

Quand le père entendit ces paroles, il fut tout ébahi de la grande offre que le chevalier proposait ici, et dit :

— Si vous pouvez faire ce que vous me promettez, je vous donnerai ma fille et toute ma terre, et deviendrai votre chevalier.

Et celui-ci répondit alors :

— Alors équipez-les, car je crois bien le faire, si Dieu veut me venir en aide.

Le père qui ne croyait en aucune manière qu'une telle chose puisse advenir, convoqua dix des meilleurs chevaliers de son lignage et réunit une grande assemblée pour assister à cette affaire, car il considérait cela comme une trop grande merveille. Et quand ils furent assemblés devant le château, là même où vous avez vu les tentes dressées, les dix chevaliers s'armèrent et le père aussi, qui avait suffisamment confiance en lui pour croire que par sa prouesse il pouvait assez facilement réduire totalement le chevalier à sa merci. Que vous dirais-je ? Le chevalier, qui était tout seul et qui désirait [L232d] obtenir la demoiselle, s'était équipé par ailleurs et rejoignit les dix chevaliers au milieu de la prairie devant tous ceux du pays, et il se conduit si merveilleusement et si bien qu'il les vainquit tous par son corps, si bien que quatre en étaient morts et les autres blessés. Après cela, il combattit contre le seigneur et le mena si bien qu'il le réduit totalement à sa merci. Et quand il eut fait ce que je vous raconte, il demande au père de la demoiselle :

— Faut-il une prouesse plus grande encore que celle-ci pour prouver que je suis aussi bon chevalier que votre fille est belle ?

Le père répondit :

— Vous en avez tant fait que je reconnais que vous êtes le meilleur chevalier que j'aie jamais vu. Et pour cela je vous donne la fille et la terre que je tiens, et je suis prêt à moi-même me mettre complètement à votre merci.

Ainsi advint-il du chevalier comme je vous ai dit, la demoiselle lui fut donnée pour sa prouesse. Et si cette affaire avait [d'abord] très bien tourné pour lui, elle tourna tout aussi mal par après, car le jour même où il l'avait épousée, où ils devaient le soir dormir ensemble, vint [S243c] dans cette région un chevalier errant qui le haïssait d'une haine mortelle, nous ne savons pas pourquoi. Il le trouva dehors, dans la prairie, et le tua sur le champ. Le père de la demoiselle en conçut une si grande douleur de ces événements. Il fut tellement saisi par le deuil qu'il dut garder le lit et fut si malade qu'il crut vraiment qu'il se mourrait. Alors il nous fit jurer sur les saints, à nous qui étions là, que jamais sa fille ne serait mariée à un chevalier ou un autre, s'il n'était pas chevalier errant.

— Et je veux, dit-il, que dorénavant, il y ait toujours là devant dix chevaliers armés, de sorte que nul chevalier errant n'y passe sans se mesurer à eux. Et si l'un d'entre eux parvient à les vaincre totalement, je vous que vous le retennie et qu'il ait ma fille et ma terre, et qu'il soit votre seigneur. Et s'il est tel qu'il ne le veut pas, retenez-le, [L233a] qu'il le veuille ou non, et il sera votre seigneur, et vous lui ferez jurer qu'il vous protégera autant qu'il le peut contre tous, jusqu'à ce qu'advienne un autre capable de vaincre les dix chevaliers. Et de cette façon vous aurez toujours un brave à vos côtés, qui sera seigneur à ma place, jusqu'à ce que Dieu vous en amène un qui convienne à ma fille, car si elle ne récupérait pas un mari qui soit un chevalier errant, cela serait un trop grand malheur<sup>38</sup>.

De la manière que je vous ai racontée, on établit devant ce château les dix chevaliers que vous y avez trouvés hier. Et ils y resteront jusqu'à ce que cette demoiselle soit mariée.

— Et tiendront-ils pour toujours ?, dit Érec.

---

<sup>38</sup> Litt. *dont ly seroit il trop mal avenu*.

— Oui, seigneur, dit-elle, car à mesure qu'il en meure, on en remettra de nouveaux pour remplacer ceux qui ont été tués. Ainsi je vous dis que de nombreux braves y ont été tués alors qu'ils voulaient passer de force, et de nombreux autres vaincus.

— Et qui était, dit-il, ce chevalier qui vint jouter contre moi, après que j'aie cru m'être libéré de tous les autres ?

— C'était, dit-elle, un chevalier de la maison du roi Arthur, qui a pour nom Hector des Mares.

— Comment, dit Érec, c'était donc Hector des Mares, le frère de monseigneur Lancelot du Lac ? Et quelle aventure l'a amené ici ?

— Il n'y a pas longtemps, dit-elle, que l'aventure l'a amené, de la même manière que vous y êtes venu. Et cela tourna si bien pour lui qu'il vainquit les dix chevaliers tout comme vous l'avez fait. Après cela, il combattit un chevalier qui avait aussi passé de force le Pas<sup>39</sup> des Dix Chevaliers. Cette bataille de monseigneur Hector et de celui que nous avions [avant lui], fut la plus cruelle et la plus merveilleuse que l'on ait jamais vu en ce pays, à mon avis. Mais quoi qu'il en soit, à la fin, Hector le tua, car il ne [S243d] voulait pas se considérer vaincu. Nous prîmes alors [L233b] Hector et en fîmes notre seigneur, qu'il le voulût ou non, et lui fîmes faire le serment que je vous ai décrit.

— Il me semble d'ailleurs, dit Érec, qu'il s'est parjuré envers vous quand il s'en alla sans que vous lui donniez congé.

— Non, ce n'est pas le cas, seigneur, sauf votre respect. Puisqu'il ne voulait pas de la demoiselle, il pouvait s'en aller tant qu'il vous laissait ici à sa place.

— Comment, dit Érec, il me faudra donc rester ici à sa place ?

— Seigneur, oui, vous n'en partirez pas avant qu'un autre y vienne pour rester à votre place. Et c'est pour cela que les gens du lieu vous témoignent des si grands honneurs, comme vous l'avez vu, car ils vous considèrent être leur seigneur. Vous verrez qu'aujourd'hui ou demain ils vous feront tous hommage et vous leur prêterez le serment dont je vous ai parlé.

— Et s'il revenait présentement un autre chevalier qui parvienne à vaincre les Dix [Chevaliers], ne faudrait-il pas que je me batte contre lui ?

— Il n'en est rien, dit-elle. Puisque vous êtes blessé, vous auriez le [privilège] de partir librement si vous le vouliez, mais l'autre qui surviendrait devrait rester à votre place, car quoi qu'il arrive nous ne resterons pas sans un [seigneur].

— Dites-moi maintenant, dit-il, et la demoiselle qui est ici, me la donnerait-on pour femme si je la demande ?

— Non, dit-elle, parce que [le précédent seigneur] qui est parti a eu l'avantage dans la bataille. Mais si vous l'aviez vaincu, vous n'auriez pas perdu la demoiselle, pour peu que vous daigniez la prendre.

---

<sup>39</sup> Litt. *Pas*, comme dans *Pas d'armes* : terme classique pour le passage gardé par un chevalier qui défie tous les passants.

De cette manière, comme je vous l'ai raconté, Érec dut rester et abandonner la quête pour un temps, tant qu'il resta là. Quand il fut guéri, il lui fallut prêter le serment de garder la tour des Dix Chevaliers sur son honneur et pour celui des gens du lieu, et qu'il les protégerait comme ses hommes, jusqu'à ce que [L233c] revienne un autre qui puisse conquérir la seigneurie. Et sachez que le manoir était appelé la Tour des Dix Chevaliers, parce que dix chevaliers gardaient le passage, et que ce château était beau et riche et fort. Ainsi Érec demeura là, qu'il le veuille ou non, et fut le seigneur du château et de la terre tout autour. Mais ici le conte cesse de parler de lui et revient à Lancelot pour raconter les merveilles qui lui advinrent au temps de sa folie.

#### IV. Comment Lancelot, après avoir perdu la raison, erra tant à travers le pays qu'il parvint à une prairie où une tente était dressée.

Le conte dit que quand Lancelot en fut venu à avoir perdu entièrement la raison et la mémoire, au point de ne plus savoir un instant ce qu'il faisait ni où il allait, pas plus que s'il avait été une bête dépourvue de parole, il erra nu comme il avait quitté Camelot, à pied durant maintes journées, une heure dans une direction et une heure dans l'autre, porté ainsi par l'aventure. En peu de temps, il fut noirci et foncé par les rayons du soleil qui le saisissaient nu et dépouillé comme il était, et il fut alors très péjoré de ce qu'il faisait beaucoup d'efforts et mangeait peu. Son état se détériora tellement qu'avant que ne se soit écoulé un hiver, personne l'ayant vu par le passé n'aurait été capable de reconnaître que c'était bien lui, Lancelot, sans l'examiner très longuement.

Un jour où il faisait un froid terrible, si pénible qu'il s'en fallait de peu que le monde entier n'en soit gelé de froid, il avançait, porté par l'aventure, toujours dénudé comme il était, en braies et en chemise, sans plus de vêtements, et les pieds nus — et qui plus est, sa chemise était déchirée en plus de quarante endroits. Il advint donc par aventure auprès d'une tente [L233d] qui était tendue dans une prairie. Et sachez que ceux qui étaient dedans avaient tant garni la tente contre le froid qu'il n'y faisait pas trop frisquet. Et à l'intérieur étaient couchés un chevalier et une demoiselle, et devant : un arbrisseau où pendait un écu blanc, aux côtés duquel se trouvaient une lance et une épée. Il alla de ce côté, et regarde l'épée et l'écu comme s'il avait toute sa tête. À ce moment, le matin était encore si jeune que le soleil n'était pas levé. Ensuite, il attrape l'épée et la tire hors du fourreau. Et quand il [S244b] l'a sortie, il commence à frapper l'écu d'immenses coups par en haut et par en bas, faisant un bruit aussi intense et merveilleux que si dix chevaliers étaient en train de se battre, en abattant de grands copeaux, en homme qui ne savait pas ce qu'il faisait. Et toutefois il croyait vraiment faire là une grande prouesse et preuve d'une très grande chevalerie. À ce moment, avec tout le vacarme qu'il faisait, un nain sortit de la tente. Et quand il voit celui qui dépeçait l'écu ainsi, il voit clairement qu'il est complètement fou et a perdu la raison. Il en conçoit assez de courage de ce qu'il le voit dans un assez piètre état pour [oser tenter] d'aller lui enlever son épée. Il se dirige vers lui, l'attrape par le poing, et le tire à lui de toute sa force, mais pour toute la force qu'il avait, il ne peut la lui tirer des mains. Et l'autre, qui était complètement forcené, s'en énerve alors et l'attrape par les épaules, le trouvant petit et si léger — qui ne pesait rien — qu'il le jette dans les airs et l'envoie s'aplatir à terre si méchamment que pour un peu il se serait brisé le cou dans sa chute. Et Lancelot le délaisse sans lui faire davantage de mal, car il revient à l'écu et recommence à frapper d'énormes coups de son épée comme auparavant. [L234a]

Une fois étalé par terre, le nain en conçut une si grande peur qu'il ne le tuât de l'épée qu'il tenait qu'il commença à crier d'une voix forte :

— À l'aide !

Et il n'attendit pas longtemps avant qu'un chevalier ne sorte de la tente, et il était vêtu très richement et équipé de chausses, comme il se doit en hiver. Quand il voit le nain, il lui demande ce qu'il a.

— Ce que j'ai, seigneur ?, dit-il, J'ai qu'il s'en est fallu de peu que ce diable ne me tue !

Il lui montre Lancelot qui se battait encore contre l'écu. Le chevalier regarde Lancelot qui se tourmente si merveilleusement, et voit qu'il est bien bâti, doté de membres robustes, et si pauvrement vêtu et équipé, que si sa raison était encore en état de marche, il ne se promènerait ainsi pour rien au monde, car au temps où le monde entier est pour ainsi dire gelé par le froid, il va les pieds nus. Il se dit alors que celui qui pourrait le faire dormir et se reposer pour voir s'il retrouverait la mémoire ferait un grand acte de charité. Il va alors vers lui pour lui ôter l'épée des mains. Et Lancelot lui crie :

— Seigneur chevalier, n'avancez pas, mais laissez-moi ma bataille, et vous ferez ainsi preuve de courtoisie. Et sachez que si vous [vous avisez de défendre celui-là/outrepassez mon interdiction]<sup>40</sup>, je vous tuerai.

Il lève alors son épée pour le frapper [S244c] et vient vers lui à grands pas. Et quand il voit venir le coup, il voit que ce serait une mauvaise hardiesse et une folie de l'attendre, car il est désarmé. Pour cela, il bat en retraite et rentre dans sa tente pour prendre ses armes et revient vers Lancelot, et il lui dit de poser son épée, et tend la main pour la lui prendre. Et lui qui s'énerve grandement de tout cela lève son épée aussitôt qu'il le voit approcher et le frappe si durement de son épée qu'il tranche son heaume en deux. Et l'autre est si [L234b] étourdi et choqué du coup qu'il ne peut tenir debout mais bascule à terre, dans un tel état qu'il croit bien qu'il n'aura plus jamais besoin d'un médecin. Et le sang lui jaillit par le nez. Et Lancelot qui ne le regarde plus le laisse gisant à terre et entre dans la tente où se trouve la demoiselle, qui alors venait de se réveiller. Et quand elle le voit venir, elle s'aperçoit aussitôt que c'est un homme qui a perdu la raison, car c'était tout à fait frappant<sup>41</sup>, elle s'écrie alors, très violemment effrayée et apeurée, et saute hors du lit tout en chemise, s'enfuyaît hors de la tente aussi vite qu'elle le pouvait, en femme qui croyait déjà se retrouver dans une situation où l'honneur n'a plus cours<sup>42</sup> car il lui semble bien qu'il est parti pour la tuer. Et Lancelot rentre maintenant dans le lit, en homme qui avait suffisamment subi le froid, l'inconfort et la mésaventure, et il se couche immédiatement et commence à se couvrir du mieux qu'il peut, il se met à ses aises autant qu'il peut, car depuis longtemps il n'avait connu que la douleur. Et celle qui était sortie de la tente croit, quand elle trouve son ami gisant à terre, qu'il était vraiment mort. Elle jette alors un cri très douloureux et dit :

— Ha ! Pauvre de moi, je suis morte !

Elle se laisse alors tomber sur lui et manifeste la plus grande douleur du monde.

Au bout d'un moment, le chevalier revint de son évanouissement, et se dresse en s'asseyant, et ouvre les yeux. Et quand il voit celle qui se lamentait avec une douleur merveilleuse, il la réprimande très durement. Et demande maintenant où est allé celui qui l'a frappé ainsi.

<sup>40</sup> *Deffens*, comme le français moderne défense peut signifier soit l'interdiction, soit l'idée de protection ou de résistance, notamment armée. Bogdanow le glose « prohibition » (p. 293), Lancelot interdirait de *s'entremettre* de l'interdiction qu'il vient de faire — mais la traduction Marta Asher donne : « Know that if you interfere to defend this one, I'll kill you. » (p. 66)

<sup>41</sup> Litt. *il le ressemblait trop merveilleusement*.

<sup>42</sup> Litt. *comme celle qui n'en cuide ja estre hors a honneur*. Asher : « as one who thinks honor is lost ».

— Ha ! Seigneur, dit le nain, pourquoi le demandez-vous ? Par Dieu, ne lui faites pas de mal, car ce serait un trop grand péché, car c'est bien le plus complètement fou et qui ait le plus complètement perdu la raison que je n'aie jamais vu.

— Au nom de Dieu, dit le chevalier, s'il plaît à Dieu je ne lui ferai pas de mal, mais le garderai avec moi si je le [L234c] peux et je le prendrai en charge jusqu'à ce qu'il soit, s'il plaît à Dieu, guéri. Et en vérité, si j'y parviens, je sais véritablement que j'en serai servi et honoré de nombreuses gens, car si j'ai jamais reconnu un homme qui sait bien donner des coups, je peux vous dire que celui-là a vraiment été un brave et un bon chevalier. Et c'est pourquoi je ne connaîtrai pas la joie si je ne peux le ramener à la raison et lui rendre la mémoire avant qu'il ne me quitte.

— Par ma foi, seigneur, dit la demoiselle, il est là, dans cette tente.

Et il s'en va maintenant de ce côté. Et [S244d] quand il est parvenu où il était, il voit qu'il est couché au lit et y dormait très fermement, en homme qui était tellement harassé que c'était déjà merveilleux qu'il ne soit pas mort il y a longtemps. Il est très content de cette aventure et vient au lit pour prendre la robe de la demoiselle et la lui apporte à l'extérieur, pour qu'elle la lui fait revêtir. Puis, il dit au nain qu'il monte sur un roussine et aille au Blanc Recet<sup>43</sup> et dise à son frère qu'il vienne auprès de lui et qu'il ne tarde en aucune manière. Et celui-ci fait suivant son commandement et se hâte d'aller tant et si bien qu'il advint auprès du frère du chevalier et lui dit son message. Et celui-ci prend ses armes et vient à son frère. Le chevalier qui voulait retenir Lancelot auprès de lui s'appelait Bliant et l'autre se nommait Bellinant, et les deux étaient frères germains et chevaliers de grande prouesse. Et quand Bellinant fut parvenu auprès de son frère, celui-ci lui dit aussitôt :

— Beau frère, je vous ai fait convoquer à cause d'une des plus belles aventures du siècle qui me soit advenue aujourd'hui, et je veux vous la raconter, car ce n'est pas pour autre chose que je vous ai fait convoquer à aussi court terme.

Et alors, il lui raconte comme un homme qui avait complètement perdu la raison, nu et démunie, et vêtu des habits les plus pauvres dans lesquels il ait jamais vu un homme était arrivé là d'un seul coup. « Et il est, dit-il, si complètement simplet, qu'il a combattu un grand moment contre [L234d] mon écu qui était pendu devant ma tente. Quand quand je lui ai couru dessus pour lui prendre l'épée qu'il tenait, il m'a donné un si grand coup en plein sur le heaume que, depuis que je suis chevalier, je n'ai jamais été autant accablé par le coup d'un seul homme — je vous le jure loyalement — que je ne l'ai été à ce moment. Et pour cela je reconnus bien et je sus véritablement qu'il a été chevalier de haute prouesse, et le serait encore si Notre Seigneur lui donnait la santé. Pour cela, je vous ai convoqué pour que vous me conseilliez sur cette affaire, et ce que je pourrai y faire, car je voulais le garder dans mon entourage, si c'est possible, qu'il retrouve la santé d'une manière ou d'une autre.

— Par ma foi, seigneur, dit-il, je ne sais pas vous conseiller aussi bien que j'aurais voulu, car pour qui voudrait prendre en charge sa santé, il conviendrait qu'il le mette dans un lieu silencieux et calme, éloigné des gens et sans aucune lumière.

---

<sup>43</sup> Recet : repaire, domicile.

— Au nom de Dieu, dit Blian, si nous pouvions faire en sorte qu'il soit dans ma forteresse, nous pourrions nous assurer de lui fournir tout cela<sup>44</sup>. Maintenant, réfléchissons à ce qu'il y soit transporté, s'il se peut qu'il le soit.

Alors ils entrent dans la tente et voient Lancelot qui dormait encore à poings fermés, comme quelqu'un qui n'avait pas eu autant de repos depuis longtemps. Et quand ils voient cela, ils disent qu'ils l'attacheront à l'aide de cordes et de chaînes [S245a] à même le lit où il était couché, afin qu'il ne puisse remuer.

Ils firent tout comme ils l'avaient dit, car au lit même où il dormait il l'attachèrent à l'aide de liens si serrés, qu'aucun homme, aussi sain et fort soit-il, n'aurait pu s'en libérer, quand bien même il l'aurait voulu, à moins d'être doté d'une force exceptionnellement grande. Et quand ils eurent fait cela, ils font appeler des écuyers et des jeunes hommes, et leur disent de le porter jusqu'à la forteresse de Blian. Et ceux-là le soulèvent maintenant avec le lit, qui était fait de bois, et [L235a] le portent là où on le leur avait commandé. Et Lancelot qui avait essuyé tant de maux et d'inconfort que c'était déjà un miracle qu'il ne soit pas déjà mort, donc parvenu enfin au repos, il dormait si fermement qu'il ne s'éveilla pas avant d'être parvenu au repaire de Blian. Mais une fois mis à terre, il s'éveilla et ouvrit les yeux, et voulut se détacher, mais ce n'était pas possible. Il lui délièrent les mains et lui donnèrent à manger. Et il mangea très bien, comme quelqu'un qui depuis fort longtemps n'avait connu que les maux et l'inconfort. Ainsi Blian le garda avec lui tout le reste de l'hiver et tout l'été qui suivit. Et il se donna beaucoup de peine pour le guérir, s'il pouvait l'être, mais pour tout l'effort et la peine qu'il y mit, il ne put le guérir, car Notre Seigneur ne le voulait pas. Et malgré cela, il leur semble si paisible et si doux qu'il lui firent procurer une robe belle et riche et le laissèrent aller et venir parmi eux, comme n'importe quel homme, de sorte qu'il n'était retenu prisonnier qu'au moyen d'un petit anneau qu'il lui avaient mis au pied [à la cheville] pour qu'il ne s'éloigne pas trop et qu'il ne leur échappe pas. Il s'améliora beaucoup durant [S245b] cette période et retrouva beaucoup de sa beauté et de sa force, mais il n'y eut jamais par là un homme qui aurait pu le reconnaître. Et malgré cela, à sa beauté, à sa carrure et sa stature, tous ceux qui le voyaient disait qu'il avait forcément été merveilleusement brave et bon chevalier par le passé, ainsi tous ceux de la maison en étaient très peinés et très courroucés de ce qu'ils ne pouvaient déclencher sa guérison. Et ainsi Lancelot resta là tout l'été et la saison qui suivait jusqu'à Noël, et n'en partit jamais, si ce n'est pour une aventure qui advint à Blian, et je vous dirai laquelle.

Un jour qu'il faisait un froid intense [L235b] et prodigieux, il advint que Blian se fut levé dès le matin, il avait pris ses armes et était monté sur son cheval, et partit de sa maison armé ainsi. Il souhaitait aller dans la forêt alentour pour chercher des affrontements s'il pouvait y trouver des chevaliers, qu'ils lui soient familiers ou étrangers. Et il avait l'habitude de faire cela tous les jours, en homme qui était un des bons chevaliers du pays. Quand il se fut un peu éloigné de sa maison il rencontra deux frères, chevaliers du pays, qui le haïssaien de belle lurette et d'une haine mortelle. Quand ils le voient seul, ils s'écrient qu'il est mort, et lui foncent dessus aussi vite qu'ils arrivent à presser leurs chevaux. Et Blian, qui était très brave, ne fait pas mine d'avoir peur, ou d'avoir envie de fuir, mais les attend. Et ils brisent les deux leurs lances sur lui, sans parvenir à le

---

<sup>44</sup> Asher : « we might well be able to ease him of this affliction », dans une lecture où *ceste chose* renverrait plutôt à la maladie.

faire bouger de sa selle. Et lui en frappe un si durement qu'il lui brise sa lance sur le torse, mais sans lui faire plus de mal que cela. Il le dépasse ensuite pour aller jusqu'au bout de sa charge. Ils dégainent leurs épées et courrent sur Blian pour le blesser autant qu'ils le peuvent. Et lui se défend très durement et se couvre de son écu comme il savait bien le faire, et leur donne à maintes reprises de grands coups là où il peut les atteindre. Mais ils étaient deux, deux frères qui s'aimaient, et tous deux bons chevaliers, qui s'aidaient l'un l'autre de si bon cœur<sup>45</sup> qu'à force cela convainc Blian de déguerpir, qu'il le veuille ou non, sous peine de mourir sur le champ. Ce ne fut pas une grande merveille qu'il leur tourne le dos car ils l'avaient déjà blessé en plus de sept endroits et il avait tant perdu de sang qu'il en était déjà bien affaibli. Quand ils virent qu'il s'était mis en fuite, ils lui crient :

— Misérable<sup>46</sup>, votre fuite ne vous protégera pas de la mort !

Ils le poursuissent comme ils peuvent mais il avait un bon cheval [L235c] fort et rapide qui le tira de leur main en rien de temps, et l'éloigna tant de ses ennemis qu'il ne se sentait plus tant en danger. Il arrive de cette façon à son repaire et trouva la porte ouverte. Il y entre tout à cheval comme il était. Et il se trouva quand il y arriva qu'il n'y trouva pas de sergent ni d'homme qui puisse l'aider. Et ceux qui le poursuivaient pour l'occire entrent à sa suite. Et quand il les voit venir, il descend de son cheval et entre dans une chambre où Lancelot gisait tout habillé. Et les deux autres descendent aussi et laissent leurs chevaux au milieu de la salle et entrent dans la chambre après lui. Et quand Blian voit qu'il ne pourra se protéger d'eux, il met la main à son épée et se prépare à défendre son corps comme quelqu'un qui ne se laissera pas tuer tant qu'il pourra l'empêcher. Et ceux-là, sûrs de ce qu'il n'a trouvé personne en ces lieux qui pourrait leur nuire en rien, et qui sont deux et lui seul, l'assaillent avec une grande vigueur. Et il se défend du mieux qu'il peut mais il avait été tellement blessé que sa force en était très amoindrie. Et pour cela il a une grande crainte que cette fois-ci il meure.

Quand Lancelot voit devant lui la mêlée démarrer si fort, pour tout fou qu'il soit encore et dépourvu de raison, il reconnaît Blian qui avait bien agi envers lui à de nombreuses reprises, et il sut que les autres voulaient le tuer. Il en est si énervé qu'il veut sauter d'où il se trouve pour l'aider, quand il sent alors les anneaux de fer qui étaient autour de ses chevilles et qui le blessent durement. Il s'arrête alors dans sa colère et prend les anneaux à deux mains et les tire avec un tel acharnement qu'il délivre ses deux pieds, car il les rompt en un rien de temps. Mais il en a les deux [L235d] mains toutes sanglantes et la peau des doigts déchirée par la force qu'il avait dû y mettre en tirant. Quand il est délivré des anneaux, il n'a pas assez de présence d'esprit pour prendre une épée ou un écu, qui lui serviraient bien à se protéger cette fois, car dans la chambre il y en avait en abondance, mais court en fait tout désarmé sur l'un des deux chevaliers. Il le saisit au heaume et le tire si fort vers lui qu'il le fait basculer et l'envoie s'écraser par terre, qu'il le veuille ou non. Puis il l'agrippe au poing et lui prend l'épée qu'il tenait et le laisse étalé au sol, bien persuadé de s'être brisé le cou dans la violente chute qu'il venait de subir. Et il va vers l'autre et lui donne un si grand coup sur le heaume que nulle armure ne peut lui éviter une plaie, merveilleusement grande et profonde. Et quand il se sent malmené ainsi, il regarde et voit cet homme tout désarmé qui l'avait frappé, et [S245d] s'émerveille fort : comment se peut-il qu'il ait

<sup>45</sup> Litt. *de si grant cuer et de si grant volenté*.

<sup>46</sup> Litt. *couver* « Paysan non libre, serf », par extension « Individu ignoble, infâme, misérable ».

le courage de faire cela ? Il en devient tout ébahi. Et malgré cela, puisqu'il l'a blessé et qu'il veut s'en venger, il lève son épée pour le frapper sur la tête, mais Blian ne le permet pas, mais hausse son épée à lui, et le frappe si durement qu'il lui tranche le bras, entre le coude et l'épaule. Et quand celui-ci sent qu'il a été estropié, il tourne casaque et fuit à grande allure. Et quand l'autre, à qui Lancelot avait volé l'épée, se fut relevé, et qu'il vit que leur attaque avait tourné à la déconfiture<sup>47</sup>, il se jette hors de la chambre et rebrousse chemin, fuyant, il arrive à son cheval et monte dessus aussi vite qu'il le peut. Et son frère en fait de même, car il éprouvait une grande peur de subir encore pire, et ils quittent donc le lieu de cette manière, pour préserver leur vie. Et Lancelot reste là et se recouche dans son lit. Et Blian qui est très content de cette bonne aventure se désarme quand il voit qu'ils sont partis et attend [L236a] jusqu'à ce que ses sergents reviennent de l'extérieur, eux qui ne savaient encore rien de cette affaire ; il ne leur en dit rien non plus, et n'en parla pas avant le soir, quand son frère vint chez lui.

Cette nuit-là, Blian fit manger Lancelot avec lui, et tandis qu'ils mangeaient, Bellinant regardait le sang qui coulait des mains de Lancelot, lui qui avait la peau des mains toute déchirée et les mains dépecées. Il les montre à Blian et lui dit :

— Regardez, beau frère, comme notre fou saigne fortement. C'est certes un grand péché qu'a commis celui qui l'a blessé ainsi.

— Au nom de Dieu, mon frère, dit Blian, je ne m'étonne pas qu'il soit blessé, mais je suis plus ébahi que par tout ce que j'ai pu voir, de comment il a pu faire ce qu'il a fait, car ne j'ai jamais vu un homme indisposé accomplir de si grandes merveilles que celles qu'il a faites aujourd'hui. Et je vous dirai lesquelles.

Alors il lui raconte comment les deux frères l'avaient chassé jusqu'à la chambre et qu'ils l'auraient tué sans délai si ce n'était pour lui, qui pour le secourir a rompu ses anneaux à la force de ses deux mains, puis a pris l'épée d'un des deux chevaliers et les aurait tué tous les deux s'ils ne s'étaient enfuis.

— Ainsi me secoura-t-il de la mort qui m'attendait si sa prouesse ne m'avait pas aidé et bénéficié.

— Ha ! Dieu, quel dommage qu'il n'ait plus toute sa tête. En vérité, je ne croirai plus jamais rien s'il n'a pas été un des meilleurs chevaliers du monde.

Les deux frères parlent ainsi de Lancelot, et ils souffrent beaucoup de ce qu'ils ne le reconnaissaient pas et qu'ils ne savaient pas d'où il venait. Et le seigneur du lieu dit alors qu'il ne l'enchaînera plus [L236b] car il se tient assez tranquille. Et, à n'en pas douter, il était tout le temps aussi silencieux et aussi paisible que s'il disposait de toute sa raison, et il ne parlait jamais non plus, sinon [très rarement], par aventure. Mais ce qui le tuait surtout c'est qu'il ne mangeait et ne buvait qu'en très petites quantités, et c'est la chose qui le garda malade le plus longuement. Lancelot resta deux ans dans cet état, avec Blian, où il avait complètement perdu la raison et la mémoire et ne savait ce qu'il faisait, et dans cet intervalle de temps il ne vint jamais chez eux d'homme qui le connût ou qui eût su son nom, car lui-même ne le savait plus. Mais parmi tous

---

<sup>47</sup> Litt. *la desconfiture estoit tournée sur eux*.

ceux qui se trouvaient là, c'est le nain qui en avait le plus pitié, parce qu'il le voyait beau et bien fait<sup>48</sup>, et disait tous les jours :

— Je ne croirai jamais plus rien de ce que je vois si ce fou n'est pas un homme très noble<sup>49</sup>, car il en a bien trop l'air.

Au début d'un hiver, il advint que par-devant la tour où il mangeait avait passé un sanglier sauvage et à sa suite venaient plusieurs chiens, grands et merveilleux, qui voulaient l'attraper, mais sur sa route il se défendait bien et leur faisait souvent face. Mais après les chiens ne venaient pas de chasseurs<sup>50</sup>. Lancelot était aux créneaux de la tour et quand il vit que le sanglier<sup>51</sup> passait ainsi devant lui, il fut saisi par le désir de lui courir après, et il descend donc aussitôt et parvient à la porte où se trouve un cheval muni d'une selle et une lance posée contre le mur avec une épée qui pendait à l'arçon de la selle. Il vient au cheval et saute en selle avec une grande agilité et sort du lieu pour s'en aller à la poursuite du porc, éperonnant autant qu'il peut. Et le nain avait vu tout cela, comment il avait sauté sur le destrier et comment il était parti de là, et il est bien conscient que c'est à la poursuite du sanglier. Il ne prend pas du tout cela à la légère<sup>52</sup>. Et pour cela, il se dit qu'il le suivra [L236c] pour voir ce qu'il adviendra. Il se rend auprès de son roussin et monte dessus, et s'en va en piquant des éperons après Lancelot. Mais malgré toute sa force, il ne peut l'atteindre, car il s'était déjà bien éloigné. Et Lancelot qui fonce après le sanglier aussi vite que son cheval le permettait, se jette [L246b] dans la forêt. Et le sanglier avait déjà pénétré là où elle était le plus touffue, et Lancelot le suit, du plus près qu'il peut, criant et excitant les chiens à force, avançant ainsi tant est si bien qu'il parvient dans une vallée. Alors le sanglier s'arrête et fait face aux chiens, ripostant, si bien qu'il en tua plusieurs en un rien de temps.

Et Lancelot, qui les suivait, fonce sur le porc, la lance étendue, et le frappe si durement que la lance vole en éclats, mais sans faire le moindre mal au porc. Et lui qui est enragé frappe le cheval dans le flanc, si durement qu'il le pourfend complètement et l'abat sur le chemin. Et Lancelot bondit maintenant à l'assaut, avec assez de bon sens pour porter la main à son épée et la sortir du fourreau. Et le sanglier accourt et l'atteint à la cuisse, lui faisant une plaie grande et merveilleuse. Et il le frappe alors de l'épée avec une telle violence, qu'il lui fait voler la tête. Mais il se sent tellement atteint, de par la plaie qu'il a reçue, qu'il ne peut ni avancer ni reculer, mais reste sur place, saisi par l'angoisse et la détresse. Il s'assied sous un arbre, mais n'est pas assez sensé pour étancher sa plaie, qui ne s'arrête pas de saigner abondamment. Et quand vient l'heure de none, il advint qu'un vieil et ancien ermite, et très brave avec ça, passa devant lui. Quand il trouva le sanglier tué et les chiens gisant tout alentour, parmi lesquels un grand nombre de morts et de blessés, et que de l'autre côté il vit Lancelot, qui était allongé sous un arbre, si blessé qu'il n'avait la force de remuer, il se dirige [L236d] maintenant vers lui et le salue très humblement. Et lui, qui

<sup>48</sup> Litt. *bel et bien*.

<sup>49</sup> Litt. *si cest fol n'est gentil homs durement*. Asher : « if this madman isn't very well-born. »

<sup>50</sup> Les manuscrits mentionnent au contraire qu'à leur suite viennent des chasseurs, Bogdanow postule une erreur au vu de la suite du texte.

<sup>51</sup> Litt. *porc*.

<sup>52</sup> Litt. *Il ne tint mie ceste choze a gas*, c'est-à-dire *gab*, plaisanterie, moquerie, donc « il ne prend pas cela à la rigolade ».

ne comprend rien [à rien et qui a perdu tous ses moyens]<sup>53</sup>, ne lui répond pas. Et le [S246c] brave lui demande ce qu'il a.

— Je suis, dit-il, blessé.

— Et qui vous a blessé, beau sire ?, dit-il.

Et il est si simplet qu'il ne parvient à rien lui dire, mais juste à pointer la bête.

— Seigneur, dit le brave, vous êtes mal en point si vous ne recevez pas de soins prochainement, car vous avez perdu trop de sang. C'est pourquoi je vous implore, si vous pouvez le faire, que vous veniez jusqu'à ma maison qui est près d'ici. Là, vous pourrez trouver de quoi guérir cette plaie.

— Déguezissez d'ici, dit-il, car je n'ai pas de mal.

— Ha ! Seigneur, dit-il, par Dieu, qu'est-ce que vous dites ? Si Dieu me conseille, je crois bien que vous êtes mort.

Quand Lancelot entend les paroles qu'il prononce, cela l'agace profondément. Il prend l'épée qui gisait devant lui et la lève pour frapper le brave, mais celui-ci se retire en arrière. Et quand il voit qu'il ne peut l'atteindre, il la lui lance à la tête et croit bien le toucher, mais il l'esquive. Et alors l'ermite s'aperçoit bien et reconnaît clairement qu'il a perdu la raison et veut le tuer, et il est saisi d'une bien plus grande pitié qu'il ne ressentait avant, car il voit que c'était un bel homme. Et alors que le brave se tenait ainsi devant Lancelot, trop égaré, en homme qui ne voyait pas ce qu'il pouvait faire, voilà qu'arrive le nain qui suivait Lancelot. Et quand il le trouve blessé, il en est gravement peiné et dit :

— Ha ! Hélas ! Il est mort de par une négligence dans notre garde.

Et le brave lui demande :

— Nain, de qui s'agit-il ? Le connais-tu ?

— Si Dieu m'aide, dit-il, pas du tout. Je ne sais pas qui il est, et je ne sais rien sur lui, sinon que c'est un homme qui a perdu la raison et qui a résidé chez mon seigneur depuis deux ans et quelques, mais nous n'avons jamais su la vérité [L237a] à son sujet. Maintenant, cela me tombe dessus : si mon seigneur parvient à savoir qu'il a été blessé de cette façon, il m'en voudra car il était sous ma garde.

Alors il descend de son roussin et demande à Lancelot s'il voudrait monter. Et il dit qu'il montera et se redresse à grand renfort de tourments. Et quand il a grimpé dessus avec difficulté, le brave homme le mène à son ermitage qui était assez proche, et le nain s'en va avec eux, en homme qui n'osait pas retourner chez lui parce que Lancelot, qui était sous sa garde, était blessé. Quand ils y sont arrivés, deux braves hommes qui demeuraient là en ermites leur témoignèrent

---

<sup>53</sup> Litt. *Et cil qui a riens n'entent ne nul bien ne savoit*. Asher traduit : « Lancelot, who understood nothing and was barely conscious [...] » Dans la scène du *Lancelot propre* qui inspire celle-ci, « *Et cil qui nul bien ne savait ne respont mot.* » est traduit « Et Lancelot qui avait perdu tout usage n'ouvrir pas la bouche. » (*Livre du Graal*, II.786)

une grande joie. Avant d'y entrer, ils avaient été de très bons chevaliers, et étaient frères germains, et ils étaient entrés dans l'ermitage à cause d'une infortune qui leur était advenue. Un des deux connaissait beaucoup de choses sur la guérison des plaies et s'en chargea tant et si bien par amour de Dieu qu'il le guérit et [S246d] qu'il en concevait une très grande pitié chaque fois qu'il le regardait, car il voyait que c'était un bel homme et qu'il avait perdu la raison.

Un jour, il commença à le regarder très consciencieusement et l'examina d'une telle manière qu'il reconnut qu'en vérité c'était monseigneur Lancelot du Lac. Et il commença alors à battre ses paumes et à manifester la plus grande douleur du monde, et à dire si haut que tous les autres l'entendaient :

— Ha ! Hélas ! Quelle douleur et quel dommage, que le plus brave homme du monde soit perdu par une telle infortune !

Les autres se rassemblent autour de lui et lui demande pourquoi il mène ce deuil.

— Je le mène, dit-il, parce que je vois toute la chevalerie et toute la prouesse gâchée dans le corps d'un seul homme, et c'est la plus grande infortune qui fut de mon temps dans le royaume de Logres.

Ils réalisent aussitôt qu'il a reconnu l'homme qui a perdu la raison et ont très envie de savoir de qui il [L237b] s'agit. Ils le lui demandent et il leur répond :

— Je vous dis, dit-il, qu'il a été le meilleur chevalier du monde qui n'ait jamais porté les armes dans le royaume de Logres, et le chevalier dont le roi Arthur souffrira le plus en apprenant cette nouvelle. Et si vous ne savez pas son nom, je vous le dirai. Sachez que c'est monseigneur Lancelot du Lac, le meilleur d'entre les bons.

Et quand les autres entendent ces paroles, ils commencent à se lamenter et à le regretter et il disent :

— Ha ! Dieu, une si grande douleur et un si grand dommage ! Seigneur Dieu, pourquoi permettez-vous qu'advienne une si grande infortune comme celle de ce brave homme qui avant cela faisait trembler le monde entier devant [S247a] lui par sa chevalerie ?

Ils se plaignent et le regrettent assez, comme ceux qui ne pouvaient en faire plus. Et le nain en pleure très tendrement. Et il regarde alors le nain, et quand il le voit pleurer, il lui demande :

— Pourquoi tu pleures ?

Et il lui répond tout en pleurant :

— Ha ! Seigneur, je pleure pour vous, comme tout le monde devrait le faire.

Et il ne s'en soucie pas le moins du monde qu'il lui dit, en homme qui était devenu l'être le plus simplet du monde. Il demeura tant en cet endroit avec les braves qu'il fut guéri de la plaie que le sanglier lui avait infligée. Un soir qu'ils s'étaient couchés et qu'ils dormaient, et le nain avec eux, Lancelot sortit de là et partit dans la forêt, suivant un sentier qui traversait la forêt. La lune brillait clairement, ce dont il se réconfortait beaucoup. De cette manière, il erra toute la nuit à pied, ne

sachant où il allait ni ce qu'il faisait, et le lendemain de même. Cette manie d'avancer lui dura trois mois entiers. Mais ce n'était pas en ligne droite qu'il allait, car quand il atteignait un endroit où il trouvait quelque chose qui lui plaisait, il y restait bien dix jours, ou douze. Et de même à une fontaine qui se trouvait au milieu de la forêt, où les bergers séjournaient avec les bêtes de la forêt [L237c] qu'ils gardaient, il resta là bien deux mois entiers parce qu'il lui donnaient chacun de leur pain, parce qu'ils voyaient qu'il était fou. Il se comporta ainsi deux mois, avec les bergers, mais son état s'aggrava grandement durant cette période et il devint noirci et foncé, et maigrit. Et la chose qui lui fit le plus de mal là c'est qu'il lui volèrent sa robe et ses souliers, si bien qu'il resta pied nu et braie et en chemise. Et pour se payer sa tête<sup>54</sup>, les bergers le tondirent, si bien que nul ne le vit qui aurait pu le reconnaître ainsi. Un jour un des bergers lui demande :

— Dis-moi, fou, quel est ton nom ?

Et il lui dit, comme prononcé par sa bouche, mais sans que cela passe par sa raison<sup>55</sup> :

— J'ai pour nom, dit-il, Lancelot du Lac.

Alors ils se mettent à rire et disent :

— C'est vrai que vous ressemblez bien à ce bon chevalier que l'on appelle monseigneur Lancelot du Lac.

Et il répond :

— Je ne lui ressemble pas, je suis lui.

Les bergers répétèrent ces paroles pour rigoler à un ermite qui résidait non loin. Et Lancelot avait passé de nombreuses nuits devant son logis, mais le brave homme n'était pas assez courageux non plus pour le laisser entrer une seule fois dans son logis, car il croyait bien qu'il le tuerait s'il restait avec lui seul à seul, parce qu'il le voyait forcené à ce point. Il advint donc que quand les bergers lui eurent dit cela, non pas pour qu'il le croie, mais par plaisanterie, le brave homme ne le prit pas ces propos à la légère<sup>56</sup>, mais réfléchit et les prit au sérieux. (Il s'en alla par la suite à la cour du roi Arthur [S247b] mais ce fut longtemps après). Et pour les tourments que Lancelot avait soufferts en forcené ici, cette fontaine fut depuis baptisée la Fontaine de Lancelot. Et ce nom lui durera tant que durera la chrétienté en Angleterre.

Lancelot resta dans une telle pauvreté et un tel inconfort, de nuit vers l'ermitage et de jour vers la fontaine avec les bergers [L237d] pendant la moitié d'une année, et plus. Il avait tant de mal à boire et à manger que quand il pouvait s'emparer d'une bête par aventure, il la tuait et en mangeait la chair toute crue, et la peau avec — il en était réduit à cela, forcené et enragé par la faim. Mais maintenant le conte cesse de parler de lui et revient à Érec pour raconter comment il s'en est sorti du Château aux Dix Chevaliers.

<sup>54</sup> Litt. *assoter*, traiter comme un sot

<sup>55</sup> Litt. *Et il ly dist ainsi comme la bouche ly porta, mais non mie par sens qu'il eust*

<sup>56</sup> Litt. *ne le tint pas a gas*. [gab, plaisanterie, moquerie] Il ne le prend pas à la rigolade.

## V. Comment monseigneur Érec abattit monseigneur Gauvain et le laissa au Château des Dix Chevaliers

Le conte dit qu'après qu'Érec eut guéri de la plaie qu'Hector lui avait infligée, comme le conte l'a déjà raconté, il resta sur place bien trois mois ou plus, et pas une fois ne put-il quitter les lieux, ni voir la demoiselle, celle pour qui toutes ces choses avaient été commencées, et c'était la chose qui le peinait le plus, car on la louait tant pour sa beauté qu'il aurait volontiers voulu la voir, si cela avait été possible. Il demeura donc là, de cette façon seigneur et maître de toutes choses du lieu, à l'exception seulement de la demoiselle, libre de boire et de manger à son aise, mais pas de passer la porte, sous peine de se parjurer, s'il ne lui fallait pas d'abord combattre. Il advint que l'aventure amena dans ces lieux monseigneur Gauvain, tout seul et sans compagnie [S247c] armé de toutes ses armes et prêt à la bataille, s'il devait trouver quelqu'un qui l'attaqua, comme cela était attendu pour un chevalier errant. Quand il arriva auprès des tentes et qu'il entendit parler de la coutume qui s'y tenait, qu'il lui faudrait combattre dix chevaliers s'il voulait passer, il dit que cette coutume était assez fastidieuse et périlleuse pour les chevaliers qui passaient là, et demande si qui que ce soit était déjà parvenu à y passer par la force.

— Oui, dit [L238a] un homme, deux chevaliers seulement y sont passés avec honneur, mais tous les autres que l'aventure y a apportés y ont été soit morts soit vaincus.

— Qu'il en advienne maintenant, dit-il, comme Dieu le voudra. Puisque d'autres y sont passés, je tenterai l'aventure, car si je faisais demi-tour on m'en tiendrait rigueur pour ma faiblesse et ma couardise tout le restant de ma vie.

Alors monseigneur Gauvain descendit de cheval pour vérifier que rien qu'il aurait pu arranger ne laissait à désirer quant à ses armes ou son cheval. Et quand il a harnaché son cheval et équipé ses armes du mieux qu'il put, il voit sortir des tentes un chevalier qui lui crie, très fort :

— Il vous faut jouter, seigneur chevalier ! Gardez-vous de moi !

Alors il dirige la tête de son cheval vers lui, et lui donne sur l'écu un si grand coup qu'il fait voler sa lance en éclats. Et monseigneur Gauvain, qui le frappe de toute sa force, l'emporte à terre à la renverse, gravement blessé d'une plaie qu'il lui avait faite au côté gauche. Il retire [de son corps] sa lance, qui était encore entière, et prend de l'élan envers un autre qui était déjà pratiquement équipé pour la joute, et le frappe si durement qu'il l'emporte du cheval à terre. Que vous dirais-je ? Il en advint si bien pour monseigneur Gauvain qu'il n'y eut pas un seul des dix chevaliers qu'il échoua à abattre, l'un après l'autre sans faillir, et ils ne le blessèrent pas en dehors du neuvième et du dixième. À n'en pas douter, ces deux, qui joutèrent en dernier contre lui le frappèrent, en sorte que tous deux lui firent une plaie large et profonde. Et malgré cela, il se maintint si bien qu'ils ne parviennent pas à le faire bouger de sa selle. Au contraire, lui les abattit assez rapidement. Mais jamais vous n'auriez vu une si grande agitation ni entendu un si grand tumulte que celui que faisaient les gens du château à chaque chevalier qu'ils voyaient tomber, et ils s'en émerveillaient fortement. Et quand il les eut abattus tous [L238b] les dix, il crut qu'on l'en tiendrait quitte ainsi et il allait partir, lorsque survint Érec, frais et dispos, sain et libre, et désirant l'affronter, armé de toutes ses armes et monté sur un grand cheval, frais, fort et rapide. Et quand

il voit monseigneur Gauvain, qu'il ne [S247d] reconnut pas, et pourtant il l'estimait beaucoup en son cœur de par les prouesses qu'il l'avait vu accomplir. Il lui crie dès qu'il a passé la porte :

— Gardez-vous de moi, seigneur chevalier, car je vous défie !

Et quand monseigneur Gauvain voit qu'il lui faut jouter, il n'en est pas très heureux, car, étant gravement blessé il aurait davantage besoin de se reposer que de se battre. Et malgré cela, puisqu'il voit qu'il doit le faire, il prend sur lui et s'acharne, par peur de la mort, et prend de l'élan envers Érec à aussi grande allure que son cheval le peut. Et l'autre qui avait bien envie de l'affronter, et qui n'était pas rompu ni fatigué, le frappe de toute sa force, si fortement qu'il lui perce son écu et son haubert et lui enfonce le fer dans sa lance dans son épaule. Il l'embroche bien et le porte tout enferré à terre, lui et son cheval, et quand il le voit à terre, il lui dit alors :

— Sur ce, je m'en irai, seigneur chevalier, Dieu merci, et vous, qui êtes venus ici, y resterez à ma place, et serez le seigneur de ce château, et de toute cette terre. Et certes, cette seigneurie ne me plaît pas tant que ça, au point que je préfère m'en aller que de rester.

Et alors il s'en va à aussi grande allure qu'il peut tirer du cheval, sans jeter un regard au château ou à ceux qui s'y trouvent, non, il les confie tous à ce chevalier. Et quand les gens du lieux voient qu'il n'a pas envie de revenir et qu'il s'en va pour de bon, ils se rendent auprès de monseigneur Gauvain qui gisait encore à terre, blessé très gravement, alors ils le prennent et l'emportent au château et le traitent aussi bien que [L238c] s'il avait été le père de chacun d'entre eux, et ils lui firent prêter le serment qu'il garderait et maintiendrait et eux et le château et leur honneur, dans la mesure de ses capacités. Et il fit ce serment quand il vit qu'il ne pouvait y couper, mais il fut très peiné et énervé de voir qu'il devait faire ainsi.

De la façon que je vous ai raconté, Gauvain resta au Château des Dix Chevaliers, de la même manière que les autres avant lui. Et Érec, qui s'en était libéré du mieux qu'il avait pu, et qui ne savait pas encore que c'était monseigneur Gauvain qu'il avait abattu, chevauche tant, maintenant qu'il s'est séparé de lui, qu'il parvint à la Fontaine des Merveilles. Cette fontaine sourdait d'une roche et tombait sur un récipient d'argent, grand et merveilleux, et à partir de ce vaisseau, l'eau se répandait sur la prairie. [S248a] Et sachez que la fontaine était entourée d'arbres, parmi les plus beaux du monde. Et devant se trouvait un pin où vous auriez pu trouver, en tous temps appuyées dessus, des lances, grosses et fortes, et des écus, jusqu'à bien quarante, qui y étaient pendus par leurs lanières. Et si quelqu'un me demandait à quoi servaient les écus et les lances, je lui répondrais d'après ce que la véritable histoire raconte. Vers cette fontaine se réunissaient très souvent les chevaliers du pays pour venir se mesurer aux chevaliers errants. Et quand il advenait qu'ils parvenaient à vaincre un chevalier de la maison du roi Arthur, ils lui prenaient son écu et le pendaient à l'arbre, avec leur propre écu à côté, puis lui faisaient promettre qu'il ne se protégerait plus d'un écu tant qu'il n'aurait pas vaincu un autre chevalier au combat. Et à cause de cela, peu de chevaliers y venaient sans y trouver une aventure. Mais ce n'est pas pour ce que je vous ai raconté qu'on l'appelait la Fontaine des Merveilles, mais plutôt parce que personne n'y venait sans y trouver le courroux ou la douleur, pour lui-même ou pour autrui. Il s'énervait pour autrui, car jamais on n'y venait sans y découvrir que l'homme qu'il aimait le plus au monde y avait été tué ou vaincu. Mais de l'autre côté, il en était aussi joyeux, car s'il haïssait fortement un chevalier, il n'aurait pas quitté la fontaine sans l'avoir repéré. Ainsi avait œuvré l'Aventure, de sorte que

chacun qui s'y rendait était [à la fois] joyeux et peiné : joyeux que son ennemi s'y trouvait et peiné d'y voir son ami, si celui-ci n'était pas emprisonné ou malade. Et cette merveille dura jusqu'à la venue de Galaad, le très bon chevalier, qui savait vraiment comment cette merveille en était d'abord venue à exister<sup>57</sup>.

Quand Érec vint à la fontaine, il vit dans la prairie jusqu'à bien vingt tentes tendues que ceux du pays y avaient fait dresser car ils ne cessaient d'y venir fréquemment pour se mesurer contre les chevaliers errants. Il ne se dirige pas vers les tentes, mais se rend tout droit à l'arbre, de par les écus qu'il voit y pendre. Et quand il les a un peu regardés, il en reconnaît déjà dix qui tous étaient de la maison du roi Arthur, mais il n'y en avait pas de la Table Ronde, en dehors d'un seul, et c'était l'écu de son père, qu'il reconnaît véritablement. Alors il en est très courroucé et dit :

— Ha ! Pauvre de moi ! Je ne sais que dire ! Mon père était ici, je le vois clairement. Maintenant, je ne sais que croire à son sujet, s'il y est mort, ou s'il a seulement été vaincu au combat.

Et alors qu'il disait ces mots, il regarde [S248b] en face et voit venir l'homme du monde qu'il haïssait le plus : c'est Mordred, le frère de monseigneur Gauvain. Et si quelqu'un me demandait d'où lui venait cette haine, je lui dirais comme je l'ai trouvé écrit qu'il le haïssait de cette façon car il avait tué traîtreusement un de ses cousins germains. Ainsi était [L239a] Érec, peiné et joyeux : peiné de ce qu'il ne savait que penser du sort du roi Lac, son père, et joyeux de ce qu'il voie devant lui son ennemi qu'il haïssait tant ; car il est bien d'avis qu'il est arrivé au moment et au lieu idéal pour se venger. Alors il lui crie :

— Mordred, vous me fîtes retirer de la quête de monseigneur Lancelot, et dites que je n'étais pas de taille à devoir en faire partie. On va bien voir sous peu qui est le meilleur chevalier entre nous deux, car je vous déifie.

Quand Mordred entend Érec, il le reconnaît à son écu. Il voit qu'il lui faut jouter, car s'il le refuse, il serait honni ; et il dirige donc la tête de son cheval vers lui, et vient à son encontre la lance en avant. Et l'autre qui vient avec colère et force, le frappe si violemment qu'il l'emporte des arçons et l'envoie à terre. Et dans la chute la lance se brise mais il ne lui fait pas d'autre mal. Et quand Mordred se voit à terre, il se relève en homme qui était assez vif et preux, et est fort peiné de cette aventure – il porte la main à son épée et s'équipe pour défendre son corps, en homme qui voit bien qu'il lui faut le faire. Et quand Érec le voit à terre, il met pied à terre pour qu'on n'en fasse pas un motif de honte à son encontre d'avoir assailli un homme à pied alors qu'il était à cheval. Et quand il a attaché son cheval à un arbre, il se rend à grands pas vers Mordred, l'épée dressée et son écu brandi devant lui, alors il lui donne sur le heaume un aussi grand coup [S248] qu'il est capable d'asséner par le haut. Et Mordred, qui était assez preux, l'encaisse très bien, et ne montre pas non plus aux coups qu'il lui lance qu'il le craint beaucoup, car il n'en était rien. Et malgré cela il n'était pas tout à fait d'aussi grande prouesse que ne l'était Érec.

Ainsi commença la lutte des deux chevaliers, vicieuse et cruelle, qui dura de l'heure de prime à l'heure de tierce. Et alors Mordred fut très fatigué et très ralenti, et la prouesse [dont il faisait montre au début avait bien été entamée], car il avait trouvé Érec preux et vif en tous points ;

---

<sup>57</sup> Ceci n'est pas raconté dans les textes que nous connaissons.

aussi il y a [L239b] beaucoup de choses qu'il aurait données sur le champ pour être délivré honorablement de cette bataille, car il n'avait jamais eu aussi peur de [sortir d'un combat] couvert de honte que présentement. Ainsi se présentaient les postures très différentes des deux chevaliers, car l'un est sûr de mener son ennemi jusque dans ses derniers retranchements, s'il ne joue pas trop de malchance, tandis que l'autre a peur et craint de perdre sa tête, car il sait bien que celui qu'il combat le hait mortellement. Cette peur le pousse à s'acharner et défendre son corps par-delà ses forces, il tente donc le tout pour le tout contre celui dont il sait bien qu'il est meilleur chevalier que lui. Il se défend tant de cette façon que son épée se brise juste avant la garde, et que la poignée lui reste en main alors que la lame vole sur l'herbe [à leurs côtés]. Et quand il voit cela, il en est si ébahi qu'il ne sait quoi dire et s'arrête tout éperdu. Et Érec lui dit alors :

— Mordred, te voilà perdu. Maintenant, il faut que tu t'avoues vaincu si tu ne veux mourir.

Et lui répond alors :

— Si je m'avouais vaincu dans cette bataille, tu n'en acquerrais ni louange ni récompenses si ceux de la maison de mon oncle apprenaient la vérité sur ce qui s'est passé, car puisque mon épée a défailli par une telle tournure des évènements<sup>58</sup>, comme tu l'as vu, et que je n'ai pas de quoi me défendre, tu ne dois pas croire que tu m'as vaincu, mais que mon épée m'a failli à un moment critique. Cela vaut autant de s'en prendre à moi maintenant que d'attaquer un désarmé. Voilà l'honneur que tu aurais conquis par cette victoire.

Quand Érec entend ces paroles, il dit, très énervé :

— Cela me pèse que cette bataille ait déraillé si tôt, car certes je t'aurais coupé la tête de la même manière que tu avais tué Driadan, mon cousin, à qui mon père avait donné l'épée<sup>59</sup>. Va-t-en donc, je te prie, car ici je garantis [ta sécurité], mais si je te trouve ailleurs équipé de tes armes, je ne réponds de rien et ne te protégerai pas plus que je ne le faisais avant.

Et celui-ci va alors immédiatement à son cheval et l'enfourche. [L239c] Et quand il veut quitter les lieux, Érec lui dit :

— Dis-moi Mordred, as-tu trouvé en ce lieu ce qu'on dit que chacun y trouve ?

Et il lui demande ce que c'est.

— C'est, dit-il, que tu [S248d] y aurais [trouvé à la fois la joie et la douleur].

— Certes, oui, dit-il, je ne serai jamais plus joyeux que je ne l'ai été, ni ne souffrirai plus que je le suis encore, car vois à cet arbre pendre l'écu d'Agravain, mon frère, l'homme du monde que j'aime du plus grand amour. Et parce qu'il y pend, je sais véritablement qu'il a été vaincu ici. Et par autre chose j'ai reçu une telle joie que jamais je ne pourrais en ressentir une plus grande.

Et quand il a dit ces mots, il s'en retourne en piquant des éperons, dans un tel état qu'il aurait bien eu besoin de s'arrêter, car il avait au corps sept plaies dont la plus petite était déjà assez

<sup>58</sup> Litt. *par telle aventure*

<sup>59</sup> Ce Driadan cousin d'Érec ne semble pas connu par ailleurs.

dangereuse. Et malgré ces blessures, il ne s'inquiétait pas outre mesure, puisqu'il s'était échappé, mais disait qu'il aura l'occasion de venger ces forfaits et maudit Érec en proférant de violentes menaces, et dit qu'il ne ressentira jamais plus la joie avant de lui avoir tranché la tête.

Ainsi s'en va Mordred, blessé et tourmenté, en homme qui a reçu sa dose de hontes et d'injures. Et Érec qui était resté devant la fontaine pour apprendre la vérité quant à son père, regarde continuellement l'écu qui était pendu au milieu des autres, il en est tellement mal, tellement inquiet, qu'il ne sait ce qu'il pourrait faire, car si son père y a été tué, il ne ressentira plus jamais la joie. Et s'il y a seulement été vaincu, il ne sera jamais plus joyeux avant d'avoir tranché la tête de celui qui était venu à bout de son père, car il pense bien que ce devait être un des chevaliers du pays qui lui avait infligé cela. Ainsi songe-t-il, ainsi spéculé-t-il en lui-même, car il ne peut encore en savoir la vérité. Et alors qu'il se tenait ainsi [L239d] devant l'arbre, profondément perdu dans ses pensées, voilà qu'arrive à grande allure une demoiselle sur un petit palefroi noir qui dévale à travers la prairie dans sa direction. Et lorsqu'elle voit Érec si pensif, elle s'arrête devant lui et lui dit :

— Seigneur chevalier, je sais bien à quoi tu penses, mais jamais tu n'aurais de nouvelles de ce que tu cherches et de ce à quoi tu penses, si tu ne passes pas par moi, car il y a présentement peu de gens au monde qui connaissent la vérité là-dessus aussi bien que je la connais.

Quand il entend ces paroles, il en est très joyeux, car il croit bien qu'elle lui dira maintenant des nouvelles de cette affaire, puisqu'il lui en demandera. Et il lui dit alors :

— Ha ! Demoiselle, puisque vous savez ce que je cherche et ce à quoi je pense, je vous prie donc sur votre courtoisie et votre honneur, et pour que je sois désormais votre chevalier tout le restant de ma vie, que vous m'informiez d'où je pourrais trouver celui que je cherche et que vous me disiez la vérité sur où se trouve mon père. Je vous promets qu'après [S249a] que vous m'auriez instruit de ces deux choses, il n'y a rien que vous ne pourriez me demander de faire, dussé-je y trouver la mort.

— Comment pourrais-je vous croire ?, dit-elle.

— Comment ? Que plus jamais Dieu ne m'aide, dit-il, si je vous mentais.

— Des serments tels que celui-ci, ceux de la Table Ronde en ont déjà fait maintes fois, mentant avec déloyauté afin de tromper assez fourbement les demoiselles.

— Certes, demoiselle, dit Érec, cela me pèse chèrement qu'ils mentent ainsi car de la bouche de chevaliers aussi bons qu'eux il ne devrait rien sortir sinon la vérité, car Dieu et la vérité les maintiennent dans la haute renommée où ils se trouvent.

— Puisqu'ils mentent, dit-elle, je sais bien que vous mentiriez aussi facilement, car de même que vous n'êtes pas aussi bon chevalier qu'eux, vous seriez [L240a] encore moins motivé à défendre la vérité qu'eux.

Et quand il entend ces mots, il en ressent trop de honte et répond tout aussitôt :

— Demoiselle, s'il s'avère que j'ai fait mentir des engagements que j'ai promis, je m'en garderai désormais, sans [invoquer comme excuse] le fait fait je ne suis pas de grande prouesse, mais en m'en tenant à ce que doit faire un chevalier.

Et alors il tend ses mains vers le ciel et jure à Dieu en tant que loyal chevalier que jamais il ne fera de promesse sans la tenir, quand bien même il devrait y laisser la vie. Par la suite, il s'en repentit chèrement qu'il ait promis une telle chose, et il aurait préféré y laisser sa tête que d'avoir fait ce vœu, car cela le conduisit à couper la tête de sa sœur, qui était une des plus belles jeunes filles du monde. Et la véritable histoire dit que de cet instant à sa mort, quand monseigneur Gauvain le tua pendant la Quête du Saint Graal, il n'avait pas une fois dérogé à sa parole depuis la promesse qu'il avait faite au Seigneur Dieu. Ainsi Érec fut doté d'une grâce très merveilleuse, que les autres chevaliers de la Table Ronde n'avaient pas, car il ne voulut jamais mentir, quand bien même cela devait lui causer du mal, quitte à en mourir.

Car le jour où il avait, sur un malentendu, blessé Yvain aux Blanches Mains, et monseigneur Gauvain le suivait pour venger Yvain, celui-ci, une fois qu'il l'eut reconnu, ne croyait pas qu'il l'aurait tué, mais quand il lui demande la vérité, Érec, qui jamais ne mentait sur une chose qu'il savait, lui dit qu'il l'avait vraiment blessé, mais que c'était car il ne l'avait pas reconnu. Et monseigneur Gauvain, qui aimait trop Yvain aux Blanches Mains, quand il eut entendu la vérité, défie maintenant Érec et l'attaqua alors qu'Érec était blessé de plus de sept plaies, et le tua de cette façon, dont il se fit blâmer très sévèrement, car puisque [L240b] Érec était compagnon de la Table Ronde, comme l'était aussi monseigneur Gauvain, qui donc n'aurait jamais dû porter la main sur lui. Et puisqu'il avait fait ça, il en fut dès lors accusé d'être déloyal et parjure par Hector des Mares à la cour du roi Arthur, comme le raconte clairement le livre du Saint Graal<sup>60</sup>.

Ainsi Érec fit le vœu le plus merveilleux qu'un chevalier ait fait, avant ou après lui. Et la demoiselle, quand l'entendit parler ainsi, elle répond :

— Vous en avez assez dit, seigneur chevalier. Maintenant, je vous dirai la vérité sur les deux choses que je vous ai promises. La première, ce doit être Lancelot dont vous êtes en quête, l'autre c'est à votre père [S249b] que vous devez songer si profondément.

— Vous dites bien, dit-il. Expliquez-moi donc, comme vous le devez.

— Volontiers, dit-elle. Tout d'abord, je peux vous dire que Lancelot est proche d'ici, à une journée d'ici, dans une forêt devant un ermitage, mais vous n'aurez jamais vu un homme aussi perdu que lui.

Alors elle lui raconte tout ce que le conte a déjà raconté, à la fois le dénuement et l'inconfort qu'il endure jour après jour. Quand elle lui a tout raconté, il répond, plein de souffrance :

— Ha ! Pauvre de lui ! Quelle douleur ! Ha ! Dieu ! Pourquoi avez-vous permis qu'une telle chose arrive, que le plus brave homme du monde soit ainsi perdu par la disgrâce et la mésaventure ?

---

<sup>60</sup> Événements racontés dans la *Queste Post-Vulgate*, ce qui explique peut-être que ce paragraphe soit absent du BnF 112 puisqu'ils sont reproduits par la suite du manuscrit (t. IV, fol. 109d-113d) et que le copiste ne veut peut-être pas trop anticiper ces aventures. (Bogdanow, p. 176)

— Il en est ainsi, dit-elle, comme je vous le dis. Et si vous ne me croyez pas, je vous le montrerai avant que trois jours se soient écoulés, car j'irai aussi dans cette direction, non pas pour le voir mais pour autre chose. Maintenant je vous parlerai de votre père. Sachez qu'il vint ici, il n'y a pas plus d'un mois. Et quand il fut venu là, porté par l'aventure, il trouva dans cette prairie un chevalier contre qui il combattit. Et ce chevalier était de ce pays, et de si grande prouesse que par sa force il soumit totalement votre père [L240c] et il lui fit au moins sept plaies larges et profondes, de sorte qu'il laissa votre père comme mort à cet endroit. Et le roi [Lac] lui donna son écu et le pendit à cet arbre, comme vous pouvez le voir. Quand les frères d'une abbaye qui était non loin entendirent que cet endroit avait été le théâtre d'une bataille, ils s'y rendirent et quand ils eurent trouvé votre père blessé, ils l'emportèrent à leur repaire, et s'occupèrent de ses plaies. Vous pouvez encore le voir là-bas, si vous le souhaitez, puisqu'il y est resté jusqu'à présent, car il n'était pas guéri de ses plaies et ne l'est pas encore, mais il sera prochainement guéri, car les frères du lieu se sont beaucoup occupés de ses plaies. Voilà, je vous ai dit ce que je devais, et je m'en irai là quand il vous plaira car je n'ai plus la volonté ou le désir de rester ici, maintenant que j'ai fait ce que je venais chercher.

— Ha ! Demoiselle, dit-il, me direz-vous par contre, s'il vous plaît, qui était le chevalier qui vainquit mon père et m'enseignerez comment je pourrai le trouver, car mon cœur ne pourra jamais ressentir la joie à nouveau avant que mon père ne soit vengé.

— Le venger, dit-elle, ne vous en mêlez pas, car vous ne pourriez pas en faire autant que le roi [sic]<sup>61</sup> ne fit le jour même.

— Comment ?, dit-il. Dites-le moi, s'il vous plaît.

— Volontiers, dit-elle. Sachez que quand le chevalier qui vainquit votre père eut quitté les lieux après la bataille, il ne s'était pas éloigné de deux portées d'arc qu'Hector des Mares arriva ici. Et quand il reconnut votre père, il en fut trop peiné et dit [S249c] qu'il le vengerait, et il partit à sa poursuite à vive allure, et le combattit tant et si bien qu'il le tua et lui trancha la tête, qu'il alla présenter à votre père.

Quand Érec entend ces mots, et ces nouvelles, il en est si content qu'il dit :

— Béni soit monseigneur Hector, qui est un [L240d] des meilleurs chevaliers du monde, car il a vengé cette honte et bien d'autres depuis qu'il fut fait chevalier jadis. Et puisqu'il vint au terme de cette affaire que je voulais entreprendre, et que vous me dites que mon père est guéri des plaies de cette bataille, je renoncerai [pour l'heure] à le voir, et je vous accompagnerai, si vous le permettez, jusqu'à ce que vous m'ayez montré l'état et le comportement de monseigneur Lancelot. Et si je peux y remédier, je le ferai.

Et elle répond :

— Cela me plaît beaucoup que vous veniez dans cette direction, car il me plairait beaucoup que vous y apportiez un remède, si un remède est possible.

Et il dit qu'il n'y manquerait d'y aller en aucune façon.

---

<sup>61</sup> Comme elle le raconte ensuite, Lac est vengé par Hector, qui n'est pas roi, mais le texte donne bien *le roy*, qui ferait plutôt penser au roi Lac dans ce contexte.

Alors ils s'engagent sur leur chemin ensemble et chevauchent sur toute sa longueur. Et sachez que c'était la première semaine du carême. La nuit, il demeurèrent chez une veuve dame qui était parente de la demoiselle et qui les fournit dans son domicile de tous les biens dont elle disposait. Et alors la demoiselle dit à Érec :

— Érec, combien de temps se peut-il que vous ayez mené cette quête, à ce qu'il vous semble ?

Et il répond :

— Il y aura prochainement quatre ans que je me suis lancé dedans, et que je ne cesse de chercher monseigneur Lancelot de près ou de loin, et pas une fois n'ai-je entendu de nouvelles de lui, bonnes ou mauvaises, à part celles que j'ai apprises de votre part. Pour cela j'ai fouillé de nombreuses terres, et j'ai souffert de nombreuses peines et de nombreux tourments.

— Ha ! Dieu, dit-elle, quelle longue quête !

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, ils se levèrent et montèrent en selle, et chevauchèrent tant de cette façon qu'ils parvinrent à l'ermitage où Lancelot résidait. Elle met pied à terre, et Érec aussi, et elle demanda au brave homme :

— Savez-vous où est [L241a] le fou furieux qui avait l'habitude de rester par ici ?

— Allez, dit-il, à une fontaine qui se trouve ici et là vous pourrez le trouver, si je ne me trompe pas, car il n'entre jamais là-dedans, car s'il y était présentement il est tellement fou furieux que je crois vraiment qu'il me tuerait sur le champ. Et c'est pour cela que je n'ose jamais l'accueillir ici.

— Allons donc à la fontaine, dit la demoiselle, car je sais bien où elle est.

Alors ils remontent et vont tant et si bien qu'ils parviennent à la fontaine. Et il advint cette fois où ils y parvinrent qu'ils trouvèrent Lancelot dormant, très proche de la route, et qui dormait [S249d] profondément, en homme qui n'avait d'autre confort que le sommeil. Mais il était si démuni et si dénudé qu'on aurait à peine pu le reconnaître.

— Seigneur, dit la demoiselle, mettons pied à terre pour voir si c'est lui que nous cherchons, car je crois bien que c'est lui.

Et il met pied à terre et attacha les chevaux à un arbre, puis se rend du côté où il dormait. Et quand la demoiselle l'a bien regardé, elle dit à Érec :

— Savez-vous qui est celui qui dort ici ?

— Non, dit-il, car je ne l'ai jamais vu, à ce que je sache.

— Alors je vous le dirai, dit-elle. Sachez que c'est monseigneur Lancelot du Lac, qui était le fils du roi Ban de Bénoïc, celui qui est l'objet de votre quête. Regardez alors, quelle grande douleur !

Et alors ses yeux commencent à larmoyer si bien que les larmes ruissellent et dévalent sur son visage. Et Érec se met à le regarder et examiner plus profondément, mais ne parvient pas à le reconnaître, car il était trop sali, et noirci, et dans un sale état. Et quand il l'a regardé un bon moment, trop peiné de ne pouvait le reconnaître, il dit, à l'article du désespoir :

— Que Dieu ne m'aide plus jamais, dit-il, si je croyais jamais, s'il plaît à Dieu, que Dieu ait permis qu'une disgrâce telle que je la vois ici, arrive au meilleur, car jamais ne sera-t-il si méchant qu'il l'ait autorisé, car ce serait la plus grande douleur que j'aie jamais vu se réaliser. [L241b]

— Comment ?, dit la demoiselle. Ne croyez-vous donc pas que c'est le fils du roi Ban ?

— Je croirais cela ?, dit-il. Qu'est-ce que vous dites ? Si vous me le juriez sur tous les saints, et vous et toutes les demoiselles du monde, même là mon cœur ne pourrait s'y accorder à croire que celui en qui résidait toute la prouesse du monde, et qui était la fleur de toute la chevalerie, en fut réduit à une si grande douleur et une si grande honte, telle que celles que vous m'avez montrées. Que plus jamais Dieu ne m'aide, si jamais je désirais encore avoir de l'honneur, si un si grand déshonneur était advenu à celui qui devrait être maître de tous les honneurs.

— Vous me croirez, dit-elle, si vous le voulez, et si vous ne voulez pas, vous ne me croirez pas, mais je vous dis vraiment ce qu'il en est.

Et il ôte donc son heaume de sa tête, pour mieux le voir, mais il ne parvient pas à l'examiner assez pour pouvoir reconnaître Lancelot.

Pendant qu'il regardait de cette façon sans pouvoir reconnaître que c'était lui, voilà qu'arrive Hector des Mares auprès d'eux, porté par l'aventure. Et quand il vit Érec et la demoiselle à la fontaine, il se dirige vers eux pour apprendre des nouvelles de ce qu'il cherchait. Il ne croyait pas encore [S250a] qu'il s'agissait d'Érec. Et quand Érec le voit venir, il le reconnut de loin et dit à la demoiselle.

— Maintenant voici venir quelqu'un qui le reconnaîtra bien, si c'est lui.

— Qui est-ce ?, dit-elle.

— C'est, dit-il, monseigneur Hector des Mares.

— Monseigneur Hector, dit-elle, qu'il vienne donc assuré, sur ma tête, qu'il n'aura jamais vu une si grande douleur.

Et Érec lui répond alors :

— C'est, dit-il, un grand malheur et une grande douleur.

Il va alors à la rencontre d'Hector et lui dit :

— Seigneur, soyez le bienvenu.

Et lui, dès qu'il le reconnaît, enlève son heaume de sa tête et vient l'accoller et l'embrasser, et lui souhaite joie et bonne aventure, et lui dit tout aussitôt :

— Monseigneur Érec, je vous prie de me pardonner le tort de mon attaque au Château des Dix Chevaliers, car en vérité j'y ai fait ce que je devais faire que [L241c] je le veuille ou non.

Et il lui pardonne immédiatement, et dit qu'il ne lui en voulait pas.

— Et comment, dit alors Hector, vous en êtes-vous tiré ? Si vous étiez resté châtelain à ma place.

— Seigneur, j'y suis vraiment resté, et y suis demeuré plus que je n'aurais voulu, mais à la fin, Dieu et l'aventure y menèrent un chevalier de notre maison par qui je fus libéré, comme vous l'avez été par moi. Et tout comme ce qui vous est arrivé grâce à moi, il m'est arrivé grâce à lui, car sinon j'y serais encore, je crois, si Dieu ne l'y avait pas amené.

— Et qui est, dit Hector, celui par qui vous avez été délivré ?

— Je ne le savais pas, dit-il, dans un premier temps, quand les coups furent infligés, mais j'ai appris depuis par ceux qui le savaient bien, qu'il s'agissait de monseigneur Gauvain.

Et Hector se met à sourire et dit :

— Alors monseigneur Gauvain va savoir ce que nous avons enduré tous les deux.

Pendant qu'ils parlaient de cela, la demoiselle appelle Hector :

— Seigneur, venez par ici et regardez cet homme sur lequel nous nous sommes longtemps interrogés.

Et il se rend de son côté et commence à l'examiner, et dès qu'il le reconnaît, il en conçoit une si grande douleur qu'il tombe en arrière, tout à la renverse, et vole de son cheval à terre, et reste au sol évanoui un long moment. Et quand Érec réalise que, l'un dans l'autre, il s'agit de Lancelot, il en conçoit une trop grande douleur, et dit, les yeux larmoyants :

— Ha ! Pauvre de lui ! Quelle grande douleur et quel grand malheur !

Il prend alors Hector et le place contre son torse, et le tient ainsi jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits. Et quand Hector fut revenu à lui au bout d'un moment et qu'il put parler, il dit, très douloureusement :

— Ha ! Pauvre de moi ! Malheureux, qu'est-ce que je vois ! Hélas ! Quelle douleur et quelle disgrâce !

Et alors il se relève et court auprès de son frère et l'enlace par les côtés, et commence [S250b] à l'embrasser très tendrement et dit tout en pleurant de ses yeux :

— Doux seigneur, qu'êtes-vous devenu ?

Et alors Lancelot se réveille [L241d] et est tout ébahi de ce qu'il le tient si serré, alors il ouvre les yeux et commence à le regarder mais ne le reconnaît pas plus que si c'était l'homme le plus étranger du monde, mais il craint qu'il ne veuille lui faire du mal, et il s'efforce donc de s'arracher des mains d'Hector, et il s'enfuit à grande allure. Et quand Hector le voit partir, il en souffre tellement qui tombe tout à la renverse et reste à terre un très long moment. Et quand il redevient maître de lui-même, il dit :

— Ha ! Mort, viens me prendre rapidement, car certes je ne me soucie plus de vivre maintenant que je vois monseigneur mon frère humilié par une telle disgrâce.

Et quand il regarde et voit devant lui son frère, il recommence à manifester son deuil et sa douleur grandit, croît en intensité et en force, et il se frappe des poings sur le visage de si grands

coups que du sang lui jaillit du nez et de la bouche, et il maudit l'heure où il est né, puisqu'il a tant vécu qu'il voit réduit à la honte et à la douleur par la disgrâce<sup>62</sup> et la mésaventure de celui qui était plus digne que tout autre homme mortel de recevoir tous les honneurs. Et Érec, qui le voit se tourmenter ainsi, s'énerve et en souffre tant qu'il préférerait être mort. Et quand Hector a manifesté sa douleur un long moment, il regarde la demoiselle et lui dit :

— Ha ! Franche demoiselle, accordez-moi un don.

Et elle-même pleurait alors durement, parce qu'elle voyait un homme tel que monseigneur Hector manifester une telle douleur, et elle répond :

— Certes, seigneur, demandez et je vous le donnerai, dussé-je mettre ma vie en jeu.

— Merci beaucoup [S250c], dit-il.

Alors il répéta à Érec qu'il lui devait [aussi] une faveur. Et celui-ci la lui octroie, tout en pleurant. Et il le remercie, et leur dit alors :

— Vous m'avez accordé que de cette déchéance dans laquelle [L242a] vous avez vu monseigneur mon frère, vous ne parliez jamais pour le restant de votre vie, avant que vous n'ayez entendu quelqu'un d'autre que nous en avoir parlé. Car je ne voudrais pas, dit-il, qu'en aucune manière cette grande douleur que vous avez vue ne soit découverte dans la maison du roi Arthur.

Et ils lui jurent loyalement que jamais ils ne le révéleront avant d'en avoir entendu parler par quelqu'un d'autre qu'eux.

Alors Hector dit à Érec, tout en pleurant :

— Seigneur, vous avez vu la cause de ma grande douleur, si bien que nous avons été faits compagnons par cette vision [que nous avons partagée]. Je voudrais maintenant vous prier de m'accompagner jusqu'à ce que nous ayons rattrapé monseigneur mon frère et l'ayons placé en un lieu où il pourrait se reposer.

Et il lui dit qu'il fera volontiers comme il le voudra.

Alors ils remontent sur leurs chevaux, souffrant tant qu'ils ne savent ce qu'ils doivent faire pour cette affaire. Et ils se lancent dans la forêt, là où ils pensent trouver le plus facilement ce qu'ils cherchent, mais leur quête ne progresse pas au point de trouver des renseignements ou un homme qui puisse les informer à ce sujet. Ainsi vont-ils en quête, ce jour-là, et le lendemain, et le troisième jour, et le quatrième jour, de telle façon qu'ils ne boivent ou ne mangent que très peu. Et quand ils eurent chevauché ainsi cinq jours, Hector qui souffrait tant qu'il croyait bien perdre la raison de par la grande douleur qu'il ressentait, dit à Érec (la demoiselle, à n'en pas douter, était partie le premier jour et avait quitté leur compagnie) :

— Seigneur, dit Hector à Érec, je crois que nous nous démenons pour rien. Allons à la fontaine, là même où vous nous aviez trouvé, car là nous en entendrons des nouvelles, s'il plaît à Dieu.

---

<sup>62</sup> Comme les autres occurrences dans ce chapitre, disgrâce cherche à traduire *mescheance*, malheur, infortune.

Et il s'y accorde.

Alors ils firent demi-tour et firent tant et si bien qu'ils parvinrent à la fontaine un [L242b] jour à l'heure de tierce, et trouvèrent les pasteurs qui y venaient souvent, et leur demandèrent des nouvelles d'un tel homme qui avait l'habitude d'y résider. Et ils dirent qu'ils ne l'avaient pas vu depuis longtemps et qu'ils n'en savaient rien. Quand Hector voit qu'il ne trouverait personne qui puisse le renseigner en quoi que ce soit sur ce qu'il cherchait, il en conçut une si grande douleur en son cœur, en homme qui aimait si tendrement son frère, qu'il commença à saigner par le nez et par la bouche et tomba du cheval, évanoui, à terre. Et Érec mit alors pied à terre pour le maintenir contre son torse, en homme qui aimait trop Hector et l'estimait trop. Et au bout d'un moment, quand Hector fut revenu de son évanouissement [S250d] il dit à Érec :

- Monseigneur Érec, au nom de Dieu, si vous connaissez près d'ici un lieu où je pourrais me reposer, amenez-moi là-bas, car je sens que je vais très mal.
- Seigneur, dit celui-ci tout en pleurant, montez en selle et je vous amènerai dans un ermitage qui est là-devant, et où votre frère resta longtemps.
- Je veux aller, dit-il, là-bas et y rester, s'il me faut le faire.

Alors il monte à cheval, tellement souffrant et angoissé que jamais vous n'auriez vu chevalier souffrant plus que lui. Et quand ils sont parvenus à l'ermitage, ils mettent pied à terre et se désarment. Et quand l'ermite eut raconté à Hector ce qu'il avait vu de son frère, celui-ci en conçut une si grande douleur qu'il en devient malade au point de devoir garder le lit. Et de par cette maladie, il resta là quatre ans tout entiers, de sorte qu'il ne monta pas à cheval ni ne partit des lieux, et resta ainsi alors qu'Érec lui tenait compagnie tous les jours, en homme qui l'aimait de trop grand cœur. Ainsi restèrent les deux compagnons à l'ermitage et ils abandonnèrent toutes les activités chevaleresques, l'un par maladie et l'autre par amour pour son compagnon qu'il ne voulait laisser dans un tel état. Et à coup sûr, Hector resta si longtemps dans cette langueur qu'il serait mort plusieurs fois, si on pouvait mourir plusieurs fois [L242c] si ce n'était pour le réconfort d'Érec qui tous les jours [essayait de lui remonter le moral]<sup>63</sup> autant qu'il pouvait, et lui promettait qu'il ressentirait à nouveau de la joie et de la liesse pour celui dont lui venait sa douleur. Ainsi les deux compagnons restèrent longtemps à l'ermitage, sans qu'on n'ait aucune nouvelle d'eux, de près ou de loin. Et pour cette raison, le roi Arthur et ceux de sa maison croyaient vraiment qu'ils étaient morts, et les braves hommes [qui se trouvaient auprès de lui] en souffrissent beaucoup. Et le roi lui-même, quand il vit que Lancelot était perdu de cette manière et depuis si longtemps, dit :

— On peut bien dire de ma maison, maintenant que les deux frères en sont partis, qu'elle ne sera jamais honorée de deux hommes aussi braves qu'ils l'étaient. Et la Table Ronde peut légitimement s'en plaindre maintenant qu'elle est dénuée et appauvrie des deux meilleurs chevaliers qui s'y soient jamais assis. Et certes, si ceux qui sont compagnons [de la Table Ronde] réalisaient bien la grande perte qui pourrait en résulter pour eux, ils ne connaîtraient plus jamais la joie avant de les retrouver, morts ou vivants.

---

<sup>63</sup> Litt. *Eret qui tous dis le semonnoit a joye de quant qu'il povoit.*

Alors un des clercs du lieu, un de ceux qui mettaient par écrit les prouesses des chevaliers errants, dit :

— Seigneur, dit-il, si monseigneur Lancelot traîne [à revenir] et les autres de la parenté du roi Ban, [sont partis depuis si longtemps], comme vous pouvez le voir, il ne faut pas trop vous en étonner<sup>64</sup> [S251a] car où qu'ils résident, ils sont encore en vie, ce que nous pouvons voir par les lettres [inscrites] sur leurs sièges, qui subsistent encore. Et s'ils étaient morts, les lettres auraient disparu, effacées, cela vous l'avez bien appris de la bouche de Merlin [lui-même].

Et le roi s'accorde alors à ce qu'il dit la vérité. Et tous ceux qui se trouvent là font de même, et il s'en rassurent donc tous. Mais le conte cesse alors de parler de tous ceux-là et revient à Lancelot, pour raconter comme il fut délivré de sa folie furieuse. Et sachez que monseigneur Robert de Boron fait savoir à des fins de vérité, à tous ceux qui liront ce conte que cette période de folie de Lancelot qui advint de la manière que [L242d] vous avez entendu, est racontée par la droite histoire en latin avec de plus grandes merveilles que la version française ne raconte, car celle-ci ne peut s'étendre sur ces choses autant qu'elle le voudrait, parce qu'elle a trop à raconter au sujet de la Quête du Saint Graal. Mais qui voudrait entendre complètement les merveilles de cette folie furieuse, qu'il consulte l'*Histoire du Brait*, car là il pourra trouver clairement toutes les choses que monseigneur Robert évita de raconter dans son livre, pour que les trois livres soient tous de même taille, car l'*Histoire du Brait* ne fut pas traduite pour une autre raison que pour y mettre les choses que ce livre aurait omis d'y inclure<sup>65</sup>.

---

<sup>64</sup> Litt. *pour ce ne vous en devés vous pas esmerveiller si très durement*. Asher le rendrait par « amazed » (étonné) mais remplace le terme par « grieved » (peiné).

<sup>65</sup> *Le Conte du Brait* ou *L'histoire du Brait* (terme qui pourrait se traduire « le Cri », s'il ne faut pas lui prêter une autre étymologie) est mentionnée dans certains romans arthuriens en prose et a suscité confusions et théories chez les spécialistes, surtout que les scribes médiévaux, semble-t-il, l'utilisent pour désigner différents textes : dans le prologue et l'épilogue du *Tristan en prose*, cela désigne clairement le *Tristan en prose*, alors que la *Suite du Merlin* distingue clairement Tristan et « Conte du Brait », affirmant que ce son titre fait allusion au cri fabuleux que Merlin poussa quand il fut jeté dans sa tombe... (éd. Roussineau 2006:336, §387) Gaston Paris ([1886:xxxvi sqq.](#)) postulait déjà que le *Baladro del Sabio Merlin* espagnol préservait des traces de cette œuvre. Entre autres, Brugger prenait aussi ces allusions au sérieux et considérait donc que la *Suite du Merlin* Post-Vulgate devait être le reste d'un plus large *Conte del Brait*, perdu ([Brugger 1939:61](#)) mais pour Bogdanow, le *Conte du Brait* n'a jamais existé, le *Baladro*, par exemple ne ferait que développer des allusions pendantes de la *Suite du Merlin* ([1962:336](#)). Si on devait croire toutes les allusions aux aventures qu'on y trouverait, ses dimensions seraient imposantes, mais, précisément, il semble simplement s'agir, comme dans ce passage, d'une excuse des scribes qui prétendent qu'on y trouve toutes les histoires qu'ils n'ont pas envie de raconter ([cf. Lendo 2001:422](#)) tout comme d'ailleurs ce fameux plan en trois parties de tailles égales, annonce cliché qui sera reprise par les auteurs du cycle de Guiron le Courtois, mais pas mieux respectée. (Roussineau 2006:xxxiv)

## VI. Comment Lancelot du Lac, après qu'il se fut tiré des mains d'Hector, son frère, s'en alla par monts et par vaux et parvint à Corbénic, et sa belle apparence étant bien altérée, nul ne le reconnaissait.

Le conte dit que lorsque Lancelot se fut tiré et enfui de son frère, tout comme le conte l'a déjà raconté, il s'en alla à grande allure, aussi vite qu'il pouvait fuir et s'enfonçant dans la forêt là où il la voyait plus épaisse. Il erra de telle façon, dénudé et démuni, par maints endroits et était si frénétique que pour un peu il aurait tué des gens, et si pauvrement équipé que personne l'ayant vu n'aurait reconnu que c'était Lancelot, sans l'avoir très bien connu auparavant. Il erra tant de cette façon ici et là qu'il parvint à Corbénic à la veille de la Saint-Jean d'été<sup>66</sup>. Et sachez qu'alors il y avait cinq ans que sa frénésie durait, il était donc impossible que sa condition ne se soit pas détériorée durant une telle période. [S251b] Il faisait alors une grande chaleur à travers la contrée, comme le temps doit l'être à cette saison. Et cette grande chaleur était une chose qui nuisait beaucoup à Lancelot et qui le mettait dans une frénésie plus grande encore que ne le faisait la saison froide. Il advint donc ce jour là qu'à cause de la grande chaleur qu'il [L243a] faisait, il fut tellement échauffé de frénésie et de rage qu'il commença à jeter des pierres et des bâtons à tous ceux qu'il croisait, juste avant qu'il n'entre à Corbénic. Et quand ceux du château virent la grande frénésie qui l'animaient, ils reconnurent aussitôt qu'il avait perdu la raison et commencèrent donc à le battre, par jeu et pour rigoler<sup>67</sup>, et ils lui distribuèrent tant de coups dont il souffrit qu'il ne put plus les supporter, et cela le fit déguerpir. Et quand les garçons et les enfants le virent s'enfuir, ils commencèrent à le battre et le frapper plus encore qu'ils ne le faisaient avant. Et il fit alors complètement demi-tour pour les fuir, jusqu'à parvenir au grand palais où le roi Pellès était au sein d'une grande compagnie et se divertissant, il voulut alors s'asseoir aux tables. Quand ils virent Lancelot venir parmi eux, si nu et démuni, il y en eut assez à l'interpeller parce qu'ils voyaient bien qu'il était fou et avait perdu la raison, ils commencèrent donc à jouer entre eux, mais pas d'une manière qui lui fasse mal. Et quand il vit qu'ils ne lui faisaient pas de mal, il resta avec eux plus volontiers qu'avec ceux d'avant.

Quand les tables furent dressées et les chevaliers se furent assis, il advint que la demoiselle arriva au palais, celle qui portait le Saint Vase devant les tables, et dès que Lancelot l'eût vu venir, il ne put supporter sa venue, car le diable qui lui était entré dans le corps et qui le maintenait dans cette rage, ne pouvait rester dans le même lieu où se trouvait une chose aussi sainte que le Saint Graal. À cause de cela, Lancelot ne pouvait rester là et s'en alla dès l'arrivée du Saint Graal et s'en fut à très grande allure, comme si la foudre était à ses trousses. Et quand les gens qui se trouvaient là le virent partir, ils commencèrent tous à rire et à manifester une grande joie et se dirent [L243b] les uns les autres que vraiment c'était un cas d'homme infesté par un démon vu qu'il n'arrivait pas à supporter la venue d'une chose aussi sainte que le Saint Graal. Et tous les hommes sages du lieu tombèrent d'accord. Maintenant que la demoiselle était repartie, et le Saint Graal avec elle, Lancelot rentra au palais parmi les autres. Et quand ils le voient revenir, ils se mettent à l'interpeller et lui demander pourquoi il était [S251b] parti, mais il ne savait pas leur

<sup>66</sup> La saint Jean Baptiste a lieu le 24 juin, puisqu'il serait né à six mois de Jésus (Luc 1:26) – le 25 décembre étant, d'après la manière romaine de décompter les jours à rebours, le huitième jours avant les calendes de janvier, son pendant est le huitième jour avant les calendes de juillet, donc le 24, de par la taille différente des mois. C'est donc la Saint-Jean d'été par opposition à la Saint-Jean d'hiver, qui célèbre Jean l'évangéliste le 27 décembre.

<sup>67</sup> Litt. *entre geus et ris*.

dire. Ainsi Lancelot resta tout l'été et tout l'hiver sans que personne ne le reconnaisse, ni que personne l'ayant vu ait pu penser qu'il s'agissait de Lancelot. Durant cette période, il récupéra une bonne part de sa force, car il avait autant à boire et à manger qu'il le voulait. Il avait également à peu près récupéré sa beauté, au point qu'il aurait été reconnu, si ce n'était pour les garçons du lieu qui, en permanence, lui teignaient le visage, le noircissaient, et il les laissait faire, en homme inconscient de ce qu'il faisait. Et malgré cela, quand il s'énervait, il n'y avait pas là d'homme assez courageux pour oser attendre [ses coups], car il était plus fort que tout homme résidant dans le château.

Dans le royaume du roi Pellès, se trouvait une île sans rien dessus, à part des géants, et c'était une île si belle et agréable que c'en était merveilleux. Au milieu de cette île se trouvait une tour, très belle et très forte, où les géants demeuraient. Et sachez que le roi Pellès recevait chaque année de cette île un géant en tribut. Et il se rendait à la cour le jour de Noël, de telle façon que s'il parvenait à battre en un combat les deux hommes les plus forts du royaume du roi, il était libéré et s'il n'y parvenait pas il devait rester en esclavage tout le reste de sa vie et le roi en faisait ce qu'il voulait.

Le jour de Noël, le roi tint à Corbénic sa fête grande et merveilleuse, et s'y assemblèrent tous les braves du pays et les bonnes dames. Et alors qu'ils [L243c] étaient servis par la vertu du Saint Vaisseau, voilà qu'arrive le géant, qui se présenta au roi pour s'acquitter du tribut des géants, et il dit qu'il était équipé pour faire ce que le [droit de la rente] exigeait, c'est-à-dire mesurer la force de son corps contre deux hommes. Le roi lui répondit alors :

— Attends jusqu'après manger, et alors nous ferons ce que la loi de la fête exige.

Et il se tait donc jusqu'après manger. Et après que les tables furent débarrassées, les chevaliers commencèrent à parler, ceux qui étaient les plus enjoués.

— Sire, faites que le géant nous fasse voir sa force.

— Je ne sais, dit le roi, comment nous pourrions la voir, mais je voudrais qu'il soit déjà reparti d'où il vient car s'il humilie des braves d'ici cela me pèsera.

Alors bondit un jeune chevalier de la parenté du roi, qui dit, que tous l'entendent :

— Laissez-moi y aller, et si je ne le bats pas, je crois qu'il ne sera jamais battu.

Sur quoi répond Lamorat, dont le conte a parlé précédemment, pour dire :

— Vous ne tiendriez pas, car il est de trop grande force, et le roi lui-même en est témoin. [S251d]

— Roi, dit Eliezer, le fils du roi Pellès, faisons les choses bien. Il y a là un homme qui a perdu la raison et qui possède la force la plus merveilleuse et la plus extraordinaire que je n'aie jamais vu chez un homme. Mettons-les l'un contre l'autre, et nous verrons ce que ça donnera.

— Ca ne donnerait rien, dit le roi, car celui-ci est un être très simplet et très fou, et quand bien même il serait bien plus fort que le géant, il ne parviendrait pas à tenir car le géant s'y connaît assez, et lui-même n'en sait pas plus qu'une bête dépourvue de parole.

Que vous dirais-je ? Ceux qui étaient là firent tant que le géant commença à frapper Lancelot pour provoquer de la colère en lui. Et il ne put donc plus se contenir, car il voyait qu'il lui faisait violence, alors il le prit de toutes ses forces dans ses deux bras et se met à le porter à travers la salle, qu'il le veuille ou non. Et quand il l'eut porté [L243d] aux fenêtres qui étaient très hautes, il

le jette à terre d'une si grande hauteur, car elles étaient hautes, qu'il le jette à terre de si haut qu'il s'est brisé le cou et les membres, à peine eut-il touché le sol. Ainsi fait Lancelot dans sa frénésie, comme en témoigne la vraie histoire, qui ne ment en rien. Et quand Lamorat vit ce coup, il en devint tout ébahi et dit que c'était une des plus grandes merveilles qu'il ait jamais vues.

Alors il commença à regarder Lancelot et le regardant tant, en homme sage et perceptif et avisé, qu'il reconnut que c'était Lancelot, dont le monde entier parlait et que tout le monde considérait perdu. Quand il l'a suffisamment examiné pour savoir avec certitude que c'est lui, il en est trop ému et peiné, et ne peut donc retenir les larmes qui lui viennent aux yeux. Et le roi Pellès qui [S252a] aimait tant Lamorat qu'il n'avait pas dans son lignage de chevalier dont il estimait davantage la chevalerie, le regarde par hasard et quand il le vit faire une si laide et mauvaise mine, il pensa bien que ce n'était pas sans raison. Alors il lui dit, si haut que tous ceux du palais l'entendent bien :

— Lamorat, dit le roi, vous êtes de mon lignage et faites partie des chevaliers de ma maison. Je vous commande par la chose que vous aimez le plus au monde que vous me disiez pourquoi vous êtes si pensif, car je ne suis pas si niais que je ne reconnaisse pas que vous n'êtes pas à l'aise, mais je ne sais pas pourquoi.

Lui qui était trop courroucé et qui ne pouvait de par son cœur dissimuler quelque chose que ce soit, répond :

— Sire, si je souffre, ce n'est pas étonnant, car je vois devant moi la plus grande douleur du monde et la plus grande disgrâce, et tellement grandes qu'il n'y a pas de bon chevalier au monde, s'il le savait aussi certainement que je le sais, qui ne le considérerait pas comme un [L244a] très douloureux dommage.

Quand le roi entend ces paroles, il ne les prend pas à la rigolade ; pas plus que ne le font les autres, qui désirent profondément savoir ce que cela peut être. Et le roi lui dit encore :

— Faites-moi comprendre de quelle douleur il s'agit car je veux le savoir.

— Sire, dit-il, je vous le dirai très volontiers, mais ce sera en conseil privé afin que nul ne le sache en dehors de vous et moi.

Le roi prend Lamorat par la main et le mène dans une chambre du [palais] et puis lui dit :

— Dites-moi ce que je vous ai demandé.

— Volontiers, dit-il. Sire, dit Lamorat, savez-vous qui est ce forcené qui présentement vient de tuer le géant ?

— Pas du tout, dit le roi. Qui est-il donc ?

— Ha ! Sire, c'est monseigneur Lancelot du Lac que vous aimiez tant, et que ceux de la maison du roi Arthur tiennent pour mort, car cela fait bien cinq ans passés qu'il n'a pas été à la cour et qu'on n'en a pas entendu de nouvelles.

— Ce n'est pas lui, dit le roi. Je ne peux croire que ce soit lui.

— Sire, c'est vraiment lui. Si vous le regardez bien, vous pourrez le reconnaître avec assez de certitude.

Quand il entend ces paroles et ces nouvelles, il en est très heureux et dit à Lamorat :

— Je veux que vous juriez loyalement comme chevalier que vous ne révélez cette chose à aucun homme ni aucune femme, si vous ne les entendez pas en parler auparavant.

Et il le lui jure très volontiers. Alors le roi sortit de la chambre et dit à Lamorat de faire attention à ce que sa mine ne révèle pas cela<sup>68</sup> car il ne voudrait en aucune manière que les autres s'en aperçoivent. Et il [répond] qu'il n'en fera rien.

Et le roi s'en revient en son palais et s'assied parmi ses chevaliers et fit preuve d'une bien plus grande joie qu'il n'y avait en son cœur, et il regarde Lancelot qui courait à travers le palais, de ça et de là, frappant les uns, poussant les autres. Et eux le frappaient en retour à de très nombreuses reprises, si nombreuses [L244b] qu'il en restait fatigué. Et quand le roi l'a bien examiné et reconnu Lancelot, et qu'il sait avec certitude que c'est lui, il dit :

— Ha ! Dieu, quelle grande douleur !

Et alors il quitte ces chevaliers et se rend dans la chambre de sa fille, la belle demoiselle, et en fait partir toutes les demoiselles qui s'y trouvaient. Et quand la chambre est vide, il lui dit les nouvelles de Lancelot, mauvaises comme elles l'étaient.

— Ha ! Seigneur, dit-elle, est-ce la vérité ?

— Oui, dit-il, sans le moindre doute.

— Ha ! Hélas, dit-elle, quel grand dommage !

— Maintenant, que cela ne vous affecte pas, car s'il plaît à dieu, nous nous y appliquerons tant qu'il guérira de cette infirmité qui l'a tant tenu.

Et elle lui tombe aux pieds et lui dit, tout en pleurant :

— Ha ! Sire, par Dieu, faites en sorte de rester honorable ce faisant et que Galaad, mon fils, ne soit pas privé<sup>69</sup> d'un aussi bon père, que Dieu lui avait octroyé.

Et il lui dit de ne pas s'en inquiéter, car il fera au mieux. « Mais attention, dit-il, à n'en rien laisser paraître. »

Ainsi le roi quitte sa fille, et revient au palais, où il resta tout le jour suivant, plus pensif qu'il n'avait été avant. Le soir, quand la nuit fut tombée, il appelle jusqu'à une dizaine de ses écuyers et leur dit :

— Prenez-moi ce fou et attachez-le fortement, puis portez-le au palais aventureux. Et qu'il reste là toute la nuit, nous verrons s'il pourra sortir de cette frénésie où il est tant resté.

Ils agirent ainsi suivant toutes les instructions du roi, car ils le prirent et lui attachèrent les pieds et les mains, et le portèrent au palais aventureux, où les anges apparaissaient d'habitude pour la noblesse et l'honneur du Saint Graal qui se trouvait là. Et quand il advint aux alentours de minuit, que le Saint Récipient [Vaisseau] dut venir au palais, le diable qui se trouvait dans Lancelot se débattit bien pour y rester. Mais au final, il ne put s'attarder là, et il fut forcé de partir, qu'il le veuille ou non, car nul être aussi mauvais que l'aguetteur éternel<sup>70</sup> n'avait le pouvoir de rester

<sup>68</sup> Litt. *face semblant ni chère*.

<sup>69</sup> Litt. *Avillés*, Bogdanow glose « abase, shame » (p. 289), trad. Asher : « shamed » (déshonoré), mais cela peut signifier abaisser la valeur (d'une personne, d'une monnaie...), d'où notre traduction.

<sup>70</sup> Litt. *pardurables agatierres*, le Diable. Trad. Asher moins littérale : « the eternal devil ».

[L244c] quand le Saint Récipient se trouvait dans une demeure. Et quand il s'en alla, sachez qu'il emporta un grand pan de la toiture du palais.

De cette façon, comme je vous le raconte, vous pouvez entendre comment Lancelot fut délivré de la grande frénésie où il se trouvait par la venue [S252c] du Saint Graal. Et quand le diable l'eut quitté, il resta dans le palais comme mort. Le lendemain, tôt le matin, quand le roi y vint, il le trouva si fatigué et rompu qu'il ne pouvait lever la tête, tant il souffrait violemment. Le roi le fait détacher et porter dans une des chambres du [palais], content de cette aventure, car il lui est bien d'avis qu'il est guéri de sa frénésie. Trois jours durant, Lancelot ne but ni ne mangea rien et ne dit pas un mot, et il ne fit rien d'autre que de dormir. Le quatrième jour, un peu avant l'heure de prime, le roi était devant lui et il ouvrit alors les yeux et parla, pour dire :

— Ha ! Dieu ! Où suis-je ?

Et le roi lui répond :

— Seigneur, vous êtes au château de Corbénic, en un lieu où l'on désirait fort votre présence.

Et il en reste complètement ébahis, en homme qui croyait encore bien être à Camelot, là même où la reine s'était énervée contre lui, et il n'avait pas non plus l'impression qu'il se soit écoulé plus d'un jour ou deux depuis cette colère. Pour cela, il s'émerveillait complètement de comment il pouvait s'être trouvé là si vite, et dit au roi :

— Sire, de quelle manière suis-je venu ici ? Le savez-vous ?

— Seigneur, fait le roi, vous le saurez bien en temps voulu.

Et Lancelot reconnut alors bien que c'était le roi Pellès qui lui parlait. Et lui redit alors :

— Ha ! Dieu, dit-il, j'ai tellement mal. D'où me vient cette grande douleur ?

Et le roi répond :

— Seigneur, je ne m'étonne pas que vous ayez mal, mais ce qui m'étonne c'est que vous ne soyez pas mort depuis longtemps avec les peines et les efforts que vous avez endurés.

Et Lancelot est complètement ébahi de ces paroles, et le prie, par Dieu, de lui dire la vérité sur sa condition, comment et de quelle façon il est parvenu [L244d] en ces lieux.

Et le roi le prie de cesser de s'enquérir de ce sujet, « car nul bien, seigneur, ne peut vous en venir, à part de l'affliction et de la colère. » Et il en reste alors plus ébahi qu'avant et plus désirant encore de savoir comment il était auparavant, et le prie alors par Dieu qu'il lui dise la vérité sur le sujet.

— Cela, je ne vous le dirai pas maintenant, fait le roi, mais efforcez-vous assidûment de guérir et si je vois que vous êtes guéri, je vous jure que je vous dirai la vérité dans les dix jours.

Il se réjouit beaucoup de cette promesse, et s'applique autant qu'il peut, tant et si bien que les dix jours passés il était aussi sain et bien portant qu'il l'avait été par le passé. Et dans cet intervalle il ne vit personne de ceux qui étaient là en dehors du roi et de sa fille, Eliezer et Lamorat. Et encore ces quatre avaient juré qu'ils ne révéleraient à aucun homme au monde qu'il s'agissait de Lancelot du Lac.

Au dixième jour, Lancelot dit au Roi Pellès :

— Sire, je vous appelle à respecter l'accord par lequel vous vous êtes engagé envers moi pour aujourd'hui. Et sachez que si vous ne me le dites pas sur le champ, je ne resterai plus avec vous mais m'en irai à l'instant. [S252d]

Et quand le roi le voit tant s'inquiéter de savoir ce qu'il en est, il en est très peiné, car il n'aurait pas voulu qu'il le sache, car il sentait que Lancelot était de gros cœur et orgueilleux. Et alors il dit :

— Je ne vous en dirai rien si vous ne me jurez pas que vous n'en formerez pas de douleur ou de colère.

Et il le lui jure.

Et alors le roi commence à raconter la vérité sur son état tel qu'il l'avait vu en ces lieux, tout comme le conte l'a déjà raconté, et comment il guérit de cette grande frénésie par la venue du Saint Graal, quand il fut placé dans le Palais Aventureux. Et quand il lui a tout raconté, Lancelot qui souffre tant de cette aventure qu'il ne peut faire mine du contraire<sup>71</sup>, et demande au roi : [L245a]

— Sire, dans cette grande disgrâce où je me trouvais, ceux de votre logis m'ont-ils reconnu ?

— En aucun cas, fait le roi. En vérité, il n'y en eut qu'un seul pour vous reconnaître et il s'appelle Lamorat. Encore maintenant il n'y a ici personne à savoir que vous êtes là, hormis quatre personnes. (Et il lui raconte qui.) Et c'était bien parce que je garantis que ceux-là ne dévoileront votre présence aucun jour de leur vie.

— Cela me va, dit Lancelot, très bien.

Ainsi, Lancelot resta à Corbénic avec le roi Pellès deux mois, sinon plus. Et alors il dit au roi qu'il voulait s'en aller. Et le roi qui avait très peur pour lui, le conjure par la foi qu'il doit à la chose qu'il aime le plus au monde qu'il lui dise ce qu'il comptait faire quand il serait parti.

— Vous m'avez, dit-il, tant prié que je vous le dirai, car après tout cela je ne vous mentirai en rien. Sachez que quand je vous aurai quitté, je m'en irai au lieu le plus étranger et le plus éloigné des gens que je pourrai trouver, de près ou de loin, et là je passerai le reste de ma vie en pleurs et en larmes et en douleurs, en sorte que jamais ne parviennie un mot à mon sujet aux uns et aux autres, et que la chevalerie ne subisse pas de honte ou de déshonneur par ma faute tel que ce fut le cas cette fois.

Le roi est très en colère de par cette nouvelle, car il aimait trop Lancelot d'un grand amour. Et alors qu'ils parlaient ainsi ensemble, il advint que Galaad, le fils de Lancelot, qui était le plus bel enfant du monde et qui avait six ans, vint en la chambre où ils se concertaient. Et quand le roi le voit venir, il ne peut retenir les larmes qui lui coulent des yeux de par la grande douleur et la pitié qu'il ressent pour l'enfant, et il l'appelle. Celui-ci vient à lui, et le roi le montre à Lancelot et lui dit :

— Seigneur, [S253a] j'avais bon espoir jusqu'ici que cette belle créature mérite encore les honneurs de votre part, mais il me semble d'après vos paroles qu'il ne peut plus attendre que la honte et le déshonneur et le [L245c] renoncement le plus lâche dont je n'aie jamais entendu parler de la part d'un chevalier aussi bon que vous, vous qui seriez digne par vos prouesses de tenir tous les royaumes du monde sous votre main. Certainement, on n'entendit jamais parler

---

<sup>71</sup> Litt. *Lancelot qui tant est doulant de ceste aventure qu'il n'en puet mie moustrer le semblant.*

d'un homme aussi brave que vous faire preuve d'une malveillance ou d'une nullité<sup>72</sup> aussi graves que celles que vous avez exposées ici.

À ces mots, Lancelot ne sait que dire, car il réalisait que le roi lui tenait un discours vrai et raisonnable, il reste alors tout silencieux, et ne dit rien.

— Si vous voulez vous rendre dans un lieu où personne au monde ne [connaîtrait votre présence], en dehors de ceux dont je vous ai parlé, j'en connais un beau et convenable pour votre projet<sup>73</sup>. Il s'y trouve une tour forte et merveilleuse sur l'île la plus belle et la plus agréable que vous ayez jamais vue, et elle est entourée d'eaux larges et profondes de toutes parts. Vous irez là, si cela vous convient, et y resterez pour le restant de votre vie. Et pour vous divertir et vous réconforter nous mettrons avec vous des dames et des demoiselles qui vous tiendront compagnie, et qui jamais ne sauront votre nom ni qui vous êtes si vous ne le voulez pas. Et sachez que si vous vous trouvez là, jamais ceux de la cour, si vous ne le souhaitez pas, n'auront davantage de nouvelles de vous que si vous vous étiez fourré<sup>74</sup> sous terre.

Et il répond qu'il est tout prêt à s'y rendre. Et le roi en est donc très content.

Ainsi il fit comme le roi l'avait dit, car il chassa les géants des îles où ils étaient et y plaça Lancelot dans la tour, qui était très belle et riche, avec Galaad et sa mère, et bien quarante femmes, tant des dames que des demoiselles, mais des écuyers ou des valets, il n'y en avait aucun. Et Lancelot, aimait Galaad d'un si grand amour et de si grand cœur qu'il pensait impossible qu'il fasse montre à son égard de signes ou d'apparences de tromperie<sup>75</sup>. Quand il sut qu'il avait été pendant une si longue période loin de la cour, à savoir la période de six ans entiers avant qu'il ne soit arrivé là, pour cela s'il était éloigné de sa dame la reine, et s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps, il ne l'aimait [L245c] pas moins qu'à son habitude, au contraire il pensait à elle jour et nuit si pleinement qu'il n'avait pas un instant le cœur ailleurs. À cause de cela, il ne ressentait jamais la joie ou le réconfort, mais était en permanence dans la douleur et la colère, à part quand il voyait Galaad, car la beauté de celui-ci le réconfortait souvent. Et il était sans doute la plus belle créature qu'il y avait en ce temps-là dans le royaume [S253b] de Logres, ainsi Lancelot se délectait beaucoup de le voir.

Quand il fut resté dans les parages trois mois, il fit faire à Corbénic un écu assez merveilleux, car le champ de l'écu était tout noir et au milieu était peinte une reine très belle et richement parée, vêtue d'une robe d'argent, et devant elle se trouvait un chevalier armé de pied en cap, qui joignait les mains vers elle, comme pour implorer sa merci. Quand l'écu eut été fait de la manière que je vous ai décrite, il fit amener sur l'île un des meilleurs chevaux que le roi avait et des armes belles et bonnes et une couverture, entièrement noires, pour lui et son cheval. Et quand il eut pris possession du tout, il vint à un pin qui était merveilleusement beau et grand, et qui était au milieu

<sup>72</sup> Litt. *noienté*, caractère du néant — manque de courage, zone détruite...

<sup>73</sup> Litt. *vostre huez*. Bogdanow glose « purpose » (p. 304) et Asher traduit de même, cependant nous ne trouvons pas cette forme dans les dictionnaires. Serait-ce un dérivé de *houer*, « bêcher », qui désignerait, par extension, le fait de s'appliquer à quelque chose ?

<sup>74</sup> Litt. *embatu*, avoir pénétré quelque part.

<sup>75</sup> Comme Asher nous coupons ici cette longue phrase qui semble changer de sujet, passant de l'amour de Lancelot pour Galaad à celui qu'il éprouve pour Guenièvre, sans qu'un lien évident ne soit établi entre la confiance qu'il place en Galaad et les six ans qui se sont écoulés. Faut-il comprendre qu'en voyant l'âge de Galaad, en voyant qu'il s'agit bien d'un enfant de six ans, il réalise que cet intervalle de temps s'est bien passé, et que l'amour qu'il éprouve pour son fils le convainc qu'il s'agit bien de son enfant, pas d'une supercherie ?

de l'île. Il y pendit alors son écu pour qu'à chaque fois qu'il passerait par le milieu de l'île, il se rappelle qu'il avait mal agi envers sa dame la reine. Et il fit ainsi, et il avait l'habitude, au saut du lit, tous les jours de venir à l'écu et dès qu'il voyait [l'effigie lui rappelant]<sup>76</sup> sa dame la reine, il commençait à manifester sa douleur, parce qu'il croyait l'avoir complètement perdue. Et il le faisait d'une telle force, que toute personne le voyant y aurait vu une merveille. Et sachez qu'il n'y avait personne dans la contrée à savoir qu'il se trouvait là, en dehors du roi Pellès et de sa fille. Et même les demoiselles qui étaient dans la tour ne le connaissaient pas, ni n'auraient su dire son nom. Quand une demoiselle lui dit un jour :

— Seigneur, je [L245d] vous prie de me dire quel est votre nom.

Et il répondit, très pensif là-dessus :

— Demoiselle, si vous voulez me nommer correctement vous m'appellerez le Chevalier Mal Fait<sup>77</sup>, car je ne dois pas être appelé autrement.

La demoiselle le répéta alentour et les gens du lieu le redirent par d'autres lieux, en sorte que quelques chevaliers du pays en vinrent à l'apprendre. Et les demoiselles qui résidaient là et qui désiraient fortement apprendre des choses sur sa personne, puisqu'elles ne pouvaient savoir son nom, demandèrent un jour à leur dame :

— Dame, par Dieu, dites nous s'il vous plaît qui est ce seigneur qui est ici, car nous nous émerveillons trop de ce qu'il ne veut rien nous révéler sur lui.

— Et je ne vous en dirai rien, dit la demoiselle. Sachez que c'est le meilleur chevalier de tous ceux qui portent présentement les armes.

Elles furent toutes ébahies par ces mots, car elle n'auraient pas pu aisément croire que ce fût vrai, et elles en discutèrent beaucoup, en cachette et à découvert. Et quand la demoiselle vit qu'elles ne croyaient pas [S253c] ce qu'elle leur avait dit, elle leur dit :

— Mettez-le à l'épreuve, si ça vous chante, car vous verrez alors que je disais vrai.

Et l'une d'elles répondit :

— Dame, puisque vous le voulez, nous verrons prochainement comment il porte les armes. Ce sera pour vous un grand divertissement.

Alors une d'entre elle fit demander à un chevalier du pays, qui était son ami et un des bons chevaliers du royaume, de venir sur l'île et, s'il l'aimait le moins du monde, qu'il n'en repartît sous aucun prétexte avant d'avoir combattu le chevalier de l'île. Le chevalier à qui ce message fut transmis se nommait Alban et était un jeune homme, et très preux. Et il aimait tant la demoiselle qu'il n'osa refuser, mais vint au bord de l'eau et s'y jeta tout à cheval, armé de pied en cap, et les eaux étaient là si noires et si merveilleusement profondes, qu'il s'en tira bien en n'y mourant pas avec son cheval. Quand il fut arrivé sur l'île, une demoiselle vint à Lancelot et lui dit :

<sup>76</sup> Litt. *remembrance*, dans ce contexte un objet, une image, rappelant un souvenir.

<sup>77</sup> Litt. *Chevalier Mesfait*. Pour « qui a mal agi, criminel, coupable » (Godefroy) comprendre « Le Chevalier qui a commis un méfait », qui a fauté auprès de Guenièvre, comme il le dit ensuite en prenant le bouclier les représentant tous deux (« or porte je l'enseigne de mon mesfait », je porte l'emblème de mon méfait). Le nom méfait ne fonctionnant plus de manière si elliptique en français moderne nous traduisons « Chevalier [qui a] Mal Fait », qui correspond au *Ill-Made Knight*, terme consacré par les traductions anglaises, mais qui en change le sens, impliquant un chevalier malfichu plus que fautif — Asher traduit *Wicked Knight*, méchant chevalier.

— Ha ! Seigneur, un chevalier est arrivé en cette île, armé de pied en cap. Je crois qu'il y est venu pour vous causer du souci, parce qu'il doit bien savoir qu'à part vous il n'y a que des femmes ici.

De cet évènement, Lancelot fut aussi comme tout ébahie, car il ne croyait pas alors que l'on puisse passer sur l'île sans se noyer, à la fois de par [le poids] des armes et armures et à cause de l'eau qui était trop impétueuse et profonde autour. Alors il court à ses armes et dit qu'il saura qui est le chevalier qui est passé sur l'île par la force, il considère cette hardiesse comme une des plus extraordinaires [*oultrageux*] qu'il n'ait jamais vu faire. Et quand il est bien équipé grâce à l'aide de dix demoiselles, dont chacune mis la main pour l'apareiller et l'équiper, il se rend à son cheval et lui met la selle, puis monte et prend un glaive, gros et fort, sur lequel il y avait un fanion, plus noir que des mûres<sup>78</sup>, mais il n'emporte pas d'écu car le sien pendait, jour et nuit, à l'arbre. Et quand il fut parvenu au pin, il vit que le chevalier était descendu de sa monture pour s'équiper, car il avait été trempé par son passage dans l'eau. Mais il n'y resta pas longtemps et remonta en selle, et crie à Lancelot :

— Seigneur chevalier, gardez-vous de moi. Il vous faut m'affronter.

Et quand il voit qu'il lui faut faire ainsi, il suspend l'écu à son cou et dit :

— Ha, Dieu, maintenant je porte l'emblème de mon méfait.

Alors il fonce sur le chevalier, si merveilleusement, qu'il semble bien que toute l'île doive s'effondrer sous ses pas [S253d] et le frappe avec tant d'acharnement qu'il l'envoie à terre, lui et son cheval, si vicieusement que pour un peu le chevalier en aurait eu le cou brisé dans la rude chute qu'il fit à terre, et il s'évanouit de la douleur oppressante qu'il ressent et reste à terre un long moment, sans dire un mot. Et quand Lancelot le voit à terre, il ne le regarde plus, mais revient à l'arbre et y remet son écuyer [L246b] comme il était avant, puis il revient à la tour et se défait de son armure. Et quand les demoiselles eurent vu la joute, elles se rendent à l'écu et s'inclinent devant, et commencent à danser à la ronde [en une carole] et à chanter — et elles disaient dans leur chanson : « Véritablement, c'est là l'écu du meilleur chevalier du monde. » Et sachez qu'aussi longtemps que Lancelot resta sur l'île, il ne se passa pas un jour sans qu'elles ne viennent devant l'écu faire une carole trois fois par jour, été comme hiver. Et pour la grande joie qu'elles y manifestaient avec une si grande assiduité, l'île en fut appelée par tous ceux du pays l'Île de Joie. Et elle garda ce nom tant que Lancelot y résidait. Mais par la suite, après qu'il en fut parti, le lieu se détériora, et l'île devint désertique et sèche, si bien qu'on changea son nom et qu'elle fut appelée l'Île Sèche et elle porte encore ce nom et le gardera aussi longtemps que durera le monde. Depuis lors on y trouva toujours ce pin, ou un autre pin qui en était descendu. Et on l'y trouve encore et on appelle encore aujourd'hui cette île, l'Île Sèche du Pin Vert.

Quand Alban fut revenu à lui, il sauta sur ses pieds, en homme saisi par la terreur, mais quand il n'aperçoit pas Lancelot, il se rend bien compte qu'il était reparti et qu'il n'a pas daigné porter la main sur lui après l'avoir abattu, et il l'estime [S254a] tant en son cœur pour sa chevalerie qu'il ne pourrait estimer davantage aucun autre. Alors il vient vers son cheval, y monte et retourne au bord de l'eau, et la traverse avec une plus grande crainte qu'à l'aller. Et quand il fut revenu à son domicile qui était assez proche de cette île, il commença à faire savoir aux chevaliers du pays, parmi lesquels il y avait assez de braves, que sur l'île se trouvait un chevalier. On verra bien

<sup>78</sup> Litt. *Penonsel*, un fanion portant des couleurs ou des emblèmes héraldiques. Bogdanow (p. 310) et Asher traduisent *plus noire que mûres*, la forme *noir que maure* existe aussi et peut se confondre avec suivant la graphie, mais plus spécifiquement pour la couleur de peau.

maintenant s'ils seraient assez hardis pour aller le voir, car lui-même s'y était rendu et cela avait mal tourné pour lui. Et quand ceux-là en entendirent parler, ils se dirent qu'ils s'y rendraient. Alors un homme du pays se mis en branle, qui se nommait Arion. Et il fut armé et équipé de [L246c] toutes ses armes et armures, comme les chevaliers errants l'étaient en ce temps. Et quand il parvint à l'eau, il la vit noire et profonde, mais il ne la craignit pas pour autant, comme il était très téméraire, au contraire il se jeta dedans, mais il lui advint par malheur qu'il s'y noya et mourut, car son cheval n'avait pas assez de force pour le faire traverser. Quand Lancelot vit que le chevalier était mort ainsi, il en souffrit grandement, et fit fabriquer un navire et le fit garnir de marins, les faisant rester sur la rive d'en face et leur commandant que, peu importe l'heure à laquelle des chevaliers errants arriveraient, s'il voulaient passer sur l'île pour se battre, ils devraient les faire traverser, un par un, et pas plus, car il ne voulait pas que deux chevaliers, ni trois, ni davantage, n'y viennent ensemble. Ainsi ils firent comme il leur avait dit de faire. Et alors commencèrent à venir de toutes parts des chevaliers, connus et étrangers, mais, sans exception, pas un seul n'y vint sans repartir vaincu, et la première année il en vient plus de cent, qui tous y furent vaincus, mais de toute cette centaine seuls quatre moururent, car il ne voulait pas les rudoyer à mort. Et quand ils lui demandaient son nom au début de l'affrontement, jamais ne purent-ils rien tirer de lui sinon qu'il leur disait qu'il se nommait le Chevalier Mal Fait. L'histoire s'était tellement répandue à travers tout le pays qu'on n'y parlait que du Chevalier Mal Fait, et ceux qui l'avaient éprouvé par les armes disaient tout bonnement que dans le monde entier, ils n'avaient jamais trouvé un si bon chevalier, et aussi brave que lui. De la manière dont je vous ai conté, Lancelot resta dix ans et quatre jours sur l'Île de Joye, tellement perdu que nul ne savait rien de lui, sinon le roi Pellès et sa fille. Et sachez que durant toute cette période personne, homme ou femme, ne l'avait vu manifester de la joie, au contraire il était toujours si pensif que c'en était une merveille. [S254b] Systématiquement, rien ne parvenait à le réconforter, en dehors de Galaad son fils, car il prenait beaucoup de plaisir à contempler sa beauté et sa candeur. [L246d] Et sans sa simple présence, [Lancelot] n'aurait pu tenir si longtemps sur l'île, mais il en aurait été mort de par la mauvaise vie qu'il y menait. Mais ici le conte cesse de parler de lui et retourne à monseigneur Gauvain, pour raconter comment il se tira du Château aux Dix Chevaliers.

## VII. Comment monseigneur Gauvain fut délivré du château des Dix Chevaliers en affrontant Lamorat qui avait abattu tous les Dix Chevaliers

Le conte dit, et la vraie histoire [aussi], que monseigneur Gauvain resta six ans et plus dans ce château, retenu par la force, car il voulait en partir, mais on ne le lui permettait pas. Et qui plus est, s'il partait, il leur ferait tort et se parjureraient car dans cet intervalle l'aventure n'avait pas mené un seul chevalier en ces lieux qui eût réussi à se défaire des dix [chevaliers], au contraire, tous les étrangers qui venaient étaient tous réduits à merci et vaincus, car n'y était venu aucun chevalier accompli, ni aucun de très haute prouesse. Mais après que Lancelot se fut installé sur l'Île de Joie, tel que le conte l'a déjà raconté, il advint que Lamorat partit de Corbénic et pensa qu'il se rendrait à la cour du Roi Arthur pour savoir si Lancelot s'y était rendu. Quand il se fut mis en route, il chevaucha tant, porté par l'aventure, en homme qui ne passait pas toujours par le plus droit chemin, que l'aventure le mena au Château des Dix Chevaliers. Quand il entendit dire qu'il devrait se battre contre les dix chevaliers, et ensuite au seigneur du château, s'il voulait poursuivre sa route, il dit qu'il ne perdrait pas de temps, mais qu'il s'y essaierait et ferait tout son possible, tentant le tout pour le tout, en homme qui était de trop haute prouesse et de trop grand corps. Il se précipita alors vers la joute, et le mois de mai s'ouvrait alors<sup>79</sup>, et se dirigea vers le premier des dix chevaliers, et l'abattit, gravement blessé, et puis le second, puis le troisième, puis le quatrième. Et il s'en tira si bien par la haute prouesse dont il était [L247a] doté qu'il les abattit tous les dix et n'y reçut ni plaie ni blessure qui l'aurait fait grandement souffrir. Quand les gens du château virent cette tournure des évènements, ils commencèrent à se dire entre eux :

— Maintenant, nous pouvons bien dire que c'est là le meilleur chevalier que l'aventure nous ait jamais amené, car il s'est si bien libéré de ces dix [chevaliers] et avec une si grande facilité. Nous verrons bien maintenant ce qu'il adviendra à monseigneur Gauvain, car il ne partira pas d'ici sans bataille, s'il ne s'enfuit pas, car celui-là n'a pas été grandement éprouvé des choses qu'il a fait jusque là.

Sur ces paroles, monseigneur Gauvain sortit du château équipé de toutes ses armes et armures, monté sur un cheval fort et rapide. Et lorsqu'il voit Lamorat, il ne le reconnaît pas, mais tourne vers lui la tête de son cheval. Ils prirent leur élan sur une longue distance et étaient tous deux des chevaliers de grande prouesse, ils se frappèrent donc l'un l'autre sur leurs écus de si grands coups, qu'ils éclatent tous deux leurs lances en morceaux, qui volent [en tous sens], et que leurs corps et leurs écus s'entre-heurtent, si durement qu'aucun des deux n'échappe à la douleur. Monseigneur Gauvain vole à terre par-dessus la croupe de son cheval et se retrouve bien blessé par la chute qu'il fit. Et Lamorat ne lui jeta pas un regard, mais veut s'en aller, quand ceux du château jaillissent et attrapent le frein [de son cheval] pour le mener dans leur château, qu'il le veuille ou non. Mais on ne vit jamais plus grande fête, ni une plus grande manifestation de joue, nulle part dans le monde, que tous ceux du lieu lui témoignaient, et ils criaient tous d'une même voix :

— Bienvenu, seigneur, bienvenu !

---

<sup>79</sup> La raison pour laquelle cette précision calendaire se trouve insérée dans cette phrase nous échappe. Est-ce que le texte est corrompu ? La mention aurait pu se trouver un peu plus haut avec les autres repères chronologiques (Lamorat se met en route après l'arrivée de Lancelot sur l'Île de Joie).

Et les autres redisaient ensuite :

— Ha ! Dieu, bénî soyez-vous quand vous nous avez donné un tel chevalier pour être notre seigneur et maître !

Ils allaient ainsi criant devant lui, et à sa suite, les uns et les autres. Et il était trop ébahi de ce qu'ils lui faisaient un tel honneur, et s'en étonnait grandement. Et quand il fut parvenu au palais principal et qu'ils l'eurent désarmé, un vieux chevalier vint au-devant de lui, portant une clé à la [L247b] main. Et lorsqu'il voit Lamorat, il lui dit :

— Seigneur, voici les clés de ce château. Acceptez-les.

Et il les accepte, car il craignait qu'on lui fasse un mauvais sort s'il venait à les refuser. Et alors reprend la liesse, plus grande encore qu'avant, car ils disent tous :

— Ha ! Dieu, bénî soyez-vous, qui nous avez enrichi d'un nouveau seigneur [S254d] et d'un si bon chevalier tel que celui-là !

Quand il entend ces mots et de nombreux autres que ceux du lieu disaient, il prend à part celui qui lui avait apporté les clés et lui dit :

— Je veux que vous me fassiez comprendre pourquoi ces gens me témoignent une si grande joie, car ils m'en laissent tout étonné.

— Seigneur, fait-il, ils se réjouissent de ce que vous ayez vaincu les dix chevaliers et abattu celui qui nous gardait, et le château avec, car par ce fait vous avez remporté le château et nous-mêmes, de telle sorte que nous en sommes devenus vos hommes et que vous êtes notre seigneur lige. Et d'autre part, ils ressentent une grande joie pour la plus belle demoiselle du monde, qui se trouve ici et qui règne sur le château. Nous sommes ses hommes liges, et vous l'aurez pour épouse et pour dame. Ils sont donc très heureux de ce que Dieu l'ait assignnée à un si brave homme et un si bon chevalier comme vous.

Et quand il entend ces mots, il lui répond :

— Ils se réjouissent grandement mais pour rien, car je ne crois pas qu'il y ait présentement au monde une si belle dame ou une si belle demoiselle que je voudrais prendre pour femme, car pour rien au monde je ne délaisserais déjà la chevalerie.

— Ha ! Seigneur, dit le brave homme, ce que vous dites là ne compte pour rien. En effet, vous ne pouvez refusez cela. Et si vous le refusiez du tout au tout, ils vous en viendrait un si grand malheur, de sorte qu'on vous jetteait aussitôt dans une prison dont vous ne vous échapperiez jamais, peu importe toute votre puissance.

Et quand il entend ces mots, il ne sait que répondre, mais devient tout songeur. Et malgré cela, il dit :

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, car la [L247c] force est de votre côté pour l'heure, mais je refuse la femme et la seigneurie du château.

Et quand le brave homme entend ces paroles, il le fait alors saisir et mettre en prison, en une chambre auprès d'un jardin. Et alors s'arrête la joie qu'ils avaient commencée. Et monseigneur Gauvain, quand il se vit abattu et que ceux du château emmenaient Lamorat, il se rend à son cheval, l'enfourche et bénit l'heure où il a été abattu car il ne voit pas comment il aurait pu jamais échapper à la garde du château si cette aventure n'était pas advenue. Et malgré cela, il en reste assez peiné d'avoir été ainsi humilié par la main d'un chevalier qui s'était déjà tant battu auparavant [contre les dix chevaliers], alors que lui-même était frais et reposé. Monseigneur Gauvain s'en va ainsi, à la fois content et peiné : content d'avoir été délivré du château où il était resté si longtemps, et énervé du chevalier qui lui avait fait honte devant tant de braves hommes, il souhaite donc encore bien prendre sa revanche, car il va forcément apprendre [S255a] sous peu le nom du chevalier. Et Lamorat, qui était coincé dans la prison, comme je vous l'ai raconté, lui était bien peiné et énervé, quand il vit que les choses en étaient venues à cela. Chaque jour, les gens du lieu venaient à lui et lui demandaient d'accepter l'honneur du château, sans quoi il ne serait jamais libéré de la prison. Quand il vit qu'ils le tenaient de court, il leur dit :

— Puisque je vois qu'il ne peut en être autrement, faites en sorte, s'il vous plaît, que je voie la demoiselle, car il se peut qu'elle soit telle que je la prendrai [pour épouse], ou bien telle que j'aimerais mieux mourir dans cette prison que de la prendre.

Quand ils entendirent ces paroles, ils en furent très contents, car ils savaient très bien que de par sa beauté, il ne tarderait pas à épouser la demoiselle. Alors [L247d] ils la firent venir devant [lui]. Et maintenant qu'il la regarde, il la vit si belle et si avenante en toutes choses, qu'il dit qu'il ne la refusait pas mais la voulait bien, et il fut donc libéré à peine avait-il dit ces paroles. Ainsi, de la manière que je vous ai raconté Lamorat fut libéré de la prison du Château des Dix Chevaliers et la demoiselle fut mariée, et le passage principal devant le château fut enlevé<sup>80</sup>. Mais ce n'est pas pour autant que le château perdit son nom, car il fut toujours appelé le Château des Dix Chevaliers, et il est encore appelé ainsi. Et pour l'amour d'un mariage aussi excellent, ceux du lieu faisaient une fête grande et merveilleuse<sup>81</sup>. Il advint que Agloval, Driant et Tor, le fils d'Arès, se rencontrèrent vers l'heure de midi au milieu du chemin, comme le voulait l'aventure. Les fils [de Pellinor] étaient tous trois armés de toutes leurs armes.

Et maintenant qu'ils se virent mutuellement et se reconnaissent, ils jettent leurs écus [à terre] et [enlèvent] leurs heaumes hors de leurs têtes, et s'embrassent et s'enlacent parmi, car cela faisait longtemps qu'il ne s'étaient pas vu. Et alors qu'ils se témoignaient une si grande joie les uns aux autres, un chevalier du lieu, qui se trouvait devant eux et les regardait à cause de la joie qu'ils se témoignaient, leur demanda aussitôt qui ils étaient :

— Nous sommes, disent-ils, de la maison du roi Arthur. Mais pourquoi le demandez-vous ?

— Je vous le demandais, dit-il, parce qu'ici s'en trouve un autre qui est également de cette maison. Mais il est, sans le moindre doute, le meilleur chevalier qui soit jamais entré dans ce pays, selon mon estimation, et par sa prouesse il a gagné ce château et tout ce pays alentours, et une

<sup>80</sup> On imagine que ça implique simplement de retirer les tentes qui le bordaient et d'où sortaient les chevaliers qui bloquaient le passage, plutôt que supprimer la route.

<sup>81</sup> Litt. *Et pour l'amour que les nopus estoient plenieres fisoient cilz de leans feste grant et merveilleuse*. trad. Asher : « And because of the love that filled the marriage, the people there held a great celebration. »

demoiselle très noble femme, qu'il a prise pour épouse aujourd'hui, et c'est la plus belle chose que j'aie jamais vue.

Quand ils comprennent que c'est quelqu'un des chevaliers du roi Arthur à qui l'on fait une telle joie et une telle fête à travers le château, ils demandent [S255b] aussitôt comment le chevalier se nommait. [L248a] « Car il n'est pas possible, disent-ils, que nous ne le connaissions pas, puisqu'il est de notre maison. » Et il leur répond :

— On l'appelle Lamorat.

Et quand ils comprennent que c'est leur frère, ils s'émerveillent très fortement, car il n'aurait pas dû faire une telle chose sans prendre conseil auprès d'eux, voilà leur avis. Alors ils disent au chevalier :

— Ha ! Seigneur, par Dieu, puissiez-vous faire que nous puissions parler à Lamorar, car nous le verrions volontiers avant de quitter ces lieux. Et nous savons certainement qu'il nous recevrait tout aussi volontiers.

— Qui êtes-vous ?, dit-il. Et j'irai lui parler, et lui dire que tels gens le demandent.

— Nous sommes, disent-ils, des compagnons et de la maison du roi Arthur, dites-lui seulement cela.

Et il dit qu'il portera bien ce message. Alors il s'en vint au palais, là où Lamorat était, et lui dit que les chevaliers dehors, le faisaient demander. Et il en est très content, non pas parce qu'il croit que ce sont ses frères, mais il croit que ce sont d'autres chevaliers errants, et il répond :

— Faites-les venir, comme ça je verrai qui ils sont.

Et ils arrivent tous les trois à pied, ayant laissé leurs chevaux au milieu de la voie. Et quand Lamorat les voit venir, et qu'il les reconnaît, il est trop heureux de leur venue, car il les aimait beaucoup, et d'un grand amour, et il les reçoit donc à grand renfort de joie, leur fait la fête. Et quand les autres du lieu les eurent reconnus, ils les servent et les honorent autant qu'ils peuvent et les aident à se désarmer. Le lendemain, les trois frères lui demandèrent :

— Lamorat, pourquoi avez-vous fait cela sans nous consulter ?

— Parce que, dit-il, il me fallait le faire, que je le veuille ou non, car autrement je ne serais jamais sorti de prison.

Et alors il leur conte de quelle manière il était arrivé là et comment il n'en serait jamais sorti, aucun jour de sa vie, sans faire cela. « Et pour cela, vous ne devez pas me blâmer tant. » Et ils [L248b] cessent alors d'en parler, car ils voient qu'il ne peut revenir sur ce qui a été fait, et entre eux ils louent grandement la beauté de la demoiselle. Dix jours entiers, les frères demeurèrent là sans en sortir une fois, si ce n'est pour se délasser un peu. Et quand ils furent restés aussi longtemps, ils dirent qu'ils s'en iraient à la cour pour savoir si des nouvelles de Lancelot y étaient arrivées, car ce n'est pas pour autre chose qu'ils s'étaient mis en quête.

— Et êtes-vous arrivé en un lieu, dit Lamorat, où vous ayez entendu parler de lui, depuis que vous avez commencé la quête ?

— Certes [non], disent-ils, jamais. Et il y a déjà passé cinq ans que nous l'avons commencée. Et vous, n'en avez vous rien appris ?

Et il se tait alors sur ce sujet, car il ne voudrait en aucune manière leur découvrir ce qu'il en avait vu, mais il leur dit :

— Puisque vous [S255c] voulez vous rendre à la cour, je vous accompagnerai, car j'ai aussi un grand désir de me rendre là-bas. Et je vais faire ce qu'il faut auprès de ceux du lieu pour qu'il me donnent congé.

Et les frères en sont très heureux. Que vous dirais-je ? Lamorat fit tant auprès de ceux du lieu qu'ils lui donnèrent congé pour se rendre à la cour, et il leur jura qu'il reviendrait aussitôt qu'il en aurait le loisir. De telle manière, il partit de là à cette heure-ci et n'y revint plus, comme le raconte la véritable histoire, et s'il fut retenu ce n'était pas qu'il n'y serait pas volontiers revenu, s'il avait pu le faire, mais la malchance et la mésaventure qui survinrent l'en empêchèrent. C'était fort dommage, il me semble, pour la bonne chevalerie dont il était garni, et parce qu'il était si courtois.

Quand les quatre frères se furent mis en route pour aller à la cour du roi Arthur, comme vous l'avez entendu, ils chevauchèrent quatre jours entiers sans rencontrer d'aventure qui mériterait d'être remémorée. Et quand ils virent qu'ils ne trouveraient [L248c] rien ensemble, ils dirent :

— Séparons-nous. Nous avons déjà chevauché ensemble quatre jours et nous n'avons rien trouvé. Nous verrons alors si chacun de nous, seul, pourra trouver quelque chose.

Ainsi les frères se séparent, et ils chevauchèrent l'un par ici et l'autre par là. Et Driant, qui traversait un petit sentier qui allait au travers de la forêt, chevaucha tout le jour entier et coucha la nuit chez une veuve dame qui l'hébergea en lui fournissant tout ce dont il aurait pu avoir raisonnablement besoin en tant que chevalier errant. Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, il se mit en route tout comme il avait fait la veille, et n'eut pas longtemps à attendre avant de tomber, autour de l'heure de prime, sur la grande route de cette forêt. Et sachez que cette forêt s'appelait Lacen. Quand il arriva aux environs de l'heure de prime, il lui advint, comme cela tombe par aventure, qu'il rencontra monseigneur Gauvain, avec Mordred et Agravain, armés de toutes leurs armes, fatigués et rompus, car il s'était écoulé beaucoup de temps sans qu'ils aient pu beaucoup se reposer. Quand ils le voient arriver, ils le reconnaissent bien à ses armes, mais [de son côté] il ne les reconnaît pas, car ils avaient changé d'armes depuis qu'ils avaient quitté la cour. Et dès que Mordred le voit, il dit à monseigneur Gauvain :

— Seigneur, voyez qu'arrive là un des frères de Lamorat. Maintenant nous pouvons venger la mort de notre mère, la reine d'Oranie, car c'est par haine et par mépris pour Lamorat que notre frère Gahériet l'a tuée.

— Qu'elle soit [S255d] vengée maintenant, dit Agravain. Dieu maudisse celui qui reste en retrait !

Et monseigneur Gauvain, qui haïssait trop Lamorat, depuis qu'il avait appris que c'était lui qui l'avait abattu devant le Château des Dix Chevaliers, dès qu'il vit que c'était un des frères de Lamorat, il dit à Agravain — dont il sentait que c'était un meilleur chevalier que Mordred :

— Sus à lui, maintenant, Agravain ! On va voir si vous vengerez la mort de notre mère [L248d] et de notre père. Son père a tué le nôtre, et son frère a fait mourir notre mère.

Et quand Agravain voit que monseigneur Gauvain est d'accord avec cela, il s'écrie envers Driant :

— Gardez-vous de moi, car je ne vous promets que la mort !

Et quand celui-ci voit qu'il lui faut jouter, il dirige vers lui la tête de son cheval et le laisse prendre de l'élan à aussi grande allure qu'il peut tirer du cheval et le frappe si durement qu'il l'emporte de son cheval et l'envoie à terre ; et il se fracasse fort dans la chute qu'il fit, mais à n'en pas douter, il ne souffrit pas d'autre mal à la suite de cette attaque. Et Driant, qui était très bon chevalier et croyait vraiment par cette joute être libéré des deux autres, ne jette pas un regard à celui qu'il a abattu mais continue sa route. Et quand Mordred voit son frère tomber à terre, il en souffre tellement qu'il se dit qu'il ne veut plus recevoir autre chose que de la honte s'il ne venge pas son frère. Alors il prend de l'élan envers Driant et lui inflige sur son écu un si grand coup que sa lance éclate en pièces. Et celui-ci, qui était énervé par cette aventure, le frappe si merveilleusement qu'il l'envoie à terre, lui et son cheval, et continue sa route sans lui jeter un regard, comme il l'avait fait pour l'autre, en homme doté d'un trop grand cœur. Et quand monseigneur Gauvain voit ses deux frères à terre, il en souffrit tellement qu'il ne sait ce qu'il doit faire, si ce n'est qu'il dit :

— Les fils de Pellinor ne sont nés pour rien d'autre que faire œuvre de chevalerie<sup>82</sup>, comme leur père le faisait.

Et malgré cela, puisque tout cela s'est mis en branle à cause de ses conseils, il en aura l'honneur, s'il le peut, et prend de l'élan vers Driant, avec une très grande crainte, car il savait bien que Driant était un bon chevalier et preux, et le frappe de toute sa force, si prodigieusement qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et lui plante le fer de sa lance dans le corps. Il le frappe si bien qu'il l'emporte du cheval et l'envoie à terre. Et à la chute qu'il fait, il s'évanouit de la grande douleur qu'il ressent, [L249a] en homme qui était blessé à mort. Et quand Gauvain retire son glaive [de sa plaie] [S256a] il jette une plainte très douloureuse et dit :

— Ha ! Je suis mort !

Et quand monseigneur Gauvain entend ces mots, il dit à ses frères :

— Allons nous-en. Nous sommes vengés de celui-ci, car il est mort.

Et Mordred dit :

— Permettez, seigneur, que je lui coupe la tête, cela vaudrait mieux.

---

<sup>82</sup> Litt. *mener chevalerie*.

— Vous n'en ferez rien, dit-il, laissez-le maintenant.. Nous en avons tant fait que nous serons blâmés dès qu'on en saura la nouvelle.

Et les autres frères répondent :

— Ne vous souciez pas de ce qu'on en dit, mais de ce que nous soyons vengés des enfants du roi Pellinor.

Alors ils montent en selle et partent de là, et laissent Driant à terre, qui aurait eu plus grand besoin de se confesser que d'autre chose. Ils ne se furent pas grandement éloigné que l'aventure amena de ce côté, là où il gisait de cette façon, Lamorat blessé de cinq plaies larges et profondes, car il s'était tout récemment battu contre Dodinel le Sauvage, et l'avait réduit à sa merci, le laissant gisant dans une prairie, comme mort.

Quand il fut arrivé à l'endroit où Driant gisait, blessé à mort, et qu'il le reconnut, il se laisse tomber sur lui de toute sa hauteur, et l'embrasse et manifeste une trop grande douleur sur lui. Et lui, qui n'était pas encore mort, quand il sent celui qui l'avait embrassé ainsi, il ouvre les yeux. Et quand il voit Lamorat, celui de ses frères qu'il aimait le plus, et qu'il considérait être le meilleur chevalier, il a assez de force pour lui dire :

— Mon frère, je suis mort. Vengez-moi s'il vous plaît.

— Dites-moi [S256b], mon frère, qui vous a mis à mort et je vous vengerai si je peux le faire. Je risquerai volontiers la vie qu'il y a en mon corps.

— Par [ma] foi, ceux qui m'on tué s'en vont par là.

Et il lui décrit quelles [L256b] armes ils portent. Et quand il sut les armes que portait celui qui l'a tué de ses mains, il répond, trop furieux :

— Mon frère, je vous vengerai, si Dieu veut m'en donner la force.

Alors il va à son cheval et le monte. Et il avait eu une si grande douleur de faire cela que ses plaies s'étaient toutes crevées et saignaient tout aussitôt, alors qu'il avait auparavant fait cesser le saignement. Et quand il s'est lancé sur la route, souffrant tant que les larmes lui tombent des yeux, sous son heaume, sur tout son visage, il chevauche tant dant la direction que son frère lui avait indiqué qu'il atteint monseigneur Gauvain et ses frères au fond d'une vallée. Et aussitôt qu'il les voit, ils les reconnaît bien à leurs armes, car autrefois il les avait vus porter ces mêmes armures, ou d'autres qui y ressemblaient. Alors il s'écrie à monseigneur Gauvain :

— Monseigneur Gauvain, vous m'avez déshonoré en ne me défiant pas, depuis un long moment en tout cas. Maintenant, gardez-vous de moi, car je vengerai, si je le peux, que vous m'ayez tué mon frère.

À ces mots, Gauvain le regarde, et ses frères font de même. Et quand il voit que c'est Lamorat qui vient à leur poursuite, ils disent :

— Nous voilà bien tombés [S256c] pour nous venger car voyez là, venant vers nous tout seul, Lamorat, par qui tous nos malheurs sont arrivés.

Et monseigneur Gauvain, qui estimait trop sa chevalerie, répond :

— Pour autant, il a beau être seul, vous n'avez pas pour autant remporté la partie. Dieu m'en soit témoin, à lui tout seul, il peut faire davantage que vingt chevaliers de même envergure que je connaisse. Je ne connais pas non plus présentement au monde, le corps d'un seul chevalier de son âge que j'aimerais attaquer plus que le sien. Mais puisque je vois qu'il me faut me défendre contre lui, il n'y a rien à faire sinon prendre mon élan.

Alors il baisse sa lance et pique son cheval des éperons. Et lui qu'il hait mortellement et pour de nombreux motifs, le frappe si durement de par la colère et la force qu'il avait [L249c] qu'il lui transperce l'écu et le haubert et lui inflige une plaie large et profonde, et l'emporte du cheval, l'envoyant à terre, que monseigneur Gauvain le veuille ou non. Et quand les deux autres voient leur frère à terre, ils prennent de l'élan vers Lamorat et le frappent tous deux sur son bouclier. Ils étaient tous deux dotés d'une grande force et trouvaient [Lamorat] blessé et épuisé, si bien qu'il l'envoient à terre, si mal arrangé qu'il n'a pas la force de se relever. Et quand monseigneur Gauvain le voit tomber, il craint qu'il ne se relève et qu'il ne les batte tous les trois, il va alors à toute vitesse de son côté et le saisit au heaume, là où il gisait évanoui, et le tire si fort vers lui qu'il en rompt les lacets et l'arrache hors de sa tête, et il le jette sur le chemin aussi loin qu'il le pouvait. Et quand il a rabattu sa coiffe de fer, il lui crie qu'il doit se tenir pour vaincu ou il le tuera, et il lui donne de très grands coups du pommeau de son épée sur la tête, si bien qu'il en fait jaillir le sang en plus de dix endroits. Celui-ci reprend alors conscience et ouvre les yeux quand il se sent malmené ainsi. Et monseigneur Gauvain lui dit :

— Si tu ne te déclares pas vaincu, tu es mort. Que plus jamais Dieu ne m'aide si je ne fais pas de toi ce que j'ai fait à ton père.

Alors, il comprend que monseigneur Gauvain avait tué son père et répond comme il le peut avec une si grande colère et une si grande douleur :

— Ha ! Monseigneur Gauvain, puisque vous m'avez pris mon père quand j'étais encore un petit enfant et que vous avez tué mon frère aujourd'hui, que plus jamais Dieu ne m'aide si je vous crie merci, mais tuez-moi, après les autres, car je le veux bien, et s'il plaît à Dieu il pourra encore venir un homme de mon lignage ou d'un autre qui vengera cette grande félonie. Et certes, si je vivais longuement, je la vengerais, mais je n'en ferai rien, à mon avis, car il ne plaît pas à Dieu que cette chose soit accomplie par moi.

Et sitôt qu'il a dit cela, il s'étend de par la grande douleur qu'il ressent et s'évanouit. Et monseigneur Gauvain, qui agissait avec une grande cruauté et qui était pris d'une grande crainte qu'il ne [L249d] le tue, lève son épée et lui coupe [S256d] la tête, et jette sa tête sur le chemin, et puis dit que maintenant, il lui semble bien qu'il a vengé la mort de son père.

Alors qu'il avait jeté la tête et qu'il voulait monter à cheval, voilà qu'arrive à pied au milieu du bois, un homme de religion, qui était vêtu d'une robe blanche. Et quand il voit le chevalier tué, il vient de son côté, rendu très songeur et très peiné par cette aventure. Et quand il voit monseigneur Gauvain, il lui dit :

— Ha ! Seigneur, par Dieu et par la foi que vous devez à tous les chevaliers, dites-moi qui est ce chevalier que vous avez tué.

Et il ne s'abaissa pas à le lui cacher un instant<sup>83</sup>, mais lui dit :

— Sachez que c'est Lamorat, le fils au roi Pellinor, le meilleur chevalier de tout son lignage.

Et le brave homme est tellement en colère de cette nouvelle, qu'il répond :

— Certes, seigneur, c'est une grande douleur et un grand dommage, car c'était tout simplement le meilleur chevalier qui soit jamais sorti du Pays de Galles. Plaise à Dieu qu'il ne vous en advienne pas malheur, car si on ne vengeait pas cela, ce serait une grande merveille.

Monseigneur Gauvain ne répond rien aux mots qu'il lui dit, mais monte en selle et s'en va, avec ses frères. Et le brave homme qui resta à cet endroit fit en sorte que le corps soit porté à l'abbaye de la Petite Aumône qui était assez proche, puis il prit la tête et chemina, jour après jour, par étapes, jusqu'à parvenir à la cour du roi Arthur. Et le roi était alors à Percoren tin et un grand nombre de gens avec lui. Et quand le brave homme arriva à la cour, il alla tout droit à l'endroit où il vit le roi assis devant une des fenêtres, et lui présente aussitôt la tête, et lui dit :

— Roi Arthur, vois ici la tête d'un des meilleurs chevaliers du monde, je te l'apporte pour que tu la fasses garder sur ton honneur jusqu'à ce que vienne celui qui devra venger le méfait qu'a été son assassinat.

Le roi regarde la tête et la voit aussi belle et aussi rouge que si elle était encore rattachée au corps dont elle venait, et il ne considère [L250a] pas cela comme une merveille négligeable. Et puisqu'elle n'avait encore changé en rien, ni en couleur, ni en chair, il reconnut alors que c'était la tête de Lamorat, et il en souffre trop, car il l'estimait pour sa bonté et sa chevalerie par-dessus tous les jeunes chevaliers qui résidaient dans sa maison. Alors il dit au brave homme :

— Certes, c'est un grand dommage qu'il soit déjà mort, car s'il avait vécu plus longtemps, il aurait surpassé en chevalerie tous ceux de son lignage. Et malgré cela, si vous savez qui l'a tué, dites-le moi, car je désire trop le savoir.

Et il répond alors :

— Sire, quand reviendront à la cour ceux qui sont partis en quête de monseigneur Lancelot, alors vous le saurez, à moins qu'ils ne se parjurent, car [S257a] c'est un des compagnons de cette quête qui l'a tué.

— Il a très mal agi, dit le roi. Il aurait mieux valu qu'il ne fût jamais chevalier, car jamais sa chevalerie ne parviendra à compenser la perte d'un brave homme tel que celui-là. Et il y a combien de temps, dit le roi, qu'il a été tué ?

— Il y a, dit-il, passé huit jours.

---

<sup>83</sup> Litt. *Et il ne [li] daigna oncques celer, ains ly dist...* trad. Asher : « Gawain was too proud to conceal it from him and said ».

Et le roi se signe devant cette merveille. Et tous les autres qui sont là font de même et disent ensemble que c'est par enchantement que sa beauté a perduré. Et le brave homme répond :

— S'il y a enchantement, je n'en sais rien.

Il la confie alors au roi. Et il la prend, et maintenant qu'il la tient entre ses mains, elle devint aussi noircie et [sa couleur aussi altérée]<sup>84</sup> qu'elle aurait dû l'être. Et le brave homme lui dit alors :

— Roi, maintenant tu peux reconnaître et savoir que tu es de la parenté de celui qui l'a tué, car une demoiselle me dit un peu après sa mort qu'il ne changerait pas de couleur avant de tomber entre les mains d'un de ses ennemis. Et puisqu'il a changé ainsi, je dois en déduire que tu le détestes pour une raison ou une autre<sup>85</sup>.

Et il s'en va alors, et sort du palais, où il ne veut pas rester un instant, peu importe ce qu'on lui disait. Et les chevaliers du lieu demandent au roi :

— Qui était le chevalier dont [L250b] vient la tête que ce brave homme a apportée à la cour ?

— C'était, dit le roi, Lamorat, le meilleur chevalier de son âge et le plus preux que je connaisse dans tout le royaume de Logres. Et c'est pour ça que sa mort me pèse, que Dieu m'aide. Et elle doit peser à tous les braves du monde.

Et quand les autres entendent cette nouvelle, ils le plaignent abondamment et le regrettent et disent que c'est là un très grand dommage. La tête de Lamorat resta alors à la cour, et l'histoire ne raconte pas ce que le roi en fit, mais se tait à son sujet<sup>86</sup>, et retourne raconter comment Perceval le vierge arrive à la cour, car il nous faut raconter cette branche, nous ne pourrions supporter que notre livre soit corrompu [par son absence].

---

<sup>84</sup> Litt. *noire et taincte*. Bogdanow (p. 319) et Asher traduisent *taincte* « *discoloured* », qui a perdu ses couleurs.

<sup>85</sup> Litt. *cognois je devoir que tu le contrehaies d'aucune chose*. Bogdanow glose logiquement le verbe *contrehaïr* « hate » (p. 292) et [Tobler-Lommatsch « hassen » \(II, 798\)](#). Roussineau donne « haïr, détester » (2006:641) et relève que le terme « n'est, semble-t-il, attesté que dans la *Suite du Merlin* » (2006:641, occurrences dans son édition : §§24.24, 376.26, 377.30, 380.2). Un élément qui lierait davantage la *Folie Lancelot* au reste de la *Suite du Merlin* ?

<sup>86</sup> Intervention inhabituelle du narrateur dans une telle formule de transition, et qui manifeste apparemment la déception de ne pas trouver dans ses sources ce qu'est devenu la tête de Lamorat.

### VIII. Comment monseigneur Agloval de Galles vint au château où était sa mère et Perceval, qui était jeune, s'agenouilla devant lui de par ses armes resplendissantes.

Le conte dit qu'Agloval, le fils de Pellinor, chevaucha tant qu'il mena la quête six ans entiers, et plus, de telle façon qu'il ne retourna pas une fois à la cour ni ne séjourna longtemps en un lieu où il était arrivé, à moins que la maladie ne l'y oblige ou qu'il soit advenu qu'il fut emprisonné. Et partout où il se rendait, il demandait des nouvelles de Lancelot. Mais les choses se passèrent de telle sorte qu'il ne trouva jamais, pendant tout ce temps, une seule personne qui sache lui donner de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, si ce n'était qu'il entendit souvent dire ceux qui revenaient de la cour [S257b] que Lancelot n'était pas à la cour et qu'on l'y considérait complètement disparu. Et malgré cela les compagnons le cherchaient encore et la quête continuait. Et pour cela, il ne voulait pas y retourner. Il erra tant de la façon que je vous ai racontée que l'aventure l'amena dans une plaine particulièrement désolée, qui se trouvait au milieu d'une forêt. Et cette plaine se trouvait loin de tous châteaux et de tous habitants, à l'exception d'une tour fortifiée au milieu, haute et richement dotée, où la [L250c] femme du roi Pellinor, la reine, sa mère, demeurait en petite compagnie dans sa maisonnée. Et sachez que de par la grande douleur qu'elle avait ressenti suite à la mort de son seigneur et à la mort de ses deux fils (dont elle avait reçu un récit fiable) elle était si triste et si peinée, souffrant sans cesse de nuit comme de jour, au point de ne jamais en être soulagée un instant. Et à cause de la grande tristesse qui était en son cœur, elle avait abandonné toute sa terre et était venue résider dans cette tour, qui était éloignée des gens et dans un lieu sauvage et délaissé<sup>87</sup>. Et elle avait fait tout cela car elle voulait que jamais son fils Perceval ne voie de chevalier, bon ou mauvais, car elle ne voulait pas qu'il porte les armes ni qu'il soit chevalier, parce que par la chevalerie et par les armes [on lui avait pris] sa progéniture pour ne lui laisser que le deuil et la douleur. Elle ne croyait pas non plus qu'Agloval était vivant, mais croyait véritablement qu'on l'avait tué après les autres. Et puisqu'elle était dépourvue de seigneur comme d'enfants par cette malchance, elle souhaitait garder ce qui lui restait de telle façon qu'il ne voie jamais de chevalier, ni ne porte d'armure, [afin qu'il ne devienne] jamais chevalier. Et elle cherchait à se réconforter un tant soit peu de ces grandes pertes par la compagnie de celui que Dieu lui avait laissé. Et il était très belle créature, au point que tous les gens qui le voyaient se délectaient de le regarder et de le voir mais, puisqu'il a été élevé entouré de femmes, il était un peu trop niais pour son propre bien ; et la reine ne voulait pas non plus qu'il soit plus intelligent, car elle aurait pensé le perdre plus rapidement. En effet, elle savait bien qu'il était [de telle extraction, tiré d'une si grande lignée] de très bons chevaliers qu'elle craignait que Nature ne l'attire et ne le mène au même destin que les autres.

Le jour où Agloval se rendit au lieu où la reine sa mère demeurait, il advint que Perceval, son frère, était sorti de la tour et allait en contrebas dans la plaine, jetant et lançant ses javelots, une heure [L250d] dans un sens et une heure dans l'autre. Il faisait un très beau temps, et ensoleillé. Le soleil commença à luire sur les armes et armures d'Agloval, qui étaient très belles [S257c] car

<sup>87</sup> Litt. *divers, hostile*. Au début du *Conte du Graal*, Perceval est *le li filz a la veve dame de la Gaste Forest* (vv. 74-75), le fils de la Veuve Dame de la gaste forêt : en friches, déserte, stérile — les interprétations frazieriennes de Jessie Weston, et d'autres ont connecté cette stérilité à la blessure du père de Perceval, meurtri, d'après certains manuscrits, *par mi les jambes* (« à travers les jambes », éd. Poirion, v. 436, cf. p. 1329), l'atteinte à sa fertilité se répercuterait sur ses terres.

juste cette semaine-là un chevalier lui en avait donné de nouvelles. Le heaume en était beau, tout comme l'écu, qui commençaient à luire et à flamboyer face au soleil, en sorte que c'était déjà une trop belle chose à voir pour un homme qui avait déjà vu cela auparavant. Donc quand Perceval, qui n'avait jamais vu de chevalier en armure, vit une telle chose, il crut vraiment qu'il s'agissait de Dieu ou d'un ange, et se laisse aussitôt tomber à terre, récitant ses oraisons et ses prières, telles qu'il les savait. Et quand Agloval le voit tomber, il croit bien que c'est par peur, et il s'arrête donc, car il lui semble que s'il s'approchait davantage, il en viendrait à mourir de peur. Et quand Perceval fut resté à terre un bon moment, il se relève et pensa qu'il irait vers celui qui s'est arrêté pour savoir si c'est Dieu ou si c'est un ange. Quand Agloval le voit venir, il lui dit :

— Jeune homme, dit-il, n'ayez pas peur.

Et il répond très hardiment :

— Seigneur, je n'ai pas peur, mais maintenant dites-moi, s'il vous plaît, si vous êtes Dieu ou un ange.

Et Agloval commence alors à sourire et à réaliser la sottise du jeune homme, et lui demande donc :

— Dis-moi, garçon, pourquoi crois-tu que je suis Dieu ?

— Seigneur, dit-il, parce que ma mère m'a dit maintes fois que Dieu était la plus belle chose du monde. Et vous êtes la plus belle chose que je n'aie jamais vu, voilà pourquoi je crois vraiment que vous êtes Dieu.

À ces paroles, Agloval recommence à rire très fort, et dit :

— Jeune homme, sachez maintenant que je ne suis pas Dieu.

— Et qui êtes-vous donc, seigneur, cela dites-le moi, s'il vous plaît ?

— Je suis, dit-il, un chevalier.

— « Chevalier » ?, dit Perceval. Que Dieu ne m'assiste plus jamais si j'ai jamais vu un « chevalier » ou en ai entendu parler<sup>88</sup>. Et puisque les chevaliers sont si beaux, s'il pouvait advenir de quelque façon que je puisse devenir chevalier, pour rien au monde je ne renoncerais à devenir chevalier aussi vite qu'il m'est possible, car c'est vraiment la plus belle [L251a] chose du monde que d'être chevalier.

Et quand Agloval entend ces paroles, il se met à rire, comme auparavant. Et alors il lui demande :

— Dis-moi, garçon, qui demeure dans cette tour, que je vois là ?

— Seigneur chevalier, dit-il, ma mère y réside, la femme du roi Pellinor.

Et il reste tout ébahi par cette parole, et dit :

— Comment, le roi Pellinor était donc ton père ?

---

<sup>88</sup> Nous ajoutons les guillemets pour le ton de la phrase.

— Oui, dit-il.

— Et quel est ton nom ?

— Je me nomme, dit-il, Perceval<sup>89</sup>.

Et il commence alors à le regarder et reconnut que c'était vraiment son frère, et il en est très heureux puisqu'il le voit si beau et si bien taillé, et si grand de corps est désormais prêt à être chevalier, à la fois par son âge et par sa carrure. Alors il lui dit :

— Jeune homme, si tu voulais bien aujourd'hui me faire héberger [S257d] dans cette tour, je m'y rendrai avec toi.

Et lui répond que s'il daigne venir cela le rendre plus heureux qu'il ne l'a jamais été pour quoi que ce soit.

— Et moi je suis tout prêt, dit-il, à m'y rendre. Pars donc devant et j'irai à ta suite, dit Agloval.

Alors Perceval descend dans la plaine jusqu'à arriver à la tour de sa mère et il fait descendre Agloval à l'entrée, et se rend en courant à sa mère qui était assise dans le palais. Et quand il la voit il lui dit :

— Madame, soyez heureuse et joyeuse car je vous apporte de bonnes nouvelles.

— Fils, dit-elle, quelles sont-elles ?

— C'est, dit-il, que vous hébergez cette nuit un homme qui se dit chevalier. Et il est la plus belle chose à voir que je n'aie jamais vue.

Quand la mère entend cette nouvelle, elle répond si peinée qu'elle voudrait bien mourir :

— Ha ! Pauvre de moi ! Je suis morte ! J'ai perdu mon enfant, la chose du monde que j'aimais le plus et tout ce que Dieu m'avait laissé de ma progéniture, moi qui fut jadis heureuse d'être dotée d'un bon seigneur et de bons fils, qui tous sont morts par les armes, dans la douleur et l'infortune.

Sur ces paroles, Agloval entra armé de toutes ses armes et armures, à part sa lance qu'il avait laissée dehors. Et quand la dame le voit venir elle lui dit :

---

<sup>89</sup> De façon emblématique, dans le *Conte du Graal*, Perceval était simplement appelé *beau fils* par sa mère et ne dit son nom qu'après la visite au château du Graal, où il le « devine » quand sa cousine le lui demande : *Et cil qui son non ne savoit / Devine et dit que il avoit / Percevax li Galois a non / Et ne set s'il dit voir ou non, / Et il dit voir, si ne le sot.* (vv. 3753-7, « Et lui, qui ne connaissait pas son nom, le devina comme par enchantement et dit qu'il s'appelait Perceval le Gallois, sans être sûr de dire la vérité, mais il dit vrai, sans le savoir. », éd. et trad. Dainel Poirion in Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, pp. 773-4) Chez Chrétien de Troyes, Lancelot refusait aussi de dire son nom dans avant qu'il n'apparaisse au vers 3666 de *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette* (in *ibid.* p. 597) — à l'inverse du personnage de Gauvain dont un trait distinctif, dès Chrétien de Troyes (*Yvain, Conte du Graal*), et que l'on retrouve ici au chapitre X, est de ne jamais refuser de décliner son identité quand on la lui demande. Pas de tels mystères dans notre texte ni dans le *Tristan en prose* et le *Lancelot propre* dont il est dérivé.

— Ha ! Seigneur chevalier, vous avez mal fait de venir par ici. Votre venue me mettra à mort, ça je le sais avec certitude.

Et il lui répond alors, très énervé de la voir si émue :

— Ha ! Dame, ne vous troublez pas tant, mais réjouissez-vous de ma venue, comme vous devez l'être, car il y a longtemps que je vous ai quittée.

— Comment, dit-elle, qui êtes-vous donc ?

— Cela, vous le verrez sous peu, dit-il.

Alors il enlève son heaume de sa tête et dit :

— Dame, voyez là Agloval, votre fils aîné. Ce serait merveilleux que vous ne le reconnaissiez pas.

Et elle le regarde et le reconnaît.

Alors elle en éprouve une si grande joie qu'elle court à lui les bras tendus. Et en l'embrassant elle s'évanouit de la grande joie qui était venue en son cœur. Et quand elle revient à elle, et qu'elle parvient à parler elle s'écrie :

— Mon fils Agloval, qu'as-tu fait de ton père et de tes frères qui étaient partis d'ici avec toi ? Rends-les moi ou je ne te considérerai plus mon fils.

Et quand il entend cela, il ne sait quoi répondre. Et elle est trop travaillée par la colère et la fureur de par la grande perte qu'elle avait subie, mais elle le serre toutefois très étroitement, et lui dit d'une voix forte :

— Mon fils, réponds donc.

Et il répond tout en pleurant :

— Dame, je ne peux le faire, car [S258a] Dieu en a voulu autrement. Ainsi la fortune nous a été contraire et ennemie.

— Ha ! Pauvre de moi !, dit-elle. Comme j'y perds au change, que de mes trois enfants qui étaient les meilleurs chevaliers du monde, Dieu me rende si piètre lot en retour. Ha ! Dieu, y a-t-il jamais eu une dame aussi malheureuse et aussi infortunée que je le suis ? Ha ! Cour du roi Arthur, tu m'as tant appauvrie et causé de mésaventures, et à tant de bonnes dames et à tant de bonnes demoiselles, depuis tes débuts. Ha ! Merlin, tu la commenças et par toi elle fut établie. Maudite soit ton âme<sup>90</sup> car si elle n'avait existé, je n'aurais pas été vouée à une si grande pauvreté ni à une si grande douleur que je ressens, ni jamais la si haute progéniture que Dieu [L251c] m'avait octroyée n'aurait été vouée à une si grande douleur.

---

<sup>90</sup> Litt. *l'arme de toi*. Asher traduit « your hand » (maudite soit ta main, influence de l'anglais *arm* qui signifie le bras ?), mais comme Bogdanow (p. 287) nous y voyons plutôt une forme pour le mot « âme », ce qui est d'ailleurs la leçon de cette réplique dans la version V.I (« brève ») du Tristan en prose dans le manuscrit BnF 757, qui partage ces épisodes avec la *Folie Lancelot* : *maudite soit l'ame de toi* (fol. 65a, ll.55).

La reine manifeste une grande douleur et se lamente beaucoup de la perte de son seigneur et de ses enfants. Et malgré cela, parce qu'elle voit devant elle celui qu'elle croyait complètement avoir perdu, elle se réconforte autant qu'elle peut et dit :

— Mon fils, si les aventures du monde suivaient ma volonté, vous ne seriez jamais revenu ici sans avoir avec vous la compagnie de vos frères, mais puisqu'il nous est advenu un tel malheur, nous ne pouvons le réparer, car Dieu en a voulu autrement, vous m'apporterez désormais soulagement et réconfort, entre vous et votre petit frère, et je me délecterai du reste que Dieu m'a permis d'avoir.

Et ainsi disait la dame, souffrant tellement que personne n'aurait pu souffrir plus, et elle fait désarmer Agloval, se réjouissant plus qu'auparavant, car elle croyait bien faire en sorte qu'il resterait avec elle pour le restant de ses jours. Et s'il en advenait ainsi, elle vivrait désormais dans la joie et la réjouissance, et ne pourrait plus désormais souffrir autant non plus, tant qu'elle aurait ses enfants devant [les yeux]. Ainsi l'aventure avait amené Agloval dans la maison de sa mère qu'il n'avait pas vue depuis bien dix ans. Il demeura là dix jours et plus pour la réconforter et pour qu'elle se délasser de sa compagnie. Mais jamais lors de son séjour il ne put intéresser Perceval à quoi que ce soit au monde, sinon à regarder les armes et l'armure de son frère. Et sachez qu'il ne se passait pas un jour sans qu'il n'enfile son haubert et qu'il ne prenne son écu, son heaume et sa lance pour voir comment ils lui iraient et s'il arrivait à les porter. Et il était si fort et si vif que l'on n'aurait pu trouver dans tout le pays un jeune homme de son âge qui ait sa force, et les armes lui plaisaient tant qu'il dit un soir à son frère en un pré où ils se trouvaient qu'il ne ressentirait jamais de joie ni de bien-être avant [S258b] le moment où il serait fait chevalier de la main du [S258b] roi Arthur. Et Agloval lui en avait déjà tant raconté sur le royaume de Logres qu'il savait plein de choses sur le roi Arthur et la Table Ronde et ne désirait rien au monde autant que de s'y rendre, s'il savait de quelle manière il aurait pu le faire. Et quand il en eut parlé à son frère, celui-ci lui répondit :

— Mon frère, je ne vous encouragerais pas à vous mêler de chevalerie si vous ne souhaitez pas ardemment être un brave. Et d'autre part si vous deveniez chevalier, ma dame [notre mère] en mourrait de douleur.

Et il répond :

— Je n'en démordrai pas, dussé-je vivre ou mourir en le faisant, car mon cœur s'y accorde complètement et Nature me le commande.

Alors Agloval se met à songer et à regarder son frère, il le voit si bel enfant et si bien fourni qu'il se dit en lui-même que ce serait une grande douleur et très dommage si un si bel enfant comme lui usait sa jeunesse auprès de sa mère, car s'il lui semblait qu'il ne pourrait être, s'il devenait chevalier sous peu à cet âge, qu'il n'en vienne à accomplir de grandes choses, si Dieu voulait l'assister, car il est issu d'une lignée tellement remplie de bons chevaliers<sup>91</sup>. Mais s'il arrivait à ses trente ans et ne s'était pas, dans l'intervalle, familiarisé avec la chevalerie, il ne pourrait jamais acquérir ensuite un grand talent pour les armes, ce pourquoi ce serait un trop grand malheur s'il ne devenait chevalier maintenant.

---

<sup>91</sup> Litt. *de toutes parts estraitz de bons chevaliers*.

Alors il lui répond :

— Mon frère, dit-il, puisqu'il vous plaît tant d'être chevalier, je ne vous en dissuaderai pas, car je m'y accorde très bien, si ce n'était parce que je sais véritablement que ma dame notre mère mourra de douleur si vous la quittez ainsi. Et pour cela je ne sais quoi vous dire.

— Seigneur, dit Perceval, je n'en démordrai pas, dussé-je vivre ou mourir, avant de me rendre à Camelot, là où le roi Arthur demeure, comme vous-même me l'avez raconté.

— Je ne sais, dit Agloval, ce que vous ferez, mais ce n'est pas par moi que vous vous y rendrez, ni par mes [L252a] conseils, car de provoquer la mort de ma dame, ce n'est pas quelque chose que j'entreprendrai volontiers.

Et Perceval lui répond alors :

— Seigneur, puisque vous ne m'aiderez pas davantage, on verra bien si cela échouera à se faire sans votre concours, car je vous assure que je me mettrai en route prochainement.

Ainsi, les deux frères parlèrent ensemble cette fois-ci. Si Agloval cherchait à le décourager ce n'est pas parce qu'il ne voulait pas qu'il devienne chevalier mais il le faisait pour sa mère, car il savait bien qu'elle mourrait de douleur aussitôt que l'enfant [S258c] l'aurait quittée. Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, Perceval se leva et s'équipa avant le réveil des autres, et se rendit à un cheval qu'il enfourcha et partit ainsi de la maison de sa mère, sans que personne du lieu ne le sache. Et quand il atteignit la route, sachez qu'il s'en alla à aussi grande allure qu'il pouvait tirer du cheval, car il craignait grandement que son frère ne le poursuivre pour le ramener. Ainsi Perceval s'en alla tout seul, sans compagnie, désirant très fort arriver à la cour du roi Arthur. Et quand les gens de la maison de sa mère se furent réveillés et qu'ils ne le trouvèrent pas, ils viennent auprès de leur dame et lui disent que Perceval s'en est allé, mais qu'ils ne savent pas où. Et quand la reine l'entend, elle est prise d'une frénésie et s'écrie :

— Pauvre de moi ! Pauvre de moi ! Voilà que j'ai tout perdu !

Et elle s'évanouit de la grande douleur qu'elle ressent. Et quand elle est revenue à elle, elle dit à Agloval :

— Fils Agloval, soit tu me rendras Perceval, soit je me tuerai de mes deux mains. Et alors j'aurai perdu le corps et l'âme.

Elle tombe alors à ses pieds et se frappe dans le ventre de grands coups de poings et égratigne son visage, au point d'en faire jaillir le sang de toutes parts, et elle lui dit, comme tout enragée :

— Ha, reine misérable, souffrante et infortunée, pourquoi ne reçus-tu jamais de bien [L252b] ni d'honneur sur cette terre, pour mourir ainsi, dans une si grande douleur, et pour voir ta lignée finir dans une telle douleur et un tel martyre ?

Alors elle bondit sur ses pieds comme une forcenée et court dans une chambre tout échevelée et blessée<sup>92</sup>, et prend une épée qu'elle trouva sur un lit, la tire à nu hors du fourreau, puis revient à toute allure dans la salle et dit, en femme enragée et qui a perdu la raison :

— Fils Agloval, si tu ne me jures pas que tu me ramèneras mon fils Perceval, je me tuerai de cette épée, et tu pourras voir ainsi les entrailles qui t'ont donné la vie.

— Ha ! Dame, dit-il, par la pitié de Dieu, laissez l'épée et je vous jure que je vous le ramènerai.

— Tu me le jures, dit-elle, loyalement ?

— Dame, dit-il, oui.

Et elle relâche sa main qui tenait l'épée, la lâchant, et dit :

— Mon fils, pars vite et hâte-toi de me le ramener rapidement, car sois certain que je ne mangerai rien avant de le revoir.

Il se rend aussitôt à son cheval et l'enfourche et s'en va [S258d] aussi vite que le cheval le permet, et il fait tant qu'il atteint Perceval son frère, à grand renfort de peine et d'efforts. Il le trouva directement dans une vallée. La forêt retentissait fortement à l'approche de son cheval, car il faisait en arrivant autant de bruit qu'en auraient fait dix autres chevaliers. Et Perceval, qui s'étonne et se demande qui cela peut être regarde [dans cette direction], et au regard qu'il jette, il reconnaît Agloval son frère, et en est très content, car il croyait vraiment qu'il venait à sa suite pour le mener à la cour du roi Arthur. Il s'arrête donc et attend qu'il soit parvenu à lui. Et Agloval, dès qu'il l'a atteint, lui dit :

— Mon frère, il vous faut y retourner. Cela me pèse – Dieu [m'en soit témoin]<sup>93</sup>.

Et il lui raconte alors la grande douleur que leur dame témoignait et comment elle en viendra à mourir s'il ne revient pas, puisqu'elle ne mangera [L252c] rien avant de le revoir. Et il répond :

— Cela me pèse, Dieu m'en soit témoin, qu'il en soit ainsi, mais je suis tel que pour rien au monde je ne reviendrais. Je préférerais mourir sur le champ, là même où nous nous tenons.

— Il vous faut y retourner, fait Agloval, que vous le vouliez ou non, car j'ai juré à ma dame que je vous y mènerai. Venez maintenant, et dès que vous y serez revenu, vous devrez vous occuper d'elle et de vous-même, car je ne m'en mêlerai pas plus avant<sup>94</sup>.

Perceval dit qu'il n'y retournera en aucune façon.

— Si, vous le ferez, dit Agloval, car sinon c'est de force que je vous y amènerai si vous ne venez pas.

Et quand il comprend qu'il lui faut faire ainsi malgré sa volonté, il répond :

<sup>92</sup> Litt. *malmenée*.

<sup>93</sup> Litt. en l'occurrence, *se Dieu m'aïst*.

<sup>94</sup> Litt. *bien vous en souviengne a vous et a luy*. Asher traduit « be mindful of her ». Faudrait-il plutôt comprendre « ce sera entre elle et vous » ?

— Mon frère, vous êtes chevalier, je ne dois donc pas porter la main sur vous, même pour un tel méfait. Si vous m'outragez, je le ferai payer quand je pourrai. Et bien sachez qu'il n'y a rien au monde que vous pourriez faire pour m'énerver autant que de me faire ainsi retourner là-bas. Et j'y retournerai, mais sachez que je n'y resterai pas plus de deux jours, que j'en meure ou que j'en vive.

— Ça ne m'importe pas, Dieu m'en soit témoin, dit-il, ce que vous ferez quand vous serez revenu, tant que vous faites en sorte que je puisse vous remettre en ses mains.

Alors les deux frères retournent en arrière, et font tant qu'ils arrivent à l'heure de none chez la reine leur mère. Et quand il advint qu'elle vit Perceval dans la salle, elle s'écrie d'une voix forte tout [S259a] comme une femme désespérée :

— Ha ! Mort, hâte-toi de venir ! Je ne veux plus vivre davantage, maintenant que je vois mon enfant revenu.

Alors elle court les bras tendus et l'embrasse plus de cent fois sans dire un mot. Puis elle l'enlace par la taille et le serre si fortement contre son torse, qu'elle se déchire complètement : son cœur éclate dans sa poitrine et elle tombe à la renverse<sup>95</sup>. Et quand Perceval la voit tomber, il ne croit pas qu'elle soit morte, mais qu'elle est simplement évanouie<sup>96</sup> [L252d] il la laisse alors gisant à terre et se rend à son cheval, le monte et quitta les lieux. Et Agloval fit de même, aussitôt qu'il eut pris ses armes, et il ne croyait pas autre chose que son frère au sujet de la reine sa mère, mais

<sup>95</sup> Le cœur de la mère de Perceval éclatant dans l'étreinte, alors qu'elle serre son fils dans les bras, rend sa mort symétrique à celle de Lucan, embrassé à mort par Arthur dans la *Mort le Roi Artu* : [...] *si prent Lucan, qui desarmés estoit, et l'enbrace et l'estraint si durement encontre son pis qu'il li crieve le cuer el ventre, si que onques ne li lut parole dire, ains li parti l'ame del cors.* « Lucan était désarmé ; le roi le prend dans ses bras et le serre si fort contre sa poitrine qu'il lui fait éclater le cœur, si bien que l'autre rend l'âme sans avoir pu prononcer un seul mot. » (éd. et trad. *Livre du Graal* III.1466), et même à la mort d'Yseut dans le *Tristan en prose*, qui est étranglée à mort dans les bras de Tristan mourant : *Lors [Tristan] estraint la roïne contre son pis de tant de force come il avoit, si qu'il li fist le cuer partir, et il meïsmes morut en cel point, si que bras a bras et bouce a bouce morurent li doi amant et demourerent en tel maniere embacié [...]* (V.II éd. Droz IX.83, p. 199 ; pour V.I, voir éd. Champion V.162–167)

<sup>96</sup> Dans le *Conte du Graal*, malgré les efforts de sa mère pour qu'il ne devienne pas chevalier, Perceval la quittait après s'être émerveillé devant l'armure de chevaliers qu'il a croisés dans la forêt. Sa mère tombait derrière lui « comme morte » lorsqu'il la quittait, la croyant simplement évanouie, comme ici. Plus tard, il apprendrait qu'elle était effectivement morte, et que c'est là son péché principal de l'avoir abandonnée. Le récit du *Lancelot propre* (Micha VI.CVI.10-19) repris ensuite par la Vulgate (V.II) du *Tristan en prose* (VI.50-60) réécrivait les événements pour que ce soit le retour de son frère Agloval chez eux qui lui donne envie de devenir chevalier, malgré les vœux de sa mère. Sous prétexte d'accompagner son frère sur un bout du chemin, Perceval l'accompagne en fait jusqu'à la cour pour être adoubé, et renvoie un messager annoncer à sa mère qu'il ne rentrerait pas. Choquée par la nouvelle, elle se confesse et reçoit les derniers sacrements avant de mourir le soir même. (Micha CVI.19, *Livre du Graal* III.757) Dans le *Lancelot* et le *Tristan en prose* V.II, ces scènes sont suivies par Agloval vengeant un de ses écuyers qui a été tué. La version du départ de Perceval et de la mort de sa mère que nous trouvons dans la *Folie Lancelot*, où son cœur éclate au bref retour de Perceval, correspond en fait à celle de la version « brève » du *Tristan en prose* V.I, dans le manuscrit BnF 756-7 (II.50-60) — voir le commentaire de Bogdanow (pp. 249-264) pour quelques-unes de leurs différences — on le retrouve aussi dans la V.III, cf. Blanchard §§167-187. Aussi, erreur apparente de la vulgate (V.II) du *Tristan*, Perceval est adoubé deux fois : avant l'adoubement qu'on trouve au sein de ces « enfances de Perceval » partagées avec la *Folie Lancelot* (VI.58-9), Perceval était déjà adoubé à la cour d'Arthur (IV.140–42) avant que ne soit racontée la mort de Lamorat (IV.248).

il monte en selle et se met en route, tant et si bien qu'il rattrape son frère. Et quand Perceval le voit venir, il lui dit avec colère :

— Maintenant, mon frère, voudrez-vous que je retourne là où vous m'avez déjà fait retourner ?

Et lui répond qu'il ne veut pas qu'il y retourne jamais avant d'avoir reçu l'ordre de chevalerie. Et il le remercie fort de cela. Ainsi les deux frères se mirent en route pour se rendre à la cour du roi Arthur, et ils laissèrent leur mère morte, qu'ils ne croyaient pas [morte]. Et ils firent tant et si bien qu'ils vinrent à Cardueil au pays de Galles où le roi Arthur tenait sa cour le jour de la Madeleine<sup>97</sup>. Et sachez que tous les autres compagnons étaient revenus de la quête, à part les trois cousins, Bohort, Hector et Lionel. Et ils étaient tous très peinés et très énervés de ce qu'ils n'avaient rien trouvé, et avaient mené cette quête si longtemps que c'en était [S259b] merveilleux qu'ils ne soient pas tous morts des efforts qu'ils avaient enduré tout ce temps. Érec, soyez-en sûrs, qui n'était pas de ceux qui avaient été élus pour la quête, n'était pas encore revenu mais maintenait encore la quête et avait tant fait par ses prouesses qu'il était connu à travers tout le royaume de Logres et dans maint autre royaume, proches comme lointains, comme l'un des meilleurs chevaliers du monde et l'un des plus renommés. Et si quelqu'un me demandait où il était resté si longtemps sans venir à la cour, je lui répondrait qu'il résidait avec Hector chez l'ermite. Mais peu avant que Perceval ne vienne à la cour, Hector avait guéri et ils étaient partis de l'ermitage avec Érec pour chercher l'aventure. Et Érec avait alors tant fait en si peu de temps qu'on ne parlait que de lui. [L253a]

Quand les compagnons de la Quête virent revenir Agloval à la cour, ils le reçurent à grand renfort de joie et de festivités, et le roi dit qu'il était grand temps qu'il soit de retour car il était resté très longtemps loin de la cour. Après le dîner, le roi appelle les compagnons qui avaient fait partie de la quête et dit que désormais il voudrait savoir les aventures qui leur étaient advenues dans les cinq ans et plus où ils étaient restés loin de la cour. Et il se rassemblèrent devant lui et commencèrent à raconter les merveilles qu'ils avaient trouvées. Et pendant qu'ils racontaient ainsi, les clercs consignaient leurs aventures par écrit, mais je peux bien vous dire que Gauvain ne raconta pas comment il avait tué Lamorat car il craignait qu'il ne soit haï du roi et de tous les compagnons du lieu, et c'est pourquoi il passe ce sujet sous silence. Mais quoi que les uns et les autres racontent, il n'y en eut pas un seul qui rapporte des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de Lancelot, ce dont le roi fut fort peiné, tout comme maint autres braves hommes rassemblés là. Mais par-dessus tous ceux et toutes celles qui entendirent ces nouvelles, c'est à la reine qu'elles pesèrent le plus, car elle savait bien que tout ce malheur était advenu à cause d'elle, et elle en est alors si peinée qu'elle ne sait ce qu'elle doit dire ou faire, car elle a voué d'elle-même à la mort et à la destruction la chose qu'elle aimait le plus au monde. Elle en conçoit une si grande douleur et une si grande colère toutes les fois qu'elle s'en rappelle qu'elle voudrait bien être morte, et il n'y a personne au monde à qui elle aurait révélé la grande douleur qu'elle avait dans le cœur, au contraire elle le dissimule. Et c'est par cela qu'elle croyait bientôt mourir.

---

<sup>97</sup> Fête de Marie-Madeleine le 22 juillet, très populaire en Champagne et en Brie et qui pourrait donc indiquer la provenance des textes arthuriens qui la mentionnent souvent, comme le Lancelot-Graal (cf. Frappier).

Un jour, après le retour d'Agloval, le roi regardait à travers le [S259c] palais et vit Perceval qui servait avec les autres jeunes hommes compagnons. Le roi demanda qui il était à ceux qui étaient devant lui et ils lui [L253b] dirent la vérité.

— Que Dieu le guide, dit le roi, car c'est un très bel enfant. Et certes, s'il se rendait aussi digne de louanges pour sa chevalerie que ne l'était son père, Dieu lui conférerait beaucoup de sa grâce<sup>98</sup>.

Voici les mots que le roi avait dit de Perceval la première fois qu'il l'avait vu. Après le dîner, Agloval se rendit devant le roi en prenant Perceval par la main, et dit au roi :

— Sire, voyez ici mon frère, que je vous ai amené de mon pays pour que vous le fassiez chevalier.

— Certainement, fait le roi, vous avez très bien fait, et je vous en suis très reconnaissant, et je le ferai chevalier autant de fois qu'il le voudra, car je crois que la chevalerie y sera très bien employée. Et que Notre Seigneur le lui accorde.

Et Perceval répond :

— Sire, très grand merci. Et Dieu vous en soit reconnaissant. Je vous demande alors maintenant, au nom de Dieu, que vous me fassiez chevalier demain, car on sera alors dimanche.

Et le roi le lui accorde, quand il voit qu'il le désire autant. Cette nuit, le jeune homme veilla dans l'église principale de Cardueil, et le lendemain le roi le fit chevalier à l'heure du dîner. Et sachez que quand les barons de la cour qui avaient connu son père et Lamorat le virent si beau et si avenant tel qu'il était, plusieurs ne purent se retenir de pleurer de par la pitié qu'ils ressentaient, car ils avaient tant estimé en toutes choses son père et son frère qu'ils ressentaient une grande douleur pour leur mort toutes les fois où ils s'en rappelaient. Les chevaliers de la Table Ronde qui étaient là, s'assirent à leur table comme ils devaient le faire, et les autres s'assirent aux autres tables, plus basses que la leur<sup>99</sup>. Et sachez qu'il y avait là trois sortes de tables. La première, la Table Ronde, dont le roi Arthur était seigneur et compagnon. La table suivante était appelée la Table des Compagnons Errants. C'étaient là ceux qui cherchaient l'aventure et attendaient de devenir compagnons de la Table Ronde. Ceux de la troisième table étaient ceux qui ne partaient pas de la cour, ne se mettaient pas en quête et ne cherchaient pas l'aventure, soit par [L253c] maladie, soit parce qu'il n'étaient pas assez hardis pour cela. Et on appelait ces chevaliers les Chevaliers Moins Estimés.

A cette table, qui était appelée la Table des Chevaliers Moins Estimés, vint s'asseoir Perceval, en homme qui n'avait encore rien fait de remarquable. Et son frère Agloval alla s'asseoir à la Table Ronde. Et pendant que Perceval s'assied avec les [S259d] autres de moindre renommée, perdu dans ses pensées et pas aussi volubile ou fier que ne l'étaient de nombreux chevaliers ici, voilà qu'arrive devant lui une des demoiselles de la reine, belle et très élégante. Et sachez que c'était la plus habile ouvrière travaillant la soie de toute la Grande Bretagne. Mais, par le malheur qui lui avait échu, elle n'avait jamais prononcé une parole, ce pourquoi tous l'appelaient couramment la

<sup>98</sup> Litt. *moult l'avroit Dieu fait gracieux*, qui peut aussi se traduire bienveillant, plaisant, doux, etc.

<sup>99</sup> S (BnF 112) donne *aux autres tables plus liez que cilz* (autres tables plus joyeuses que celle-ci) mais Bogdanow corrige d'après L (BnF 12599) et F (BnF 757, *Tristan en prose* V.I) cf. Bogdanow pp. xxxvi-xxxvii, 192.

demoiselle muette. Et d'autres l'appelaient la demoiselle qui n'a jamais menti, puisqu'elle n'a jamais dit ni vérité ni mensonge. Quand elle eut regardé Perceval, elle commença à pleurer tant que c'en était merveilleux. Et alors il advint une merveille qui fut par la suite considérée comme un miracle, il devient bien s'agir d'un miracle, car elle dit à Perceval :

— Serviteur de Jésus Christ, chevalier vierge et pur, laisse le siège où tu t'es assis et vient t'asseoir aux côtés du Siège Périlleux, car c'est celui que Dieu t'a octroyé, car tu es digne d'être un des plus importants chevaliers de la Quête du Saint Graal.

Il en est tout ébahi, car il la connaissait bien par ceux du lieu qui lui avaient dit la vérité sur son état. Et elle le prend par la main et lui dit :

— Lève-toi.

Et il se lève quand il voit qu'il ne peut en faire autrement. Et elle le mène droit au siège qui jouxte le Siège Périlleux et soulève le drap de soie dont il était couvert. Car sachez bien que tous les sièges de la Table Ronde étaient couverts de draps de soie en hiver comme en été. Et quand elle l'a soulevé, elle appelle ceux qui s'occupaient des sièges [L253d ; S260a] et leur dit :

— Venez ici et voyez si vous trouverez écrit le nom de Perceval.

Et ceux-ci s'émerveillent tant qu'ils ne savent ce qu'ils doivent répondre à cela, viennent au siège, et elle leur montre le nom de Perceval. Et ils disent.

— Le siège est à lui. Il est juste qu'il s'y asseye car Notre Seigneur le veut, il nous est avis.

Et elle dit aussitôt :

— Perceval, dans ce siège qui est appelé le Siège Périlleux s'asseyera le bienheureux chevalier qui mettra fin aux aventures du royaume de Logres, et vous serez à sa droite, parce que vous lui ressemblerez en virginité. Et à sa gauche sera Bohort. Et ceux de cette maison sauront bien le sens à accorder à cela<sup>100</sup>.

Et il s'assied où elle le lui ordonne. Et quand il fut assis elle lui dit, tout en pleurant :

— Chevalier élu par Jésus Christ, souviens toi de moi quand tu seras devant le Saintissime Vase, et prie pour moi car je trépasserai prochainement.

Elle quitte sa vue et se rend dans une des chambres de la reine et se couche tout de suidans un lit et elle ne parla plus jamais sinon trois jours plus tard quand on lui fit apporter le corps du Christ [*Corpus Domini*], car ils étaient d'avis qu'elle se mourait, elle eut seulement la force de dire :

— Seigneur, ayez pitié de moi.

Et elle ne dit plus mot. Et elle trépassa quand elle reçut son Sauveur, et ceux qui virent comment cela s'était déroulé y virent une grande merveille. Ils témoignèrent un aussi grand honneur au corps qu'il était dû à une telle demoiselle de haute lignée et ils l'enterrèrent dans la grande église

---

<sup>100</sup> Litt. *significance*, riche notion médiévale : sens, symbole, augure, auxquels renvoient les choses, cf. par exemple [Guiette 1954](#).

de Cardueil. Et quand elle fut enterrée, ils mirent par écrit cette aventure pour que ceux qui viennent après eux trouvent cette inscription et sachent la vérité de cette chose. Ils gardèrent Perceval avec eux et lui firent un grand honneur parce que par une telle merveille il avait gagné ce siège de la Table Ronde. Et certains dirent que Dieu l'avait envoyé pour [L254a] mettre fin aux aventures, et les gardèrent avec eux, qu'il le veuille ou non, car il aurait préférer aller chercher Lancelot sitôt qu'il eût entendu parler de sa chevalerie et des quêtes qui s'étaient lancées [pour le retrouver] plutôt que de rester à la cour. Mais Agloval et les autres compagnons le retinrent avec eux de telle manière que le conte relate qu'il n'aurait pas quitté la cour avant un bon moment, mais qu'il y serait plutôt resté tout l'hiver, si ce n'était pour une parole qui lui fut dite, et je vais vous raconter laquelle.

Un jour au début de l'hiver, il advint que le roi était à Caradigan, son château, et était assis pour le dîner. Ce jour-là, ce sont [S260b] des chevaliers de trois âges qui servirent devant le roi, c'est-à-dire des jeunes hommes de 18 ans et d'autres autour de 50 ans, et les troisièmes étaient âgés de 80 ans ou plus<sup>101</sup>. Parmi les jeunes hommes se trouvait Perceval dont l'attitude était très simple et douce, il ne ressemblait en rien à un chevalier orgueilleux. Et Keu le sénéchal, qui l'avait observé pendant un bon moment, le pointe à Mordred et lui dit .

— De quoi vous a-t-il l'air, ce Perceval ?

— Il m'a l'air, dit-il d'un chevalier très simple qui aime plus la paix que la guerre.

— En effet, dit Keu, c'est aussi mon impression. Et qui plus est, son écu le montre très clairement, car il n'a pas subi un seul coup<sup>102</sup>.

Un fou de la cour entendit cette phrase et la dit à Perceval, commençant à se moquer de lui, lui disant qu'il ne devait pas servir parmi les chevaliers.

— Dis-moi donc, fou, dit Perceval, comment le sais-tu ?

— On raconte, dit-il, que pas un coup ne fut donné sur votre écu.

Il ressent trop de honte devant ces paroles, et lui demande qui sont ceux qui racontent cela.

— Ils sont, dit-il, de la Table Ronde.

Il n'aurait pas su les nommer mais il lui pointe Mordred et Keu. Et il sut donc maintenant qu'ils avaient dit ces paroles, il se tut donc et pensa qu'il ne resterait plus à la cour mais en partirait aussi vite qu'il le peut pour se lancer dans la quête de Lancelot, et qu'il ne [reviendra] jamais [L254b] à la cour quoiqu'il advint avant qu'il n'ait des nouvelles certaines de Lancelot, qu'il soit mort ou vivant. Et est d'avis qu'il aurait un bien plus grand honneur s'il mourrait dans la quête

<sup>101</sup> Le texte donne .iiji.<sup>xx</sup> soit quatre-vingt ans (80), mais le décompte vicésimal des nombres en français semble perturber la traduction de Asher qui traduit « *seventy-four* » (74).

<sup>102</sup> Litt. *Et encor le moustre appertement son escu ou il n'ot oncques cop fera*. Bogdanow l'inclut dans le dialogue de Keu (p. 92), mais Asher traduit comme si cette phrase décrivait une action de Keu, pointant du doigt l'écu de Perceval : « “Truly,” said Kay, “that is my opinion.” And he showed him his shield, where no blow had yet been struck. » — il nous semble plutôt que c'est bien une parole de Keu.

d'un homme aussi brave que lui, plutôt que de vivre confortablement avec le roi sans faire acte de chevalerie.

Il pensa à cela toute la journée. Le soir, quand Agloval, son frère, fut couché, Perceval appela un de ses écuyers dans lequel il avait une confiance assurée, et lui dit :

— Prépare mes armes et mon cheval, vite et rapidement, car je veux partir dans cette forêt, où j'ai de petites choses à faire.

— Ha ! Seigneur, si je restais ici après votre départ et que votre frère apprenait que j'avais fait cela, il me tuerait. Mais permettez, s'il vous plaît, que je parte avec vous et que je vous serve. Et je peux vous dire alors que j'aurai tout soudain préparé ce que vous ordonniez.

— Vas-y donc, dit-il.

Et le jeune homme se rend aux armes de son seigneur et les lui apporte. Quand il a équipé son seigneur du mieux qu'il peut, il monta en selle et quitta les lieux, s'en allant à grande allure et l'écuyer à sa suite, en homme qui ne voulait pas le quitter s'il pouvait le suivre. Quand ils ont quitté Caradigan, ils prirent un grand chemin qui allait droit à travers la forêt, et un grand avantage dont ils bénéficièrent [S260c] c'est que [cette nuit] la lune luisait belle et claire, ce qui les assura bien [en éclairant] le chemin qu'ils suivaient mais sans leur servir [plus avant]<sup>103</sup>. La nuit était déjà tombée, et ils se reposèrent donc dans la maison d'une veuve qui demeurait à l'entrée de la forêt. Et au matin, aussitôt qu'il fit jour, il alla écouter la messe chez un ermite qui résidait dans la forêt non loin. Et alors il remonta en selle et se mit en route pour savoir s'il pourrait trouver des aventures qui lui permettraient de savoir s'il valait quelque chose. Il chevaucha un long moment de cette façon, sans trouver d'aventure qui mérirerait d'être racontée, et c'était là la chose qui l'ennuyait le plus. [L254c]

Un jour, il lui arriva que l'aventure l'apporta dans la Forêt Périlleuse, où il advenait plus de merveilles qu'on n'en trouvait dans toute forêt de Grande Bretagne. Quand il fut parvenu là, il rencontra une demoiselle qui chevauchait sans compagnie. Il la salua alors qu'il arrive près d'elle et elle lui rend son salut et lui demande d'où il est.

— Je suis, dit-il, de la maison du roi Arthur.

— Et quel nom portez-vous ?, dit-elle.

— J'ai pour nom, dit-il, Perceval le Gallois.

— Perceval, dit-elle, je n'ai jamais entendu parler de vous. Et pour cela je ne veux pas en entendre plus [de votre part] car ce n'est pas vous que je cherche.

— Et qui cherchez-vous donc ?, dit-il.

---

<sup>103</sup> Litt. *la lune luisoit belle et clere qui leur donnoit grant reconfort de leur voye, mais ce ne leur aidoit de riens*. Asher traduit plus littéralement « gave them great comfort but did not help them in any other way ».

— J'étais à la recherche d'un chevalier preux et distingué qui soit de si grande prouesse et de si grande valeur qu'il aurait pu venir régler une de mes affaires et tirer hors de sa prison un des compagnons de la Table Ronde.

— Et de qui s'agit-il ?, dit-il

— Vous n'en saurez pas plus par moi, car je sais bien que vous n'êtes pas assez bon chevalier pour le délivrer.

— Ha ! Demoiselle, dit-il, par Dieu, ne me méprisez pas, puisque vous ne me connaissez pas.

— Laissez-moi partir maintenant, dit-elle, car vous n'en saurez pas plus par moi.

— Au moins, dit-il, me direz-vous, s'il vous plaît, où est emprisonné le chevalier dont vous me parlez.

— Je ne le ferai pas, dit-elle.

— Si, vous le ferez, je vous en prie, dit-il.

— Je ne vous le dirai en aucune manière.

— Si, vous le ferez, dit-il, dites-le moi, au nom de la chose que vous aimez le plus au monde.

— Vous m'avez tant conjuré, dit-elle, que je vous le dirai, non pas pour votre bien mais pour votre malheur. Car vous êtes le chevalier le plus pénible que j'aie jamais vu. Sachez donc qu'il se trouve dans cette forêt sur une île qui est entourée de toutes parts d'une étendue d'eau large et profonde, sur une tour où il souffre tant de son inconfort car on y trouve peu à boire et à manger. Et si vous voulez vous rendre de ce côté, sachez que la route où nous nous trouvons vous y mènera tout droit Et malgré cela [S260d] vous vous fatiguez pour rien, car seriez vous parvenu à l'instant [L254d] à l'eau, vous n'y seriez pas assez hardi pour la traverser, dussiez-vous y gagner le meilleur château que possède le roi Arthur.

— Là, je ne sais pas, dit-il, comment ça se présentera. Mais si Dieu m'amène de ce côté, il faudrait qu'il y ait là de grandes embûches pour que je ne puisse pas passer.

Sur ce, la demoiselle part, et quand elle voit qu'il veut se rendre dans cette direction, elle se retourne et dit à Perceval :

— Je joindrais à vous, seigneur chevalier, s'il vous plaisait, et je vous conduirais jusqu'à l'île si vous acceptiez de me donner le premier don que je vous demanderai<sup>104</sup>.

Et il le lui accorde, et il s'en repentina chèrement par la suite. Quand ils se sont mis en route, ils chevauchent toute la journée, et passent la nuit chez un chevalier qui vivait dans la forêt. Et il avait là un assez riche logis. Le lendemain, quand ils furent montés à cheval, Perceval se remit en route avec la demoiselle et l'écuyer et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à une étendue d'eau merveilleusement large et profonde. Et elle s'arrête quand elle est parvenue à la rive, et dit :

---

<sup>104</sup> Motif du don contraignant, courant dans les romans arthuriens, Arthur ou ses chevaliers s'engagent à remplir des obligations qu'il ne connaissent pas encore.

— Voyez-vous là l'île et la tour que je vous ai promis de vous montrer. Et sachez, seigneur chevalier, que dedans se trouve enfermé un des compagnons de la Table Ronde.

De cette île, tout d'abord, je dois vous raconter la vérité, à la fois la nature du lieu et ce qu'y faisaient ses occupants. Vous savez bien que monseigneur Gauvain tua de sa main le roi Pellinor, comme le conte l'a déjà raconté, et Lamorat, et son frère aussi. Et le conte a déjà raconté qu'au retour de Perceval sa mère mourut de la grande joie qu'elle ressentit en le voyant revenir, car elle croyait l'avoir complètement perdu. Quand Perceval et Agloval s'en furent allés, il n'y resta de tous les enfants du roi Pellinor que sa fille, la belle demoiselle. Quand elle vit sa mère morte de cette manière, elle dit :

— Ha ! [L255a] Pauvre de moi, voilà que j'ai tout perdu, puisque j'ai perdu monseigneur mon père et madame ma mère et mes frères aussi. Ceux qui sont morts, je les ai complètement perdus, et ceux qui sont partis d'ici, je ne les reverrai jamais, ça je le sais avec certitude. Et toutes ces dououreuses pertes me sont advenues par la Table Ronde, car Gauvain a tué mon père et mes frères.

Alors la demoiselle se mit à penser que si Gauvain était tué, elle aurait ainsi vengé ses torts, et elle prit alors dix des meilleurs chevaliers de sa parenté, et fit construire au milieu de l'île qui faisait partie du fief de son père, deux tours assez fortes et assez hautes. Et quand elles furent finies [S261a] elle fit mettre dessus une bannière, comme signe [*signifiance*] que s'y trouvait un chevalier. Et au milieu de l'île, elle fit tendre une tente noire comme une mûre<sup>105</sup>. Devant, pendait un écu et une lance. Et cela devait signifier qu'on pourrait toujours trouver là des jouteurs. Quand elle eut fait cela, elle se fit transporter sur l'île sur un navire, et s'installa avec sa compagnie dans une des tours, et laissa l'autre vide, et elle dit :

— Alors sera vengé mon père, s'il doit jamais être vengé, car nous sommes dans une forêt où les chevaliers errants et les compagnons de la Table Ronde traînent plus volontiers qu'en aucun autre lieu. Ça ne manquera pas, quand ils verront le fanion sur la tour et l'écu sur la tente, ils ne pourront pas les ignorer, car ils sont d'un si grand orgueil qu'ils ne peuvent pas voir une chose sans vouloir connaître la vérité derrière, et ils ne peuvent pas tomber sur un seul chevalier sans vouloir le vaincre, et ils sont si follement téméraires que l'eau, si profonde soit-elle, ne les empêchera jamais de traverser. Et celui qui passera à force, et arrivera [sur l'île] n'aura rien gagné du tout, car aussitôt qu'il arrivera, vous qui êtes frais et reposés, vous le saisirez de force et vous ne le tuerez pas, mais vous ferez [L255b] autre chose, que je vais vous dire.

Le premier qui y viendra, quand vous l'aurez capturé, s'il ne s'agit pas d'un de mes frères, vous lui présenterez une alternative [*jeu parti*] : ou bien il jurera sur les saints qu'il se battra tant qu'il vivra contre tous les chevaliers que l'aventure apportera ici, jusqu'à la mort, sans prendre de rançon, ou nous lui couperons la tête maintenant que nous l'avons capturé. Et je sais bien que le premier qui viendra prêtera très volontiers ce serment, car il n'y a personne qui refuserait s'il le peut de repousser sa mort. Et de cette manière ils s'occiront l'un l'autre, aussitôt que l'aventure le portera par ici, il ne se pourra pas que Gauvain, qui va toujours cherchant des aventures, et plus

<sup>105</sup> Traduction de Bogdanow suivie par Asher. La forme *noir comme maure* existe aussi mais plutôt spécifiquement pour la couleur de peau, ou la robe des chevaux. ([Ott 1899:33](#)) Les scribes peuvent cependant osciller entre les deux formes, quand elles se distinguent, de même dans des adaptations anglaises qui hésiteront entre *blak as bery/blak as more*. ([Plouzeau 1988](#) ; Blanchet 1978)

particulièrement dans cette forêt que dans les autres, qu'il ne vienne par ici et qu'il passe sur cette île. Et s'il tuait celui qui s'y trouvera, vous serez préparés à le tuer. Ainsi serions nous vengés de la grande perte qui par lui nous a été infligée.

De la manière que je vous ai raconté, tous les chevaliers qui venaient sur cette île étaient arrêtés par égards pour monseigneur Gauvain<sup>106</sup>. Et s'il y avait été amené par l'aventure, ils l'auraient tué. Cette coutume ne fut pas maintenue pour toujours, mais elle a vite cessé d'exister. Elle n'a pas assez duré pour qu'on y vienne de la Table Ronde, à l'exception d'un seul chevalier. Et si quelqu'un me demandait qui il était, je répondrai en vérité que c'était Gahériet, le frère de monseigneur Gauvain. Et sachez qu'il avait prêté le serment que je vous ai raconté, ce dont il avait conçu une si grande douleur qu'il aurait voulu être pulvérisé par la foudre ou une tempête, ou bien que vienne un chevalier qui puisse le tuer, car il voyait bien qu'il ne serait délivré de cela que par la mort. Et quand il advint que l'aventure apporta Perceval de ce côté-là, comme la demoiselle l'avait amené, et qu'il ne vit ni pont ni planche par [L255c] lesquels il pourrait traverser, et que l'eau était démesurément large et profonde, il s'arrête comme tout ébahie, car il ne savait ce qu'il pouvait faire. Et quand la demoiselle le voit hésiter, elle lui dit :

— Ha ! Chevalier, vraiment je suis venue là pour rien. Je vois bien maintenant que vous ne traverserez pas, je ne vous le conseille d'ailleurs pas, Dieu me garde, car je sais pleinement que vous n'en réchapperiez pas sans mourir.

Et il la regarde, car il croit qu'elle a dit cela par mépris pour lui, et répond tout énervé.

— Demoiselle, certes, ou bien je mourrai, ou bien je passerai.

Et quand l'écuyer voit cela, il lui dit alors :

— Ha ! Seigneur, par Dieu, qu'est-ce que vous voulez faire ? Vous voulez vous tuer en conscience de cause, en un tel lieu où nous ne récolterez ni louanges ni prix.

— Tais-toi, dit-il, je n'abandonnerai pas [ce projet] pour toi.

Et quand Gahériet, qui était déjà sorti de la tour armé de toutes ses armes, voit qu'il veut passer dans l'eau, il lui crie assez fort pour que Perceval l'entende bien :

— Chevalier, ne te lance pas là-dedans. Je te l'interdis bien. Si tu outrepasses cette interdiction, je ne t'assure de rien sinon de la mort.

Et quand Perceval entend ces mots, il ne répond rien, mais fait le signe de croix sur son visage et pique le cheval des éperons et se lance dans l'eau si bien armé de toutes ses armes, qu'il ne lui manquait rien qu'un chevalier aurait dû avoir s'il voulait combattre. Et je vous dis qu'il s'y serait noyé et aurait péri à coup sûr, si ce n'était pour son cheval qui était bon et doté d'une grande force. Et à cause de cela, cela tourna si bien qu'il arriva sur l'île sain et sauf<sup>107</sup>, joyeux de sa bonne fortune. Quand il fut parvenu à l'île, il descend de selle pour essuyer son cheval et lui-même autant qu'il put. Et il voit bien que Gahériet ne se hâte pas spécialement de l'assaillir. Et quand il fut remonté en elle, et qu'il eut pris son écu et sa lance, il prend de l'élan contre Gahériet, qu'il ne

<sup>106</sup> Litt. *pour l'amour de monseigneur Gauvain*.

<sup>107</sup> Litt. *sain et hactiés*, expression consacrée, littéralement « sain et en bonne santé ».

reconnaissait pas du tout à ses armes, car il les avait changées. Gahériet ne le reconnaissait [L255d] pas du tout non plus, car Perceval ne portait aucun emblème sur ses armes, parce qu'il était [encore] [S261c] un nouveau chevalier. Et le conte a déjà rapporté que les nouveaux chevaliers ne portait à cette époque aucune armure qui permette de les distinguer.

Ainsi les deux compagnons foncent l'un sur l'autre, les lances baissées, aussi vite que leurs chevaux le permettent, et ils se frappent mutuellement d'une si grande force, car ils étaient très bon chevaliers, qu'ils s'envoient tous deux à terre, les chevaux [basculant] sur les corps, chacun étant blessé par une lance. Mais cela avait si bien tourné pour eux qu'il n'y avait pas là de plaie mortelle. Et les chevaux sont épouvantés par la chute qu'ils ont faite, se relèvent et s'enfuient à travers l'île, dans des directions différentes. Et les chevaliers qui s'étaient bien cognés et fracassés dans la chute qu'ils avaient fait, et bien blessés [qui plus est]<sup>108</sup>, se redressent aussi vite qu'ils le peuvent, pour ne pas avoir honte face à l'autre. Ils portent la main à leurs épées et viennent l'un sur l'autre à grands pas, leur écu brandi sur la tête, et se donnent mutuellement des coups sur le haut aussi forts qu'ils le peuvent, si bien qu'ils découpent en morceaux les écus et les heaumes, qu'ils abîment quand ils arrivent à les atteindre, car il n'y en avait pas là qui n'ait pas une épée merveilleusement bonne<sup>109</sup>. Et c'est pour cela qu'ils s'étaient vite blessés, car ils étaient vifs et preux et dotés d'un grand cœur et d'une grande force. Je vous dis ainsi que par la grande prouesse que chacun avait en soi, il advint que le moins blessé des deux avait plus de cinq plaies larges et profondes avant que le premier assaut ne prenne fin. Et quand les choses furent telles qu'il leur fallut se reposer pour reprendre haleine, Perceval qui [S261d] prisait grandement en son cœur le chevalier de l'île pour la grande prouesse qu'il avait trouvée en lui, lui parle en premier et lui dit, non pas car il le craignait mais parce qu'il voulait trop faire sa connaissance si cela était possible :

— Seigneur chevalier [L256a] dit-il, je vous demande que vous me disiez qui vous êtes.

Et il répond aussitôt :

— Pourquoi le demandez-vous ?

— Je le demande, dit-il, parce que je crois avoir commis un trop grand méfait en me battant contre vous car je crois que vous faites partie des compagnons de la maison du roi Arthur.

Et Gahériet s'arrête à ces mots et se tire un peu en retrait, et il dit :

— Si j'en ai été compagnon je ne le serai jamais plus, car jamais plus je n'entrerai en cette maison, cela je le sais avec certitude. Si vous en avez été compagnon, vous pouvez vous dire avec certitude que jamais plus vous n'en serez compagnon, car vous pouvez être sûr que jamais vous n'y entrerez [à nouveau].

— Et comment le savez-vous, beau sire ?, dit Perceval. Cela vous me l'expliquerez, s'il vous plaît.

— Vous le saurez assez tôt, dit Gahériet. Ne voyez-vous pas que nous nous sommes lancés dans cette bataille et l'avons maintenue depuis déjà un bon moment. Et soyez certain qu'elle ne peut

---

<sup>108</sup> Litt. *Et les chevaliers, qui assés furent bleciés et decassés au cheoir qu'ilz orent fait et navrez durement.*

<sup>109</sup> Litt. *bonne et merveilleuse.*

être abandonnée avant que l'un de nous deux ne soit mort. Si vous me tuez, il vous faudra rester ici et combattre tous ceux que l'aventure apportera jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un qui soit meilleur que vous et qui vous mette à mort. Et cette souffrance durera tant qu'y viennent des chevaliers, jusqu'à ce que vienne celui qui a tué le roi Pellinor de ses mains. Mais s'il y venait et qu'il était tué, alors prendrait fin la mauvaise et douloureuse coutume qui avait été commencée pour lui sur cette île.

Quand Perceval entend ces paroles, il réalise alors que cette merveille a été commencée pour venger son père de celui qui l'avait tué. Et il réalise bien alors que tout cela est l'œuvre de sa sœur, mais par contre il n'envisage pas un instant qu'elle réside en fait sur l'île. Il demande alors à Gahériet :

— Dites-moi quel est votre nom, car il pourrait bien être tel que je doive vous épargner le reste de la bataille.

Et il répond :

— Je [L256b] me nomme Gahériet. Mais vous n'avez pas le pouvoir d'arrêter la bataille, car quand bien même vous voudriez bien le faire, je ne pourrai le tolérer, car les choses sont telles que soit vous devez me tuer, soit je dois vous tuer [S262a], cela ne peut s'arrêter autrement. Et malgré cela, puisque vous m'apparaissiez être un preux chevalier, et de haut rang, je vous demande que vous me disiez votre nom, que je sache alors qui je tuerait si je vous tue, ou par la main de qui je mourrai si vous me tuez.

Et il lui dit qu'il se nomme Perceval.

— Perceval, dit Gahériet, puisque je sais que c'est vous maintenant, si Dieu m'accorde d'avoir le dessus sur vous, je vengerai ma mort, car c'est par vous et vos parents que toute cette souffrance a commencé.

Et maintenant il se prépare à l'attaquer. Et quand Perceval le voit venir, il prend du recul et lui dit :

— Arrêtons-nous en à ce que nous avons fait, monseigneur Gahériet, et souvenez-vous que nous sommes tous deux compagnons de la Table Ronde, car puisque nous nous sommes maintenant reconnus, nous serions parjures et déloyaux si [nous nous affrontions plus avant].

Et Gahériet dit qu'il ne peut en être ainsi, et prend de l'élan contre Perceval, lui donnant sur le heaume un aussi grand coup qu'il parvient à lui abattre dessus d'en haut. Et lui qui était d'une grande prouesse de part en part l'encaisse du mieux qu'il peut. Et alors commence entre eux deux la mêlée, si grande et si dangereuse que personne n'aurait vu à ce stade la vitesse et la prouesse de l'un et de l'autre sans les tenir pour de très bons chevaliers car ils étaient tous deux d'une si grande âpreté l'un contre l'autre que vous n'auriez pas si facilement pu reconnaître le meilleur des deux chevaliers. Que vous dirais-je ? Tant dura cette bataille, puisque l'un et l'autre avaient trop de cœur, que Gahériet commença à fatiguer, en homme qui n'était pas d'aussi grande prouesse que n'était Perceval ; il subit et endure les coups qu'il lui lance, nombreux et rapides, sans en rendre beaucoup, car il [L256c] il était trop profondément épuisé, et blessé en plusieurs endroits. Et quand Perceval, voit et réalise qu'il pourrait bientôt le tuer ou le vaincre

totallement, s'il lui plaisait, il pense que ce serait déloyal d'agir ainsi. Et Gahériet, bien sûr, était déjà saisi complètement par la peur de la mort, en homme qui savait bien que Perceval avait eu l'avantage dans la bataille. Et Perceval lui dit :

— Gahériet, sur ce, j'abandonne cette bataille contre toi, car avec tout ce que j'ai déjà fait contre mon gré, je me suis déjà forfait trop gravement, vis-à-vis de nos sièges à la Table Ronde, et toi encore plus.

Et il répond :

— Si tu l'abandonnes, je ne l'abandonnerai pas, mais je la continuerai tant que je pourrai, car autrement je me serais parjuré du serment [S262b] que j'ai prêté à ceux de cette île.

Et il lui répond :

— Tu ne peux faire de serment qui aille contre l'honneur et contre le droit de la Table Ronde, c'est pourquoi le serment que tu as fait n'avait aucune valeur. Et pour cette raison je te conseille, par Dieu et par la camaraderie que je dois te porter, que tu montes sur ton cheval et je monterai sur le mien, et que nous nous en allions ensemble, toi et moi, et que nous traversons cette étendue d'eau. Et si je voue tous ceux de l'île à cent mille méfaits, toi tu ne m'as rien fait que je ne te pardonnerai pas de bon cœur et de bonne volonté.

— Perceval, dit Gahériet, tu m'as fait savoir comment sauver ma vie<sup>110</sup> et la tienne. Ce n'est pas la première bonté que m'ont témoigné ceux de ta parenté, car jadis je serais déjà mort sans ton frère Lamorat qui me secourut par sa prouesse et par sa courtoisie, et toi-même tu m'as donné ici un conseil visant à sauver ma vie, et je le suivrai, comme tu me l'as dit, car je ne vois pas que l'on puisse mieux faire pour nous sauver tous deux.

Alors il s'en va vers les deux chevaux qui s'étaient arrêtés devant la tente, et monte sur l'un, alors que Perceval monte sur l'autre, et ils se lancent aussitôt dans l'eau et cela tourna si bien qu'ils la passèrent en sécurité. Et quand ceux de la parenté du roi Pellinor voient [L256d] que les deux chevaliers leur ont échappé ainsi, ils en souffrent tellement qu'ils voudraient être morts, et commencent à manifester une très grande et merveilleuse douleur. Mais par-dessus tous les autres qui se trouvent là, c'est la demoiselle qui en souffrait le plus, la sœur de Perceval, celle qui avait mis en œuvre tout cela pour la vengeance de son père. Et néanmoins, quand elle vit qu'ils s'en étaient allés ainsi, et qu'elle avait perdu l'un par l'autre, elle fit faire une croix de bois toute gravée, et la fit ériger sur l'autre rive. Et sur cette croix, des lettres étaient taillées à même le bois, qui disaient : QUI VOUDRA VOIR LE MEILLEUR CHEVALIER DU MONDE, QU'IL PASSE SUR CETTE ÎLE, AUTREMENT IL NE POURRA LE VOIR. Telles étaient les lettres [inscrites sur] la croix. Et elle les avait fait faire ainsi parce qu'elle savait bien qu'aucun chevalier n'y viendrait sans désirer alors vérifier la chose. Et elle avait entendu dire que monseigneur Gauvain se trouvait dans la Forêt Périlleuse, et elle savait que c'était un homme de si grand cœur que si l'aventure l'aménait de ce côté-là, il traverserait l'eau, dussé-t-il en mourir. Et s'il venait sur l'île, le monde entier ne pourrait le protéger qu'elle ne le fasse découper en morceaux et mourir d'une mort indigne. Ainsi serait-elle vengée du grand tort qu'il lui avait fait [en tuant] son père et

---

<sup>110</sup> Litt. *mon corps*.

ses frères aussi. [S262c] Mais ici le conte cesse de parler d'elle et de son entourage, et retourne à Hector et à Érec pour raconter comment ils quittèrent l'ermitage.

## IX. Comment Érec et Hector étaient à un ermitage. Érec rencontra dans la forêt un chevalier avec un nain qui le suivait et qui ne daigna pas lui rendre son salut.

Le conte dit ici que les deux compagnons résidèrent quatre ans et plus dans cet ermitage, l'un pour cause de maladie et l'autre par amour de son compagnon qu'il ne voulait pas abandonner, car il l'estimait trop, que ce soit en matière de chevalerie ou en toutes [L257a] autres choses. Un jour où Érec était sorti de l'ermitage à cheval pour aller prendre l'air non loin, il se trouvait entièrement désarmé en dehors de son épée. Et il n'avait pas été bien loin avant de rencontrer un chevalier équipé de toutes ses armes, qui menait à sa suite une très belle demoiselle et un nain. Le nain était assis sur un roussin fort et rapide, et il venait loin derrière le chevalier, à bien deux lances de distance de celui-ci. Érec s'avance quand il voit le chevalier l'approcher et il vient à sa rencontre et lealue. Et celui-ci ne lui répond rien, ce qu'il mit sur le compte d'un grand orgueil. Il le laisse alors et va vers la demoiselle, et laalue, et celle-ci répond et lui dit :

— Que Dieu vous accorde une bonne aventure, seigneur chevalier !

Et quand l'autre chevalier qui allait à l'avant entend que sa demoiselle a répondu au chevalier, il se retourne et dit à la demoiselle :

— Pour un peu, dit-il, je t'aurais tuée, car tu as outrepassé mon commandement, et tu sais bien que je t'avais défendu de parler à un autre chevalier que moi<sup>111</sup>.

Alors il tire son épée du fourreau et dit à Érec :

— Si tu étais armé, je t'aurais coupé la tête, que tu ne t'avises jamais de parler à l'amie d'un chevalier, sous peine de le courroucer.

Érec regarde le chevalier qui était armé, félon et orgueilleux, alors que lui-même est désarmé, et il ne sait que faire, car s'il veut se mesurer à lui en l'état, il ne tiendra pas longtemps et n'y acquerra ni louanges ni prix, si lui devait le tuer. Et pour cela, vaudrait-il mieux en l'occurrence qu'il aille chercher ses armes et ensuite seulement le suivre, qu'il se venge ainsi de cette honte s'il peut la venger.

Alors il dit au chevalier :

— Beau sire, vous me parlez mal, et sans raison. Sachez que je m'en vengerai quand je le pourrai.

Et quand il a dit ces mots, le nain lève un martinet qu'il tenait et l'en frappe à travers le visage, si bien que les noeuds du martinet lui [laissent des marques]<sup>112</sup> sur la peau en plus de sept endroits.

---

<sup>111</sup> Cette scène reprend une aventure au début de l'*Érec de Chrétien de Troyes*, où le chevalier Yder, arrogant, passe sans saluer la reine Guenièvre et qu'un nain à son service, armé d'un fouet, agresse une des suivantes de la reine, puis Érec envoyé à sa suite. Ici, le chevalier arrogant (qui, comme on l'apprendra ensuite, se nomme Montenart de l'Île Reposte) interdisant à la demoiselle qui l'accompagne de parler à un autre chevalier pourrait être une autre référence, plus critique et ironique, à ce roman, où Érec interdisait à Enide de lui parler sur la route, interdiction qu'elle brave plusieurs fois pour son bien.

<sup>112</sup> Litt. *perent*. Bogdanow glose paroir, « paraître », ce qu'il faudrait comprendre ici dans le sens « laisser des marques apparentes » ? Asher traduit ainsi « struck Eric across the face so that the

— Partez de là, mauvais chevalier, car vous n'êtes pas digne de parler à un chevalier tel que [L257b] celui-ci.

Érec couvre son visage de son manteau quand il se sent frappé, et dit :

— Tu as bien agi suivant ton devoir, car un seigneur félon doit toujours avoir de félons séides. Mais s'il plaît à Dieu cette [S262d] honte sera vengée.

Alors il s'en va sans parler davantage, très courroucé et souffrant, et il dit qu'il ne ressentira plus jamais la joie avant d'avoir infligé à ce chevalier une honte aussi grande ou plus grande encore que celle qu'il lui a faite, car il n'a jamais vu quelqu'un d'aussi vilain et malfaisant que lui. Et quand il est revenu à l'ermitage où Hector gisait malade, et dormait à cette heure-ci, il se rend à ses armes, les prend et s'équipe à l'aide de son écuyer. Il monte en selle et sort du lieu et se lance sur la route du côté où il croit rattraper le plus vite le chevalier.

Ainsi chevauche-t-il sur les traces du chevalier et il sait avec certitude qu'il est bien sur sa piste car il voyait toujours les empreintes [de sa monture] sur la voie droite devant lui. Et quand il advint que la nuit fut venue, sa douleur croît en intensité et en force, puisqu'il perdait la trace de celui qu'il suivait, il en souffre tellement qu'il se proclame un misérable chevalier et déchu. Et il dit qu'il n'a jamais été aussi bienheureux que lorsqu'il poursuivait ainsi celui qui lui avait infligé cette honte, et qu'il croyait la venger en peu de temps. Ainsi il se lamente et se tourmente par lui-même, mais chevauche toutefois, comme enragé. Et alors il arrive à l'entrée d'une forêt qu'on appelle Aledon, et qui prenait bien deux journées pour la traverser en long et une journée en large. Et il s'élance aussitôt dedans, en homme qui ne craignait rien. Cela tourna assez bien pour lui car la lune se leva aussitôt, belle et claire, ce qui l'assura bien [en éclairant] sa route. Pendant qu'il chevauchait de cette manière, il advint qu'il rencontra dans le grand chemin de la forêt, le Laid Hardi, qui avait une très belle [L257c] demoiselle avec lui ; mais elle n'était pas très contente de cela. Aussitôt qu'elle voit Érec, elle lealue et l'arrête et lui dit :

— Êtes-vous un chevalier errant, beau sire ?

Et il lui répond :

— Demoiselle, faute d'errer, forcément, je ne trouve aucune des aventures que je recherche<sup>113</sup>.

— Si vous n'étiez pas, dit-elle, en train de chercher l'aventure, vous en avez trouvé une assez merveilleuse, car je suis une demoiselle pauvre et abandonnée qui requiert votre aide au nom de Dieu et de la pitié. Et certes, si vous êtes un chevalier errant, vous ne me ferez pas défaut, car on dit communément, et je le sais bien, qu'aucun chevalier errant ne manquerait d'aider une demoiselle qui fait appel à lui.

---

marks appeared in more than seven places ». C'est bien ce verbe qui est utilisé, dans une expression plus longue et compréhensible, dans la scène de l'Érec et Enide de Chrétien de Troyes dont s'inspire apparemment cette scène : *Le col et la face or vergiee / Érec del cop de la corgiee : / De chief an chief perent les raies / Qui li ont feites les corroies.* vv. 221-4, « il frappa Érec et le fouet lui laissa une marque au visage et au cou. De part en part on voyait les raies laissées par les lanières. » (éd. Poirion, p. 8).

<sup>113</sup> Litt. *Damoiselle, pour deffaute d'errer ne remaindroit pas que je ne trouvasse aucune aventure que je vois querant.* Trad. Asher : « My lady, it isn't for lack of wandering that I haven't found any adventure that I seek. »

Érec s'arrête sur ces mots quand il voit que la demoiselle lui parle si raisonnablement, et répond :

— Demoiselle, puisque vous avez demandé mon aide, pour Dieu et pour la courtoisie je ne vous éconduirai pas cette fois. [S263a]

— Merci beaucoup, dit-elle, je ne vous demande pas plus. Je vous prie maintenant comme chevalier que vous me tiriez des mains de ce chevalier qui m'emmène de force et veux m'avoir par la force, quoiqu'il ne m'ait pas encore violenté en dehors de m'avoir enlevée.

— Et vous plaît-il qu'il vous emmène, demoiselle ?, dit Érec.

— Pas du tout, dit-elle, en aucune manière je n'irai avec lui, s'il ne me l'imposait par la force, car je n'ai jamais vu un homme que je puisse haïr autant que je le hais lui.

— Au nom de Dieu, dit Érec, je vous prends donc sous ma garde contre lui, qu'il ne vous emmène pas d'ici contre votre volonté, autant que je puisse vous défendre contre lui.

Alors Érec la prend par la main. Et quand le Laid Hardi, qui était très brave et bon chevalier, voit cela, il en est très peiné et dit à Érec :

— Comment, beau sire, vous voulez m'enlever ma demoiselle ?

— Si elle avait été vôtre, dit Érec, il aurait alors semblé que je veuille vous l'enlever, [L257d] mais puisque vous n'avez pas plus que moi [de droit sur elle], sinon par la force, je ne fais que l'emmener, je ne vous l'enlève pas.

— Sachez, dit le Laid Hardi, que je me battrais contre vous avant que vous ne puissiez l'emmener à si bon compte.

— Et je serais mauvais, dit Érec, si je ne la défendais pas de toute ma force, puisque je l'ai prise sous ma garde.

De cette façon commença la lutte entre les deux chevaliers, qui étaient tous deux compagnons de la Table Ronde, pour la demoiselle et parce qu'ils ne se reconnaissaient pas. Et la rencontre était facilitée par la Lune qui luisait, belle et claire, de sorte qu'ils pouvaient bien se voir. Et quand le Laid Hardi voit qu'Érec a pris la demoiselle sous sa garde contre lui, il le défie alors et dit qu'il ne lui garantit rien sinon la mort.

Sur ces mots, ils prennent de l'élan l'un envers l'autre sous les rayons de la Lune, et s'entrefrappent [S263b] de toute leur force, si durement qu'il s'emportent l'un l'autre à terre, les chevaux basculant sur leurs corps, et il advint ainsi que pour l'instant ils ne s'étaient pas encore blessés. Ils se relèvent de terre aussitôt qu'ils purent, tous deux furieux et peinés de n'avoir pas réussi à abattre son compagnon. Ils portent la main à leurs épées et dressent leurs écus devant leurs têtes, et vont l'un sur l'autre, énervés, échauffés et souffrants, et s'entrefrappent si merveilleusement que chacun de son côté est bien écrasé à recevoir les coups que son compagnon lui donne. Ils soutiennent de cette façon le premier assaut un si long moment, qu'il n'y en a pas un qui ne soit assez fatigué et rompu, et qui n'ait pas perdu plus de sang qu'il ne lui aurait fallu. Mais cela tourna si mal pour le Laid Hardi qu'il eut le dessous dans la bataille, car il était moins bon et de loin, et il s'en étonne car il s'était si souvent mesuré [à d'autres] dans cet

exercice, qu'il en était renommé et connu dans le monde entier – et il se demande donc qui est ce chevalier contre qui il combat. Et puisqu'il [L258a] avait éprouvé presque tous les bons chevaliers, il ne lui semble pas qu'il puisse être un aussi bon chevalier sans être de la maison du roi Arthur ou un compagnon de la Table Ronde. Et pour cela, il voudrait le connaître, si cela est possible, avant d'en faire plus car il pourra toujours faire davantage s'il devait être tel qu'il lui faille le combattre.

Alors il lui dit :

— Seigneur chevalier, nous nous sommes suffisamment battus ensemble pour que nous ayons assez mesuré les forces de l'autre. Mais pour la prouesse que j'ai trouvée en vous, je prendrais volontiers connaissance de qui vous êtes avant d'en faire plus avant, car il se peut que vous soyez tel que je vous tiendrais quitte de la bataille, car la querelle n'est pas si grande pour que je ne la concède pas à un de mes amis. Et vous pouvez être tel que je ne lâcherai pas l'affaire avant que l'un de nous soit mort ou complètement vaincu.

À ces mots répond Érec, et il dit :

— Ne me concédez jamais cette bataille par amour, quand bien même vous croyez bien faire, car je ne vous le demande pas. Mais puisque vous la maintiendrez par orgueil si je ne vous disais pas mon nom, et puisque vous me l'avez demandé je vous le dirai. Sachez que je me nomme Érec, le fils de Lac, et que je suis de la maison du roi Arthur.

Et quand le Laid Hardi entend ces mots, il en conçoit une très grande joie, car Érec était de son lignage et un parent assez proche, il jette alors son écu à terre et dit :

— Monseigneur Érec, prenez mon épée car je vous la rend et me considère vaincu dans cette bataille.

Et celui-ci est tout ébahie par ces mots, car il voyait bien qu'il n'était pas encore [S263c] malmené au point qu'il doive le faire, si ça ne venait pas de sa bonne volonté. Alors il dit :

— Beau sire, je refuse tout bonnement votre épée, car je ne vous ai pas vaincu, et je n'ai cure de recevoir un tel honneur [L258b] puisque je ne l'ai pas mérité, mais je vous prie que vous me disiez qui vous êtes.

Et il se nomme. Et quand il entend que c'est le Laid Hardi, il jette son épée et son écu à terre, et se met à genoux, et lui dit :

— Seigneur, je me considère vaincu dans cette bataille, et je déclare forfait car si je me suis battu contre vous, c'est que je ne vous avais pas reconnu.

Et l'autre lui redit de même, et ils se réconcilient de cette manière. Et quand la demoiselle voit qu'ils se sont mis d'accord, parce qu'ils se sont reconnus, elle dit à Érec :

— Seigneur chevalier, vous n'avez pas tenu votre promesse envers moi, car vous ne m'avez pas du tout délivrée de ce chevalier.

— Je vous en délivrerai, dit-il, complètement.

Alors il dit au Laid Hardi :

— Seigneur chevalier, je vous prie que vous teniez quitte cette demoiselle de toutes querelles, et qu'elle puisse s'en aller, libre d'entraves de votre part, dans la direction où elle souhaite partir.

Et il la libère alors, car il voit qu'Érec l'en prie. Et elle rebrousse aussitôt chemin sur la route par laquelle elle était venue avec le Laid Hardi, toute seule, sans compagnie.

Et Érec demande au Laid Hardi où il avait pris cette demoiselle.

— Je l'ai enlevée, dit-elle, ce soir à deux chevaliers qui la menaient avec eux. Et quand je lui ai demandé de faire de moi son ami, elle me dit qu'elle le serait mais que je devais lui accorder un don. Et je le lui ai accordé. Et quand je le lui ai accordé, elle me dit : « Vous m'avez accordé que vous ne m'obtiendrez pas avant que vous ayez vaincu les trois premiers chevaliers que nous rencontrerons. » Je lui avais accordé ce don, et il m'en est advenu comme vous pouvez le voir. Et c'est pour cela qu'elle s'en va aussi librement. Mais, par Dieu, dites-moi, maintenant : où êtes-vous resté si longtemps sans revenir à la cour ou sans que l'on y reçoive la moindre nouvelle de vous, pas plus que si vous étiez mort ?

— Certes, dit-il, je vous le dirai.

Et alors il commence à raconter comment il tint compagnie à Hector des Mares qui [L258c] était tombé dans l'infirmité par chagrin pour son frère, et cela depuis trois ou quatre ans.

— Et je suis resté tous les jours avec lui pour lui tenir compagnie, car s'il avait été tout seul, il serait mort de douleur et de courroux depuis un bon moment.

— Et où allez-vous de cette manière, dit le Laid Hardi, tout seul et à cette heure ? Est-ce pour un besoin si pressant qu'il vous faille chevaucher de nuit ?

— Oui, dit-il, et je vais vous dire [pourquoi].

Alors il lui raconte le cas du chevalier qu'il avait rencontré, les propos outrageux qu'il lui [S263d] avait tenu et l'injure que le nain lui avait fait.

— Et je ne connaîtrai plus jamais la joie avant de m'en être vengé de la manière que l'honneur m'impose.

— Et quelles armoiries portait-il ?

Et il les lui décrit.

— Je vous dirai des renseignements à son sujet, dit-il. Sachez que c'est un des chevaliers les plus outrageux et un des plus orgueilleux du monde, et il a pour nom Montenar de l'Île Reposte. Je l'ai rencontré cette nuit, après avoir conquis cette demoiselle, et si elle ne m'accompagnait pas, je me serais battu contre lui pour lui enlever celle qu'il emmenait en sa compagnie.

— Ha ! Dieu, fait Érec, comment pourrai-je le trouver ? Jamais je n'ai rencontré un chevalier aussi vil ni aussi orgueilleux que lui, ni un homme qui m'énerve davantage.

— Cela je vous l'apprendrai bien, dit le Laid Hardi. Près d'ici, à une journée de parcours tout droit jusqu'au bord de mer, se trouve un château que l'on appelle Roche Haute. Ce château appartient au roi Arthur et au royaume de Logres, mais par le grand orgueil de cet homme et par la force de trois frères qu'il a dans ce pays, il a tant guerroyé contre ceux du château qu'ils se sont alignés sur lui et lui ont juré hommage et fidélité, à la place du roi Arthur, car le roi se trouve trop loin pour venir les secourir alors qu'ils l'ont appelé à l'aide. Et pour cette raison, ils se sont rendus à Montenart. Or, il y a bien un mois que l'aventure a apporté dans ce pays Sagremor le Desréé, qui est un des compagnons de la Table Ronde, et quand il entendit dire que par cette aventure, le roi avait perdu son château il en [L258d] fut trop fâché, et il s'y rendit et dit à ceux dont le statut se rapprochait le plus de seigneurs du château, et leur dit qu'il ne partirait pas du pays avant de les avoir détruits, en hommes qui s'étaient parjurés et étaient déloyaux envers Dieu et le roi Arthur. Ils lui dirent qu'on ne devait les blâmer de ce qu'ils avaient fait, car puisque le roi avait échoué à leur porter secours et qu'ils étaient en danger de mort, il leur avait fallu accepter cela pour sauver leur vie. « Et malgré cela, dirent-ils, puisque nous aimons le roi Arthur comme notre seigneur lige, nous demanderons au chevalier qu'il se comporte légitimement envers nous par rapport à un message du roi Arthur qui nous est parvenu et qui a pour objet de prouver que le fief est au roi Arthur, et que c'est de façon mauvaise et déloyale que ceux qui s'en sont rendus maîtres par la force l'ont conquis. » Sagremor leur conseilla [effectivement] de dire ça. Et ils envoyèrent ainsi ce message à ce chevalier et lui firent savoir qu'ils ne tiendraient plus de terres de lui, s'il ne venait remporter le [S264a] château et le droit qui va avec, en venant affronter, seul à seul, un autre chevalier. Et il leur répondit qu'il s'y rendrait un jour déterminé et qu'il se battrait [même] contre le meilleur chevalier du monde, s'il voulait se mesurer à lui pour cette querelle. Par cette affaire que je vous ai raconté, vous pouvez comprendre que le chevalier dont vous vous plaignez si durement s'en va se battre contre Sagremor le Desréé. Et je vous dis que la bataille sera mardi, et qu'aujourd'hui c'était dimanche. Regardez maintenant ce que vous ferez car, si vous le voulez, je ferai demi-tour et m'y rendrai avec vous.

Et il lui dit qu'il ne veut la compagnie daucun homme en dehors de Dieu, car il croit bien pouvoir venir à bout tout seul de cette affaire, si Sagremor veut bien lui laisser la bataille.

— Mais puisque, fit-il, je ne sais pas trop quand je reviendrai, je vous prie de vous rendre à l'ermitage où [L259a] réside monseigneur Hector et que vous lui teniez compagnie le temps que je revienne, et que vous le réconfortiez autant que vous le pourrez.

Et alors il lui explique comment il pourra trouver l'ermitage, et ils se séparent.

Le Laid Hardi va tout droit sur la route où il pense trouver Hector, et Érec à la suite de Montenart, en homme qui le hait de tout son cœur, et ils sont tous deux bien aidés par la clarté de la Lune. Et tous deux étaient des chevaliers de si grand cœur que leurs plaies ne les gênaient pas, n'étaient rien à leurs yeux. Et quand Érec commença à avoir sommeil, il avance en regardant, de près et de loin, pour tenter d'apercevoir un refuge où il pourrait se reposer, car il le ferait volontiers. Alors qu'il avançait en pensant à cela, il tend l'oreille et entend un cor que l'on fit sonner par deux fois, assez proche de lui. Et il se dirige alors dans cette direction, très content de cette aventure car il sait bien qu'il trouvera les gens qui ont fait ce bruit. Il n'a pas beaucoup avancé avant de trouver au sein d'une vallée une tour d'apparence très forte et haute. Et quand il la voit, il en est très content, et tourne dans cette direction la tête de son cheval. Et quand il

arrive à la porte, il appelle [à la ronde] et n'eut pas longtemps à attendre avant que des sergents ne viennent à sa rencontre<sup>114</sup> et lui prennent son cheval pour le mener dans l'étable et l'installer à son aise du mieux qu'ils le purent. Et quand Érec les eut regardés soigner son cheval un bon moment, il en est très content, car c'était un très bon cheval, et il lui semblait [S264b] que jamais un cheval n'avait été soigné aussi bien que le sien. Au bout d'un moment, deux demoiselles, dont une qui était très âgée, et l'autre qui était une jeune fille, mais très belle et merveilleusement attirante, qui avait la main pleine de chandelles ; et elles vinrent auprès d'Érec et le saluèrent très courtoisement. Et il leur rendit leur salut en homme qui savait bien le faire. Et al demoiselle qui venait en première vint à Érec et le prit par la main et lui dit :

— Seigneur chevalier, soyez le bienvenu, très bienvenu. Venez par ici, en haut, dans la grande salle, vous vous désarmerez, car il me semble que vous en avez grand besoin.

Et Érec regarde la demoiselle qui l'appelle si gentiment, et la remercia grandement, et ils commencèrent donc à monter les marches, et n'eurent pas longtemps à monter avant d'entrer dans une salle grande et merveilleusement belle. Et il était d'avis à Érec que c'était la plus belle salle et la plus richement ornée qu'il ait jamais vue, car il lui semblait qu'elle était entièrement couverte de mosaïques dorées, et il y avait tant de chandelles ardentes et de torches allumées qu'il semblait qu'il faisait jour. Et il y avait au-dessus de la cheminée un tableau où on trouvait tant de pierres précieuses qui émettaient une telle lumière que c'était une merveille à voir, parmi lesquelles on trouvait un rubis [*charboucle*] qui rendait une si grande lumière qu'on aurait dit un véritable rayon de soleil. Et Érec fut si émerveillé de cette richesse qu'il regarda à travers la salle [S264c] et qu'il n'y vit homme [qui vive]. La dame mena alors Érec dans une autre chambre qui était très belle, et il y avait un lit splendide, couvert d'un drap d'or cuivré [*vermeil*] très luxueux. La dame frappa alors d'un maillet sur une table de cyprès, et ils n'eurent pas longtemps à attendre avant que trois sergents n'accourent pour désarmer monseigneur Érec. Quand il fut désarmé, la dame lui apporta alors un manteau de samit vert, et elle le lui affubla sur son col, mais avant cela elle avait traité ses plaies, si bien qu'il semblait à Érec qu'elles étaient bien soulagées. Alors la dame demanda à Érec ce qu'il pensait de cette maison. Érec dit que c'était une des plus belles et des plus richement ornées qu'il ait jamais vu. Et après cela la dame lui demanda s'il voulait souper. Il dit que oui, en homme qui n'avait mangé de la journée. La dame fit alors dresser les tables, puis fit laver Érec et l'asseoir à table. Alors la dame s'assit auprès de lui et ils furent très bien servis. Érec était d'avis qu'il n'avait pas trouvé meilleur logis depuis un bon moment, et il mangea et but donc abondamment, en homme qui en avait grand besoin, et la dame et lui parlèrent de nombreuses choses. Quand ils eurent soupé, la dame prit Érec par la main et le mena dans une autre chambre à peu près aussi grande. Mais on y trouvait tant de choses que c'était la plus belle qu'il ait jamais vue, et il voit alors auprès d'un grand lit orné de riches tentures, un homme qui avait cinquante ans d'âge qui se tenait assis, et avait bien l'air d'un homme qui savait beaucoup de choses. Et à ses côtés il y avait bien six ou sept chevaliers qui avaient l'air tout ébahis. Et parmi ceux-ci se trouvait un homme qui était merveilleusement grand et de belle carrure, mais qui avait l'air tout ébahi. Et Érec salua le seigneur et les chevaliers, et ils semblaient

---

<sup>114</sup> À cet endroit le manuscrit BnF 12599 diverge et fournit une autre version de l'épisode d'Érec au château de l'enchanteur Mabon, on en trouvera le texte dans l'annexe 2. Comme Pickford, Bogdanow pensait que la rédaction du 12599 devait être plus proche de l'original mais garde cependant le texte du BnF 112.

avoir beaucoup de peine à lui répondre<sup>115</sup>, et le seigneur regarda Érec. Et quand il l'eut regardé un bon moment, il fronça les yeux et dit à Érec qu'il avait mal agi en entrant dans sa maison. Et Érec, qui en était tout à fait ébahi, répond au bout d'un moment :

— Seigneur, je ne crois pas avoir méfait en quelque manière.

— Si, vous l'avez fait, dit le seigneur, qui détestait beaucoup Érec.

Il commença alors à faire ses conjurations et ses enchantements, mais il n'avait pas de pouvoir sur Érec. Érec, qui reconnut bien sa malaisance, tire son épée hors du fourreau, et se lance à l'assaut du seigneur et des chevaliers. Et alors qu'il leur fonçait dessus, il tomba à la renverse. Alors le seigneur lui vint dessus, l'épée tirée, mais il n'était pas assez téméraire pour oser le frapper, et dit au grand [S264d] chevalier que s'il voulait bien lui promettre qu'il tuerait Érec ou lui infligerait une grande honte, il le laisserait sortir de prison. Et celui-ci le lui jure. Le seigneur lui fit alors transmettre des armes et armures, avec un cheval, le chevalier s'équipa, monta en selle et s'en alla vers la forêt, très heureux de sa libération. Et monseigneur Érec, quand il fut resté un long moment à terre ainsi, n'arrivait pas à se relever<sup>116</sup>. La dame lui dit que s'il voulait bien jurer qu'il conclurait la paix entre elle et monseigneur Gauvain, avec lequel elle était en mauvais termes, elle le délivrerait de la détresse dans laquelle il était. Et il le lui jure aussitôt<sup>117</sup>. Et la dame fait signe au seigneur, et après un court instant Érec se retrouva sur son cheval et équipé de ses armes et armures, au milieu de la forêt, fatigué et rompu, avec ses plaies qui le faisaient beaucoup souffrir. Et il en était tellement ébahi qu'il ne pouvait l'être davantage, et dit<sup>118</sup> :

— Ha ! Dieu, où sont ceux-là qui m'hébergèrent hier soir, et le chevalier qui voulait me tuer, et la demoiselle à qui je jurai que je conclurais la paix entre elle et monseigneur Gauvain ? Hé ! Dieu, que sont devenues toutes ces choses que je voyais ?

Pendant qu'il se lamentait ainsi et qu'il était monté sur son cheval, armé de toutes ses armes, il regarde devant lui et voit venir au travers de la forêt un autre chevalier, armé de toutes ses armes, qui lui crie :

— Seigneur chevalier, hier vous avez tenté de me tuer à l'intérieur même de mon logis. Il me faut maintenant me venger de la honte que vous m'avez infligée.

Alors, il prend de l'élan, la lance étendue, aussi vite qu'il peut en tirer du cheval. Et quand Érec voit qu'il lui faut jouter, il dirige vers lui la tête de son destrier. Et l'autre qui vient à grande vitesse le frappe si violemment qu'il l'envoie lui et son cheval à terre. Il ne lui jeta pas un regard mais continua sa route en plein dans la forêt à une si grande vitesse qu'il semblait que la terre dût s'effondrer sous les sabots de son cheval. Et Érec, qui était assez bon chevalier, se redirige assez tôt après avoir été abattu, et revint à son cheval, et l'enfourcha, souffrant tellement de cette aventure qu'il ne pouvait souffrir davantage. Et quand il est en selle, il s'en va à grande allure à la

<sup>115</sup> Litt. *auques a grand peine*. Trad. Asher : « replied with great difficulty ».

<sup>116</sup> Litt. *Et messire Heret, quant il eust grant piece ainsi demoré a terre, il ne se pot aider.*

<sup>117</sup> Cette dame demandant à Érec de rétablir la concorde entre elle et Gauvain est un point commun des deux manuscrits. Dans le BnF 12599, quand elle vient chercher son aide pour cela dans sa chambre, Érec est attaqué par le père de cette demoiselle qui l'accuse d'abuser de son hospitalité ainsi.

<sup>118</sup> Les deux manuscrits se rejoignent à nouveau ici.

poursuite chevalier, par où il l'a vu s'en aller, et il dit qu'il n'est pas couard ni mauvais, car il lui donné le meilleur coup qu'il ait reçu depuis qu'il a été fait chevalier, et il se vengera s'il le peut jamais, si ce n'est pas un homme de la maison du roi Arthur. [L260b] Ainsi s'en va Érec après le chevalier qui l'avait abattu, mais celui-ci s'était déjà tant éloigné, qu'il pouvait piquer des éperons et pousser sa monture au galop autant qu'il le voulait, il ne pouvait le rattraper ou l'apercevoir, ce qui lui est très pénible. Et il chevauche ainsi depuis le matin, jusqu'à l'heure de prime, jusqu'à trouver un petit sentier, après quoi il n'eut pas longtemps à attendre avant que l'aventure ne l'ait ramené à la grand'route. Et quand il a bien [S265a] examiné le chemin, il lui semble bien que c'est cette même route sur laquelle il allait la veille, à la lueur de la lune, et il craint donc fortement qu'il ne soit en train de retourner par là-même où il est venu. Érec chevauche donc de cette manière, peiné et perdu sans ses pensées, car il ne savait s'il allait dans la bonne direction ou non. Et d'autre part, il croyait bien avoir perdu celui qui l'avait abattu, et se dit qu'il se mesurerait bien volontiers à lui une autre fois. Pendant qu'il 'en allait, peiné comme je vous le raconte, il regarde au-delà du chemin sur la droite de la forêt et voit une tente richement ornée et très bien tendue sous un arbre. Et à ses côtés se trouvait une cabane de branchages [loge galloise]. Il regarde devant la tente et voit le cheval de celui qui l'avait abattu. Et il en est très heureux quand il le reconnaît car il croyait bien présentement pouvoir se venger de celui qui l'avait abattu. Quand il est parvenu devant la tente, il vint à l'entrée, tout à cheval comme il l'était, et regarde dedans, et il voit le chevalier qui avait jouté avec lui, assis devant un lit avec deux autres chevaliers, désarmés eux, alors que lui était armé exactement comme il l'avait vu en dehors de son écu, de sa lance et de son épée. Et Érec lui crie dès qu'il le voit :

— Sortez de là, seigneur chevalier, et venez vous battre contre moi à l'épée, car ce n'est pas parce que vous m'avez abattu que vous avez complètement gagné.

Et le chevalier regarde alentours [L260c] comme il était, avec le heaume attaché. Et quand il voit qu'il lui faut faire ainsi, il répond, avec des airs d'homme énervé :

— C'est de la folie, seigneur chevalier, que nous en fassions plus, vous me faites là commettre une mauvaise action. Qui plus est, je ne crois pas que vous y gagnerez grand-chose.

Alors il prend son épée et son écu et se rend à son cheval et l'enfourche, et quand il est dessus, il dit à Érec :

— Tout de même, vous me laisseriez partir maintenant, seigneur chevalier, et me tiendriez quitte de cette bataille, si vous étiez sage, car soyez sûrs que vous n'y gagnerez rien, si cela tourne comme je le pense.

Et lui répond que jamais il ne lâchera cette bataille avant qu'un des deux ne l'ait emportée. Et alors [l'autre chevalier] prend de l'élan contre lui, et lui dit maintenant que son épée est sortie :

— Sachez maintenant, seigneur chevalier, qu'il y a bien trois ans passés que je n'ai pas tiré mon épée du fourreau.

Et alors il le frappe comme le permettent ses bras, et lui donne un si grand coup en plein sur le heaume qu'il en reste étourdi, au point de ne plus pouvoir tenir en selle, et il vole des arçons à terre. Et quand il le voit à terre, il descend de cheval et lui tranche les lacets retenant son heaume

et l'enlève de sa tête, puis il rabat la ventaille. Et Érec, qui avait tellement été étourdi du coup qu'un autre homme en aurait été bien estropié, ouvre les yeux. [S265b] Et quand il voit sa tête toute désarmée et toute dégarnie, il sursaute, tellement peiné et si honteux qu'il voudrait bien mourir. Et le chevalier lui dit.

— Maintenant vous abandonnerez, seigneur chevalier, cette bataille, si vous vous fiez à moi, car je crois bien que vous voyez clairement qu'à la fin vous n'y pourrez pas gagner grand-chose. Et d'autre part, vous voyez bien que je vous aurais coupé la tête si je l'avais voulu. Pour cela, je vous donnerai un juste conseil : que vous m'affirmiez quitte après ce que nous en avons fait. Et pour ma part je suis tout à fait prêt à réparer les torts que je vous ai fait suivant votre volonté et ce que je peux faire. Et sachez que je l'ai fait uniquement parce que je devais le faire, que je le veuille ou non.

Quand Érec entend ces paroles et qu'il voit la noblesse [L260d] avec laquelle le chevalier le traite, il ne sait ce qu'il doit dire à ce sujet mais en reste abasourdi. Et malgré cela, parce qu'il voit que c'est le mieux à faire, et qu'il pense que ce chevalier doit vraiment faire partie de la maison du roi Arthur, d'après la bonne chevalerie et la courtoisie qu'il a trouvées en lui, il est d'avis qu'il vaut mieux qu'il lâche l'affaire et n'en fasse pas davantage. Et alors il répond .

— Sur ce, j'abandonnerai cette bataille, pour votre honneur, si vous voulez bien me jurer que vous me direz votre nom et je vous pardonnerai de bonne grâce ce que vous m'avez fait.

Et il répond alors :

— Cette bataille en restera donc là, car elle ne me plait guère non plus. Je vous dirai mon nom, puisque vous désirez tant le connaître. Sachez [S265c] que je me nomme Bohort de Gaunes, et que j'étais compagnon de la Table Ronde. Mais tant de temps s'est écoulé depuis la dernière fois que je me suis rendu chez le roi Arthur, que je crois qu'ils ont déjà dû élire un autre chevalier pour s'asseoir sur mon siège. Et c'est pourquoi je ne dis plus que je suis compagnon de la Table Ronde.

Et quand Érec – qui connaissait bien Bohort de Gaunes et qui savait bien à quel point on le louait, comment on estimait qu'il l'emportait en matière de chevalerie sur tous les chevaliers du monde, à l'exception seulement de Lancelot – entend que c'est lui, il s'agenouille aussitôt devant lui et lui dit :

— Seigneur, je vous rends mon épée et me considère complètement vaincu, et me place entièrement à votre merci. Et je dois certes le faire car on vous considère comme le meilleur chevalier du monde et à raison car, si Dieu me conseille, vous l'êtes. Et certes, je suis très content de vous avoir trouvé, car j'ai [tant] désiré vous voir.

Et il lui répond :

— Je suis tout aussi content de votre venue comme vous l'êtes de la mienne, car il y a longtemps que je n'ai pas vu un seul homme de la maison du roi Arthur, en dehors de vous, que j'ai trouvé ici. Mais par Dieu, dites-moi quelle aventure vous occupe et comment les compagnons [L261a] de la Table Ronde le font, et si vous n'avez pas eu récemment nouvelles de monseigneur mon

cousin Lancelot, et alors dites-les moi, car si je savais qu'il s'était rendu à la cours j'y irais. Mais avant cela je ne m'y rendrai pas car je l'ai juré au nom de Dieu et de toute la chevalerie.

— Certes, monseigneur Bohort, dit Érec, à la cour, ils n'ont pas de nouvelles de lui et n'en apprirent rien sur lui depuis qu'il a quitté la cour. Mais plusieurs chevaliers continuent à mener sa quête, car chacun de son côté croit avoir la bonne fortune et l'honneur de le trouver, en hommes qui sont convaincus qu'il n'est pas encore mort.

— Et ceux qui sont lancés dans cette quête la maintiennent-ils ?, dit Bohort. Le savez-vous ?

— Non, à dire vrai, dit Érec, sinon que j'ai appris dernièrement que monseigneur Gauvain la continue toujours, ainsi que Gahériet son frère, et je ne sais quels autres chevaliers.

— Et monseigneur Hector des Mares et Lionel mon frère, en avez-vous quelques nouvelles ?

— De monseigneur Lionel, dit-il, je ne sais rien. Mais de monseigneur Hector j'en sais tout ce que je vais vous dire.

Et alors il commence à lui raconter tout ce que le conte a déjà rapporté. Mais de Lancelot, à coup sûr, il ne lui dit rien, mais lui cacha tout ce qu'il en avait vu.

— Et comment, dit Bohort, pourrais-je trouver monseigneur Hector ?

Et il lui décrit l'ermitage où il [S265d] pourra le trouver et à quel endroit l'ermitage se trouve. Et quand il lui a tout dit et raconté, il dit :

— Maintenant, je vous ai dit ce que vous m'avez demandé. Je vous prie maintenant que vous me disiez pourquoi vous vouliez me tuer hier soir lors que j'étais dénudé et que vous étiez armé.

— Ha ! Monseigneur Érec, dit Bohort, avez-vous déjà entendu parler de Mabon l'enchanteur ?

— Oui, seigneur, en de nombreux lieux j'ai entendu des nouvelles de Nabon.

— Sachez donc que c'est lui qui fit toutes les merveilles que vous avez vu hier, et là-dedans il n'y avait pas grand-chose qui ne soit pas un enchantement, à l'exception seulement de [L261b] la demoiselle qui vint au devant de vous, et de lui-même qui vous aurait tué, s'il en avait eu le courage, mais il n'osa pas. Et vous pouviez bien voir alors, quand vous vous êtes retrouvé dans la

barque [*nasselle*]<sup>119</sup>, que tout cela était le fruit d'enchantements. Et pour le courage qu'il trouva en vous hier soir, quand il voulut vous tuer, il me délivra de ce même lieu où il me tenait en prison, pour que je vous humilie ou vous coupe la tête, pour se venger du fait qu'il ne peut venir à bout de vous. Car vous êtes doté d'une grâce, comme lui-même me l'a dit, si grande que nul enchantement ne peut vous mener à la mort ou vous tenir prisonnier ; vous tenez cela de votre mère, la reine Crisea, qui savait plus d'enchantements et de telles merveilles qu'aucune autre dame du royaume de Logres en son temps<sup>120</sup>. Et Nabon me raconta toutes ces choses hier soir, car il croyait vraiment que j'allais vous tuer par égards pour lui et parce qu'il m'avait délivré de la prison où il m'a tenu trois ans et plus. Mais Dieu merci, j'en ai maintenant été délivré par votre venue.

— Dites-moi maintenant, dit Érec, et un chevalier qui mène avec lui une demoiselle et un nain, savez-vous quelque chose à leur sujet ?

— Oui, en effet, dit Bohort, il demeura hier soir là-même où j'ai si longtemps résidé, dans un repaire de Nabon, en homme qui est un des proches parents de Nabon. J'appris de telles nouvelles à son sujet qu'il doit s'en aller combattre devant un château pour une querelles qui

<sup>119</sup> L'édition donne *nasselle* (suivant S265d, c'est *nacelle* en L261b) que Bogdanow glose « little boat » (petit navire, p. 310), ce qui conduit Asher à y voir un épisode perdu dont nous ne disposons plus : « The episode of the little boat does not appear in the Post-Vulgat as we have it. » (note p. 94) Cependant dans la version de cet épisode dans le BnF 12599 (remisé dans les notes de fin et donc apparemment oublié par Asher) au sortir du château de l'enchanteur Mabon, Érec se réveille dans la forêt, non pas sur son cheval, mais sur une barque au milieu d'un lac — voir annexe 2 pour la version alternative. Nous ne savons pas comment Bohort sait qu'il se réveille sur un bateau, même si ce flou ne serait pas étonnant au contact du merveilleux. Cependant, si le BnF 112 est un remaniement (« variante bizarre » pour Pickford ou fruit d'un artiste soucieux d'améliorer ses sources pour Bogdanow, p. 267) il reste étonnant qu'il préserve cette allusion à un bateau qui ne se trouve plus dans son récit. Qui plus est, la scène est bien plus enchanteresse ici : décor luxueux, enchanteur qui fait usage de ses conjurations, alors que dans le BnF 12599, Érec est simplement attaqué par le père de la demoiselle qui demandait son aide, mais le fait qu'il reproche à Bohort de l'avoir attaqué, et sa réponse, impliquerait qu'il a eu l'illusion d'être attaqué par Bohort, plutôt que le maître du château. On dirait que dans une certaine mesure les deux rédactions rétablissent le récit d'après les indications de ce dialogue, sans qu'aucune soit complètement satisfaisante. Spéculation : si l'absence de bateau n'a pas gêné le scribe, c'est peut-être parce que la forme *nasselle* ici n'a pas été lue comme *nacelle*, petit navire, mais comme *nasse*, piège : « Panier d'osier en forme de cône servant à prendre le poisson » (Godefroy) ; « Instrument de pêche, en forme de panier, qui se pose au fond de l'eau et où le poisson va se prendre ; Situation fâcheuse, embarrassante ; piège, traquenard ; P. anal. Piège à prendre les rats » (DMF). Cela correspondrait donc aux moyens magiques par lesquels Mabon avait immobilisé Érec au sol, Bohort lui disant que cela aurait dû lui mettre la puce à l'oreille sur le caractère enchanté de la demeure où il se trouvait, si ce n'est pas une manière plus générale de dire « vous auriez dû comprendre, quand vous vous êtes fourré dans ce guêpier, que c'était le fruit d'enchantements ». Une version plus ambitieuse de cette remarque pourrait être élaborée si on voulait, *contra* Pickford et Bogdanow, arguer que le BnF 112 est plus proche de la rédaction originale. Ceci dit, le terme *nasselle* est par la suite utilisé abondamment lorsqu'apparaît le Roi Pêcheur dans le dernier chapitre (pp. 152-153, S282b) et ne devait donc pas être énigmatique non plus, si ces chapitres font bien partie de la même matière.

<sup>120</sup> Sauf erreur, cette reine Crisea n'est pas mentionnée ailleurs, mais son nom fait bien écho aux origines grecques d'Érec dans la « Post-Vulgat ». Voir la Queste du manuscrit BnF 112 et des Demandas sur les origines de Lac, le père d'Érec : « Il fut vray que Lac et Dirat furent freres d'un pere et d'une mere, et avoient esté de la nacion de Grece, filz au roy Canan de Salengue. » (Pickford 1968:154, même texte (sinon qu'elle lit Salenque) dans Bogdanow §284, 1991:II.392, voir aussi IV.1.305. Voir la traduction de la *Demande* espagnole, en ligne : « Lac et Dirac étaient frères de sang, issus du même père et de la même mère. Originaires de Grèce, ils étaient fils du roi Canan de Salenque. » ([Walter et Serverat §130](#))

l'oppose à Sagremor le Desréé. Et sans ce chevalier, je ne crois pas que j'aurais jamais été libéré, car alors que Nabon se plaignait de vous, Montenart lui dit : « Vous avez un homme en prison chez vous qui pourrait bien vous en venger. » Et c'est pourquoi je fus libéré.

— Depuis hier soir j'ai beaucoup chevauché pour le trouver, dit Érec.

Et alors il lui raconte tout ce qu'il avait vu du chevalier et ce qu'il lui avait dit et fait, et [S266a] affirme bien qu'il ne ressentira plus jamais la joie avant [L261c] qu'il ait vengé ce qu'il lui dit, et rabattu un grand coup son orgueil.

— Que Dieu vous accorde donc d'en venir à bout, dit Bohort, car, certes, je le voudrais bien.

Ils montent alors vite tous deux en selle, et se séparent l'un de l'autre. Bohort s'en va tout droit à l'ermitage où il pense retrouver Hector, car il désire beaucoup le voir. Et Érec s'en va à la poursuite du chevalier du côté où il pense le trouver le plus rapidement, et il fait tant qu'il parvint au château où la bataille devait avoir lieu, avant même que le chevalier n'y soit arrivé. Quand il eut parlé à Sagremor et qu'il lui eut raconté pourquoi il venait au château, et pourquoi il attendait le chevalier qui devait venir, Érec lui répond :

— Laissez donc venir le chevalier. Il a tant méfait envers moi que, s'il plaît à Dieu, vous ne prendrez pas la peine de prendre les armes contre lui, car c'est vraiment le chevalier le plus orgueilleux et le plus vil que j'aie jamais rencontré.

— Peu vous importe, dit Sagremor. Puisqu'il est si orgueilleux, sa disgrâce est inévitable, ici ou ailleurs, de par sa folie et son orgueil.

Cette nuit les deux compagnons furent logés très à leur aise au château, et étaient très contents de s'être retrouvés les deux. Cette nuit, Érec pria Sagremor à répétition pour qu'il lui octroie cette bataille qui devait avoir lieu le lendemain, mais lui ne voulait la lui accorder pour ces prières ni pour rien d'autres, et lui répondit carrément que même si le roi Arthur venait là en personne, lui-même devrait faire usage de la force, sans quoi il ne la lui accorderait pas.

— Car j'ai déjà, dit-il, résidé longuement dans ce château et ce uniquement pour avoir l'honneur de mener cette bataille et pour rabattre l'orgueil de ce chevalier.

Et quand Érec entend que ses prières ne servent à rien, il se tait, et pense fort à autre chose dont Sagremor ne se doutait pas. Cette nuit, il demande de nombreuses fois par quelle route [L261d] viendrait le chevalier qui devait se battre le lendemain. Et ceux qui le savaient le mieux le lui apprirent. Et il n'y avait là personne qui osât supposer la raison pour laquelle il s'empressait tant de le demander.

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, Érec se rendit à Sagremor et lui dit :

— Je vous ai de nombreuses fois demandé cette bataille que vous devez mener aujourd'hui, et vous n'avez pas voulu me l'accorder. Que Dieu vous aide, alors, car je ne resterai pas ici plus longtemps. Et sachez que vous m'auriez grandement fait plaisir si vous me l'aviez accordée.

— Ha ! [S266b] Seigneur, dit Sagremor, j'ai besoin [de vous], je nécessite<sup>121</sup> votre aide et votre secours, car on peut bien craindre une trahison [ici]. Et je le dis pour moi, qui suis seul dans ce château.

Érec répond :

— Que vous ayez de la compagnie ou non, cela m'importe peu, car peu importe combien de fois je vous l'ai demandé vous n'avez pas voulu faire ce dont je vous priais, ce pourquoi je vous recommande à Dieu, car je suis ainsi fait que je ne resterai pas ici plus avant.

Alors il se rend à ses armes et se fait équiper par les gens du lieu. Et quand il eut pris ses armes, et qu'il fut monté sur son cheval, il se sépare de Sagremor, sans le recommander à Dieu, et fait mine d'être très courroucé. Et quand il est sorti du château, il s'en va du côté où on lui a expliqué qu'il pourrait trouver le chevalier qui devait venir par là.

Quand il fut parti du château, il n'eut pas grandement chevauché qu'il rencontra Brandélis, qui était un de ses assez proches parents. Et quand ils se reconnurent, alors vous auriez pu voir retentir leur joie grande et merveilleuse, car un long moment avait passé depuis [la dernière fois] qu'ils s'étaient vus.

— Beau doux sire, dit Érec, et quelle aventure vous apporta par ici ?

— Seigneur, dit Brandélis, on m'a dit que Sagremor doit se battre au nom d'une querelle de monseigneur le roi [L261<sup>bis</sup>a] Arthur. Et je veux donc voir la bataille, car si l'on portait atteinte à Sagremor, je lui viendrais en aide suivant mon pouvoir.

— Seigneur, dit Érec, je viens du château où doit se tenir la bataille. Et le chevalier qui doit la mener m'a fait tant de mal que je vais à son encontre pour me battre contre lui car c'est le plus vil et le plus orgueilleux que j'aie jamais vu. Et pour cette raison, je vous prie de rebrousser chemin avec moi pour voir la conclusion de notre affrontement, que vous soyez témoin de cette bataille auprès de la maison du roi Arthur, si je venais à avoir le dessus ou si j'étais vaincu.

Et il dit qu'il est très heureux de revenir sur ses pas ainsi. Alors ils se sont mis en route et n'eurent pas parcouru plus de deux lieues anglaises qu'ils rencontrèrent, en plein sur la grand'route qu'ils suivaient, le chevalier, avec la demoiselle et le nain. Mais sachez bien qu'ils ne venaient pas en si petite compagnie, car il y avait dans leur suite plus de cinq cent personnes, tant à pied qu'à cheval. Et tous venaient au château pour voir la bataille, et ce n'étaient pas des gens de ses parents, mais ceux du pays qu'il avait convoqués pour venir voir l'affrontement qui déciderait du sort du château. Et dès qu'Érec le vit parmi les autres, il lui crie :

— Noble chevalier, je vous défie. Vous n'aurez plus jamais à mener une autre bataille contre moi, car je suis en si bonne santé et en si bon état, et vous m'avez fait tant de mal que je vous garantis la mort.

Le chevalier [S266c] ne reconnaît pas celui qui lui parle de cette façon, mais puisqu'il voit qu'il lui faut se battre, qu'il le veuille ou non (autrement, ceux qui sont à lui et tiennent leurs terres de lui ne le respecteraient plus jamais) alors il se dirige vers Érec, furieux et peiné qu'il soit obligé de le

---

<sup>121</sup> Litt. *j'ai besoin et mestier*.

faire. Et lui qui était dans une telle colère et une telle contrariété, et qui venait à si grande allure qu'il faisait jaillir le feu des quatre sabots de son cheval [L261<sup>bis</sup>b] le frappe de sa lance aiguiseé si violemment qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et que rien ne le protegeait par-delà. Il l'embroche donc bien et l'emporte du cheval à terre, et la lance se brise dans sa chute, si bien que le fer en resta planté en lui. Et il s'évanouit, lui qui était frappé à mort. Les autres, qui ne se souciaient en rien de lui et auraient préféré qu'il meure plutôt qu'il vive, quand ils voient ce coup, battent en retraite sans en faire davantage. Et Érec qui le haïssait trop mortellement met pied à terre dès qu'il le voit tombé, et ne l'abandonne pas, malgré tous ceux qui étaient sur la place, car il voit bien qu'ils ne se soucient guère de lui. Et quand il a fondu sur lui, il lui arrache le heaume de sa tête et lui tranche la tête, puis la prend entre ses mains et se rend vers Brandélis, et lui dit:

— Maintenant, je vous prie de m'accorder une faveur.

Et il la lui accorde, alors qu'il ne savait pas ce qu'il voulait demander. Et Érec lui dit aussitôt :

— Vous m'avez accordé que vous porterez cette tête à Sagremor le Desréé et que vous la lui présenterez de ma part, et lui direz que j'ai mené sa bataille à terme.

Et il dit qu'il portera bien ce message. Et quand la demoiselle et le nain voient que le chevalier a été tué, ils [S266d] font demi-tour et s'enfuient au loin, aussi vite qu'ils pouvaient tirer de leurs chevaux, car ils croyaient vraiment qu'Érec voulait les tuer sur place. Mais les autres ne bougèrent pas, au contraire ils sont très heureux de cette aventure. Et dès que Brandélis eut pris la tête du chevalier tué et qu'il eut quitté la place, Érec se remet en route et chevauche par le chemin le plus court vers l'endroit où il pense pouvoir trouver Hector, et fait tant et si bien qu'il parvient à l'ermitage. Mais peu avant d'y parvenir, une demoiselle vient à sa rencontre, très belle et élégante, qui lui dit : [L261<sup>bis</sup>c]

— Dites-moi, seigneur chevalier, sauriez-vous me dire des nouvelles d'un chevalier que je cherche ?

— Je ne peux pas savoir, demoiselle, dit-il, si vous ne me dites pas son nom d'abord.

— Son nom, dit-elle, je peux bien vous le dire. Il s'agit de monseigneur Hector des Mares.

— Monseigneur Hector, demoiselle, dit-il, je le connais bien. Mais pourquoi le demandez-vous ?

— Je le demande, dit-elle, pour son bien et pour le réconforter, car je lui apporte des nouvelles qu'il aimera bien.

— Ha ! Demoiselle, dit-il, si vous voulez bien me dire ces nouvelles, sachez que je les lui dirai sous peu.

— Et qui êtes-vous ?, dit-elle. Dites-le moi, s'il vous plaît.

Et il donne son nom.

— Au nom de Dieu, dit-elle, j'ai de nombreuses fois entendu parler de vous. Et pour cette raison je vous dirai les nouvelles que j'ai trouvées. Dites à monseigneur Hector que ma dame, la Dame du Lac, lui demande de se réconforter et qu'il soit heureux et joyeux, car monseigneur Lancelot

son frère, qu'il en soit certain, guéri de la folie dans laquelle il était resté si longtemps, et il a retrouvé la raison, et est présentement redevenu aussi beau et aussi fort qu'il le fut par le passé, et il serait le plus heureux et le plus à son aise de sa vie, présentement, si seulement il avait avec lui ce dont toute sa joie provient, comme monseigneur Hector le sait bien. Dites-lui donc cela de la part de ma dame, la Dame du Lac. Et s'il s'aime ou aime son frère, je crois que cette nouvelle le réconfortera.

Et Érec dit qu'il portera bien ce message, et bénit la demoiselle et l'heure de leur rencontre, car elle le rend si joyeux par ces nouvelles, qu'il n'avait pas ressenti une aussi grande joie depuis longtemps.

Ainsi l'un et l'autre se séparent. La demoiselle s'en va le long du chemin carrossable, allant à sa guise. Et Érec, qui était très heureux de l'avoir rencontrée, se hâte tant de chevaucher qu'il parvient à l'ermitage où il avait laissé Hector, et il le trouva là, mais aussi Bohort et le Laid Hardi, et l'écuyer qui y était resté si longtemps, et tous tenaient compagnie [L261<sup>bis</sup>d] à Hector pour le réconforter et le mettre en joie, s'ils le pouvaient. Et lui se lamentait très violemment et disait qu'il avait alors tout perdu, ayant perdu son compagnon, l'homme [S267a] qui avait le plus fait pour lui dans le monde et qu'il devait aimer d'autant plus, car il serait mort depuis longtemps sans ses bonnes attentions. Pendant qu'Hector se lamentait ainsi, souffrant tant [de par l'absence] d'Érec, voilà qu'arrive Érec qui descend de cheval devant l'ermitage. Et les autres accourent à ses étriers, très heureux de son arrivée. Et aussitôt qu'il fut entré et qu'il fut désarmé, Hector se met à rire et Érec lui dit aussitôt :

— Par ma foi, dit Érec, monseigneur Hector, vous devez bien rire à mon arrivée, car j'ai appris des nouvelles qui vont rendront content et joyeux, si vous aimez monseigneur Lancelot autant que vous en donnez l'impression.

— Dites-les moi donc, monseigneur Érec, dit Hector.

Et il lui raconte aussitôt tout ce que la Dame du Lac lui a fait savoir par une de ses demoiselles, mais il le lui dit de façon à ce que ni Bohort ni le Laid Hardi n'en entendent rien. Hector ressentit une telle joie devant ces nouvelles apportées à l'ermitage par Érec qu'il en guérit entièrement et devint capable de se mouvoir et de se déplacer à cheval. Et quand il vit qu'il avait récupéré sa force, il dit qu'il ne séjournerait jamais dans une ville plus d'une journée, et ne cesserait de se déplacer jusqu'à ce que l'aventure l'amène en un lieu où il trouverait son frère.

Alors il prit ses armes et monta sur son cheval et partit de l'ermitage en compagnie de Bohort de Gaunes, d'Érec et du Laid Hardi, et ils chevauchèrent de cette façon huit jours ensemble sans rencontrer d'aventures, jusqu'à arrivée à l'entrée d'un bois où la route se séparait en quatre chemins. Hector s'arrête alors et dit :

— Monseigneur [L262a] Bohort, vous choisirez lequel de ces trois chemins vous préferez, et le Laid Hardi choisira ensuite.

— Et vous deux, que ferez-vous ?, dit Bohort.

— Nous deux, nous suivrons un même chemin, dit Hector, car nous sommes restés ensemble si longtemps qu'il ne serait pas juste que nous nous séparions avant que l'aventure nous sépare.

Et les autres sont bien d'accord, et monseigneur Bohort se lance donc sur une des voies, et le Laid Hardi sur une autre, et les deux compagnons choisissent une troisième, et ils se séparent ainsi.

Hector chevauche toute la journée, aux côtés d'Érec, tant et si bien qu'ils parvinrent à sortir du bois, qui était petit, à l'heure de none. Alors ils regardent devant eux et voient un château qui était assez grand et beau, et qui se trouvait devant des marécages.

— Monseigneur Érec, dit Hector, vous pouvez voir ici un château où se trouve le plus félon seigneur que j'aie jamais rencontré, et le plus vil, et des gens tels que vous [S267b] n'en trouverez jamais qui soient courtois avec vous mais tous ceux qui y résident vous traiteront de façon humiliante et infamante, s'il devait advenir que vous entriez dedans et qu'ils savent que vous êtes un chevalier errant. Mais si vous n'étiez pas [chevalier errant] vous pourriez y entrer cent fois par jour, si ça vous chantait, et vous n'en trouveriez pas un pour mal vous parler.

— Et qu'est-ce qu'ils reprochent aux chevaliers errants ?, dit Érec. Que Dieu leur envoie ennuis et mésaventures !

— Je ne le sais pas vraiment, dit Hector, mais telle est la coutume que jamais un chevalier errant n'y entrera sans y trouver honte et outrage. Et je l'ai appris à mes dépens, car j'y ai été moi-même, ma honte et mon déshonneur furent complets. Et j'y ai eu une belle frayeure.

Et pendant qu'il lui racontait cette aventure, ils voient sortir du château une demoiselle montée sur un palefroi, qui venait vers eux à bonne allure.

— Arrêtons-nous donc, dit Hector [L262b] car si c'est possible, cette demoiselle nous racontera, si elle le sait, pourquoi les gens d'ici voient une haine si mortelle aux chevaliers errants.

— Demandez-lui donc, seigneur, dit Érec, car je voudrais aussi bien le savoir.

Voilà que la demoiselle arrive vers les chevaliers, en femme qui suivait sa route, et elle les salut alors qu'elle s'approche d'eux en femme qui connaissait les bonnes manières. Et ils lui rendent son salut. Et Hector lui dit alors :

— Demoiselle, j'espère que cela ne vous dérange pas que je vous ai arrêtée.

— Seigneur, dit-elle, il n'en est rien. Que puis-je pour vous ?

— Je voudrais vous demander, dit-il, en échange de tout service que je pourrais vous rendre, que vous me disiez comment s'appelle ce château, et pourquoi ceux qui se trouvent dedans voient une haine si mortelle aux chevaliers errants, si tant est que vous sachiez la vérité à ce sujet.

— Monseigneur Hector, dit-elle, je vous reconnais plus que vous ne croyez, et je n'étais pas loin de croire que vous étiez mort. En l'honneur des qualités que je vous connais, je vous dirai ce que vous me demandé, quoique je ne l'aie pas raconté à beaucoup de chevaliers de la cour du roi Arthur ; mais je vous le dirai si vous me jurez présentement, en chevalier loyal, que vous ne le révélez pas à quelqu'un d'autre, en dehors de cet autre brave, [qui est avec vous].

Et ils le lui jurent tous deux. Et elle leur dit aussitôt :

— Sachez donc qu'il n'y a pas de quoi s'émerveiller si les gens du château vous haïssent, car ils perdent tant de choses lors de vos visites, à chaque fois qu'un chevalier errant s'y rend, sans exception, il meurt aussitôt quelqu'un parmi les gens du château, à peine le chevalier errant a-t-il traversé la porte. Et s'il leur vient deux chevaliers errants ensemble, deux personnes en meurent aussitôt. Et s'il en vient plus, il en meurt davantage. Et personne ici ne sait vraiment d'où vient cette merveille [S267c][L262c] ils disent seulement que cela fait partie des merveilles de Logres. Et la haine que vous leur connaissez envers les chevaliers errants vient donc du fait qu'ils perdent ainsi des êtres aimés, de leur famille [amis charnels] à chaque fois que des chevaliers errants viennent chez eux.

Hector se signe tant ces paroles lui paraissent merveilleuses, et dit :

— Est-ce donc vrai, demoiselle, ce que vous me racontez, que cela se produit bien à notre venue ?

— Oui, que Dieu m'aide, dit-elle. Et vous pouvez même le voir à l'instant à vous deux, si vous le voulez, car si vous y entrez tous deux, à peine aurez vous passé cette porte que deux personnes du château mourront immédiatement.

Et Érec recommence à faire le signe de croix, et dit :

— Que Dieu ne m'aide plus jamais si j'ai jamais entendu parler d'une merveille aussi grande que celle-ci m'apparaît.

— Je vous prie donc, dit la demoiselle, comme vous me l'avez promis, de ne pas révéler cela à qui que ce soit.

— Aucune inquiétude à avoir, dirent-ils, car vous ne nous entendrez jamais en parler.

Pendant qu'ils parlaient ainsi entre eux, ils tendent l'oreille et entendent un cri s'élever de l'intérieur du château, si fort qu'il semblait que la ville entière s'effondrait. Ils demandent à la demoiselle ce que cela pourrait être.

— Je vous le dirai bien, dit-elle. Sachez que quelque chevalier errant vient d'y entrer et que quelqu'un y est mort à son arrivée, et qu'ils s'en sont rendu compte. C'est pour cela que les cris et la clamour se sont élevées comme vous pouvez l'entendre, car ceux de la ville pourchassent le chevalier dans les rues pour qu'il en sorte, car ils ne veulent pas qu'il reste avec eux pour le mal qu'il leur a fait. Et certes, si vous restez plus longtemps ici, vous le verrez sortir de là.

La demoiselle n'avait même pas fini de parler qu'ils voient un chevalier [L262d] sortir de la porte à aussi grande allure qu'il pouvait tirer de son cheval. Et à sa suite venaient plus de trois cents personnes, tant des hommes que des femmes, qui tous lui hurlaient dessus comme si c'était le pire criminel du monde, et lui lançaient des pierres et des cailloux, et lui disaient :

— Va-t-en et ne reviens jamais, que le Diable t'emporte, toi et tous les chevaliers errants du monde !

Et celui-ci ne répondait à rien de ce qu'ils lui disaient, car il ne souhaitait rien d'autre que se tirer de leurs mains, en homme qui avait eu une belle peur de ne pas sortir vivant du château. Et Hector qui le regarde le montre à Érec et lui dit :

— Seigneur, connaissez-vous celui qui vient par ici ?

— Pas du tout, seigneur, qui est-ce ?

— Au nom de Dieu, dit-il, c'est le Laid Hardi, qui arrive au trot. [S267d] Maintenant il ne peut pas dire qu'il n'a pas tenté ce que j'ai tenté jadis. Car soyez sûr que nulle part ailleurs je n'ai ressenti de pire honte que celle dont j'ai écopé ici quand l'aventure m'y avait mené une fois. Et cela je m'en suis bien souvenu dès que j'ai vu le chevalier<sup>122</sup>.

Et Érec se met à rire de ce qu'ils étaient en train de dire. La demoiselle fait demi-tour et poursuit sa route, vers là où elle avait à faire. Et alors le Laid Hardi arrive de leur côté. Et dès qu'il vit les deux compagnons, il s'arrête et leur dit :

— Avez-vous vu la déloyauté et la félonie des gens d'ici qui simplement parce que j'ai passé à travers le château sans rien faire de plus m'ont reçu si mal que pour un peu ils m'auraient trucidé parmi ?

— Ne vous en souciez pas, seigneur, dit monseigneur Hector. Au nom de la Sainte Croix vous n'êtes pas le premier qui ait reçu une telle honte ici. Je dois m'en plaindre autant sinon plus, car ils me firent pire il n'y a pas trois ans.

Et lui répond que cette coutume est la plus vile et la plus pénible qu'il ait jamais trouvée.

— Et si ce château n'était pas aussi loin du roi Arthur qu'il n'est, je ne serais plus à son service [L263a] s'il n'y venait pas pour le détruire, le château et ceux qui vivent dedans, car ni Dieu ni les hommes ne virent jamais des gens aussi mauvais qu'eux.

Et Hector se met à rire et Érec en fait de même.

— Monseigneur le Laid Hardi, dit Hector, depuis que nous nous sommes séparés, avez-vous entendu des nouvelles de ce dont nous sommes en quête ?

— Soyez sûrs, dit-il, que plus je cherche et plus je ne trouve rien. Et c'est pourquoi je n'ai rien à vous dire dessus.

— Du côté dont vous venez, dit Hector, nous ne trouverions rien de plus que vous. Pour cette raison nous irons dans une autre direction que celle dont vous êtes venus, car nous ne devons pas rebrousser chemin.

---

<sup>122</sup> BnF 112 donne *comme je vy le chevalier* tandis que Bnf 12599 transmet *comme je vy le chastel*. Pickford affirmait : « Bien que la coutume concerne le château ainsi que les chevaliers, c'est le Lait Hardi qui a vu le château, et Érec et ses compagnons qui ont vu le chevalier : la leçon du Ms. B. N. fr. 12599 est donc la bonne » (1968:221) ce qui semble précisément aller contre cette leçon, si c'est la vue du chevalier en fuite qui ravive les souvenirs d'Érec. Pour cette raison Bogdanow considérait les deux leçons possibles et gardait celle du BnF 112. (p. 268)

— Je ne sais pas, dit-il, mais puisque l'aventure nous a rassemblés je ne vous quitterai pas avant que l'aventure nous sépare.

Et ils le lui accordent.

— Allons donc dans ce chemin de traverse, dit Hector, de sorte que nous ne suivrons ni la route par laquelle vous êtes venu, ni celle que nous avons suivie.

Et ils s'y accordent bien, et se rendent sur le chemin qu'Hector leur indique, et s'éloignent du château autant qu'ils peuvent, et le laissent à leur gauche. Et une fois qu'ils eurent mis bien une demi-lieue anglaise entre eux et le château, ils tendent l'oreille et entendent venir à leur suite un chevalier armé de toutes ses armes, qui faisait en arrivant sur eux autant de bruit que quatre chevaliers à lui tout seul. Et il leur crie aussi fort qu'il le peut :

— Érec, chevalier mauvais et couard, tourne ton [S268a] écu par ici, ou bien je te frapperai par derrière et la honte en sera tienne.

Et Érec entend qu'il lui faut se battre, mais il ne s'en alarme pas trop car il voit que le chevalier est seul. Il fait alors demi-tour et dirige la tête de son cheval vers lui. Et l'autre chevalier, qui venait comme la foudre, le frappe de toute sa force, si violemment qu'il l'envoie à terre, et son cheval avec lui. Et quand il a donné ce coup, il s'arrête et dit [L263b] :

— Je ferai maintenant amende honorable pour le mal que je vous ai fait, monseigneur Érec, [je m'en remets au jugement] des chevaliers qui se trouvent ici. Et certes, cela me fait plus de peine que de plaisir [de vous avoir frappé], mais il me fallait le faire, que je le veuille ou non.

Sur ces mots, Hector s'avance et dit au chevalier :

— Qui êtes-vous, beau sire, qui proposez de faire amende honorable ?

— Je suis, dit-il, de la maison du roi Arthur, et je me nomme Lionel.

Alors commence la joie et la fête entre eux, bien plus grande que je ne pourrais l'exprimer, car il s'était bien écoulé six années entières sans qu'Hector et Lionel ne se soient revus. Ils lui demandent où il a été. Il lui répond qu'ils l'apprendront bien quand Dieu les ramènera à la cour, mais qu'ils ne peuvent le savoir avant.

— Et qui vous a dit, dit Hector, que nous étions ici ?

— Je ne savais rien, dit Lionel, à votre sujet, mais on m'avait donné récemment des nouvelles de monseigneur Érec. Et sachez que sa venue m'a été précieuse, comme vous le saurez plus en détail le jour où les aventures seront racontées dans la maison du roi Arthur<sup>123</sup>.

Alors Érec se remet en selle, et n'est pas bien triste étant donné qui l'avait abattu. Et le Laid Hardi dit alors :

— Monseigneur Hector, nous sommes quatre. Il nous faut nous séparer, par la force [s'il le faut], car quatre chevaliers ne doivent pas cheminer ensemble.

---

<sup>123</sup> Asher note que ce n'est en fait pas raconté dans les textes qui nous restent.

— Vous dites vrai, dit Hector, et cela me fait souffrir, car il y a si longtemps que je n'ai pas vu monseigneur Hector que cela ne me serait pas pénible. Mais s'il plaît à Dieu, nous nous reverrons bientôt et passerons alors du temps ensemble.

Ils enlèvent alors leurs heaumes de leurs têtes et s'embrassent parmi, tous les quatre, et ils se séparent de cette façon. Lionel s'en va d'un côté, le Laid Hardi d'un autre côté, Érec dans une troisième direction, et Hector ailleurs encore. Mais [le conte] cesse ici de parler d'eux tous, et revient à Hector des Mares.

## X. Comment Hector des Mares fut capturé sur l'île de la sœur de Perceval et comment ils lui firent jurer qu'il vengerait la mort de Lamorat de Galles.

Ici le conte dit que quand Hector [L263c] se fut séparé d'Érec, comme le conte l'a déjà raconté, il erra toute une journée sans trouver l'aventure. Et le lendemain, il lui advint que l'aventure le mena auprès de l'île où habitait la sœur de Perceval. [S268b] comme l'histoire l'a déjà raconté. Quand il vit la croix avec les inscriptions qui disaient qu'on y hébergeait le meilleur chevalier du monde, et invitant quiconque voudrait le voir, à traverser [l'étendue d'eau] — il crut vraiment que le texte disait vrai et que monseigneur Lancelot, son frère, se trouvait là, car il savait bien que c'était lui le meilleur chevalier du monde. Alors il s'élance aussitôt dans l'eau, si content et joyeux qu'il ne pourrait l'être davantage, car il croyait là très certainement y trouver une grande joie. Et quand il s'est jeté à l'eau, très joyeux, en homme qui croyait aussitôt retrouver son frère, cela tourna si bien pour lui que le cheval, qui était doté d'une grande force, le porta sur l'île sain et sauf. Et dès que ceux de la tour le virent parvenu auprès d'eux, ils s'arment et s'équipent et sortent, et ils étaient bien au moins quinze, tous à cheval, et qui fonçaient sur Hector. Quand il voit qu'il est tombé dans un affrontement et qu'il lui faut se défendre, il se dirige sur l'un d'eux et le frappe si violemment qu'il l'envoie à terre. Et tous les autres lui foncent dessus et tuent son cheval, et ils l'assailent tant et si bien qu'ils lui enlèvent son épée par la force, mais cela ne lui importe guère car, quoi qu'il en fût, il restait persuadé de revoir son frère ici. Et ils le mènent dans la tour où Gahériet avait été par le passé, et ils l'y emprisonnent. Et il leur dit :

— Ha ! Seigneurs, au nom de Dieu, avant de me jeter en prison, montrez-moi le meilleur chevalier du monde, qui se trouve en ces lieux.

Et eux lui disent :

— Nous ne vous montrerons rien de ce qui se trouve ici si vous ne jurez pas sur les Saints que vous vengerez la mort de Lamorat et Driant [L263d] son frère sur celui qui les a tués, aussitôt que l'aventure le portera par ici.

— Comment, fait Hector, on a donc tué [S268c] Lamorat ?

— Oui, disent-ils. Et sachez vraiment que c'est l'homme le plus déloyal du monde qui l'a tué.

— Alors je vous jure, dit-il, sur les Saints, que j'en tirerai vengeance, pour peu que ce soit un homme que je puisse tuer et que j'y sois obligé.

Et ils lui font jurer ce serment, aussi bien qu'ils savent le faire, et ajoutent qu'il ne partira pas de là avant d'avoir fait ce qu'il leur promet. Et il s'y accorde bien car il n'y a rien qui soit honorable et honnête qu'il n'aurait pas fait pour revoir son frère. Et quand il a juré ce serment, il leur dit :

— Voilà, j'ai fait tout ce que vous me demandiez. Maintenant, je vous prie, pour que je sois votre chevalier pour toujours à partir de maintenant, que vous me montriez celui que je vous demandais.

— Vous ne le verrez pas ici aujourd’hui, disent-ils, mais vous en aurez assez prochainement des nouvelles.

Sur ce, il se tait, car il croit bien, quoi qu’il en soit, que son frère était là, et il resta donc dans la tour. Et quand les gens du lieu surent la vérité quant à son nom, et qu’ils reconnurent qui il était, ils en furent tous joyeux car ils disaient franchement qu’ils avaient en leur prison le meilleur chevalier du monde à l’exception seulement de Lancelot du Lac. Maintenant, ils étaient certains de la mort de monseigneur Gauvain, si l’aventure devait le mener chez eux, et ils priaient très humblement Notre Seigneur qu’il le laissât venir entre leurs mains maintenant qu’ils avaient dans leur prison un chevalier aussi bon que monseigneur Hector des Mares.

De la façon que je vous ai contée, Hector fut emprisonné sur l’île où demeurait la sœur de Perceval. De nombreuses fois, il pria les gens du lieu de le laisser voir le bon chevalier qui y résidait. Et il lui répondent :

— Ça ne sert à rien [d’insister], jamais vous ne le verrez avant d’avoir vengé Lamorat [L264a] et son frère de celui qui les a tués.

— Puisque je ne peux pas sortir d’ici autrement, dit Hector, sinon à travers ce chantage que vous m’imposez, ni ne peux voir celui qui m’a amené ici, je vous prie, comme un chevalier doit prier un autre chevalier, que vous m’ameniez en un lieu où je pourrais voir ce chevalier que vous m’avez décrit, ainsi je vous dis que, en aucune façon, je ne manquerai pas de faire ce que je vous ai promis, car c’est la chose que je désire le plus, de voir celui pour qui je suis venu chez vous.

Ils répondent à ces paroles, et disent :

— Ne vous inquiétez pas, car vous verrez prochainement celui qui nous a fait tant de mal. Et rappelez-vous bien, quand vous l’aurez entre vos mains, que si vous nous vengez de lui suivant notre volonté, vous verrez celui que vous désirez.

Et il dit qu’il ferait tout ce qu’il peut. De la manière que je vous ai racontée, Hector resta bien là sept semaines entières à attendre, jour après jour, de pouvoir voir son frère, en homme qui croyait véritablement [S268d] [que Lancelot] se trouvait là. Par la suite, il n’eut pas longtemps à attendre avant que l'aventure n'amène monseigneur Gauvain dans les parages. Et quand il vit la croix et les inscriptions qui disaient que sur l’île se trouvait le meilleur chevalier du monde, il dit aussitôt :

— Par ma foi, on doit donc y trouver Lancelot, que je cherche ? Car c'est le meilleur chevalier du monde.

Il regarde au-delà de la rive pour voir s'il y verrait une planche ou un pont sur lesquels passer. Et quand il n'y voit rien qui puisse l'y aider, il se recommande à Dieu et se lance dans l'eau, tout armé comme il était, et ne renonce pas, ni de par la profondeur de l'eau, ni de par le danger qu'il devinait, en homme qui était assez hardi, et qui se lance dans toutes les aventures. [L264b] Et quand il se fut jeté à l'eau, cela tourna si bien pour lui qu'il parvint de l'autre côté, sur l'île, en un morceau et libre [de ses mouvements]. Mais je peux vous dire qu'il avait eu une telle frayeur qu'il aurait mieux voulu ne jamais avoir tenté la traversée, car il avait bien eu peur d'y mourir.

Dès qu'il fut arrivé sur l'île, une demoiselle de la tour se rendit aussitôt devant lui et lui dit :

— Seigneur chevalier, je vous prie et vous conjure, sur la foi que vous devez à toute la chevalerie, que vous me disiez votre nom.

Et il répond :

— Demoiselle, je ne sais si vous me le demandez pour mon malheur ou pour mon bien, mais quoi qu'il en soit je vous le dirai quoi qu'il doive m'advenir, car jamais je n'ai caché mon nom à quelqu'un qui me le demandait. Et pour cela, je vous le dirai. Sachez que j'ai pour nom Gauvain, le fils du roi Loth, et je suis le neveu du roi Arthur.

Et quand la demoiselle entend ces mots, elle répond :

— Vous en avez assez dit. Je ne vous en demande pas plus.

Et alors elle s'en va à grande allure vers la tour où ceux de la maisonnée de la demoiselle résidaient.

Et quand elle vint auprès d'eux, elle leur dit :

— On va bien voir comment vous allez vous en tirer, car vous avez [entre vos mains], tout ce que vous avez toujours demandé. Sachez que ce chevalier-là est monseigneur Gauvain, qui a nous a infligé une si grande perte en [tuant] nos amis.

Et quand ils entendent ses mots, ils sont très contents et joyeux, et ils viennent donc vite à Hector et lui disent :

— Sachez maintenant, seigneur chevalier, que s'il y a en vous autant de prouesse que nous le croyons, vous pourrez déjà voir ce soir le bon chevalier que vous avez tant demandé, car voilà celui qui a tué Lamorat. Et si vous nous en vengez, soyez sûr que nous ferons pour vous ce que nous vous avons promis et plus encore.

Hector est très content de cette [L264c] nouvelle, car il ne désire rien au monde plus que de revoir son frère, il dit donc aussitôt : [S269a]

— Apportez-moi mes armes. Si je devais perdre ce que j'ai tant désiré voir et que j'ai tant attendu pour l'amour d'un homme, ce serait une vraie merveille<sup>124</sup>.

Alors ils lui apportent ses armes. Et quand il est armé en bonne et due forme, du mieux qu'ils purent, ils lui amènent son cheval, il l'enfourche et sort de la tour. Et ils lui montrent immédiatement monseigneur Gauvain, qui était en selle et avait équipé ses armes, en homme qui avait bien vu qu'il était tombé dans un affrontement. Et quand Hector le voit devant lui, puisqu'il ne le reconnaît pas, il dit que jamais, s'il plaît à Dieu, il ne restera en ces lieux avant de voir ce qu'il désire tant, et lui crie de loin qu'il se garde de lui, car il le défie à mort.

---

<sup>124</sup> Litt. *Se je pour l'amour d'ung homme pers a veoir ce que je tant désir et que j'ay tant actendu, ce sera merveille.*

Et il se met aussitôt à prendre autant d'élan qu'il peut en tirer de son cheval. Et monseigneur Gauvain en fait de même, car il voit bien qu'il est obligé de faire ainsi. Et les deux portaient des armes si différentes [de leurs blasons habituels] qu'ils ne se reconnaissaient pas. Et Hector, qui n'avait pas porté les armes depuis fort longtemps, mais était très désireux de s'y adonner, frappe monseigneur Gauvain d'un coup si merveilleux, où il avait mis tout son cœur et toute sa force, qu'il le fait voler hors des arçons et l'envoie à terre si violemment que la pointe de son heaume se plante dans l'herbe, mais sans lui faire plus de mal, car son haubert était solide et intègre, et la lance vole en éclat, de par la grande force qu'elle avait encaissé.

Quand monseigneur Gauvain se retrouve à terre, il se retrouve bien fracassé et rompu par la chute qu'il avait faite, et il se relève assez rapidement, sous l'emprise de la honte et de la peur. Et quand Hector voit qu'il s'équipe pour la bataille, il met pied à terre et laisse son cheval aller où il va, et porte alors la main à l'épée et court à l'assaut de monseigneur [L264d] Gauvain devant tous ceux du lieu, et il lui donne un si grand coup en plein sur le [S269b] heaume qu'il en reste tout ébahi. Alors commence entr'eux deux la mêlée, si cruelle si intense que personne n'y aurait assisté sans les tenir pour des braves, et il n'était même pas midi passé au début de leur affrontement, et sachez qu'elle dura presque jusqu'à l'heure de none, et que monseigneur Gauvain souffrit tellement, et subit tant de plaies, grandes et petites, et il avait perdu tant de sang qu'il n'y avait rien à la clé pour lui, sinon la mort. De son côté, Hector n'était pas non plus en assez bon état pour ne pas avoir davantage besoin de se reposer que de combattre, en homme qui avait déjà perdu beaucoup de sang. Et malgré cela, tous ceux du lieu voyaient clairement et réalisaient qu'il avait de beaucoup l'avantage dans la bataille et qu'il menait entièrement monseigneur Gauvain à sa volonté. Tous ceux qui regardaient la bataille étaient très contents, car il ne haïssait rien au monde d'une haine plus mortelle que celle qu'ils ressentaient envers monseigneur Gauvain, et ils estimaient Hector, et le louaient pour sa qualité et sa chevalerie, plus qu'ils ne le faisaient d'aucun chevalier qu'ils avaient jamais vu, car ils le voient si preux et vif dans tous les assauts et sur tous les points, qu'ils le tenaient pour une grande merveille. Et monseigneur Gauvain, qui a présentement la plus grande peur qu'il ait jamais ressenti, en homme qui se rend bien compte qu'il a le dessous dans cet affrontement, ne sait ce qu'il doit faire ou dire, car il s'aperçoit bien qu'il ne pourra pas résister encore longtemps contre celui qu'il affronte, alors il bat légèrement en retraite, et puis parle, pour dire :

— Seigneur chevalier, je me suis battu jusqu'à présent contre vous, de telle façon que je ne sais pas qui vous êtes, en dehors du fait que je vous sais être le meilleur chevalier que j'aie jamais vu et le plus merveilleux. Et pour cela je voudrais, s'il vous plaisait, avant d'en [L265a] faire plus, que vous me disiez votre nom, car il se pourrait que vous soyez tel que je vous tienne quitte de cette bataille [sur le champ]. Et il se pourrait que vous soyez quelqu'un contre qui je ne lâcherai jamais l'affaire avant que la mort ne m'arrête.

Hector répond à ces mots

— Certes, seigneur chevalier, si vous souhaitez savoir qui je suis, il en est de même pour moi à votre sujet, et il est normal que je le sois, car si Dieu est mon conseil, vous êtes le meilleur chevalier et le plus puissant que j'aie jamais rencontré. Et pour cela, je vous dirai mon nom, car je ne l'ai jamais dissimulé quand un brave tel que vous me le demande. Et malgré le fait que je

sympathise avec vous<sup>125</sup>, je vous garantis qu'entre nous il ne peut y avoir la paix ou l'harmonie avant que l'un de nous deux en soit mort. La chose en est venue à ce point.

— Quoiqu'il en soit, dit monseigneur Gauvain, vous me direz votre nom, s'il vous plaît, et puis chacun de nous fera du mieux qu'il peut.

Et Hector lui dit

— Seigneur, sachez donc que je me [S269c] nomme Hector des Mares.

Et quand monseigneur Gauvain entend cette nouvelle, il en est si heureux qu'il a bien l'impression de tenir Dieu entre ses mains, car il sait alors bien qu'il n'a plus besoin de craindre la mort puisqu'il savait qu'Hector était un des plus courtois chevaliers du monde, et il dit alors aussitôt, porté par la grande joie qu'il ressentait :

— Ha ! Monseigneur Hector, soyez le bienvenu. Je vous ai tant cherché, vous et monseigneur Lancelot, votre frère. Maintenant vous pouvez bien faire de moi ce qu'il vous plaira car je me considère vaincu dans cette bataille, que plus jamais Dieu ne m'aide si je lève encore mes armes contre vous aujourd'hui, car je n'en aurais rien fait si je vous avais reconnu comme je l'ai fait présentement.

Suite à ces paroles, Hector est tout ébahie, car il ne savait pas encore que c'était monseigneur Gauvain. Et malgré cela, il réalisait bien que c'était un des compagnons de la maison du roi Arthur, et il voudra donc savoir qui c'est. Alors il lui dit :

— Qui êtes-vous [L265b], beau sire, qui m'octroyez l'honneur de cette bataille ? Et ce alors que je ne l'ai pas méritée, car je ne vous ai pas vaincu.

— Je suis, dit-il, Gauvain, votre ami.

— Comment, dit Hector, êtes-vous bien monseigneur Gauvain ?

Et il dit que c'est vraiment lui. Et il s'arrête maintenant tout ébahie, en homme qui ne savait quoi faire, car s'il tue monseigneur Gauvain, il se parjurera et en mérirera de perdre son siège de la Table Ronde. Et s'il ne le tue pas, il ne verra pas son frère dont il croit avec certitude qu'il se trouve dans les parages. Alors il relâche sa main et dit :

— Monseigneur Gauvain, vous êtes mon compagnon de la Table Ronde, par foi et par serment. Et pour cela vous devez me conseiller du mieux que vous le saurez.

— Dites-moi, dit-il, et je vous conseillera du mieux que je saurai, cela je vous le jure sur tout ce que je tiens de Dieu.

Et Hector dit tout aussitôt :

— Monseigneur Gauvain, mon frère est détenu ici en prison, on me l'a fait comprendre, et il ne peut être délivré avant que je vous aie tué. Et pour cette raison je suis resté ici longtemps à attendre que vous veniez ici car de votre venue et votre mort dépendait ma délivrance et la

---

<sup>125</sup> Litt. *Et nonpourquant je vous acoint bien.* Asher ne traduit pas cette partie de la phrase.

sienne, et nous ne pourrions pas en sortir autrement, nous disaient ceux de cette île qui nous tenaient en prison.

Monseigneur Gauvain pense à ces mots et répond alors, pas plus étonné que ça, pour dire :

— Ha ! Monseigneur Hector, il en va ainsi que nous sommes compagnons de la Table Ronde et l'avons été longtemps, et cette confrérie<sup>126</sup> doit être si ferme et si assurée que le plus fort ne doit porter la main sur le plus faible peu importe ce qu'il doit advenir, mais ils doivent s'entraider [S269d] partout. Et d'un autre côté, je ne me serais pas lancé dans la quête que nous avons menée si longtemps si ce n'était pour voir si Dieu voudrait m'octroyer l'honneur de trouver monseigneur Lancelot, votre frère. Et puisqu'il en est ainsi que Dieu nous a accordé d'être venus là où il se trouve, nous ne devons avoir aucun autre [L265c] souci au monde en dehors de nous appliquer à le délivrer contre la volonté de ceux qui le détiennent en prison. Et nous y gagnerons un plus grand honneur si nous le délivrons de force, plutôt que par [leur] générosité<sup>127</sup>. Et qui plus est, vous pourrez mettre la main sur lui plus facilement avec mon aide que si je ne vous aidais en rien. Faites donc attention à ce que vous ferez quant à ce que je vous ai proposé, car si vous voulez passer par la bataille, qu'il en soit suivant votre plaisir. Je défendrai ma vie autant que je le pourrai. Et certes puisque cela en sera venu à ça je crois que vous n'aurez pas beaucoup d'efforts à mettre dans la bataille avant de m'avoir mis à mort. Et si je le dis c'est bien parce que je reconnaiss que vous êtes un meilleur chevalier que moi.

Et quand Hector entend ces mots que Gauvain lui dit, il est d'avis qu'il lui a donné le meilleur conseil qu'il puisse discerner. Alors il demande à monseigneur Gauvain :

— Comment vous sentez-vous ?

— Mais pourquoi me le demandez-vous ?, dit-il.

— Je le demande, dit Hector, parce qu'il faut que nous nous battions contre tous ceux que vous voyez ici, car autrement nous ne pourrons jamais libérer monseigneur mon frère.

Et monseigneur Gauvain dit qu'il y est entièrement prêt.

— Ne vous en inquiétez donc pas, dit-il, monseigneur Hector, car sachez bien que nous les mettrons facilement en déroute.

Après ces paroles, Hector n'attend plus mais va à son cheval et l'enfourche. Et ceux de la tour qui regardaient tout ça n'avaient pas encore réalisé que les deux chevaliers s'étaient alliés. Et monseigneur Gauvain fait tant qu'il est parvenu à son cheval et l'enfourche. Et Hector n'attend pas, mais prend de l'élan envers tous ceux de l'île, qui étaient au moins dix-huit, tant chevaliers et sergents, très piètement armés, en hommes qui jamais n'avaient craint que les choses tourneraient ainsi. Et Hector, qui brandissait son épée dénudée, toute colorée, rouge du sang de monseigneur Gauvain, dirige la tête de son cheval contre eux et frappe en leur sein et [L265d] commence à leur donner de grands coups, là où il peut les atteindre, et leur tranche donc des

---

<sup>126</sup> Litt. *compaignie*.

<sup>127</sup> Litt. *par debonnaireté*. Trad. Asher : « We'll have greater honor if we deliver him by force than if we have him through someone else's generosity. » Ou faut-il y voir le sens « par notre complaisance, notre soumission, notre obéissance à leurs commandements ? »

bras, des têtes, des épaules, et il les affole et les mutile, et les fait voler à terre, les uns blessés à mort et les autres estropiés. Et tout cela [S270a] avait tellement mal tourné pour eux qu'ils ne pouvaient retourner dans leur tour, car monseigneur Gauvain s'était déjà flanqué dedans et gardait l'entrée, à cheval, tout comme il était, si bien que nul ne pourrait y entrer sans passer par lui. Et Hector qui les haïssait mortellement, les tient si court qu'ils ne peuvent se réfugier dans la tour, et ne savent pas ce qu'ils doivent faire, car il les bat et les tue, comme s'ils avaient été des animaux dénués de parole. Et quand ils voient qu'ils ne peuvent s'en protéger en fuyant ça et là, ou d'une autre manière, ils se jettent à l'eau mais elle était si agitée et profonde qu'il n'en réchappa pas plus de trois, et tous les autres finirent morts et noyés<sup>128</sup>. Ainsi se délivra Hector de la parenté du roi Pellinor qui rêvait de faire mourir monseigneur Gauvain. Et quand il vit qu'il n'y avait plus un homme sur l'île qui puisse s'opposer à lui de quelque façon que ce soit, il se rend à la tour dont monseigneur Gauvain gardait l'entrée, et entre dedans. Et quand il est parvenu devant le palais principal, ils descendent tous deux de cheval, en silence, et y rentrent et y trouvent bien vingt demoiselles toutes échevelées et en sale état qui manifestaient une si grande douleur, chacune de son côté, qu'il n'y en avait pas une qui ne semblait pas avoir envie de mourir sur-le-champ. Et la plus belle d'entre elle et la plus dame, qui était une des plus belles jeunes filles et des plus avenantes du monde, était la sœur de Perceval. Aussitôt qu'elle vit entrer là monseigneur Gauvain, elle se tire les tresses, comme une femme qui a perdu la raison et commence à crier, et à dire :

— Allez-y, monseigneur Gauvain, allez-y ! Là, il ne reste plus que moi que vous n'ayez pas tué parmi mes parents, car vous ne pouvez pas nier que vous avez tué très déloyalement [L266a] mon père, le roi Pellinor, qui était le plus brave en chevalerie que l'on connût de son temps à travers tout le royaume de Logres. Et après ce grand malheur qui m'était venu par vous, pour m'avilir complètement et faire de moi une pauvre et misérable orpheline, vous avez tué de vos mains mes deux frères, Driant et Lamorat, qui par leurs qualités chevaleresques avaient surpassé tous leurs parents. Tous ces grands malheurs dont on ne pourrait pas me dédommager avec tout ce qui existe dans le monde, c'est vous-mêmes qui me les avez infligés. Alors faites-le, si Dieu vous sauve, comme un chevalier déloyal doit agir, puisque vous m'avez pris, et à tort, tout ce que j'aimais le plus. Allez-y, ôtez-moi la vie du corps, avec cette même épée par laquelle vous fites mourir mon père et mes frères, vous mettrez ainsi fin à mon deuil, et ma vie<sup>129</sup> en sera alors douce et réconfortante [S270b] s'il me faut mourir de cette même épée dont mes êtres aimés les plus chers moururent.

Ce sont de telles paroles que disait la demoiselle, tellement souffrante et tellement éplorée que son visage était baigné de larmes. Et quand Hector entend qu'elle provient d'un si haut lignage et qu'elle l'a entièrement perdu à cause de monseigneur Gauvain, il en ressent une grande pitié, et s'arrête donc et dit :

— Certes, demoiselle, vous [avez raison] de vous en plaindre, car il vous a fait trop de mal et vous a privé [de trop de choses]. Et malgré cela, puisque nous sommes au point où l'on ne peut plus réparer cela, comme nous le voyons clairement, il vous faut vous consoler des pertes qui

---

<sup>128</sup> Litt. *mort et peris, peris* dans le sens « couler, sombrer, faire naufrage ».

<sup>129</sup> Sic. Asher corrige : ma mort.

vous sont advenues. Et, si Dieu me conseille, si j'avais pu pour ma part y remédier je l'aurais fait volontiers, car il vous a trop endommagée et appauvrie, celui qui vous a enlevé tous ces braves.

La demoiselle répond aussitôt :

— Monseigneur Hector, si vous étiez un homme aussi loyal que vous devriez l'être, [ces exactions] auraient déjà été vengées, car vous aviez juré [L266b] sur les Saints que vous vengeriez mes proches contre celui qui les avait tués. Et vous l'avez eu entre vos mains et vous n'en avez pas tiré vengeance, ce pourquoi je vois donc clairement que vous vous êtes parjuré, et pour cette raison je ne croirais plus jamais les paroles que me dirait un chevalier, car soyez sûr que je ne croyais pas le moins du monde que vous ne me tiendriez pas parole.

— Ha ! Demoiselle, dit-il, par Dieu, ne me blâmez pas pour ce que j'ai fait. Certes, je n'ai rien fait sinon ce que je devais faire, que je le veuille ou non, si je ne voulais pas perdre mon siège à la Table Ronde. Mais par Dieu, indépendamment d'à quel point j'ai respecté votre volonté, je vous prie de me montrer monseigneur Lancelot, mon frère, car je sais bien qu'il est ici même en prison.

— Que Dieu [ne m'accorde plus jamais] la joie [si je mens], dit-elle. [Sur] la chose que j'aime le plus au monde, c'est-à-dire mon frère Perceval : monseigneur Lancelot du Lac n'est jamais venu sur cette île, de ce que je sache<sup>130</sup>.

— Mais pourquoi, dit-il, est-ce que les inscriptions sur la croix disent que le meilleur chevalier du monde se trouve ici ?

Et alors elle commence à raconter comment toute cette affaire avait été préparée en vue de la mort de monseigneur Gauvain. Et quand elle lui a tout expliqué, tout comme le conte l'a déjà raconté, il dit à monseigneur Gauvain :

— Seigneur, vous avez très mal agi, vous qui avez détruit et mis à mort les chevaliers du monde qui méritaient le plus de louanges en matière de chevalerie et de courtoisie. Soyez-en sûr, il est impossible que le mal [S270c] ne vous retombe pas dessus tôt ou tard, et ce ne sera pas de mon fait, mais par quelqu'un d'autre qui viendra venger ces braves.

Monseigneur Gauvain ne sait quoi répondre à cela, car il sait très bien qu'il est coupable des choses dont la demoiselle l'accuse. Et pour cette raison, il se tait et écoute tout ce qu'elle dit. Et alors viennent [L266c] devant eux toutes les demoiselles du lieu, qui disent à monseigneur Gauvain, très souffrantes et éplorées :

— Ha ! Monseigneur Gauvain vous nous avez vouées à la honte, et à la douleur et à la pauvreté, nous qui aurions toutes été de riches demoiselles, si seulement Dieu avait sauvé ceux que vous

---

<sup>130</sup> Litt. *Se Dieu me doint joye, fait elle, de la rien ou monde que je plus ayme, c'est de mon frere Parceval, oncques messire Lancelot du Lac n'entra en ceste isle a mon essient.* Sans faire de lien entre les deux phrases, Asher traduit « “May God give me joy of the person I love most in the world, my brother Perceval,” she said; “Sir Lancelot of the Lake never, to my knowledge, came to this island.” ». Il nous semble cependant qu'il faut l'interpréter comme un serment, « que Dieu ne m'accorde plus jamais la joie si je mens ». Mais peut-être faut-il connecter ses deux parties plus avant, à savoir : « Si Dieu doit m'accorder que la chose au monde que j'aime le plus, c'est-à-dire mon frère Perceval, m'apporte de la joie à l'avenir... » ?

avez tués de vos mains. Que Dieu nous amène prochainement celui qui tirera vengeance de cette déloyauté, car avant le jour où nous apprendrons votre mort et vos déboires<sup>131</sup>, nous ne connaîtrons ni joie ni allégresse.

Hector qui assiste à la douleur que manifestent les demoiselles en est si ébahi et en reste si profondément pensif qu'il ne sait ce qu'il doit dire ou penser, mais en ressent une si grande pitié que si Gauvain n'avait pas été compagnon de la Table Ronde et qu'il ne craignait pas le roi Arthur, il n'aurait renoncé à lui trancher la tête pour rien au monde. Et pour cette raison, il lui jette des regards très énervés, mais regarde les demoiselles avec pitié. Et alors une demoiselle bondit en avant et dit à Hector :

— Ha ! Monseigneur Hector, nous devons beaucoup nous plaindre, et avec douleur, de ce déloyal qui se trouve ici, car soyez sûr que si ce n'était pour sa seule main, notre parenté n'aurait pas été moins forte que la vôtre, qui est présentement considérée comme la parenté la plus forte du monde en matière de chevaliers, si Dieu l'avait sauvée pour nous, et si ce déloyal ne nous en avait pas si mortellement affligé. Mais lui seul nous en a privés.

Hector ressent une si grande pitié devant la grande douleur que manifeste la demoiselle, qu'il ne sait ce qu'il doit faire, et il arrive seulement à dire à la sœur [S270d] de Perceval :

— Demoiselle, au nom de Dieu, si mon frère est ici, montrez-le moi.

— Si Dieu m'aide, dit-elle, monseigneur Hector, il n'a jamais été ici, de ce que je sache. Et s'il y était, que Dieu m'appuie, je vous l'aurais rendu suivant votre désir.

Et il dit :

— Puisqu'il n'est pas là, je n'y resterai plus, car je n'étais pas venu ici pour une autre raison que pour le trouver.

Et il sort aussitôt de la salle, et monseigneur Gauvain aussi, et ils parviennent [L266d] à leurs chevaux, les enfourchent, et partent. Et quand ils sont hors de la tour, les demoiselles qui viennent à leur suite, se désolant et se lamentant, s'écrient envers monseigneur Gauvain :

— Ha ! Gauvain, va-t-en, puisses-tu ne jamais revenir ici ! Et que Dieu nous accorde de vivre assez longtemps pour que nous puissions voir ou entendre des nouvelles à ton sujet, [et apprendre] que furent vengées la grande douleur et la grande perte qui étaient advenues par ta faute.

Il ne répond rien à ce qu'elles lui disent mais arrive à l'eau, et se jette dedans, et la traverse, car le cheval sur lequel il se trouvait était doté d'une grande force. Et elles vont à sa suite, s'écriant :

— Hé ! Eau profonde et agitée, et difficile à traverser, pourquoi ne nous venges-tu pas ? Pourquoi n'engloutis-tu pas ce déloyal qui nous a jetées dans la honte et la douleur pour toujours désormais ?

---

<sup>131</sup> Litt. *mesaventure*.

Les demoiselles mènent ces lamentations un bon moment, elles qui souffrent tant qu'elles voudraient bien mourir. Et les deux compagnons, qui étaient [parvenus sur la rive opposée] moyennant quelques efforts, se disent entre eux :

— Dans quelle direction pourrons-nous aller maintenant pour trouver un lieu où nous puissions nous reposer, car il est si tard ?

Et à coup sûr, la nuit était déjà tombée, noire et obscure. L'un ne sait quoi conseiller à l'autre sur ce sujet, et ils restent donc dans une cabane de branchages [loge galloise] qu'ils trouvèrent, et soignèrent leurs chevaux comme ils le pouvaient, car ne c'était pas du tout ce qu'ils auraient désiré, il n'y avait rien des choses qu'il aurait fallu pour sustenter un corps d'homme. Cette nuit-là, ils ne mangèrent ni ne burent rien, et ils auraient bien eu besoin d'un autre logis que celui-là, car ils étaient couverts de plaies et de blessures, et avaient perdu beaucoup de leur meilleur sang. Mais quoi qu'il en soit, puisqu'il virent qu'il leur fallait faire ainsi, qu'ils le veuillent ou non, ils endurèrent cette nuit en se réconfortant du mieux qu'ils purent. Le lendemain [L267a] aussitôt qu'il fit jour, ils se remirent en chemin, et font tant et si bien qu'ils parviennent à une abbaye qui se trouvait non loin, dans une montagne. Gauvain y resta de par les plaies qu'il avait subies, et qui le lésaient beaucoup, car il [S271a] ne pourrait en l'état chevaucher sans risquer la mort. Et sachez qu'à cause des plaies qu'il avait reçues dans la bataille contre Hector, il resta dans cette abbaye plus de deux mois avant qu'il ne soit assez guéri pour qu'il puisse voyager. Hector, à coup sûr, n'y resta que deux jours entiers avant de se mettre en route, en homme doté d'un si grand cœur, et qui n'avait pas subi trop de blessures dans sa bataille contre monseigneur Gauvain. Et quand il se fut mis en route, comme un chevalier errant doit le faire, il n'arriva jamais dans un lieu sans demander des nouvelles de son frère ; mais les choses étaient telles qu'il ne trouva jamais personne qui sache lui fournir le moindre renseignement, et il en resta assez abattu et songeur. Mais ici le conte cesse de parler de lui et revient à Érec.

## XI. Comment Érec, le fils de Lac, délivra de la mort monseigneur Bohort de Gaunes au château d'Agut<sup>132</sup>, qui était nommé ainsi en l'honneur de monseigneur Saint Augustin.

Ici dit le conte que quand Érec eut quitté Hector à la Croix Vermeille, comme le conte l'a déjà raconté, il chevaucha de nombreuses journées sans trouver d'aventure qui mérite d'être racontée. Partout où l'aventure le portait, il demandait des nouvelles de Lancelot, mais jamais il ne put trouver quelqu'un qui sache le renseigner en quoi que ce soit. Un jour, à l'heure de prime, il lui advint qu'il parvint devant un château qui se situait dans une prairie très belle et assez grande et [L267b] ce château était si bien doté de toutes choses et si beau qu'il ne lui manquait rien de ce qu'il fallait à un bon château, à part des vignes, cela il n'en avait pas. Et ce château était nommé Augut, et il l'est encore, et il le sera tant qu'il y aura des châteaux dans le royaume d'Angleterre. Et sachez qu'il se nommait Augut de par Saint Augustin qui le baptisa ainsi. Érec chevauche vers le château et quand il commença à s'en approcher, il voit en sortir par la porte, des gens en larges groupes, qui par dix, par vingt ou par trente — parfois plus parfois moins — et tous étaient à pied et s'arrêtaient au milieu des prés et s'asseyaient<sup>133</sup>. Érec, qui regarde ce rassemblement, s'étonne que cela se produise, et n'eut pas longtemps à attendre avant de rencontrer une demoiselle sur un palefroi, qui venait en manifestant la plus grande douleur du monde, et elle disait :

— Ha ! Pauvre de moi, comme c'est une grande douleur et un douloureux malheur ! Ha ! Roi Arthur, comme tu seras triste et souffriras de ces nouvelles, quand tu les apprendras !

Érec entend la demoiselle qui se lamente ainsi, [et s'interroge sur la raison de ses plaintes]. Et pour en connaître la vérité, il va à son encontre et la sauve. Et elle souffrait tellement qu'elle ne peut lui répondre.

— Ha ! Noble demoiselle, dit-il, au nom de Dieu et de la courtoisie, dites-moi, s'il vous plaît, d'où vous vient cette douleur.

Et elle répond alors :

— Elle me vient de nombreuses raisons, beau sire, et si vous voulez les connaître, allez par là d'où je viens [S271b] et là même où vous pouvez voir cette population se rassembler. Et soyez sûrs que vous n'aurez pas longtemps à attendre avant d'y voir la plus grande douleur du monde.

— Et de quelle douleur, dit-il, s'agit-il ? Vous me direz cela s'il vous plaît.

— C'est, dit-elle, qu'ils couperont présentement la tête au meilleur chevalier du monde parce qu'il a tué hier soir, par aventure et à son corps défendant, le fils du seigneur de ce château, qui l'avait attaqué [L267c] par orgueil. Et pour voir cette rétribution, les locaux se rassemblent comme vous pouvez le voir, car c'est à cet endroit que l'on doit mettre à mort le bon chevalier.

<sup>132</sup> Sic. Transcrit Agut ici et Augut ensuite.

<sup>133</sup>Litt. *il voit de leans issir par my la porte gent a grant flote, or .x., or .xx., or .xxx., or plus, or moins, et estoient tous a pié.* Asher traduit « he saw a great crowd of people come out through the gate, ten or twenty or thirty, more or less. » ce qui nous semble inadéquat.

— Ha ! Demoiselle, dit Érec, au nom de Dieu, si vous savez qui est le chevalier, dites-le moi.

— Au nom de Dieu, dit-elle, volontiers. Sachez que c'est monseigneur Bohort de Gaunes, lui qu'on tient présentement pour le meilleur chevalier du monde.

Et maintenant qu'elle a dit ces mots, elle s'en va à grande allure, manifestant une aussi grande douleur qu'elle le faisait avant, et se proclame malheureuse et misérable<sup>134</sup>.

Et Érec, qui avait quitté la demoiselle aussitôt qu'il eût entendu que ceux du château se rassemblaient ainsi dans la prairie pour voir la mort de monseigneur Bohort, il se dit en lui-même que jamais, s'il plaît à Dieu, il ne laissera tuer devant ses yeux le plus brave homme du monde. Il voudrait mieux mourir.

Alors il se rend du côté où ceux du château s'étaient rassemblés et quand il les voient parmi eux, ils disent :

— Voyez là ce chevalier errant. Il va traîtreusement secourir son compagnon que l'on va tuer devant lui.

Il les entend bien mais ne répond rien à ce qu'ils disent, mais cache et tait tout ce qu'il pense. Et après cela, il n'eut pas longtemps à attendre avant que le seigneur du château ne sorte avec une large compagnie de gens, mais à coup sûr il n'y en avait aucun qui soit armé. [armure] Et malgré cela, il pouvait bien y avoir jusqu'à vingt personnes à cheval. Et au milieu de ceux qui étaient à cheval, avançaient quatre sergents, à pied, grands et forts, qui ammenaient monseigneur Bohort de façon assez vile, à pied, et les mains liées derrière son dos. Et l'un d'entre eux amenait la propre épée de Bohort, qu'ils gardaient pour lui trancher la tête. Quand Érec voit sortir du château ceux qui venaient à cheval, il demande à un vieil homme qui se trouvait devant lui :

— Croyez-vous que dans cette multitude de chevaux se trouve le seigneur du lieu et le chevalier que l'on a [L267d] condamné à mort ?

— Oui, fait le brave homme. Voyez, le seigneur est là.

Et il le lui montre sur un cheval blanc, et juste à côté de lui, à pied, venaient les sergents qui amènent le prisonnier. Quand Érec entend ce que le brave homme lui dit, il n'attend plus mais se recommande à Dieu [S271c] et pique son cheval des éperons, de sorte qu'il abat sur son chemin tous ceux qu'il frappe. Et là où il voit le seigneur du château, il dirige la tête de son cheval [à son encontre] et le frappe si douloureusement qu'il lui traverse le corps avec le fer de sa lance et une grande partie du bois, et l'emporte mort à terre, et dans la chute qu'il fit, la lance se brisa, car c'était un chevalier fort et pesant. Et quand Érec l'a vu à terre, il ne lui jette plus un regard mais porte la main à son épée et fonce sur tous les autres. Et il était vif et fort, si bien qu'il commença à les tuer et à trancher des gorges si merveilleusement qu'en un rien de temps vous auriez pu en voir gésir à terre plus de trente, qui avaient au moins une plaie mortelle. Et quand les autres voient qu'il les tue et les découpe en morceaux de cette manière, et que personne ne parvient à lui résister, ils lui laissèrent la place et s'enfuirent si terrifiés au château qu'il ne resta pas un homme en état de s'enfuir sur toute la prairie, à l'exception des deux compagnons.

---

<sup>134</sup> Litt. *lasse et chaitive*.

Quand Érec voit que cela a si bien tourné pour lui dans cette tâche, il descend de son cheval et vient à monseigneur Bohort, et il lui coupa toutes les cordes dont il avait les mains liées et lui donna un cheval qu'il trouva, échappé d'un de ceux qu'il avait tués dans la prairie, et il lui dit :

— Seigneur, montez en selle, et songeons à nous en aller, car si les gens du lieu reviennent armés contre nous, et qu'ils sont en mesure de nous défier, ils pourront facilement venir à bout de nous deux car vous n'êtes pas en armure.

Bohort prend son épée qu'un des vauriens<sup>135</sup> avait laissé tomber, effrayé d'avoir vu tuer son seigneur. Et quand il est en selle, ils se mettent tous deux en route, et s'éloignent du château aussi vite qu'ils [S271d] le peuvent, en homme qui n'étaient pas [L268a] si sûrs d'eux, car ils étaient désarmés et avaient de nombreux ennemis mortels, à savoir les habitants du château. Et quand ils se sont mis en route, ils n'eurent pas avancé longtemps avant de trouver Bliobéris et Sagremor le Desré qui avaient mis pied à terre dans une vallée, auprès de deux tentes. Et quand ils les voient, ils mettent pied à terre. Et aussitôt qu'ils les aperçurent, ils coururent à leur rencontre et leur crirent : « Bienvenue ! » Et alors vous auriez vu la grande joie et la grande fête qu'ils se faisaient les uns les autres. Et quand Bohort leur eut raconté de quel péril Érec l'avait tiré ce jour-ci, et comment il serait parvenu à l'heure de sa mort si Dieu ne l'avait pas protégé de cette aventure, ils tournèrent les yeux vers le ciel et tendirent leurs mains jointes en disant :

— Béni soit le fils de Dieu quand il a agi de cette manière, avec une telle bienveillance envers monseigneur Bohort.

Grande est la fête et la joie que mènent les compagnons suite à cette bonne aventure que Dieu a envoyée à monseigneur Bohort, et ils disent que le roi Arthur en sera très content et joyeux, quand il entendra conter cette aventure, telle qu'elle est advenue. Les compagnons restèrent dans ces tentes quatre jours, on les y servit et on leur fournit tout ce que le seigneur des tentes pouvait avoir, lui qui était un frère de Bliobéris et de la parenté de Lancelot et de Bohort à travers leurs mères. Et quand ils eurent séjourné là autant qu'il leur plaisait, [ce seigneur] fit chercher des armes bonnes et belles pour monseigneur Bohort, telles qu'il les croyait appropriées pour un chevalier aussi bon que monseigneur Bohort.

Un jour qu'il étaient assis autour d'une table vers midi, et qu'ils avaient mangé leurs premier plat, voilà qu'arrive sur une mule une demoiselle laide et la plus difforme qu'ils aient jamais vue, et ils en avaient vu beaucoup de laides depuis qu'ils avaient commencé à porter les armes. Mais c'était la plus laide et la plus difforme qu'ils aient jamais vu [L268b] car elle était si difforme en toutes choses qu'elle ne ressemblait plus à une femme mais à un démon, et il n'y avait dans le monde en ce temps-là pas un seul homme assez sage pour trouver une seule chose en elle qui ne soit pas affligée d'une énorme imperfection. Et pour que l'on ne craigne pas que le conte ne dise la vérité à son sujet, monseigneur Robert de Boron affirme qu'il vit à Ossenfort [Oxford], au sein du trésor de l'abbaye de Saint Maixent une effigie [S272a] d'argent que le roi Arthur avait fait faire de son vivant à l'image de cette demoiselle, et il la laissa à Oxford pour que ceux qui viendraient après lui la voient<sup>136</sup>. Et monseigneur Robert la vit là, et on peut encore la voir. Et la demoiselle

<sup>135</sup> Litt. *pauthonniers*.

<sup>136</sup> Ces interventions nous rappellent que nous lisons un texte qui se prétend écrit par Robert de Boron. Aujourd'hui, on écrirait plutôt Saint Maixent, mort autour de 515 et fêté le 26 juin.

tient dans sa main une tige d'argent qui fut façonnée pour être aussi grande qu'Érec, et qui ne fut pas raccourcie ensuite. Et grâce à cette tige, ceux qui la voient peuvent savoir quelle taille faisait Érec.

La demoiselle, qui était telle que je vous ai décrit, quand elle fut entrée dans la tente, en selle comme elle l'était, elle regarda les chevaliers qui mangeaient et les salua tous, à l'exception d'Érec. Lui, elle ne le salut pas, mais s'arrête devant lui et le regarde un long moment sans dire un mot. Et quand elle parle, c'est pour lui dire, très vicieusement :

— Hé ! Érec, [que t'advienne] une fortune vile et mauvaise, malheur et mauvais savoir, disgrâce et mauvaises rencontres, [puisses-tu être] dépouillé de toute bonne aventure et de toute joie – pourquoi fus-tu si lent et si mauvais et si couard que tu n'osas pas entrer dans le château dont tu vis le Laid Hardi sortir, causant une si grande honte, une telle infamie ? Misérable chevalier, et mauvais qui plus est, qui ne mérites pas de porter le nom de chevalier, mais plutôt celui de pire de toute la maison du roi Arthur, pourquoi refuses-tu ta bonne aventure et le grand honneur que Dieu t'avait préparé là, pour peu que tu y fusses entré ? Certes, si tu t'étais lancé dans le château quand tu passais devant, aucun homme du lieu n'en serait mort par ta venue, mais tu aurais mené l'aventure à son terme, là où tant de braves ont échoué. Alors tu y aurais conquis plus d'honneur qu'en aucune chose que tu as jamais accompli, pour la simple grâce que tu [L268c] as en toi, de par le fait que tu ne mens jamais, il était prévu que cet honneur t'échoie. Or tu as agi de telle sorte que tu ne l'as pas accompli et ne l'accompliras jamais par aventure. Je suis donc venue te dire ces mots, dont je voudrais que tu meures de douleur. Et certes, ce serait à bon droit, puisque tu rencontres ton bon droit et ta bonne chance, et ta bonne fortune et que tu les refuses, c'est à bon droit que tu serais frappé par la disgrâce, et elle te frapperà à coup sûr sous peu.

Quand elle a dit ces paroles, elle sort de la tente sans prendre congé auprès de ceux qui y étaient, mais ne voulut pas rester un instant, peu importe ce qu'on lui aurait dit. Et quand elle s'est tant éloignée d'eux qu'ils n'en voient plus rien<sup>137</sup>, ils en parlent beaucoup entre eux et disent qu'ils n'ont jamais vu cette demoiselle ni entendu parler d'elle. Et [S272b] ils demandent ensuite à Érec de quel château elle parle. Et il leur explique, et chacun dit maintenant qu'il y a été, et il n'y en a pas un qui ne reconnaise aussitôt qu'il y a effectivement mérité la honte et l'infamie dans ce château. Par la même, ils disent qu'Érec méritait bien cette disgrâce puisqu'il n'y était pas entré et qu'il aurait, par sa venue, accompli l'aventure là où tous les autres avaient échoué. Et il dit qu'il n'avait pas voulu s'y essayer puisqu'il voyait que tous les autres y échouaient, même ceux qu'il savait être de bien meilleurs chevaliers que lui. Mais si l'aventure l'y portait [à nouveau], il n'y couperait pour rien au monde, dusse-t-il recevoir toute la honte du monde, il y entrerait. Ils en discutent beaucoup entre eux, à la fois de la demoiselle et de ce château. Le lendemain ils quittèrent les tentes, chacun suivant une route différente. Monseigneur Bohort partit d'un côté et remercia beaucoup Érec du [fier service] qu'il lui avait rendu<sup>138</sup>. Et Érec reprend sa route de l'autre côté, et les autres font de même de leur côté. Mais ici, le conte cesse de parler d'eux et revient à Perceval et Gahériet.

---

<sup>137</sup> Litt. *qu'ilz n'en scevent ne vent ne voye*.

<sup>138</sup> Litt. *bonté*, bonne action.

## XII. Comment une demoiselle demande à Perceval la tête de Gahériet ou que ce dernier promette d'agir suivant sa volonté, et Gahériet s'en va avec elle

Ici dit le conte que quand Perceval et Gahériet eurent quitté l'île de la sœur de Perceval de la façon que le conte a déjà raconté, dès qu'ils furent sur l'autre rive, la demoiselle qui avait amené Perceval en ces lieux, comme l'histoire l'a également raconté, dès qu'elle vit Perceval de retour elle vint à lui et lui dit :

— Perceval, tu me dois une faveur.

— Vous dites vrai, demoiselle, dit-il. Demandez donc et vous l'aurez, si c'est quelque chose que je peux concéder.

— Grand merci, dit-elle. Je vous demande alors la tête de ce chevalier que vous ramenez de cette île. Et si vous ne voulez pas me la donner, je vous prie de faire que je puisse l'amener dans tous les lieux où je le voudrai comme un prisonnier, et qu'il fasse tout ce que je voudrais. Et faites-lui jurer sur les saints qu'il ne refusera rien de ce que je lui ordonne de faire.

Perceval est tout ébahi de cette demande, et ne sait ce qu'il doit faire, car s'il ne remplit pas sa promesse envers la demoiselle, il sera déshonoré, et s'il tuait Gahériet, ce serait une infraction qui lui vaudrait légitimement de perdre son siège à la Table Ronde. Pour cela, sous tous rapports, il vaut mieux qu'il fasse jurer à Gahériet de se constituer prisonnier en bonne et due forme auprès de la demoiselle.

Alors il lui dit tout cela suivant sa pensée. Et lui qui était encore plus courtois [S272c] répond aussitôt sans demander conseil :

— Perceval, vous ne pourriez jamais me faire autant de mal que vous m'avez fait de bien, vous et les vôtres, car c'est grâce à vous qu'il y a encore de la vie en mon corps, et vous pouvez donc me la prendre quand il vous plaira. Et si vous voulez alors permettre que je devienne prisonnier de cette demoiselle, je lui jurerai sur le champ, devant vous, que je me mettrai complètement à sa merci et que je mettrai mon corps dans sa prison, en quelque lieu qu'elle me commandera.

Et la demoiselle bondit quand elle entend ces mots, et dit aussitôt :

— Je me considérerai comme payée par ce que vous avancez là, si vous vouliez me jurer en chevalier loyal que vous agirez tel que vous l'avez dit.

Et il le lui jure alors, et elle dit aussitôt à Perceval :

— Maintenant vous pouvez partir, seigneur chevalier, et vous rendre où vous le souhaitez, car vous vous êtes acquitté envers moi de ce que vous m'avez promis. Et j'emmènerai Gahériet dans une de mes résidences, et panserai ses blessures, car il n'est pas tout à fait en aussi bonne santé que je le voudrais pour qu'il mène à bien une besogne où j'ai besoin de lui.

Quand Perceval voit qu'il est temps de se séparer, il enlève son heaume, et Gahériet en fait de même, et ils s'embrassent alors, avant de se quitter de cette manière : Perceval s'en va vers la forêt

par le chemin le plus direct qu'il peut prendre, et la demoiselle s'en va de l'autre côté vers une montagne où elle avait une très belle résidence, et très richement ornée, qu'elle partageait avec une de ses sœurs. Et elle y fit séjourner Gahériet un mois, sinon plus. Et quand elle vit qu'il était bien guéri et remis<sup>139</sup> des plaies qu'il avait reçues dans la bataille sur l'île, elle le fit appeler et lui dit :

— Gahériet, vous êtes mon prisonnier, de telle manière que je peux agir avec vous suivant mon bon plaisir, et suivant que je veuille vous tuer ou vous laisser en vie.

— Demoiselle, dit-il, vous dites la vérité.

— Dites-moi alors, dit-elle, aimeriez vous plutôt en être délivré de sorte que par après je ne puisse rien vous demander de plus ?

— Oui, dit-il, je ferai tout ce que vous pourriez m'ordonner de faire, pour peu que j'en sois capable.

— Maintenant je vous dirai donc, dit-elle, ce que vous ferez pour être libéré. Il est vrai qu'il y a dans ce pays un chevalier sur une île, assez preux de son corps, et il m'a fait tant de mal, ce chevalier, qu'il n'y a rien au monde que je ne haïsse plus mortellement que lui, et avec raison, car il m'a tué, il n'y a pas longtemps, un ami à moi, bon chevalier et beau, que j'aimais plus que tous les hommes. Si vous vouliez bien me venger de ce chevalier qui m'a fait tant de mal, soit en lui coupant la tête, soit en le réduisant complètement à votre merci, je vous tiendrai quitte en toutes choses.

Et Gahériet répond qu'il est tout à fait prêt à mettre sa vie en jeu et à le tuer. [S272d]

— Je ne vous interroge pas plus, dit-elle, car je sens bien que vous êtes un chevalier capable de me venger de lui. Soyez donc prêt demain matin, car il nous faudra nous rendre jusqu'à l'île où réside le chevalier.

Et il dit qu'il est prêt à se déplacer toutes les fois qu'elle voudra car il voudrait déjà être sur l'île avec le chevalier, puisqu'il s'accorde à s'y rendre.

Au matin, dès qu'il fit jour, la demoiselle prépara son voyage et fit armer Gahériet du mieux que le purent les gens du lieu, et ils se mirent en route les deux, seuls, à l'exception d'un seul écuyer qui les accompagnait. Et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à l'heure de prime, non pas ce jour-là, mais le lendemain, à l'Île de Joye où Lancelot demeurait en permanence, comme le conte l'a déjà raconté. Et quand ils furent parvenus là, elle s'arrête devant l'eau et dit à Gahériet :

— Sur cette île se trouve le chevalier qui m'a tué l'homme que j'aimais le plus au monde. Et à l'endroit que vous voyez pend cet écu en toutes saisons, hiver comme été.

— Et savez-vous, dit Gahériet, comment se nomme le chevalier ?

— En fait, dit-elle, pas du tout, sinon que les gens du pays l'appellent le Chevalier Méfait. On ne lui donne pas d'autre nom.

---

<sup>139</sup> Litt. *guéri et sain.*

— Par ma foi, dit Gahériet, je n'ai jamais entendu parler de lui. Je ne sais pas ce que Dieu me réserve, mais je ne serai pas complètement tranquille avant de savoir comment il sait se servir d'une épée.

Alors il se rend à la barque et y trouve les marins qui s'y trouvaient, toujours prêts à faire traverser les chevaliers errants. Et quand il est monté sur la barque, armé de toutes ses armes (il ne lui en manque rien) il n'eut pas longtemps à attendre avant d'arriver sur l'île. Et il bondit alors à terre, prend son cheval et l'enfourche, mais il avait regardé ses armes avant cela pour s'assurer qu'il n'y manquait rien. Et après cela, il n'eut pas longtemps à attendre avant de voir sortir Lancelot de la tour, équipés de belles et bonnes armes noires et pourvu d'une monture richement équipée. Il ne jeta pas un regard à Gahériet, pas plus que s'il ne le voyait pas, mais se rend au pin où pendait l'écu et se penche vers l'écu, très souffrant et très ému, [s'il fallait se fier à son attitude]. Et quand il l'a accroché à son cou, les yeux tous larmoyants, il prend de l'élan et fonce sur Gahériet, si violemment qu'il semble à Gahériet lui-même que l'île va se désintégrer sous [les foulées de son cheval]. [S273a] Et, en retour, il dirige contre lui la tête de son propre cheval, et Lancelot le frappe avec une si grande force qu'il l'abat, lui et son cheval, d'un bloc, et le cheval était meurtri en ses jambes arrières<sup>140</sup>. Et malgré cela, il se relève et s'enfuit à travers l'île. Et quand Gahériet se voit projeté à terre, il se relève dès qu'il le peut, en homme qui était de fort grand cœur, et il porte la main à son épée. Et Lancelot s'en allait déjà vers la tour, en homme qui ne voulait plus porter de coup cette fois-ci. Mais Gahériet lui crie aussi fort qu'il peut :

— Ha ! Voyez, seigneur chevalier, ne vous en allez pas si vite. En effet, si vous vous enfuyez ainsi, on pourrait l'attribuer à votre orgueil et votre couardise. Ce n'est pas parce que vous m'avez abattu [à la lance]<sup>141</sup> que vous avez pour autant complètement gagné. Revenez, beau seigneur, que vous ne receviez pas de louanges non-méritées.

Quand Lancelot entend ce que Gahériet lui dit, il pense immédiatement qu'il doit faire partie des chevaliers du roi Arthur. Et pour cette raison il s'arrêterait là, s'il le pouvait, mais il ne le peut, car [son adversaire] le provoque par ses paroles et ses actes. Alors il descend de selle et laisse son cheval partir où il veut, puis il brandit son écu devant son visage et porte la main à son épée, et en donne à Gahériet un si grand coup que celui-ci ne dirait pas qu'il a été frappé de main d'homme, mais par celle d'un démon, car son heaume, qu'il considérait solide, et l'écu qu'il portait, n'y ont pas résisté. Mais il préfère néanmoins risquer la mort plutôt que ne pas se défendre, car il devrait en être blâmé, et il tente alors le tout pour le tout, et il abat sur Lancelot un coup d'en haut aussi fort qu'il le peut. Mais sa puissance et sa force ne lui servent de rien contre Lancelot, car celui-ci, en peu de temps, le mène dans ses derniers retranchements et le soumet complètement, si bien que les demoiselles [de la tour] voient clairement qu'il ne pourrait pas empêcher Lancelot de lui trancher la tête s'il le voulait ; car Gahériet avait déjà perdu tellement de sang et il était si mal en point qu'il pouvait à peine tenir debout. Et quand Lancelot avait remporté la bataille si clairement qu'il peut trancher la tête de son compagnon, s'il le voulait, il délaisse la bataille et remet son épée dans son fourreau, et dit à Gahériet :

---

<sup>140</sup> Litt. *et fut le cheval tout affoulés des jambes darrieres*. Ou bien serait-ce un autre sens d'affoler, du genre « le cheval bougeait ses jambes arrières de façon incontrôlable » ?

<sup>141</sup> Lapsus : le texte donne « à l'épée ».

— Seigneur chevalier, j'ai tant fait dans cette bataille, et vous aussi, qu'il ne me semble pas que nous ayons beaucoup à gagner à faire davantage, car si je vous tuais, ou que vous me tuiez, ce ne serait pas une grande victoire. C'est pourquoi je m'en irai, et vous vous en irez ailleurs, là où il plaira à Dieu et à vous-mêmes.

— Ha ! Seigneur, dit Gahériet, par Dieu, puisque vous faites preuve d'une telle noblesse à mon égard, en cessant la bataille au moment même où vous l'aviez remportée, veuillez me rendre ce service : s'il vous plaît, dites-moi votre nom, afin que je sache à qui destiner mes louanges à la cour du roi Arthur.

— Vous pouvez savoir mon nom par les emblèmes de mon écu. Et je vous le dirai encore. Sachez que je me nomme le Chevalier Méfait, et qui voudrait m'appeler autrement ne saurait pas ce qu'il dit. Et je vous prie, par la courtoisie que vous devez avoir en vous, que vous ne m'interrogez pas plus avant à mon sujet, car vous ne pourrez pas en savoir davantage sur le fin mot de l'histoire, et je vous serais donc reconnaissant de ne pas creuser plus.

Et Gahériet dit qu'il se taira sur cela, puisqu'il le veut. [et dit :] :

— Car d'un homme aussi brave que vous, dit-il, je dois bien écouter les prières. Mais je vous dis néanmoins que, par la chose que j'aime le plus au monde, je ne serai pas tranquille avant de savoir vraiment la vérité quant à votre identité.

Lancelot ne répond à rien de ce qu'il lui dit mais retourne vers la tour, tout armé comme il l'était, mais pas avant, [comme à chaque fois], d'avoir suspendu son écu au pin. Et Gahériet fait tant qu'il remet la main sur son cheval à grand-peine, il monte dessus, gravement blessé et très mal en point, et trouve la barque toute prête, et traverse à nouveau. Quand il est parvenu sur l'autre rive, et qu'il trouve la demoiselle qui l'attendait, elle lui dit à l'instant où il arrive vers elle :

— Gahériet, vous avez eu une belle frayeur de mourir. Et moi-même qui me trouvait là, je ne croyais pas vous revoir en vie. Si Dieu me conseille, cela a bien mieux tourné pour vous que je n'aurais cru sur le moment.

— Cela a si bien, dit-il, tourné pour moi, qu'il m'a rendu la vie comme le plus courtois chevalier que je n'aie jamais rencontré, et le meilleur qui soit présentement dans le monde. Que Dieu [S273c] m'aide, s'il l'avait voulu, il m'aurait tué aussi facilement que l'on pourrait vous tuer sur le champ.

— Dites-moi maintenant, dit-elle, vous n'avez rien appris de plus sur son identité que ce que je vous avais dit ?

— En effet, dit-il, rien du tout. Mais je ne serai jamais tranquille avant d'en savoir plus, et si ce n'est pas par mes propres moyens, par d'autres, car je ne rencontrerai jamais un de mes compagnons sans leur raconter tout ça.

— Si vous agissez ainsi, dit la demoiselle, ce serait le plus grand péché et le plus grand mal du monde. En effet, il s'agit d'un tel chevalier comme vous même l'avez éprouvé, que je ne crois pas

qu'il y ait dans tout le royaume de Logres un homme si brave qu'il ne puisse pas le mener dans ses derniers retranchements en une heure<sup>142</sup>.

— S'il y avait quelqu'un, dit Gahériet, qui puisse trouver monseigneur Lancelot, lui en viendrait vite à bout, car c'est le chevalier le plus accompli que je n'aie jamais rencontré.

— Et monseigneur Bohort de Gaunes, dit-elle, dont j'ai tant entendu louer les prouesses et la chevalerie, [comment pensez-vous qu'il s'en sorte] dans un combat contre celui-ci ?

— Je crois bien, dit Gahériet, qu'ils seraient à peu près égaux, si l'aventure les plaçait face-à-face. Et de par la prouesse que je sais résider en monseigneur Bohort et en celui-ci, je ne ressentirai plus la joie jusqu'à ce que je parvienne à lui amener monseigneur Bohort, car s'il ne peut venir à bout de ce chevalier, je ne sais qui pourrait en venir à bout.

Alors la demoiselle monte en selle, et fait tant qu'elle ramène Gahériet chez une de ses sœurs qui habitait non loin, et elle le fit séjourner là jusqu'à ce qu'il soit complètement guéri des plaies que Lancelot lui avait faites. Et quand il put chevaucher elle le déclara quitte de toutes les querelles qui avaient été entre eux. Et il se mit alors en route et pensa qu'il chevaucherait jusqu'à trouver monseigneur Bohort pour le mener sur l'île où il avait trouvé le bon chevalier. Mais le conte cesse de parler de lui et retourne à Perceval.

---

<sup>142</sup> Litt. *une heure de jour*.

### XIII. Comment Perceval, ayant longuement chevauché, arriva en un château très abîmé et trouva la demoiselle et les chevaliers très souffrants et tristes

Ici dit le conte que quand Perceval eut quitté Gahériet, il chevaucha tout seul plus de trois semaines entières sans trouver d'aventures qui méritent d'être racontées, jusqu'à ce que l'aventure l'amène un soir à l'heure de vêpres à un château qui était assez pauvre et dévasté, où il trouva très peu de gens, et les maisons étaient presque toutes effondrées et abattues, et il s'étonna fort que ce soit le cas. Néanmoins il traversa [S273d] la ville jusqu'à la forteresse, en homme qui cherchait un logis. Et quand il fut parvenu à la porte de la tour, il trouva une très belle demoiselle âgée de vingt ans, et avec elle se trouvaient trois dames et deux demoiselles, et six chevaliers qui avaient tous le visage bandé, car il n'y en avait pas un qui n'ait été blessé récemment, ou au front ou à la tête. Perceval salue la demoiselle, car il pense bien, voyant sa beauté et sa prestance, qu'elle devait être la dame de ces lieux. Et celle-ci se lève pour aller à sa rencontre et lui rend son salut très courtoisement, mais elle affectait bien l'attitude et l'air d'une femme énervée et triste. Perceval lui demande à être hébergé et elle répond aussitôt :

— Certes, seigneur, je ne me serais pas attendue à ce que vous me demandiez à loger ici, sinon je vous l'aurais proposé avant, mais si Dieu me conseille, si vous restez ici je ne crois pas que vous seriez mieux servi et installé [que si vous restiez dehors]<sup>143</sup>, car si Dieu m'aide, avec tous les biens qu'on trouve ici et que demanderait un homme, on ne pourrait pas honorablement servir deux chevaliers errants. C'est pourquoi je n'ose vous retenir car, si Dieu m'aide, cette fois vous ne serez entouré que par la pauvreté.

Perceval regarde la demoiselle qui lui a bien l'air d'une demoiselle triste et souffrante, et il en pris d'une très grande pitié, se disant en lui-même que celui qui l'aiderait dans son dénuement ferait un grand bien ou une grande courtoisie.

Alors il dit à la demoiselle :

— Si vous voulez m'héberger dans la pauvreté dans laquelle vous êtes je resterai ici pour la nuit. En effet, je préfère supporter un peu d'inconfort avec vous que d'être mieux installé ailleurs.

— Seigneur, dit-elle, descendez alors de selle, car nous ne vous négligerons pas.

Alors Perceval met pied à terre, en homme qui voudrait savoir le fin mot de la situation de ce lieu avant de le quitter. Et les valets sortent et prennent son cheval et sa lance et son écu, et le mènent au palais et le désarment. Et la demoiselle et toute sa compagnie était déjà là, elle fait alors s'asseoir Perceval à ses côtés, et le fait installer confortablement et servir de tout ce qu'elle pouvait lui fournir. Quand vint l'heure de manger, les tables furent dressées dans la salle, et la demoiselle s'assit en face de Perceval, car il semblait être un homme bon et gentil, et de haut lignage, et un chevalier qui devait être de valeur. Et pour ces raisons, tous les gens du lieu l'honorent au moyen de tout ce qu'ils ont. Quand ils furent assis [S274a] à table, ils furent servis promptement de toutes choses, ce dont Perceval s'émerveilla. Et la demoiselle lui dit :

---

<sup>143</sup> Litt. *se vous ore remanés, je ne cuit mie que vous fussiés mieulx servis et aaisiés que vous serés en cestui.* Trad. Asher : « if you stay outside you'll be as well served as you will be inside ».

— Seigneur, que Dieu vous donne à l'avenir un meilleur hébergement que celui-ci, car en effet vous y serez assez peu à l'aise. Ne vous en étonnez pas, car, que Dieu m'aide, nous ne pouvons pas remédier à cela, en fait nous nous sommes efforcés de vous servir du mieux que nous le pouvons.

Perceval répond à la demoiselle :

— Tout ce que vous avez fait me plaît beaucoup, et je serai bien plus en paix qu'en un autre lieu pourvu d'un meilleur service, puisqu'il en est ainsi et que vous ne pouvez y remédier.

Et elle qui souffrait tant que pour un peu elle en aurait crevé de douleur répond, ayant l'air d'une femme par trop courroucée :

— Si Dieu, dit-elle, et le Droit résidaient encore dans ce pays, je pourrais alors vous servir et honorer, comme le reste des braves hommes errants que l'aventure m'amènerait ici. Mais Dieu et le Droit s'en sont allés, car la déloyauté et la rouerie<sup>144</sup> se sont tellement emparées des forteresses et des tours de ce pays, qu'il n'y a rien qui y reste qui soit de Dieu, Il y a tout perdu.

Quand Perceval entend ces mots, il en ressent une très grande pitié, et répond alors :

— Allons, ne vous laissez pas emporter par l'émotion, demoiselle, et ne désespérez pas si durement, car certes Dieu vous enverra conseil et aide de quelque part, les choses n'en resteront pas à cela, s'il plaît à Dieu.

— Cette aide ne peut pas arriver assez tôt, dit-elle, pour qu'il ne soit pas déjà trop tard, car j'aurai déjà tout perdu, si clairement qu'il ne me reste rien en dehors de ce château, aussi pauvre et abîmé comme vous pouvez le voir, moi qui aurais été une des riches demoiselles du monde, si Dieu m'avait aidé à préserver ce que mon père me donna quand il mourut.

— Et qui sont ceux, dit Perceval, qui vous ont infligé ces torts ?

— Ce sont, dit-elle, Clamadan, qui était l'homme lige de mon père, et Aguigeron, un de ses frères, qui est sénéchal. Ces deux, qui auraient dû être mes hommes liges m'ont si nettement déshéritée et ont tant trucidé et tué mes hommes que je n'ai plus un seul fief à offrir dans tout ce pays, et à part ce château il ne me reste rien [des terres] dont je devrais être la dame.

— Et pourquoi, dit Perceval, ce Clamadan vous a-t-il fait tant de mal ?

— Seigneur, dit-elle, parce que je ne veux pas le prendre pour époux. Il m'en a ainsi prié de nombreuses fois, mais je suis [une femme] qui en aucune manière n'y consentirait, et peu importe à quel point je suis pauvre et déshéritée à présent, quoi qu'il arrive je garderai mon honneur tant que je vivrai, jamais je ne m'abaisserai au point de faire [d'un de mes hommes liges] mon seigneur [S274b] quelle que soit la [S274b] pauvreté et la famine qui m'advienne ensuite.

Perceval commence à réfléchir à ces paroles puis lui demande si Clamadan vient [ici].

---

<sup>144</sup> Litt. *torterie*.

— Seigneur, dit-elle, oui. Il ne passe pas un jour sans qu'il ne vienne avec Aguigeron son sénéchal. Ils viennent ainsi quelques fois en grande compagnie de gens et de chevaliers, et d'autres fois ils viennent tous deux, mais seuls, sans autre compagnie.

— Et croyez-vous, dit Perceval, qu'ils viendront demain ?

— Oui, dit-elle, sans le moindre doute, car il ne passe pas un jour sans que je ne les voie devant ici.

Perceval se tait en sorte qu'il ne dit rien de ce qu'il médite. Et la demoiselle, qui souffrait plus qu'aucune autre, se tait aussi et mange de telle façon que les larmes lui tombent des yeux et se déversent le long de son visage. Et quand les tables furent levées, [...] *lacune ...*] mais parmi tous ceux qui s'étaient assis, il n'y en a pas un qui ait reçu plus qu'un peu de pain et qui n'a pas dû se priver de bien d'autres nourritures.

Quand la nuit fut arrivée et qu'il fut temps de se coucher, ils couchèrent Perceval dans une des chambres du lieu, assez belle et très richement équipée. Cette nuit, Perceval dormit mal, car il songeait sans cesse à la demoiselle et à ce qu'elle était déshéritée par un de ses hommes. Il lui était d'avis qu'il ferait là une grande aumône et une grande courtoisie celui qui la vengerait de celui qui lui inflige de tels méfaits, car s'il venait à être capturé ou tué par quelque aventure, cette demoiselle pourrait encore, avec l'aide de Dieu, récupérer son héritage. Il pensa à tout cela très intensément toute la nuit, si bien qu'une grande partie de la nuit s'était écoulée avant qu'il ne s'endormisse. Le lendemain, aussi tôt qu'il fit jour, il se leva et alla à la chapelle qui se trouvait là, et il y trouva la demoiselle et sa maisonnée, qui entendaient la messe, mais ils semblaient tous très tristes. Après la messe, la demoiselle vint à Perceval et lui dit :

— Seigneur, que Dieu vous accorde à l'avenir un meilleur logis que celui qui vous a échu, car en effet vous y avez reçu très peu de vivres et de confort. Et certes, si nous pouvions remédier à cela, nous l'aurions fait, mais nous ne pouvons, Dieu aie pitié, car on nous a volé tout ce que nous avions de près et de loin.

Et il répond qu'il se considère mieux contenté et apaisé de ce qu'il a eu ici qu'il ne l'aurait fait dans un autre lieu mieux pourvu, et prie la demoiselle de le garder dans sa maisonnée. Et il lui jure loyalement qu'il la vengera de Clamadan et d'Aguigeron, si elle doit jamais être vengée par l'action d'un seul chevalier.

Et elle répond :

— Ha ! Seigneur chevalier, dit-elle, ne dites pas cela. Certes, vous auriez une mauvaise résidence et pauvre avec cela, avec moi, car je suis une trop pauvre demoiselle pour vous retenir dans ma maisonnée, [surtout] un homme aussi vaillant homme que vous [S274c] me semblez être.

— Ha ! Demoiselle, dit-il, ne me refusez pas à cause de votre pauvreté car, si Dieu me conseille, je suis plus pauvre chevalier que vous n'êtes pauvre demoiselle. Et si vous [connaissiez ma situation] aussi bien que je la connais, vous seriez très facilement d'accord.

Pendant que Perceval et la demoiselle parlaient de cette manière, voilà qu'arrive un jeune homme, qui dit :

— Voici venir Clamadan et Aguigeron et ils amènent avec eux une compagnie qui compte jusqu'à dix chevaliers. Je crois qu'ils voudraient s'emparer du lieu par la force, car on leur a raconté que tous ceux du château se sont enfuis et qu'ils vous ont laissée ici sans compagnie, pauvre et abandonnée.

— Ha ! Pauvre de moi, dit la demoiselle, il ne reste plus qu'à fuir. Si je tombe entre leurs mains je serai déshonorée.

Et elle commence alors à manifester la plus grande douleur du monde. Et quand elle parle, elle dit en femme désespérée :

— Hé ! Dieu, tu as commis un grand tort envers moi. Que t'ai-je fait de mal pour que tu m'aies complètement déshonorée et plongée dans la douleur au point que je ne puisse plus profiter d'aucun des bonheurs du monde ? Hé ! Mort, répugnante et déloyale, qui ne feras jamais ce qu'une pécheresse souffrante te demande, pourquoi ne me sors-tu pas de cette grande douleur où je me trouve nuit et jour ?

Quand Perceval entend ces paroles, il en ressent un trouble prodigieux dans son cœur, et ressent une très grande pitié envers la demoiselle, car il voit très clairement que c'est la douleur et la colère qui lui font dire tout cela. Il demande alors ses armes, et les gens du lieu lui demandent pourquoi il les demande avec un tel empressement.

— Ne vous en souciez pas, dit-il, vous le verrez bien [assez vite].

Ils n'osent pas refuser ses ordres, et lui apportent ses armes. Et quand ils l'ont armé du mieux qu'ils peuvent, il monte sur son cheval, et il prend son écu, et une lance, très forte, que les gens du lieu lui confierent. Et il savait bien de quel côté les autres devaient arriver. Alors il dit aux chevaliers qui se trouvaient là :

— Seigneurs chevaliers, je suis un chevalier étranger que l'aventure a apporté parmi vous, et vous êtes d'ici. S'il vous plaît, venez contre vos ennemis défendre l'honneur du lieu, car de mon côté je le défendrai autant que je le peux.

Ils craignaient tant Clamadan et Aguigueron que tous auraient préféré se laisser couper un membre plutôt que de sortir. Quand ils entendirent Perceval parler de cette façon, ils se taisent car rien au monde ne les aurait rendu assez courageux pour le suivre. Et Perceval, qui se soucie peu d'avoir leur compagnie, s'en va en contrebas du château, tant et si bien qu'il arrive à la porte et en sort, et se recommande à Notre Seigneur, en homme qui était un des chevaliers les plus pieux du monde. Et aussitôt qu'il fut parvenu dehors, il voit devant lui, très clairement [S274d] Clamadan et Aguigeron. Et il reconnaît les deux maintenant qu'il les voit, car les gens du château lui avaient bien expliqué quelles armes chacun portait sur soi.

Quand il les voit venir vers lui, il n'en est pas effrayé, mais crie à Clamadan, assez fort pour qu'il puisse bien l'entendre :

— Clamadan ! Il vous faut jouter ! Je vous défie.

Et quand celui-ci entend ces paroles, il se demande, très étonné, qui cela peut être qui demande à l'affronter, car il n'avait pas connaissance dans tout le pays d'un chevalier qui osât l'attendre pour une joute au corps-à-corps, et il tourne aussitôt son cheval [vers lui]. Et Perceval qui venait aussi vite qu'il pouvait de par son cœur et son corps et sa volonté, le frappe si fortement qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et lui plante le fer de sa lance dans l'épaule droite. Il le frappe bien et avec une grande force, et l'emporte des arçons, le jetant à terre, et sa lance encaissa le coup. Mais dans la chute la lance se brise, si bien que Clamadan en reste tout enferré, dans un tel état qu'il n'a pas la force de se relever de terre. Et Perceval, qui ne lui jette pas un regard, quand il voit qu'il a perdu sa lance, porte aussitôt la main à son épée, et prend de l'élan envers Aguigeron, qui venait contre lui la lance baissée. Et Perceval, qui le hait beaucoup et qui s'élance pour l'atteindre du tranchant de l'épée, le frappe si rudement que son heaume n'empêche pas qu'il lui fasse sentir l'épée jusqu'à la cervelle. Et il vole alors des arçons à terre, en homme enserré par la mort. Et quand les autres qui étaient sur la place voient ces deux, ils disent :

— Ha ! Pauvre de nous ! Nous avons été bernés et trompés ! Celui-ci ne fait pas partie des chevaliers d'ici, mais c'est un des compagnons de la Table Ronde que l'aventure a apporté en cet endroit pour [S275a] notre douleur et pour notre destruction.

— Par ma foi, disent les autres, c'est la vérité.

Alors ils sont tellement éffarés qu'ils ne savent pas quoi faire [pour se tirer de ce mauvais pas]<sup>145</sup> à part s'enfuir aussi vite qu'ils peuvent tirer de leurs chevaux en les éperonnant, et se clamant misérables et souffrants de ce qu'ils sont déconfits par la main d'un seul chevalier. Et Perceval qui voulait leur foncer dessus l'épée en main, quand il voit qu'ils lui laissent le champ libre de cette manière, il ne les poursuit pas longuement, parce qu'il voit bien qu'ils s'étaient déjà bien éloignés, et il revient alors vers Clamadan, car il voulait voir s'il était mort. Et quand il y fut parvenu, il trouve qu'il gisait encore évanoui, et il croit tout de suite qu'il est déjà mort, et en est très énervé. Et malgré cela, parce qu'il veut le savoir avec certitude, il met pied à terre et saisit Clamadan au heaume et le lui arrache de la tête avec rudesse, et lui rabat ensuite la ventaille et se met à la regarder. Et au bout d'un moment, il revint à lui et jette une très longue plainte et ouvre les yeux. Et quand il voit Perceval au-dessus de lui, qui brandit son épée toute nue et qui le menace de lui couper la tête s'il ne se soumet pas totalement à sa volonté, il n'est pas très sûr de lui car il sait que tous ses gens s'en sont enfuis et l'ont laissé tout seul entre les mains de son ennemi. Et Perceval qui le tient très court, lui dit :

— Ou tu jureras de faire tout ce que je veux où je te tuerai maintenant et je n'aurai pas pitié de toi.

Et il répond, comme il le peut :

— Je suis prêt à vous promettre de me tenir prisonnier en quelque lieu que vous voudrez tant que ce n'est pas dans ce château ici.

Et Perceval lui dit alors :

---

<sup>145</sup> Litt. *Lors sont si esbaïs qu'ilz ne scevent prendre conseil d'eulx mesmes, fors qu'ilz tournent en fuyte*

— Cela ne dépend pas de ta volonté, mais de la mienne, de t'envoyer là où je voudrai t'envoyer. Et par cela je t'enverrai ici ou bien là où il me plaira. Et si tu ne veux pas m'accorder ça, je te jure sur tout ce que je tiens de Dieu que je te tuerai sur le champ, et il m'est avis que je ferai là une très grande aumône, car tu es le plus déloyal chevalier du monde, toi qui a déshérité ta dame et à tort.

Et alors il lève son épée pour lui couper la tête. Et quand il voit qu'il est venu à la mort s'il ne fait pas la volonté de Perceval, il s'écrit :

— Ha ! Noble chevalier, ne me tue pas. Je suis prêt à faire toute ta volonté, puisque je vois qu'il me faut le faire.

— Jure-le moi alors, dit-il.

Et il le lui jure, et sur ce il [s'écarte de lui]. Et puis lui dit :

— Monte alors en selle et viens t'en là avec moi, car il convient que tu paies à ta dame pour tout le mal que tu lui a fait, suivant sa volonté.

— Ha ! Seigneur, dit Clamadan, vous m'avez tué. [S275b] Encore voudrais-je mieux que vous me tuiez de votre main car le monde entier ne pourrait me protéger qu'elle ne me fasse mourir d'une mort indigne, puisqu'en sa prison elle me tiendra.

— Ne t'agites pas maintenant, dit Perceval. Si tu es sage, tu pourras plus facilement en réchapper.

Alors Clamadan monte en selle, le fer toujours planté [dans son épaule] comme il l'était, car il voit bien qu'il lui faut faire ainsi, qu'il le veuille ou non. Et Perceval, qui était déjà à cheval, l'emmène avec lui au château. Et dès que la demoiselle les voit venir, elle court à leur rencontre, si heureuse et si joyeuse qu'elle croit à peine que ce soit la vérité qu'elle voit. Et toute sa maisonnée venait avec elle. Et alors qu'elle approche de Perceval elle s'agenouille vers lui et tend ses mains vers lui, tout comme le le faisait envers Dieu et dit :

— Ha ! Noble chevalier, bénie soit l'heure où vous êtes venu, et bénii soit Dieu qui vous y amena car par votre venue j'ai tout gagné.

Et Perceval se baisse vers elle et la relève. Et puis lui dit :

— Voici Clamadan, votre ennemi mortel que je vous rends. Remerciez Dieu de cette aventure qu'il vous a envoyée, car il vous ramènera toutes vos pertes qui sont advenues par lui et par d'autres.

Et elle répond aussitôt :

— Béni soit Dieu qui de telle façon m'a assisté dans ma pauvreté, car un seul coup a réglé toutes mes douleurs.

Et Clamadan s'agenouille devant elle, bien blessé et avec peine et il se constitue prisonnier et dit que si elle le laisse vivre, il n'y a pas un tort qu'il lui a fait qu'il ne réparera suivant toute sa volonté, et elle ne pourra pas non plus lui pointer une perte qu'elle a subi dans cette guerre, sans qu'il ne la compense complètement suivant la manière qu'elle concevra. Et elle dit qu'en vérité il

le fera, qu'il le veuille ou non, puisqu'elle le tient entre ses mains. Elle le fait aussitôt mettre en prison devant Perceval, et dit que jamais il n'en sortira avant qu'elle ne soit à nouveau satisfaite de sa terre, qu'elle soit comme elle l'était auparavant. Alors elle dit à Perceval :

— Beau doux sire, vous avez résidé dans mon logis, merci à Dieu, qui de ce côté vous amena, mais je ne sais pas encore comment vous vous nommez. Alors je vous demande que vous me le disiez, s'il vous plaît.

Et il dit qu'il avait pour nom Perceval de Galles. Alors il quitte aussitôt les lieux, car il ne veut pas y rester, peu importent les prières que la demoiselle ou les hommes du lieu pouvaient lui faire. Par tout cela, la demoiselle récupéra bien sûr toute sa terre. Et parce que Perceval avait tant fait pour elle, et qu'il n'avait pas voulu rester sur place maintenant que le château avait été renforcé et équipé et repeuplé par ceux qui s'étaient enfuis et d'autres gens, la demoiselle, qui, il lui semblait, n'avait pas assez honoré Perceval, et qui voulait bien [S275c] que la vérité de la reconquête de sa terre fut connue dans sa contrée après sa mort, elle fit faire au milieu de la ville un chevalier d'argent, grand et merveilleux, tout armé, qui tenait sous ses pieds un autre chevalier. Et les deux avaient des lettres inscrites sur leur torse, les unes épellaient le nom de Perceval, et les autres le nom de Clamadan. Et ils restèrent au milieu de la ville de cette façon après la mort de Perceval bien cinq cent ans ou plus, couverts d'une arche, bien ouvragée, et habilement [qui plus est]. Et ils y seraient encore, mais le roi Henri d'Angleterre les en fit enlever et mettre au trésor de Saint Laurent<sup>146</sup>. Et on peut encore les y voir. Et ce château où Perceval fit cela, et où ces statues étaient, est encore appelé Beau Repaire, et jamais ce nom ne fut changé.

[L'édition de Bogdanow invente ici une phrase de transition pour donner l'impression d'un texte suivi avec le chapitre suivant (Cf. Carné et Ferlampin-Acher 2013) : *Mais ici le conte cesse de parler de ce château et de la demoiselle et recommence à parler de Perceval.*]

Cependant, dans l'unique manuscrit, le BnF 112, les deux chapitres sont séparés aux folios 275c-281a par une série d'épisodes où Perceval délivre Tristan, tirés du *Tristan en prose*, que Bogdanow coupe car ils n'auraient pas fait partie de la Post-Vulgate — et dont ils sont donc séparés par d'autres formules de transition. Pour reprendre le résumé de Löseth §§314-317 :

314. Perceval vient au château de la *Joyeuse Garde*, où il admire le tombeau de Galehout. On lui montre trois tableaux : à droite, Lancelot ; à gauche, Tristan ; au milieu, le bon chevalier qui mènera à fin les aventures du royaume de Logres : si l'un des trois vient à mourir, le tableau qui le représente tombera. Perceval apprend encore qu'il reste certaines aventures à accomplir au château et que ni Lancelot, ni Tristan n'en sont venus à bout. On lui fait voir l'écu que Lancelot porta premièrement, et qu'on garde religieusement au château. Perceval s'en empare, en laissant le sien à la place. Il est poursuivi, mais parvient à s'enfuir. Peu après, il est rencontré par Bohort, qui l'abat, prend l'écu et le porte à un ermitage, où se trouve Calogrinant blessé. Perceval arrive à son tour à cet ermitage que Bohort a déjà quitté. Une demoiselle survient et décide Perceval à différer sa quête de

<sup>146</sup> D'une église Saint-Laurent, a priori ? Voir par exemple la mention, au chapitre XI du *tresor de l'abbaye de Saint Maissen* où l'on trouve une statue de la laide demoiselle qui a invectivé Érec. En tout cas, nom logique car Saint Laurent était traditionnellement gardien des trésors de l'Église.

Lancelot, pour aller délivrer Tristan : Lancelot ne souffre pas comme Tristan et ne pourra d'ailleurs être délivré tant que celui-ci n'aura pas regagné sa liberté. Perceval fait le vœu de ne point retourner à la cour avant de les avoir délivrés tous les deux.

315. Il part tout seul, arrive au lac de Marse et trouve un petit vaisseau, où une demoiselle l'invite à entrer. Il s'embarque, et le lendemain il se voit arrivé en Cornouaille : la demoiselle a disparu.

316. Il apprend par un laboureur que le roi Marc assiège en ce moment Dinas, son sénéchal, qui avait pris le parti de Tristan, et qu'il se trouve au château de Corinde. Perceval s'y rend et rencontre une nouvelle demoiselle, qui le connaît et lui dit qu'on l'attend depuis longtemps. Perceval est extrêmement étonné ; il croit à un enchantement. La demoiselle le rassure et le conduit à un château, habité par la mère d'Iseut. Il ne s'explique pas bien la grande joie avec laquelle il est accueilli, comme celui qu'on attendait. La beauté de la vieille reine d'Irlande lui fait comprendre ce qu'il a entendu dire d'Iseut, sa fille.

317. Perceval surprend le roi Marc et Andret, qui viennent à passer, triomphe d'eux et les amène prisonniers à l'un des châteaux de la mère d'Iseut. Il force le roi d'envoyer une demoiselle chercher Tristan, encore emprisonné au château du Pin et gardé par le frère d'Andret. Tristan sort, pâle et méconnaissable; le nom de son libérateur l'étonne, car il n'a jamais entendu parler de Perceval. Voilà déjà quatre ans qu'il a passés dans cette prison, comme le dit Perceval en devisant avec la demoiselle qui amène Tristan. Le roi doit jurer de ne plus poursuivre son neveu, qu'on fête beaucoup à la cour. ([Löseth 1891:244-5](#))

La libération de Tristan étant un des passages qui varie le plus dans les différentes branches du *Tristan en Prose*, la version abrégée du BnF 112 correspondant donc à V.I et V.III.

	<b>Löseth</b>	<b>Tristan V.I</b>	<b>Tristan V.II</b>	<b>Tristan V.III</b>
Les barons de Marc se révoltent car ils pensent qu'il a emprisonné Tristan.	§282 (V.IV)			
Perceval à la Joyeuse Garde, il s'empare du bouclier de Lancelot et s'enfuit, mais Bohort le bat et le récupère.	§314	II.74–82		198–207
Perceval part libérer Tristan	§§314-315	II.83–85		208–209
Perceval libère Tristan de prison	§282 (V.IV) §315-318	II.86–99	IV.248	209–226
Différentes versions de la suite du conflit entre Tristan et Marc. Tristan et Yseut décident de partir pour Logres.	§282 (V.IV) §§319–322	II.99–134	IV.248	227

Tableau 3 : correspondance des différentes versions de la libération de Tristan (d'après Jim Allan)

## XIV. Comment Perceval et une demoiselle assistent à la bataille entre Sagremor et le Laid Hardi

[*Ici dit le conte que quand Perceval eut quitté la demoiselle, il chevaucha tant de journées qu'il arriva en une forêt* — phrase inventée par Bogdanow dans son édition pour donner l'impression d'un texte plus suivi après l'épisode coupé entre les chapitres XIII et XIV. Le BnF 112 raconte en fait comment Perceval accoste à Logres, de retour de Cornouailles :]

[S281a] *Et quand il se voit arrivé, il en bénit Dieu et ses saints, et bondit hors [du navire] et tire à sa suite son cheval et ses armes. Et quand il est équipé, il monte sur son cheval et se lance dans la forêt aussitôt et il n'eut pas longtemps à attendre avant d'y trouver un sentier piétiné par des chevaux si récemment qu'il pouvait y déceler très clairement leurs empreintes. Et il songe maintenant que des chevaliers errants sont passés par là, et se hâte de chevaucher, en homme qui les rattraperait volontiers si c'était possible, car il avait très envie d'apprendre des nouvelles de la maison du roi Arthur, pour savoir si la quête [a été abandonnée] ou si on a déjà trouvé Lancelot. Perceval chevauche ainsi tout seul à travers la forêt, que l'on appelait Serpentine parce qu'on y trouvait une plus grande abondance de couleuvres qu'en aucune autre forêt de la Grande Bretagne. Et quand il a chevauché si hâtivement comme je vous le raconte, de l'heure de prime à celle de tierce, il atteint alors deux chevaliers armés de toutes leurs armes, qui emmenaient avec eux une demoiselle de grande beauté. Les chevaliers se parlaient l'un à l'autre très vicieusement, car chacun de son côté se considérait bon chevalier et preux et voulaient tous deux avoir la demoiselle d'une manière telle que l'autre n'oserait rien demander. Et ils en étaient arrivés au point où il n'y avait plus rien à faire que de se foncer dessus. Et puisque chacun croyait être meilleur chevalier que son compagnon, ils avaient décidé entre eux que cette querelle serait réglée par eux dans une bataille en bonne et due forme, et qui parviendrait à vaincre complètement son compagnon par les armes obtiendrait la demoiselle proprement.*

Au moment où Perceval arriva devant eux, les chevaliers avaient déjà mené leur querelle au point que l'un et l'autre se foncent dessus aussi vite que cela est possible pour leurs chevaux. Et lorsqu'ils se rencontrent, ils se frappent mutuellement si violemment qu'ils s'envoient tous deux à terre, les chevaux [basculant] sur les corps, et ils se fracassent et se brisent fort dans la chute qu'ils firent, car tous deux étaient chevaliers de grande prouesse et d'une grande force. Mais cela tourna si bien pour eux qu'aucun ne fut blessé dans cette joute, car leurs hauberts étaient très solides. Ils se relèvent aussi vite qu'ils le peuvent et portent les mains aux épées et se donnent parmi de grands coups sur les heaumes, si bien que personne qui aurait vu la bataille n'aurait pu, aux grands coups qu'ils se donnaient l'un l'autre [S281b] ne pas les considérer comme des braves hommes et des vaillants.

Perceval regarde la bataille un long moment, et estime grandement les deux chevaliers, car il voyait bien qu'ils sont de grande prouesse et d'une grande force. Et la demoiselle, dès qu'elle voit qu'il regardait la bataille, elle vient à lui et s'agenouille et lui dit tout en pleurant :

— Ha ! Honnête chevalier, par Dieu et par pitié, si tu es un chevalier errant, aies pitié de moi.  
— Et que voulez-vous, demoiselle, dit-il, que je fasse pour vous ?

— Je voudrais, dit-elle, s'il vous plaisait, que vous, par Dieu et par pitié, me mettiez en sécurité en un tel lieu dont ces chevaliers ne pourraient me tirer, car sachez qu'ils m'ont enlevée aujourd'hui par la force chez ma sœur, et m'emmenaient avec eux contre ma volonté.

— Et pourquoi, dit Perceval, a commencé cette bataille entre eux deux ?

Et elle le lui raconte alors.

— Assurément, dit-il, par ma tête, puisque c'est à tort qu'ils vous emmenaient de cette façon, je vous mènerai alors là où il vous plaira et vous conduirai jusqu'en sécurité, s'il plaît à Dieu. Montez vite en selle, car je suis prêt à faire ce que je vous promets.

Quand la demoiselle entend ces paroles, elle en est très joyeuse et très heureuse, et vient aussitôt à son cheval et l'enfourche.

— Allez maintenant dans la direction que vous voudrez, car s'ils viennent après vous pour vous remettre la main dessus, je crois bien pouvoir vous défendre envers eux avec l'aide de Dieu, de sorte que je vous ramènerai en sécurité.

Alors la demoiselle refait en sens inverse toute la route par laquelle Perceval était venu. Et quand les deux chevaliers qui avaient démarré la bataille pour elle voient que celui qui était arrivé auprès d'eux emmène ce pour quoi ils [S281c] battaient, ils s'écartent aussitôt l'un de l'autre et se disent :

— Pourquoi continuerions-nous alors qu'il nous a pris ce qui causait notre querelle ?

— Par ma foi, dit l'un, je vous tiens quitte de cette bataille.

— Et j'en fais de même, dit l'autre, à votre encontre. Maintenant, sus à celui qui emmène notre demoiselle, car s'il la conquerrait si facilement, il pourrait nous considérer bien mauvais et couards.

— Je suis bien d'accord, dit l'autre.

Alors ils reviennent à leurs chevaux et les montent, et s'en vont à la poursuite de Perceval à grande allure. Et dès qu'ils l'eurent approché ils lui crient de loin, dès qu'ils le voient :

— Il vous faut laisser, seigneur chevalier, la demoiselle. Vous l'avez conquise trop facilement. Et sachez que vous l'avez mal acquise ainsi.

— Ha ! Seigneur chevalier, dit la demoiselle à Perceval, je suis morte. Il aurait mieux valu que je sois restée car maintenant ils vous tueront pour m'avoir prise sous votre garde, et moi après vous parce que je m'en suis remise à vous.

— N'ayez crainte, demoiselle. Si Dieu m'aide, je ne vous ai rien promis que je ne tiendrai, s'il plaît à Dieu.

Alors il retourne vers les chevaliers, la lance étendue. Et ceux-ci arrivent en piquant des éperons, les épées tirées. Et il se dirige vers le premier et le frappe si violemment qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et lui fait au côté gauche une plaie large et profonde. Il le frappe si bien qu'il le porte du cheval et l'envoie à terre, sa lance se brisant dans sa chute. Et l'autre chevalier qui

arrivait l'épée tirée, frappe Perceval sur le heaume, si prodigieusement que pour un peu il l'aurait abattu sur l'arçon à l'avant de sa selle. Et il voulut tenter un autre coup, mais ne le put, car son cheval le porta plus loin. Et Perceval qui réalisait bien au coup qu'il avait reçu que celui qui l'avait frappé était un chevalier de grande force, porta alors la main à son épée, car il voit bien qu'il ne peut s'en tirer sans combat rapproché. Et quand il l'a tirée du fourreau, il se dirige vers le chevalier et lui donne sur le heaume un coup si violemment, parce qu'il y met toute sa force, qu'il ne peut tenir sur ses arçons mais vole à terre, si étourdi, et si remué, qu'il ne sait s'il fait jour ou nuit. Et quand Perceval voit qu'il est à terre, il ne lui jette plus un regard mais rengaine son épée et dit à la demoiselle.

— Voilà que nous pouvons nous en aller en sécurité, je crois que ces deux chevaliers ne nous embêteront plus.

— Allons-nous-en donc, dit la demoiselle, que béni soit Dieu qui nous a donné une telle aventure.

Alors ils suivent le chemin [S281d] sur lequel ils s'en allaient avant, parlant de plein de choses, mais ils n'ont pas fait une demi-lieue anglaise qu'ils voient arriver derrière eux les deux chevaliers, dont ils croyaient être délivrés.

— Seigneur, dit la demoiselle, que ferons-nous ? Vous voilà revenu à la mêlée dont je croyais que vous seriez quitte pour aujourd'hui.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je crois qu'ils vont ici trouver leur mésaventure et leur disgrâce<sup>147</sup>, et je ne dis pas cela parce que j'ignorerais la simple vérité, qui est que ce sont deux chevaliers de grande prouesse et de grande force.

Sur ces mots, voilà que les deux chevaliers arrivent vers Perceval. Et dès qu'ils en furent proches, sans qu'ils ne fassent mine de l'attaquer ou de le frapper, un des chevaliers s'avança et dit à Perceval :

— Seigneur chevalier, vous nous faites tort, et déraisonnablement, en nous volant notre demoiselle par la force.

— Mais c'est vous qui faisiez, dit-il, une vilénie, en l'emmenant contre sa volonté, elle n'était en rien votre demoiselle, sinon par la force. Un chevalier ne doit jamais envisager, s'il est courtois, d'emmener une demoiselle par la force, car c'est certainement la plus grande vilénie qu'un brave homme puisse faire que de porter la main sur une demoiselle contre son gré.

— Si Dieu vous aide, dit le chevalier, alors veuillez faire quelque chose pour moi : dites-moi votre nom. Et il se pourrait bien que votre nom soit tel que nous vous tenions quitte [de la demoiselle] par amour pour vous, et il se pourrait que votre nom fasse qu'elle nous revienne si vous ne la conquérez pas sur nous deux.

Et il répond aussitôt :

---

<sup>147</sup> Litt. *leur malaventure et leur mescheance*.

— Certes, beaux seigneurs, je suis un chevalier errant qui voudrait mieux la paix que la guerre, car nous nous retrouvons à nous battre plus souvent que nous ne le voudrions. Et puisque vous me demandez mon nom, je vous le dirai. Sachez que je me nomme Perceval de Galles.

— Ha ! Perceval, soyez le bienvenu ! Par ma foi, nous vous tenons quitte de cette querelle.

— Grand merci, dit-il. Qui êtes-vous ?

— Nous sommes, disent-ils, de la maison du roi Arthur, et compagnons de la Table Ronde, tout comme vous l'êtes.

— Et comment, dit-il, vous appelez-vous ?

Et l'un dit qu'il se nomme Sagremor le Desréé<sup>148</sup> et l'autre le Laid Hardi.

Quand il entend ses paroles, il est trop content et trop joyeux, et dit aussitôt :

— Ha ! Seigneurs, soyez les bienvenus. Par Dieu et par courtoisie, pardonnez-moi de ce que je vous ai infligé, car certes je l'ai fait [S282a] par ignorance. Et je suis prêt à faire amende honorable suivant votre volonté.

Et ils disent qu'ils ne lui demanderont rien, car ils faisaient violence à la demoiselle et que mal leur en est advenu.

— Alors je vous prie, dit-il, puisque vous faisiez violence à la demoiselle, que vous la teniez quitte de toute chose.

Et ils s'y accordent très volontiers, avec bonne humeur. Et il lui dit maintenant :

— Demoiselle, vous êtes quitte de ces deux chevaliers. Maintenant vous pouvez vous en aller en toute sécurité. Et si vous le souhaitez, je vous escorterai jusqu'à l'endroit où ils s'étaient saisis de vous.

— Seigneur, dit-elle, merci à vous. Je n'ai pas besoin d'escorte, car je ne trouverai pas d'hommes alentour qui vienne m'importuner puisque je suis rassurée en ce qui concerne ces deux.

Et elle se met aussitôt en route, toute seule comme elle l'était, et dit à Perceval :

— Perceval, vous n'avez jamais fait une chose dont la récompense vous sera mieux rendue que celle ci, si j'en ai jamais l'occasion.

Et sur ce, elle s'en va sans parler plus. Et les trois chevaliers restèrent là. Et Perceval leur demande pourquoi ils emmenaient la demoiselle puisque sa volonté ne s'y prêtait pas. Et Sagremor répond immédiatement :

<sup>148</sup> Sagremor le Desréé, l'impétueux est un personnage récurrent des romans arthuriens. Son surnom semble se rapporter à sa tendance à faire des prouesses sur le champ de bataille (parfois décrites comme sous l'emprise d'une sorte de frénésie) mais à quoi fait suite une faim terrible, qui le terrasse, ainsi dans le *Lancelot propre* ou le *Livre d'Artus* qui raconte l'origine de ce « syndrome». (cf. [Roussel 1986](#))

— Je l'avais maintes fois priée de m'accorder son amour, mais elle ne voulut jamais s'y accorder. Et quand je vis son orgueil, je lui dis : « Si je pouvais vous trouver sous la garde de quelque chevalier, je crois que je vous aurai. » Et elle me répondit qu'elle ne me craignait pas. Aujourd'hui, il advint que nous chevauchions ensemble avec le Laid Hardi, et passant devant une tour nous trouvâmes un chevalier qui emmenait avec elle cette demoiselle. Je courus aussitôt à l'assaut du chevalier et l'abattit et le réduit totalement à ma merci par les armes. Et tandis que j'emmenais la demoiselle que j'avais conquise sur le chevalier, le Laid Hardi se met à vouloir l'avoir [à ma place] et je le lui interdisais sans cesse. Et c'est ainsi que commença l'affrontement entre nous deux, tel que vous l'avez vu. Voilà, je vous ai conté la vérité sur ce sujet, je ne ne vous ai menti sur rien.

— Voilà que vous me l'avez dit, dit Perceval, et quant à monseigneur Lancelot, en avez vous entendu des nouvelles ?

— Certes, disent-ils, aucune. Plus nous le cherchons et moins nous en apprenons sur son compte. C'est la quête qui ne prendra jamais fin, ce nous semble.

Ils allèrent tant ainsi, parlant de Lancelot, qu'ils arrivèrent à un grand chemin qui se séparait en trois voies.

— Voilà [l'heure] de nous séparer, beaux seigneurs, dit Perceval. Que chacun prenne sa voie, et je prendrai la mienne. [S282b]

Et ils font ainsi, le Laid Hardi se lance sur son chemin, si gravement blessé qu'il aurait eu bien plus grand besoin de se reposer que de chevaucher ; et de même pour Sagremor. Et Perceval se dirige sur sa voie tout seul, sans compagnie, et résida la nuit chez un forestier qui l'hébergea bien et lui fournit tout le confort qu'il pouvait mettre à sa disposition. Le lendemain, dès qu'il fit jour, il prit ses armes et monta sur son cheval, et quitta les lieux, prenant congé du seigneur et de la dame, qui le recommandèrent à Dieu, car en cette soirée sa mine et son attitude leur avaient beaucoup plus. Et quand il en fut parti, il chevaucha tout le jour, et de nombreux autres, sans trouver d'aventures qui méritent d'être racontées. Mais un jour, il advint qu'il était en train de chevaucher, très pensif et souffrant beaucoup de ce qu'il ne pouvait trouver quiconque qui puisse lui donner des renseignements sur ce qu'il cherchait, et alors il arriva aux abords d'une petite rivière plus ou moins profonde, qui se trouvait entre deux montagnes. Et quand il fut parvenu auprès de l'eau, il voit devant lui à une certaine distance du bord, une barque, très belle et très élégamment apprêtée. Dans cette barque se trouvait un homme, grand de corps mais d'apparence très maladive. Et il était vêtu très richement, et portait sur la tête une couronne d'or, si belle et si riche que jamais Perceval n'en avait vu de si belle. Il était tout seul dans la barque et tenait dans sa main gauche, l'aviron dont il menait tout doucement la barque sur l'eau, où il le voulait. Et de la main droite il tenait une canne, élancée et longue et fine<sup>149</sup>, avec laquelle il pêchait dans la rivière, attrapant des poissons et se divertissant de cette façon. Quand Perceval voit cette scène, il s'arrête, car il ne considère pas cela comme une petite merveille, mais il regarde la barque et celui qui est assis dedans. Émerveillé, il s'interroge sur ce que cela pouvait

---

<sup>149</sup> Litt. *une verge prime et longue et gresle*. Asher traduit ce dernier terme « green » (verte), par proximité avec le mot anglais ? Nous y verrions plutôt une forme de « grêle » mince, maigre (cf. Godefroy s. v. *Graisle*) qui redoublerait donc *prime*, que Bogdanow glose « slender, thin » (p. 314).

être, car il n'avait pas appris que l'on pouvait trouver des pêcheurs qui portent des couronnes, ni qu'ils auraient une barque aussi riche que celle-ci. Alors il parle à celui du navire et lui dit :

— Beau sire, par Dieu et par courtoisie, dites-moi qui vous êtes, car certes je désire trop le savoir.

Et lui s'arrête quand il entend le chevalier errant qui l'interroge sur son identité, et lui répond :

— Seigneur chevalier, je suis un homme malade et infirme, qui me divertit dans cette barque, comme vous pouvez le voir. Et sachez que si j'arrivais à chevaucher comme vous le pouvez, je ne me tiendrais pas comme vous me voyez là, au contraire j'irai me divertir et me dépenser tout comme les autres le font. Mais il ne plaît pas à Dieu [S282c] que j'en aie la capacité.

— Et quel est votre nom, seigneur ?, dit Perceval.

— J'ai pour nom de baptême, Pelléans. Mais d'autres m'appellent le Riche Pêcheur, puisque je ne peux m'aider de mes membres, [qui n'obéissent pas à] ma volonté, comme j'en aurais eu besoin. Et d'autres [encore] m'appellent le Roi Méhaigné [estropié]. Je vous ai dit ce que vous m'avez demandé, je vous prie maintenant de me dire qui vous êtes.

— Seigneur, dit-il, je suis un chevalier errant de la maison du roi Arthur, qui a pour nom Perceval de Galles. Et mon père fut le roi Pellinor.

Et quand il entend ces mots, il répond immédiatement :

— Vous êtes de mes proches parents. Et je vous connais bien mieux que vous ne croyez. Et sachez que si Dieu vous avait octroyé que vous deviez être aussi bon chevalier que ne l'était votre père, on devrait beaucoup vous estimer et vous louer, car certes c'était le plus hardi chevalier que j'aille jamais vu de mon temps.

— Seigneur, par Dieu, dit Perceval, sauriez-vous me dire quelques nouvelles de monseigneur Lancelot ?

— Si j'en savais, dit le roi, je ne vous les dirais pas, car cela ne me regarde pas. Mais puisque vous vous êtes lancés dans cette quête, vous y remporterez l'honneur, pour vous et pour la chevalerie<sup>150</sup>.

---

<sup>150</sup> Cette rencontre avec le Roi Pêcheur vient ultimement du *Conte du Graal*. Méhaigné, estropié, et donc incapable de chevaucher, et condamné à la pêche pour se distraire, il invitait Perceval à manger le soir et rester dormir chez lui. Au détour d'une vallée, Perceval voyait apparaître ce château où il verrait le cortège d'un Graal, suivi d'une lance et d'un tailloir, sans oser demander à qui ce cortège était destiné. Le lendemain, il quittait le château vide, le pont-levis se levant derrière lui, apparemment sans concours humain, et il apprenait auprès d'une cousine que poser la question l'aurait guéri de son infirmité, qui ressemble d'ailleurs à celle qui avait affligé le père de Perceval. Auprès d'un ermite, il apprenait que le Roi Pêcheur était son oncle. Ici, le mystère n'attend pas et Perceval apprend immédiatement qu'ils sont parents. On voit d'ailleurs à quel point notre récit s'est éloigné de son origine : Perceval n'interroge pas le Roi Pêcheur quant au mystère du Graal, à son handicap mystérieux ou même au fait qu'ils sont parents, comme il vient de le révéler, il lui demande simplement des nouvelles de Lancelot, ce que tous les autres personnages demandent aussi à tout le monde. Bogdanow pensait que cette rencontre était, comme à l'accoutumée, inspirée de la V.I du *Tristan en Prose*, où ce sont Tristan et Yseult qui rencontrent le Roi Pêcheur. Cependant, l'aspect étrange de ces épisodes, et de la Nef de Joie inhabituelle ici, a longtemps poussé la critique à considérer que ce passage sur « [les] amants semble recomposé à partir de données éparques empruntées aux épisodes de 12599-112 [manuscrits de la *Folie Lancelot*] que V.I ne donne pas, et

Et il répond qu'il fera ainsi, si Dieu le lui accorde, et se met alors en route, et il chevaucha tant ainsi, une heure dans un sens et une heure dans l'autre, qu'il trouva un jour Hector des Mares qui cherchait son frère.

---

dans lesquels Tristan remplace Érec ou Perceval » ([Carné et Ferlampin-Acher 2013:25](#), d'après Baumgartner 1975:46-47).

## Annexes

### Annexe 1 : Fin du manuscrit BnF 112 et fragments raccordant la Folie lancelot au reste de la Post-Vulgate (en cours)

L'édition de Bogdanow, et donc la traduction d'Asher, se terminent ici, à un endroit où l'on n'a pas encore rejoint le début de la Quête du Graal et où de nombreuses histoires n'ont pas atteint leur conclusion annoncée. Comme la formule de transition l'indique, le manuscrit BnF fr. 112 enchaîne avec des scènes tirées du *Tristan en prose*, elles-mêmes adaptées du *Lancelot propre* pour celles qui suivent immédiatement :

fol. 281a-285c : Perceval se bat contre Hector des Mares, les deux finissent gravement blessés quand ils se reconnaissent et cessent le combat. Le Graal leur apparaît et guérit leurs blessures. Ils se rendent au château du Graal, à Corbénic, puis à l'Île de Joie, où réside Lancelot. Perceval l'affronte et son identité est enfin dévoilée. Après trois ans de quête, Perceval a enfin retrouvé Lancelot. Galaad et Lancelot quittent l'île et Galaad résidera désormais dans une abbaye non-loin de Camelot. Lancelot, Perceval et Hector vont ensuite à Caerleon où se trouvent Hélain le Blanc et Lionel. Galaad reste à l'abbaye jusqu'à ses seize ans. (Löseth §388a)

fol. 285c-301b : Bliobéris arrive en Cornouaille et lève le siège du château de Dinas, mené par Marc, permettant à Tristan et Iseut de s'enfuir. Un jour, au bord de la mer, ils trouvent la Nef de Joie qui les emporte (f° 285c-d; Löseth, §§ 320-324). Après plusieurs jours, ils arrivent à une fontaine magique qui fait éclater des orages. [Motif similaire dans *Yvain ou le Chevalier au Lion*] Tristan tue Pharan le Redoubte. Ensuite, il abat le roi Arthur qui veut venger sa mort. Les deux amants montent sur la Nef de Joie qui les emmène à la tour de Nabon l'Enchanteur [autre forme de Mabon]. Ils y apprennent que Perceval est arrivé à la cour accompagné de Lancelot. Les amants arrivent devant Camelot. Tristan abat Keu, Sagremor, Lucan, Girflet, Dodinel, Brandelis, Mordred, Agravain, Taulas, Gaheriet et Blioberis. Lancelot conduit Tristan et Iseut à la Joyeuse Garde. On annonce la tenue du Tournoi de Louverzep (f° 286d; Löseth, §§352-354). Lancelot vient de remporter la victoire sur Claudas. Les chevaliers se répartissent en deux camps pour le tournoi. Palamede et Dinadan arrivent eux aussi à la Joyeuse Garde. Palamède s'absente pour venger la mort du Roi de la Cité Vermeille. Tristan et ses amis se rendent à Louverzep où le tournoi dure trois jours (ff. 287a-297b; Löseth, §§376-381). Palamède quitte le tournoi en défiant Tristan. Il rencontre Espinogres et son propre frère Saphar. Il est enfermé dans une prison dont Lancelot le délivre. La Pentecôte du Graal est annoncée. Arthur tiendra alors une cour plénière à laquelle viendront de toute part les chevaliers.

(Résumé adapté de Pickford 1960:311 qui reprend Löseth §§320-330, 330-335, 338-346, 352-354, 365-371, 376-383, 387-388)

Dans le *Lancelot propre* et le *Tristan en prose* (V.II), le combat d'Hector et Perceval (Sommer V.389 ; Micha VI.CVI ; *Livre du Graal* III.768 ; *Tristan* VI.63-5) avait lieu juste entre le déclenchement de sa folie (Micha VI.CV ; *Tristan* VI.49-51) et son errance (Sommer V.393 ; Micha VI.CVII ; *Livre*

*du Graal* III.779 ; *Tristan* VI.66 *sqq.*) qui correspondent aux chapitres I et IV de la Folie Lancelot. Le *Tristan en prose* (dans sa version V.III qui est aussi dans le manuscrit de l'édition Droz de la V.II) rajoutait la scène de l'adoubement d'Hélain le Blanc, annoncée dans le *Lancelot propre* (Micha VI.243). (Voir tableau ci-dessous pour la correspondance.)

	<b>Lancelot propre</b>	<b>Tristan en prose</b>	<b>Ms. BnF 112</b>
Voir Löseth §388a-b (en partie)	M = éd.Micha	éd. standard Droz (V.II), éd. Champion (V.I), éd. Blanchard (V.III)	FL = éd. Bogdanow de <i>La Folie Lancelot</i>
Perceval sauve une demoiselle des mains de Sagremor et du Laid Hardi			fol. 281a-282b (FL chap. XIV pp. 148-52)
Perceval rencontre le roi Pêcheur			fol. 282b-c (FL chap. XIV p. 152)
Fille du Roi Pêcheur couche avec Lancelot à son insu, il devient fou en le réalisant.	M VI.CV	VI.49-51	[plus tôt dans le récit] (FL chap. II, p. 22)
Combat de Hector et Perceval, ils sont soignés par le Graal	M VI.CVI.34–46	VI.63–65	fol. 282c-283d
Errance de Lancelot, fou.	M VI.CVII	VI.66 <i>sqq.</i>	[plus tôt dans le récit] (FL chap. IV, p. 36 <i>sqq.</i> )
Perceval combat Lancelot sur l'île de Joie et apprend enfin son identité, fin de sa quête qui a duré trois ans.	M VI.CVIII.1–14	VI.77–79	fol. 283d-285a
Lancelot, Hector et Perceval se préparent à rentrer à la cour.			
Lionel et Bohort ramènent Hélain le Blanc à la cour, où il est adoubé par Arthur.		VI.80–82 (= <i>Tristan</i> V.III)	
Lancelot, Hector et Perceval reviennent à la cour.	M VI.CVIII.14–15	VI.83	fol. 285b-c (Hélain s'y trouve)
Galahad, enfant, se rend dans une abbaye près de Camelot pour y être élevé jusqu'à ses 16 ans	M VI.CVIII.12–15	VI.84 <sub>1–15</sub>	fol. 285c?
Libération de Tristan, Nef de Joie.		IV.248? [V.I II.134-140 ?] V.III Blanchard 198-228	fol. <a href="#">285c-d</a>
La Nef de Joie emmène Tristan et Yseut chez l'enchanteur Nabon.		[Mabon : V.I II.171 ?]	fol. 285d-286c
Tournoi de Louveserp		V.3-291	fol. <a href="#">286c</a> -297r
Palamèdes, Espinogrès et Saphar		VI.1-15?	fol. 299v-301r
Annonce de la Quête du Graal.		[VI.29 ?]	fol. 301r annonce de la Quête du Graal et fin du ms. BnF 112, t. III.

Tableau 4 : Fin de la quête de Perceval (d'après Allan, Pickford) — **approximatif, à vérifier/compléter.**

On peut imaginer que la Folie Lancelot devait se conclure par des scènes du même acabit, mais que le BnF 112 les aurait remplacées par cette compilation de scènes abrégée du *Tristan*, de la même manière qu'il aurait remplacé les scènes de conquête de la Gaule, dans le premier chapitre, par celles, plus longues, du *Lancelot propre* qui les inspiraient. On le voit d'ailleurs aux incohérences du texte repris ici par rapport aux détails de la *Folie Lancelot* : lors de la libération de Lancelot on nous dit qu'il est resté cinq ou six ans sur l'île (c'était dix ans dans la *FL*), Lancelot ne se bat que le matin (pas précisé dans la *FL*), six chevaliers l'accompagnaient sur l'île (alors que dans la *FL* il s'y rend sans même un écuyer), etc. voir [Bogdanow 2000:51 sqq.](#) pour ces incohérences dans la reprise sans modification de la Vulgate.

Blanchard 1976:11 remarque que cela fluctue dans le reste de la tradition : dans les mss. BnF 101, 340 et 349, la quête de Lancelot dure six ans à un endroit ([BnF 101, fol. 18d](#) ; [BnF 340 fol. 146d](#)) mais dix quelques paragraphes plus loin ([BnF 101 fol. 19d](#) ; [BnF 340 fol. 147d](#)) — variantes de §100.17 et §105.13 dans son édition),

Dans le dernier volume (IV.2) de son édition de *La version Post-Vulgate de la Queste et la Mort Artu* (2001) Bogdanow présente quelques fragments de Bologne et d'Imola qui reproduisent du texte des *Abenteuer*, jusqu'alors connu par le seul ms. BnF 112 (fragments 1 et 2), des épisodes qui devaient se trouver entre les *Abenteuer* et la *Folie Lancelot* (fragment 3, la mort de Pellinor, pp. 614-619) et certains épisodes originaux qui devaient se trouver entre la fin de la *Folie Lancelot* et le début de la *Queste Post-Vulgate* :

- fragment 4 : L'amour de Tristan condamné par Arthur et Bohort, Lancelot ambigu (pp. 620-621, 739-742)
- fragment 5 : Galaad accepte de quitter l'Île de Joie (Lancelot), château de Tugan (pp. 622-634)
- fragment 6 : Suite de l'épisode au château de Tugan (pp. 635-640)

Voir [Bogdanow 2000](#) pour une discussion.

[À terme, une traduction des quatre fragments sera rajoutée ici.]

## Annexe 2 : épisode au château de Mabon dans le BnF 12599

*L'épisode du château de Mabon, au chapitre IX, diverge complètement dans les deux manuscrits, qui tous deux semblent faire écho aux propos d'Erec et Bohort qui suivent ces scènes, et qu'ils partagent, mais aucun de manière complètement satisfaisante. Passage commun entre les deux manuscrits en italique, avec la divergence marquée par un astérisque :*

*Il n'a pas beaucoup avancé avant de trouver au sein d'une vallée une tour d'apparence très forte et haute. Et quand il la voit, il en est très content, et tourne dans cette direction la tête de son cheval. Et quand il arrive à la porte, il appelle [à la ronde] et n'eut pas longtemps à attendre avant que des sergents ne viennent à sa rencontre\*, au moins quatre qui lui ouvrent le recevront avec honneurs et lui souhaitent la bienvenue. Et quand ils l'ont fait descendre dans la cour et lui ont ôté son écu et sa lance, ils l'emmènent dans la salle où se trouvaient de grands lumineux, et ils trouvent là des demoiselles et des chevaliers qui viennent tous à son encontre et lui disent :*

— Bienvenue au chevalier errant !

Et il leur rend leurs salutations, et s'étonne beaucoup de ce qu'ils soient réveillés à une telle heure, car il lui semblait bien qu'une si grande partie de la nuit s'était déjà écoulée que le jour approchait vivement. Et, à n'en pas douter, il approchait effectivement. Et les gens dans la salle, chevaliers, dames et demoiselles, le font désarmer et l'installent à son aise [L259b] parmi eux, et ils lui apportent tout ce qu'il lui faut en matière de boisson, de nourriture et de vêtements. Et quand ils eurent parlé avec lui de plusieurs choses et lui eurent demandé d'où il venait et où il allait, et qu'ils lui eurent témoigné tant de courtoisie qu'il s'en émerveillait complètement, se demandant pourquoi ils le faisaient, ils l'emmènent pour se coucher dans une chambre très belle et plaisante. Et quand il est couché, la chambre se vide de sorte qu'aucun d'entre eux ne reste. Et lui était resté et se retrouvait tout seul. Et quand il advint qu'il voulut s'endormir, en homme qui était bien fatigué et rompu, il voit entrer là par la porte de la chambre une belle demoiselle, toute nue dans sa chemise, sa chevelure tombait<sup>151</sup> sur ses épaules. On voyait [à travers la porte] les gens bien crier, car deux cierges y brûlaient, projetant une grande clarté. Et quand la demoiselle qui venait de la manière que je vous décris, quand elle fut parvenue devant le lit d'Erec, elle s'agenouille et commença à pleurer très violemment, et dit :

— Ha ! Noble chevalier, aies pitié de cette pauvre demoiselle, et remédie à sa misère et à sa douleur, de telle manière que toi, par ta courtoisie et ta noblesse<sup>152</sup>, fasse que son deuil se retrouve en joie et en bonne aventure. Et si toi seul n'y remédie pas, je ne sais qui peut y remédier, car il n'y a présentement aucun homme au monde qui puisse me faire retrouver la joie aussi bien que toi.

Au moment où la demoiselle vint devant Erec de la façon que je vous ai décrite, il en était ainsi pour Erec qu'il n'était [pas complètement] endormi ni éveillé mais, à n'en pas douter, il sommeillait. Et il s'éveilla donc quand il entendit qu'elle pleurait si prodigieusement, et il en fut

<sup>151</sup> *sa crine gitée par ses épaules*. Cf. Raoul de Cambrai , v. 5387 “par ces espaules ot jetee sa crine / Elle avait jeté sur ses épaules sa chevelure”, cité dans [Roland-Perrin 2014](#).

<sup>152</sup> Litt. *Franc chevalier et franchise* ici.

tout ébahi, et ouvre donc les yeux. Quand il la voit devant lui et qu'il la trouva si belle, comme elle était, il la prend par la main et lui dit :

— Levez-vous, demoiselle. Ne restez plus [ainsi] devant moi, car je ne le supporterai pour rien au monde.

— Soyez certain, seigneur, que se lever ne servirait à rien [L259c] et je ne cesserai pas d'implorer votre pitié continuellement, si vous ne me jurez pas que vous établirez la paix entre moi et monseigneur Gauvain, votre compagnon, qui m'a aimée longtemps par amour, et moi de même envers lui. Maintenant, il en est ainsi qu'il est fâché contre moi, et je ne sais pourquoi, et je ne peux me réconcilier avec lui, peu importe ce que je lui dis, et je sais bien que vous le trouveriez et y parviendrez, s'il vous plaît. Et c'est pour cette raison que je vous implore si hardiment, car je ne connais présentement dans ce pays personne qui me servirait mieux que vous [en cette affaire].

Erec répond à ces paroles :

— Demoiselle, si vous avez été l'amie de monseigneur Gauvain et qu'il est fâché contre vous, cela me pèse. Et puisque vous m'en avez tant prié, je vous jure que je ferai mon possible pour vous réconcilier avec lui, en aussi bons termes que vous étiez jadis, si les capacités d'un chevalier tel que je suis peuvent vous servir à cela.

Et elle l'en remercie très doucement, et dit :

— Sachez, dit-elle, que dans le premier endroit où l'aventure vous amènera auprès de monseigneur Gauvain, vous m'y trouverez, et si vous ne respectez pas votre engagement de le réconcilier avec moi, vous vous en repentirez.

Et il répond :

— Jamais tant que j'ai encore de la vie dans mon corps, je ne trahirai une de mes promesses tant que je peux les respecter.

Pendant qu'ils discutaient de telle manière, voilà qu'arrive à pied un chevalier armé de toutes ses armes, et quand Erec tenait la demoiselle auprès de lui par la main, il lui crie :

— Noble chevalier, nous vous avons témoigné honneur et courtoisie dans notre logis et vous recherchez notre honte et notre avilissement dès que vous en avez l'occasion, vous qui avez subtilisé ma fille et l'avez amenée dans votre lit. Certes, vous aviez de mauvaises intentions ! [Certes, mal le pensastes.]

Alors il porte la main à son épée et a l'air de vouloir se jeter sur lui. Et quand Erec voit cela, il n'attend [L259d] pas qu'il se soit approché mais saute hors de son lit, portant seulement ses braies, et attrape son épée qui pendait à son chevet, et la dégaine. Et quand le chevalier le voit venir sur lui, tout armé qu'il fût, il ne compte pas l'attendre car il sait bien qu'il ne l'épargnerait en rien, mais bat en retraite et dit :

— Comment, seigneur chevalier, êtes-vous donc tel que vous voudriez me tuer dans ma propre maison, là où je vous avais servi et honoré ?

— Mais vous-mêmes, êtes-vous donc tel que vous hébergez les chevaliers errant avant de vouloir les tuer dans votre maison sous de mauvais motifs ? Soyez certains que si cela devait tourner mal pour vous, nul ne devrait vous en plaindre.

— Soyez maintenant, dit l'hôte, en paix, et ne bougez pas maintenant, car aujourd'hui vous n'avez pas besoin de vous garder de moi. Mais dès demain, je ne vous garantis rien. Et soyez sûrs, si je croyais avoir quelque chose à gagner en vous attaquant, vous ne partiriez pas d'ici si quittement.

Alors il prend la demoiselle par la main et lui dit :

— Venez donc maintenant. Laissez le chevalier dormir. Et soyez sûre que s'il vous a promis quelque chose et qu'il ne s'y tient pas, il s'en repentira chèrement.

Et alors la demoiselle s'en va, et Erec reste dans la chambre et s'endort. Au matin, quand il se réveille, il regarde tout autour de lui, et il s'étonna bien plus que de toute chose qu'il ait jamais vu, car il se trouvait au milieu d'un grand lac, au milieu d'une forêt, couché tout dénudé dans une barque. Et devant lui se trouvait sa garde-robe, et il n'y manquait rien, sinon ses braies, qu'il n'avait pas enlevées de la nuit. Et de l'autre côté du lac, qui était assez grand et profond, il vit son cheval et ses armes. Il fait le signe de croix devant cette merveille, et dit qu'il voit clairement qu'il a été enchanté. Il prend alors ses vêtements et se vêtit et s'équipe du mieux qu'il peut, puis fait tant qu'il amène la [L260a] barque qui était assez petite et démunie jusqu'à la rive où se trouvaient ses armes et son cheval. Et quand il est parvenu là, il accoste du mieux qu'il peut. Et il est tant ébahie et s'émerveille tant qu'il ne sait quoi dire et fait le signe de croix plus de quarante fois et dit\* :

— Ha ! Dieu, où sont ceux-là qui m'hébergèrent hier soir, et le chevalier qui voulait me tuer, et la demoiselle à qui je jurai que je conclurais la paix entre elle et monseigneur Gauvain ? Hé ! Dieu, que sont devenues toutes ces choses que je voyais ?

*Avec cette dernière phrase, le BnF 12599 rejoint à nouveau le BnF 112, voir le chapitre IX pour la suite.*